Belles lectures



Cycle élémentaire

éditions m.d.i


© éditions m.d.i - 1981

Belles lectures

Serge DUROUSSEAU

Illustrations de P. DERAMBURE

cycle élémentaire

1 - La rentrée

Les écoliers

Sur la route couleur de sable,
En capuchon noir et pointu,
Le « moyen », le « bon », le « passable »
Vont, à galoches que veux-tu,
Vers leur école intarissable.

Ils ont dans leur plumier des gommes
Et des hannetons du matin,
Dans leurs poches, du pain, des pommes,
Des billes, ô précieux butin
Gagné sur d'autres petits hommes...

Puis les voilà tous à s'asseoir
Dans l'école crépie de lune,
On les enferme jusqu'au soir
Jusqu'à ce qu'il leur pousse plume
Pour s'envoler. Après, bonsoir !

Maurice FOMBEURE
Pendant que vous dormez
Gallimard







I - L'alphabet de Pinokio



1.—Mais, pour aller à l'école, dit Pinokio, il me manque le plus important.. Il me manque l'alphabet.
— Tu as raison, mais comment nous le procurer ?
— C'est très facile ; on va chez un libraire et on l'achète.
— Et de l'argent pour l'acheter ?
— Je n'en ai pas.
— Ni moi non plus, ajouta le bon vieux tout triste.

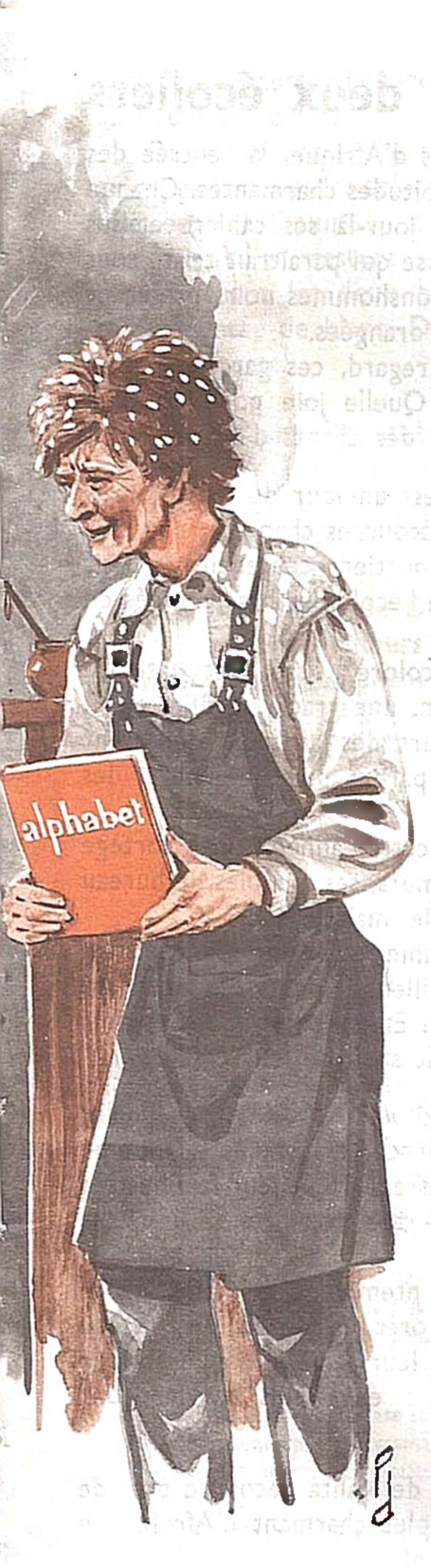
Et Pinokio lui-même, bien qu'il fût d'un naturel très gai, devint triste à son tour.

2. Geppette endossa* son vieux paletot de futaine* tout reprisé et rapiécé, puis il sortit de la maison, en courant. Peu de temps après, il revint. Et quand il revint, il tenait à la main un alphabet pour son fils. Mais il n'avait plus de paletot. Le pauvre vieux était en manches de chemise*. Et dehors il neigeait.
— Et votre paletot, papa ?
— Je l'ai vendu.
— Pourquoi l'avez-vous vendu ?
— Parce qu'il me tenait trop chaud.

Pinokio sauta au cou de Geppette et se mit à l'embrasser.

3. Lorsque la neige eut cessé, Pinokio, son alphabet sous le bras, prit le chemin de l'école.
— Aujourd'hui, à l'école, je vais bien vite apprendre à lire. Demain j'apprendrai à écrire et après-demain à compter. Et puis, grâce à mon habileté, je gagnerai beaucoup d'argent et, avec mon argent, je pourrai acheter bientôt un beau paletot de drap pour mon papa. Que dis-je ? Un paletot de drap ? Non, je veux lui faire un paletot d'or et d'argent avec des boutons en diamant. Ce pauvre homme le mérite bien, car en somme c'est pour m'acheter des livres et me faire instruire que le voilà en manches de chemise par un froid pareil ! Il n'y a que les papas qui soient capables de pareils sacrifices.

4. Et tandis que, tout ému, il parlait ainsi il se trouva au milieu d'une place couverte de gens qui se



pressaient* autour d'une baraque en planches tapissées de toile multicolore.

— Qu'y a-t-il dans cette baraque ? demanda-t-il, en se retournant, à un petit garçon qui était du pays.

— Lis l'affiche et tu le sauras.

— Je la lirais volontiers, mais aujourd'hui je ne sais justement pas lire.

— Ignorant ! Eh bien ! c'est moi qui vais la lire. Sur cette affiche il y a, écrit en lettres rouges comme le feu : Grand Théâtre des Marionnettes.

5. Pinokio, qui était pincé par la fièvre de la curiosité*, perdit sur le coup toute retenue* et, sans avoir honte :

— Veux-tu, me prêter quatre sous jusqu'à demain ?

— Je te les donnerais volontiers, répondit l'autre, mais aujourd'hui je ne les ai justement pas.

— Veux-tu me donner quatre sous de cet alphabet tout neuf ?

Le marché fut conclu.

Et dire que ce pauvre Geppette était resté à la maison, à trembler de froid, en manches de chemise, pour avoir acheté cet alphabet à son fils !

D'après Carlo COLLODI. Les aventures de Pinokio. M.D.I. (J.-S.)

LES MOTS.

Il **endossa** son paletot de **futaine** : Il se mit son paletot sur le dos. La futaine est un tissu pelucheux fait d'un mélange de fil et de coton. - En **manches** de chemise : Geppette n'avait plus que sa chemise sur le dos. - **Se presser**: les gens étaient très nombreux autour de la baraque. - **La fièvre de la curiosité** : Pinokio avait une très forte envie de connaître le théâtre des marionnettes. - Il **perdit toute retenue** : il ne put cacher sa curiosité plus longtemps.

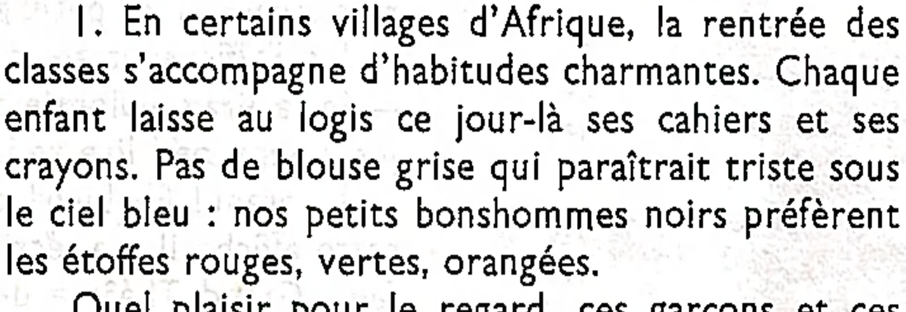
LES IDÉES.

1. Est-ce parce qu'il lui tenait trop chaud que Geppette a vendu son vieux paletot ?
2. Pinokio lui est-il reconnaissant de son sacrifice ? Recopiez la phrase qui le prouve.
3. Quels projets fait Pinokio ?
4. Ses bonnes résolutions durent-elles longtemps ?

LES TRAVAUX.

1. Récitez l'alphabet. Quelles sont les six voyelles ? Comment s'appellent les autres lettres ?
2. Endosser un manteau c'est se le mettre sur le **dos**. Trouvez le verbe qui correspond aux noms suivants : une enveloppe, la terre, un registre, un paquet.

2 - La gazelle et les deux écoliers



1. En certains villages d'Afrique, la rentrée des classes s'accompagne d'habitudes charmantes. Chaque enfant laisse au logis ce jour-là ses cahiers et ses crayons. Pas de blouse grise qui paraîtrait triste sous le ciel bleu : nos petits bonshommes noirs préfèrent les étoffes rouges, vertes, orangées.

Quel plaisir pour le regard, ces garçons et ces filles couleur de fleurs ! Quelle joie pour l'oreille, ces rires sonores comme des chants d'oiseaux !

2. Ce premier jour est un jour de fête et tous nos écoliers, toutes nos écolières chantent, dansent, gambadent autour des cocotiers centenaires*. Puis ils prennent le chemin de l'école, les bras chargés de choses surprenantes.

Voici un tapis multicolore* tissé avec patience par une maman ; plus loin, une gracieuse fillette, un joli vase sur la tête ; ailleurs, des jumeaux* déployant une superbe peau de léopard ; puis des fleurs, des coquillages...

L'école sera belle cette année ! Ce cortège d'offrandes décorera ses murs, ses meubles, le bureau de Monsieur Balambé, le maître.

Pour les petits comme pour les grands, c'est le concours de la meilleure idée. Joie et fierté brillent dans leur regard. Et les parents, les voisins, les curieux sourient sur le seuil de leur case.

3. Pourtant, à un kilomètre du village, deux enfants cheminent en silence, maussades*. Doumbé et sa sœur Kalita sont tristes. Hélas, leur famille très pauvre habite une pauvre case, couverte de branches de palmiers.

Doumbé et Kalita contemplent le champ d'arachides, devant la grande forêt bordée par un ruisseau aux eaux vives. La route leur semble longue et leur chagrin lourd à porter : eux seuls parviendront à l'école les mains vides.

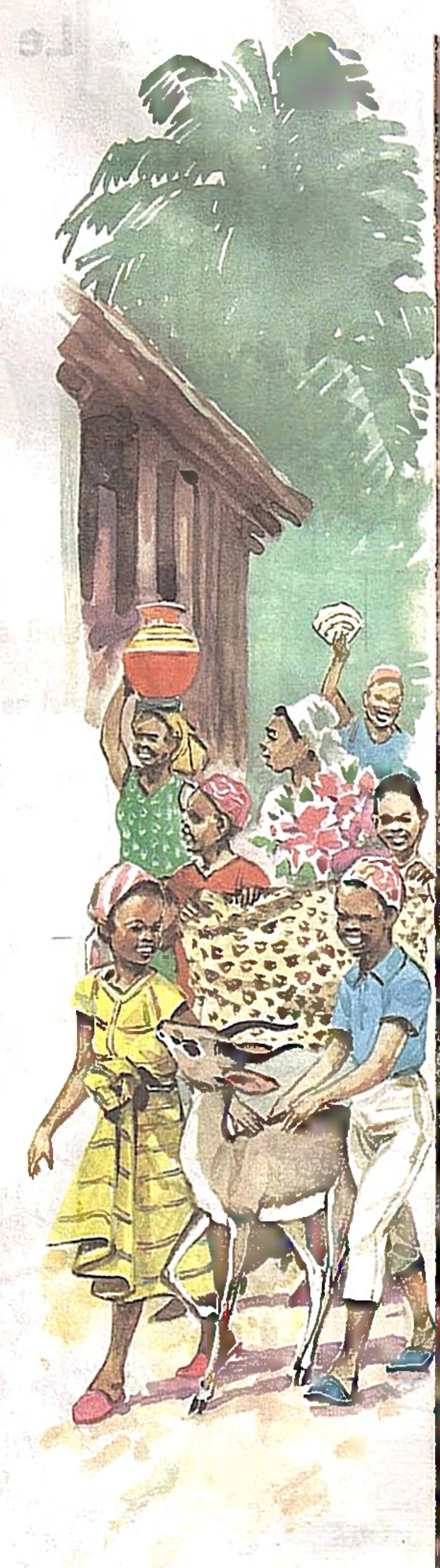
4. Soudain le regard de Kalita découvre près de la rivièrette l'animal le plus charmant d'Afrique, le

plus craintif aussi : la gazelle qui s'enfuit d'ordinaire au moindre bruit.

Or, cette gazelle-là, merveille d'élégance et de grâce, galope vers les enfants étonnés. Elle approche... Elle est là! Doumbé et Kalita n'en croient pas leurs yeux et restent immobiles. La gazelle se caresse entre les deux bambins. Elle tend sa fine tête tachetée de blanc. De ses cornes inoffensives*, elle les pousse.

5. Kalita et Doumbé suivent comme dans un rêve la rue du village et pénètrent dans la cour de récréation. Un silence les accueille. Il se transforme très vite en clameurs de joie. La gazelle incline l'encolure* comme pour saluer, lèche le visage de Kalita puis la main de Doumbé et retourne vers la forêt, laissant là, toujours surpris et muets, Doumbé et Kalita qui triomphent cette année au concours de la meilleure idée.

René MONTBRON. Inédit.



LES MOTS.

Les cocotiers centenaires : Ces palmiers portent des noix de coco. Ils sont âgés de cent ans. - **Multicolore** : Les fils du tapis sont de toutes les couleurs. - **Des jumeaux** : Ces deux frères sont nés le même jour. - **Maussades** : Doumbé et Kalita sont d'humeur chagrine. - **Inoffensives** : Les cornes de la gazelle ne peuvent pas faire de mal. - **L'encolure** : Il s'agit du cou de l'animal.

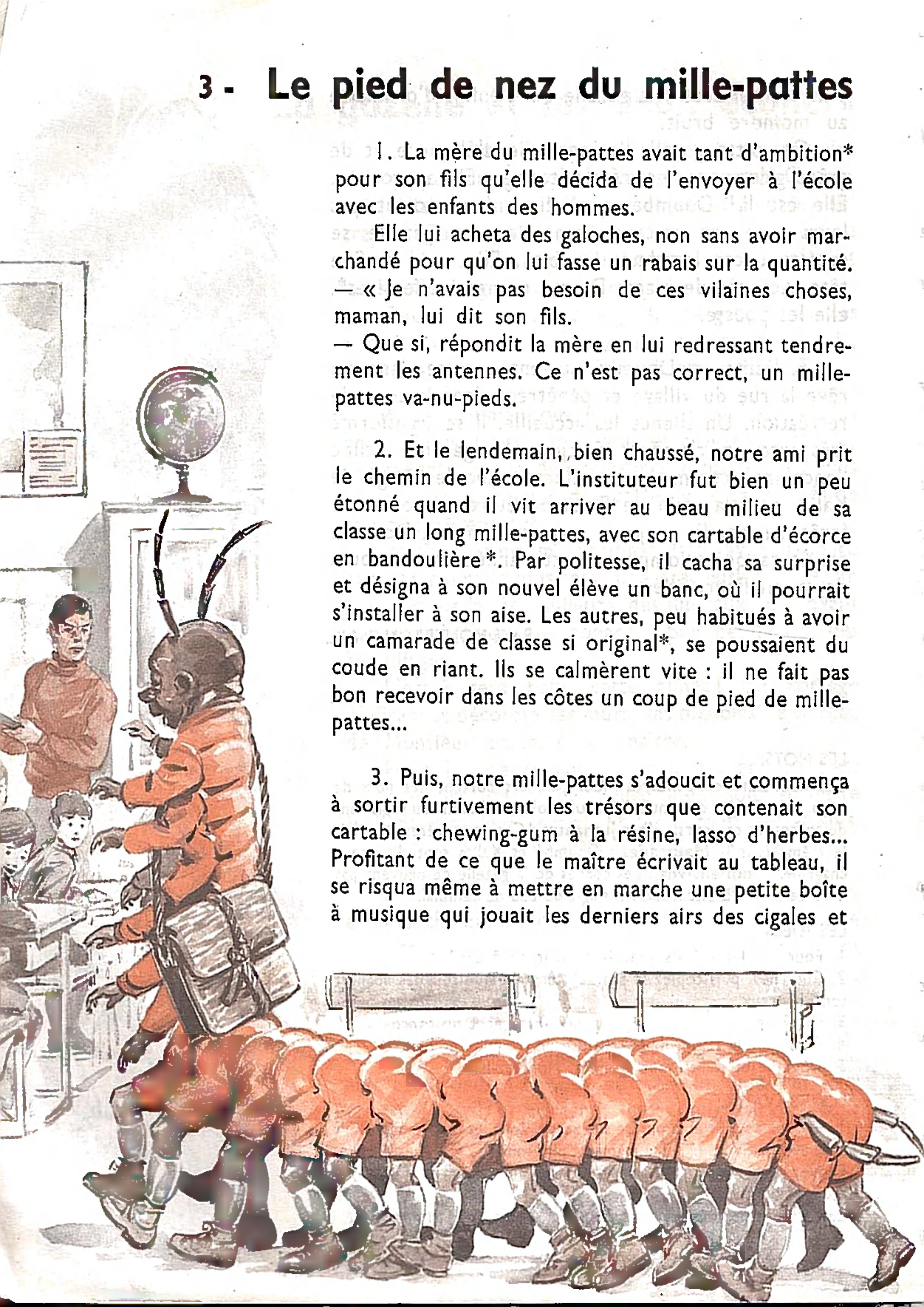
LES IDÉES.

1. Pourquoi les enfants sont-ils couleur de fleurs ?
2. Cherchez, puis copiez la phrase montrant que tous les écoliers sont heureux.
3. Comment choisit-on chaque année le gagnant du concours ?
4. Expliquez la raison de la tristesse de Doumbé et Kalita.
5. Doumbé et Kalita sont étonnés. Montrez-le.

LES TRAVAUX.

1. Ecrivez au pluriel la phrase suivante : Voici un tapis multicolore tissé avec patience par une maman ; plus loin une gracieuse fillette. Ecrivez au singulier : Nos petits bonshommes noirs préfèrent les étoffes rouges.
2. Dictée préparée : Le paragraphe nº 4 jusqu'à : ... immobiles.

3 - Le pied de nez du mille-pattes



1. La mère du mille-pattes avait tant d'ambition* pour son fils qu'elle décida de l'envoyer à l'école avec les enfants des hommes.

Elle lui acheta des galoches, non sans avoir marchandé pour qu'on lui fasse un rabais sur la quantité.
— « Je n'avais pas besoin de ces vilaines choses, maman, lui dit son fils.
— Que si, répondit la mère en lui redressant tendrement les antennes. Ce n'est pas correct, un mille-pattes va-nu-pieds.

2. Et le lendemain, bien chaussé, notre ami prit le chemin de l'école. L'instituteur fut bien un peu étonné quand il vit arriver au beau milieu de sa classe un long mille-pattes, avec son cartable d'écorce en bandoulière*. Par politesse, il cacha sa surprise et désigna à son nouvel élève un banc, où il pourrait s'installer à son aise. Les autres, peu habitués à avoir un camarade de classe si original*, se poussaient du coude en riant. Ils se calmèrent vite : il ne fait pas bon recevoir dans les côtes un coup de pied de mille-pattes...

3. Puis, notre mille-pattes s'adoucit et commença à sortir furtivement les trésors que contenait son cartable : chewing-gum à la résine, lasso d'herbes... Profitant de ce que le maître écrivait au tableau, il se risqua même à mettre en marche une petite boîte à musique qui jouait les derniers airs des cigales et

des grillons. C'en était trop. Le maître se retourna, donna un formidable coup de règle sur son bureau et cria :
— Eh, le nouveau, tu me copieras cent lignes!

4. De quoi accabler un élève ordinaire. Mais le mille-pattes, lui, profitant de ce que sonnait la récréation, s'empara de tous les porte-plume de ses camarades. Et, tandis que les autres jouaient dans la cour, il eut vite fait d'expédier* la punition, tout en se fourrant dans le nez les neuf cents pattes libres.

La cloche retentit à nouveau pour la fin de la récréation. Triomphalement*, le mille-pattes s'en fut porter au maître sa punition achevée, impeccable.



5. — C'est... Ce n'est pas possible que tu aies déjà fini ? dit le maître. On se demande si tu te moques du monde ?
— Eh oui, on se le demande, répondit le mille-pattes en faisant un prodigieux pied de nez de toutes ses pattes au grand complet.

Et, bondissant joyeusement, il s'élança par la fenêtre ouverte et disparut dans la campagne : il en avait déjà assez de l'école avec les petits des hommes, il retournait à sa prairie.

Béatrix BECK - Contes à l'enfant né coiffé, Gallimard.

LES MOTS.

L'ambition : Maman mille-pattes était fière de son fils. Elle désirait qu'il soit instruit. - **En bandoulière** : Le cartable était fixé par une bande de cuir passant sur l'épaule gauche et la hanche droite. - **Original** : Jamais les écoliers n'avaient vu un tel élève dans leur classe. - **Expédier** : Le mille-pattes fait rapidement sa punition. - **Triomphalement** : Le mille-pattes remet sa punition avec un air fier et heureux.

LES IDÉES.

1. Pour quelle raison maman mille-pattes demande-t-elle un rabais ?
2. Les élèves se moquent du mille-pattes. Trouvez et copiez la phrase qui le montre.
3. Ensuite les écoliers sont curieux et intéressés. Prouvez-le.
4. Avec combien de pattes l'insecte écrit-il sa punition ?
5. Le mille-pattes reviendra-t-il à l'école ?

LES TRAVAUX.

1. Copiez les noms suivants : l'ambition, un rabais, une antenne, le lasso, un trésor.
Cherchez les noms ayant le même sens dans la liste suivante qui comporte un nom en trop :
une petite corne, la fierté, la corde, une diminution de prix, un objet précieux, une longue perche.
2. Dessinez le mille-pattes dans l'herbe de sa prairie.

2 - En automne

Trois feuilles mortes

Ce matin, devant ma porte,
J'ai trouvé trois feuilles mortes.

La première aux tons de sang
M'a dit bonjour en passant
Puis au vent s'en est allée.

La seconde, dans l'allée,
Au creux d'une flaque d'eau,
A sombré comme un bateau.

J'ai conservé dans ma chambre
La troisième, couleur d'ambre.

Quand l'hiver sera venu,
Quand les arbres seront nus,
Cette feuille desséchée,
Contre le mur accrochée,
Me parlera des beaux jours
Dont j'attends le gai retour.

Raymond RICHARD
A petits pas
Cep Beaujolais

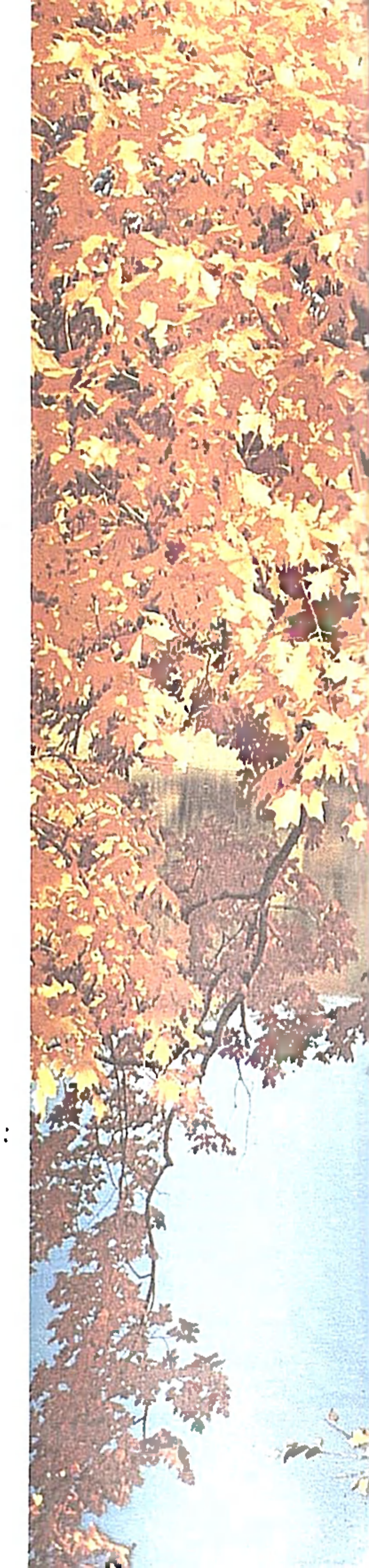
La-hi-ha-la!

Septembre. Le vacher s'en va
Chantant, dans la plaine pâlie,
Sa chanson claire et si jolie :
La-hi-ha-la ! La-hi-ha-la !

Les troupeaux blonds sont dans les champs :
Les écoliers deviennent pâtres,
Et des aurores aux couchants,
Les bornes sont pour eux des âtres,
Où flambent, au vent qui les tord,
Des feux d'éteule et de bois mort.

Et près du feu chacun s'en va
Chantant, dans la plaine pâlie,
La chanson claire et si jolie :
La-hi-ha-la ! La-hi-ha-la !

Francis YARD
A l'image de l'homme
Grasset







4 - Le voyage des hirondelles

1. Sortie de bonne heure, la mère hirondelle avait inspecté* le ciel et, satisfaite, elle était revenue appeler ses cinq petits. L'un après l'autre, ils vinrent se poser près d'elle. Puis, d'un coup d'aile, tous à la fois prirent leur vol.

2. L'air était ce jour-là humide et doux, et quelques moucherons furent aisément happés*.

Cette première journée fut bonne. La troupe ailée se reposait souvent, se posant au bord des ruisseaux pour boire une goutte d'eau claire, repartant avec des cris joyeux.

Le soir, la famille dormit sous le toit d'une grange, parmi les brins de paille et de foin que les chars y avaient laissés l'été.

3. Mais les voyageuses n'étaient pas encore bien loin... Aussi, dès le lendemain, mère et enfants, reposés, partaient, toujours en direction du sud.

Plusieurs fois, l'hirondelle avait traversé la mer Méditerranée, de l'autre côté de laquelle était le pays lumineux* du soleil. C'est là qu'elle emmenait ses petits. Auraient-ils assez de forces pour y arriver ?

4. Un soir — c'était le troisième jour du voyage — dans la montagne qu'il fallait traverser, il y eut une grande tourmente* de neige. En hâte, l'hirondelle se dirigea vers un pan de mur que l'on voyait non loin de là. C'étaient les restes d'une vieille tour. Un creux profond, dans l'épaisseur des pierres, reçut la

troupe épuisée, mouillée, transie*. Les petits y entrèrent derrière la mère en pépiant faiblement.

Pas tous... L'un, le plus petit, le plus faible, emporté par la bourrasque, avait été jeté contre un rocher. Il était mort.

La mère rassembla contre elle les quatre enfants qui lui restaient et ils passèrent là une triste nuit.

5. Au matin, la tempête était calmée, mais l'hirondelle avait décidé de ne pas poursuivre le dangereux voyage. La mer était encore trop loin ; les jours étaient courts et il fallait s'arrêter de voler dès que le soir tombait.

Dans le vallon où elles étaient arrivées, elles seraient bien pour attendre le printemps. Le trou profond entre les pierres était à l'abri de la pluie et du vent. La terre qui le garnissait, douce et sèche. Il devait y avoir tout autour, dans le mur, des insectes engourdis par le froid.

— Restons, dit l'hirondelle. Le jour, nous chercherons notre nourriture, et, dès que la nuit tombera, nous nous réunirons ici.

6. Et c'est ainsi que, cet hiver, la vieille tour oubliée de tous abrita une troupe d'hirondelles qui n'avaient pu atteindre la mer.

Georges NIGREMONT - Simples histoires d'ici et d'ailleurs, Bourrelier.

LES MOTS.

Elle avait inspecté : Elle avait regardé le ciel avec attention. - **Les moucherons happés** : Les hirondelles saisissaient rapidement les moucherons à l'aide de leur bec. - **Le pays lumineux** : Le ciel est toujours bleu ; le pays est bien éclairé par la lumière du soleil. - **Une tourmente** : C'est une violente tempête. - **La troupe transie** : La troupe d'hirondelles était engourdie par le froid.

LES IDÉES.

1. Pourquoi les hirondelles quittent-elles la France en automne ?
2. La première journée du voyage est-elle une bonne journée ? Pour quelles raisons ?
3. Comment s'appelle ce pays qui se trouve de l'autre côté de la mer Méditerranée ?
4. Comment est morte la petite hirondelle ?
5. Cherchez, puis copiez la phrase qui nous indique la raison pour laquelle la mère hirondelle décide de rester dans la vieille tour.

LES TRAVAUX.

1. Copiez les adjectifs qualificatifs suivants : satisfait, humide, lumineux, épuisé.
Trouvez le contraire de chacun de ces adjectifs dans la liste suivante, qui en contient un en trop : sec, sombre, mécontent, reposé, heureux.
2. Dessinez les hirondelles buvant au bord d'un ruisseau.



5 - Les champignons d'octobre

Il a huit ans. Il s'appelle Jean. Mais on le nomme Tit'Pom' à cause de ses joues rondes et roses comme une petite pomme. Tit'Pom' habite un chalet dans la montagne.

1. C'est un beau dimanche d'octobre. Tit'Pom' et son papa vont à la chasse... aux champignons. Le papa de Tit'Pom' connaît beaucoup de champignons. Tit'Pom' connaît les morilles, les chanterelles, les cèpes, qu'on nomme les bolets dans le pays de Tit'-Pom', les pieds-de-mouton, les craterelles toutes noires.

Dans le bois, ils se séparent... Papa monte à droite, Tit'Pom' s'éloigne à gauche. Dès qu'on est tout seul, sous bois, les branches craquent sous les pieds ; des glands, des pignes*, tombent ; une voix murmure dans les feuilles... Un autre petit garçon aurait peut-être un peu peur, mais Tit'Pom', lui, connaît tous ces bruits.

2. Tit'Pom' a découvert un troupeau de craterelles. C'est bien un troupeau, elles sont si nombreuses, serrées les unes contre les autres avec leur trompette noire! Le panier de Tit'Pom' n'y suffira pas.

— Papa! viens ici! crie Tit'Pom'.

Papa est bientôt là :

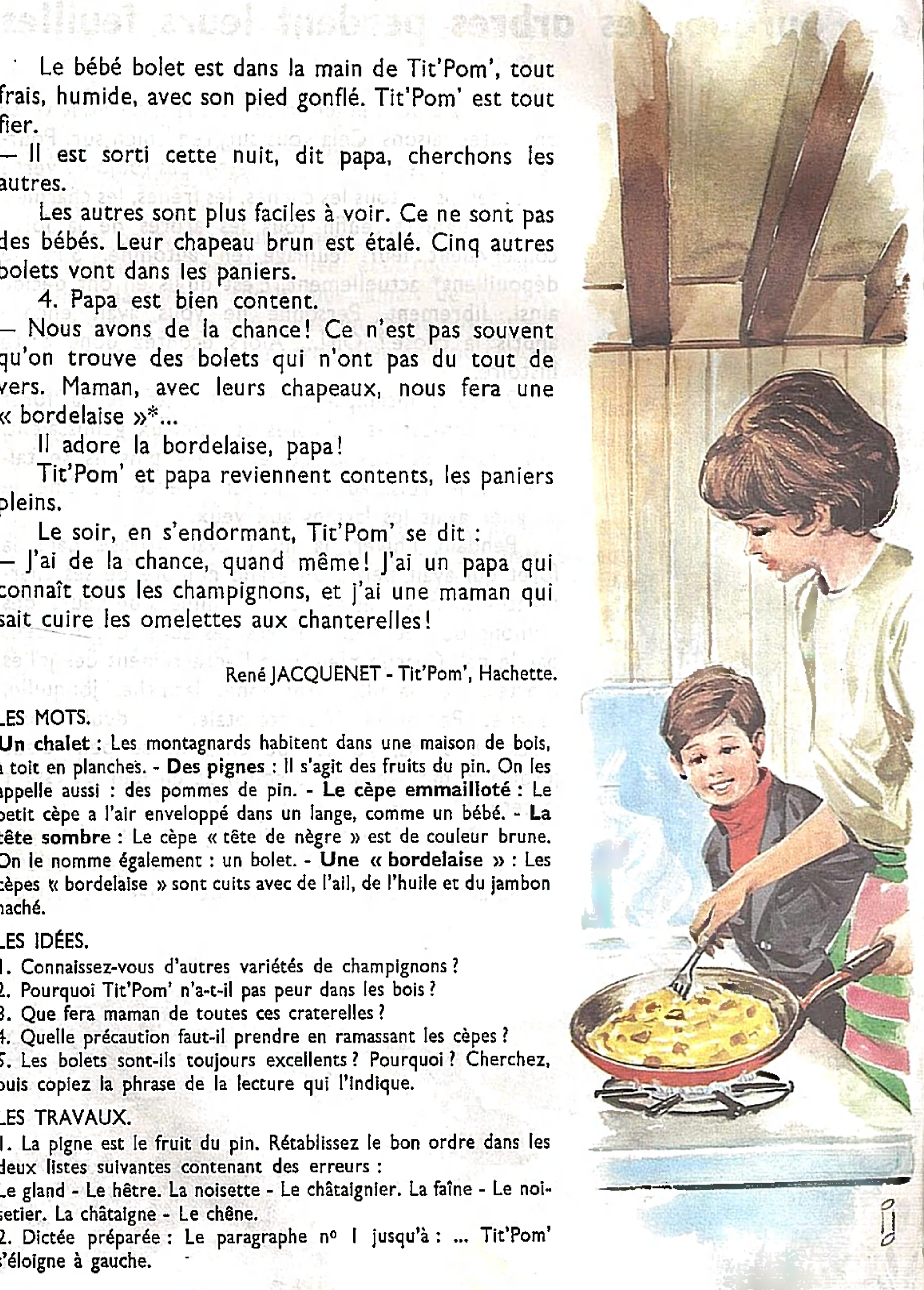
— Elles sont bien fraîches ; on ne pourra pas toutes les manger, on en fera sécher.

Plus elles sont sèches, plus elles sont parfumées. Les craterelles, c'est délicieux dans une sauce, l'hiver, au bon déjeuner du dimanche! Il semble que tout l'automne soit revenu dans le plat!

3. Tit'Pom' et son papa continuent ensemble. Papa sait où poussent des cèpes « tête de nègre ».

Tit'Pom' découvre le premier... Il se précipite. C'est un bébé cèpe. Il est encore emmailloté*. Seule apparaît sa tête sombre*. Il fallait les bons yeux de Tit'Pom' pour le découvrir!

— Prends garde de ne pas casser le pied en le déterrant, recommande papa.



Le bébé bolet est dans la main de Tit'Pom', tout frais, humide, avec son pied gonflé. Tit'Pom' est tout fier.

— Il est sorti cette nuit, dit papa, cherchons les autres.

Les autres sont plus faciles à voir. Ce ne sont pas des bébés. Leur chapeau brun est étalé. Cinq autres bolets vont dans les paniers.

4. Papa est bien content.

— Nous avons de la chance! Ce n'est pas souvent qu'on trouve des bolets qui n'ont pas du tout de vers. Maman, avec leurs chapeaux, nous fera une « bordelaise »*...

Il adore la bordelaise, papa!

Tit'Pom' et papa reviennent contents, les paniers pleins.

Le soir, en s'endormant, Tit'Pom' se dit :

— J'ai de la chance, quand même! J'ai un papa qui connaît tous les champignons, et j'ai une maman qui sait cuire les omelettes aux chanterelles!

René JACQUENET - Tit'Pom', Hachette.

LES MOTS.

Un chalet : Les montagnards habitent dans une maison de bois, à toit en planches. - **Des pignes** : Il s'agit des fruits du pin. On les appelle aussi : des pommes de pin. - **Le cèpe emmailloté** : Le petit cèpe a l'air enveloppé dans un lange, comme un bébé. - **La tête sombre** : Le cèpe « tête de nègre » est de couleur brune. On le nomme également : un bolet. - **Une « bordelaise »** : Les cèpes « bordelaise » sont cuits avec de l'ail, de l'huile et du jambon haché.

LES IDÉES.

1. Connaissez-vous d'autres variétés de champignons?
2. Pourquoi Tit'Pom' n'a-t-il pas peur dans les bois?
3. Que fera maman de toutes ces craterelles?
4. Quelle précaution faut-il prendre en ramassant les cèpes?
5. Les bolets sont-ils toujours excellents? Pourquoi? Cherchez, puis copiez la phrase de la lecture qui l'indique.

LES TRAVAUX.

1. La pigne est le fruit du pin. Rétablissez le bon ordre dans les deux listes suivantes contenant des erreurs :
Le gland - Le hêtre. La noisette - Le châtaignier. La faîne - Le noisetier. La châtaigne - Le chêne.
2. Dictée préparée : Le paragraphe n° 1 jusqu'à : ... Tit'Pom' s'éloigne à gauche.

6 - Pourquoi les arbres perdent leurs feuilles

1. Il y a des milliers d'années, la forêt était verte en toutes saisons. Cela vous surprend bien sûr. Pourtant, réfléchissez... Le sapin n'est-il pas toujours vert ? En ce temps-là, tous les chênes, les frênes, les charmes, les châtaigniers, enfin tous les arbres de la forêt conservaient leur feuillage en automne. S'ils se dépouillent* actuellement, c'est qu'ils en ont décidé ainsi, librement. Personne ne vous avait encore appris la chose ? Oh !... Alors écoutez donc cette histoire.

2. Ce printemps-là, les habitants de la forêt étaient consternés*. Arbres et animaux gémissaient. Les troncs désolés craquaient ; les pinsons se taisaient ; le ruisseau coulait en silence ; même le sanglier avait les larmes aux yeux.

Pendant l'hiver, la mort avait voyagé dans la forêt qui avait perdu un grand nombre de ses charmantes enfants : les fleurs. Des milliers de fleurs, des millions de fleurs étaient restées sous le sol, tuées par le gel. Chacun pleurait à l'enterrement des jolies mortes. Les familles Anémone, Jacinthe, Jonquille, Muguet, Pervenche, Violette étaient en deuil. Leurs rares* boutons, gonflés de chagrin, se penchaient jusqu'à la mousse qui les consolait en leur caressant la tête.

3. Oui, vraiment, ce printemps et cet été furent bien tristes. De-ci, de-là, de rares fleurs guérissaient lentement du coup de froid de l'hiver. D'autres



très nombreuses moururent encore des suites de leur maladie. Des troupes de sangliers galopaient autour de la forêt pour éloigner les cueilleurs de bouquets. Le vent se chargea de disperser les précieuses graines fournies par les orphelines Anémone, Jacinthe, Jonquille, Pervenche, Violette et l'orphelin Muguet.

4. La peur, la grande peur s'était installée dans les bois. Si le prochain hiver était rude, c'était terminé : la forêt n'aurait plus jamais de fleurs.

Les vieillards les plus sages, un chêne, un hêtre et un bouleau, ayant à eux trois plus de cinq cents ans, parlèrent longuement.

— La seule solution, décidèrent-ils, est de protéger les fleurs pendant l'hiver avec une chaude couverture. Nous devons, pour sauver les fleurettes, les couvrir de nos feuilles.

Seuls les sapins et les pins, au caractère aussi pointu* que leurs aiguilles, refusèrent. Tous les autres dirent oui, Tous eurent froid pendant les gelées sans leur feuillage. Mais ils pensaient aux fleurs et cela leur réchauffait le cœur.

5. Et depuis, chaque automne, les arbres perdent leurs feuilles. Les sapins et les pins s'entêtent à dire non. Et, sans doute pour les punir, les hommes abattent les jeunes sapins en guise d'arbres de Noël et blessent l'écorce des pins pour récolter leur résine. Vous verrez qu'un jour ils perdront leurs feuilles à leur tour!...

Guy BERGER - Inédit.

LES MOTS.

Les arbres se dépouillent : Ils perdent les feuilles qui les couvraient. - **Les habitants consternés :** La mort des fleurs les attristait beaucoup, les accablait. - **Les rares boutons** : Il restait très peu de boutons de fleurs. - **Le caractère pointu** : Les sapins et les pins n'avaient aucune bonté, aucune douceur. - **La résine** : Cette matière collante coule des blessures des pins. Elle sert à fabriquer de l'essence de térébenthine.

LES IDÉES.

1. Cette histoire est-elle vraie ? Comment appelle-t-on cette sorte d'histoire ?
2. Pourquoi la forêt gémissait-elle ?
3. Pour quelle raison les sangliers éloignaient-ils les cueilleurs de bouquets ?
4. Expliquez pourquoi les graines de fleurs sont précieuses ?
5. Le chêne, le hêtre et le bouleau avaient à eux trois cinq cents ans ou cinq ......
Calculez l'âge moyen de chaque arbre.

LES TRAVAUX.

1. Faites de nouvelles phrases en changeant de place les compléments en italique.
La peur, la grande peur s'était installée *dans les bois.*
Nous devons, *pour sauver les fleurettes,* les couvrir de nos feuilles.
Tous eurent froid *pendant les gelées* sans leur feuillage. Et depuis, *chaque automne* les arbres perdent leurs feuilles.
2. Dictée préparée. Le paragraphe n° 2 jusqu'à : ... tuées par le gel.

3 - A la chasse

Les petits lapins

A travers le val, à travers la plaine
Pleine
D'herbes folles et de lupins,
Passent en courant les petits lapins...

A travers le val et par la clairière,
Comme un éclair fauve avec un point blanc
Que montre en sautant leur petit derrière,
Les petits lapins passent en tremblant...

Les petits lapins déboulent, dévalent
Au trot de leurs reins bondisseurs,
Et soudain, au nez des chasseurs,
Les bouches des terriers farceurs
Les avalent...
A travers le val, à travers la plaine
Pleine
D'herbes folles et de lupins,
Passent en courant les petits lapins.

Guillot DE SAIX
(Monsieur Bébé)

Le chasseur

Une à une, les plumes
Du bel oiseau tué là-haut
S'éparpillèrent
Dans la lumière.
Le corps tomba dans un fourré ;
Et la meute, par les taillis enchevêtrés,
Pleine d'abois, cherchait sa proie,
Quand le chasseur, fusil au poing,
Resta rêveur à voir de loin
Ce duvet clair et ces plumes légères
Tourbillonner encor dans la lumière.
Le vent tranquille les portait,
Elles tombaient et remontaient
Comme des flammes,
Elles se sentaient vivre encor
Et tressaillir du frêle essor
Des ailes et des âmes...

E. VERHAEREN







7 - La peur de Rouget

Le jeune perdreau Rouget vous raconte l'ouverture de la chasse. Heureusement, une vieille perdrix veille sur lui ce jour-là. Pour la première fois, Rouget rencontre la chasse et les chasseurs, les fusils et les chiens.

1. Nous allions du côté du bois. Je vis en passant qu'il y avait de la fumée à la cheminée de la petite maison et, devant la porte grande ouverte, des chasseurs tout équipés*, entourés de chiens qui sautaient.

Comme nous passions, un des chasseurs cria :

— Faisons la plaine ce matin, nous ferons le bois après déjeuner.

Alors je compris pourquoi ma vieille compagne nous emmenait d'abord sous la futaie*. Tout de même le cœur me battait en pensant à nos pauvres amis.

2. Tout à coup, avant d'atteindre la lisière*, les chiens se mirent à galoper de notre côté.

— Rase-toi, rase-toi! me dit la perdrix en se baissant.

En même temps, à dix pas de nous, une caille ouvrit ses ailes et son bec tout grands, et s'envola avec un cri de peur. J'entendis un bruit formidable, et nous fûmes entourés par une poussière d'une odeur étrange, toute blanche et toute chaude... J'avais si peur que je ne pouvais plus courir.

3. Heureusement nous entrions dans le bois. Ma camarade se blottit derrière un petit chêne. Je vins me mettre près d'elle. Nous restâmes là cachés, à regarder entre les feuilles.

Dans les champs, c'était une terrible fusillade. A chaque coup je fermais les yeux. Puis, quand je me décidais à les ouvrir, je voyais la plaine grande et nue, les chiens courant, furetant* dans les brins d'herbe, tournant sur eux-mêmes comme des fous. Derrière eux les chasseurs appelaient ; les fusils brillaient au soleil.

4. Un moment, dans un petit nuage de fumée, je crus voir voler comme des feuilles éparpillées. Mais ma vieille perdrix me dit que c'étaient des plumes.

Et, en effet, à cent pas devant nous, un superbe perdreau gris tombait en renversant sa tête sanglante.

5. Quand le soleil fut très chaud, très haut, la fusillade s'arrêta subitement*. Les chasseurs revenaient vers la petite maison où l'on entendait pétiller un grand feu. Ils causaient entre eux le fusil sur l'épaule, pendant que leurs chiens venaient derrière, la langue pendante.

— Ils vont déjeuner, me dit ma compagne ; faisons comme eux.

Et l'après-midi, nos deux compagnons s'envoleront vers le champ, tandis que les chasseurs s'enfonceront dans le bois.

Alphonse DAUDET - Contes du Lundi, Fasquelle.

LES MOTS.

Les chasseurs équipés : Les chasseurs étaient munis des vêtements et des objets nécessaires pour chasser. Lesquels ? - **La futaie** : C'est une forêt d'arbres très élevés. - **La lisière** : C'est le bord de la forêt. - **Furetant** : Les chiens cherchent le gibier. Ils fouillent l'herbe et les buissons. - **Subitement** : Les coups de fusil s'arrêtent tout à coup, brusquement.

LES IDÉES.

1. Pourquoi la vieille perdrix emmène-t-elle d'abord Rouget sous la futaie ?
2. Quelle est cette poussière toute blanche et toute chaude ?
3. Rouget a très peur. Cherchez, puis copiez deux phrases qui le montrent.
4. Que signifie le conseil de la perdrix : « Rase-toi, rase-toi ! »
5. Les chasseurs causaient entre eux. A votre avis, que disaient-ils ?

LES TRAVAUX.

1. Copiez les phrases suivantes en remplaçant les mots en italique par des noms de même sens choisis dans cette liste qui en contient un en trop : la terreur, la détonation, la chaumière, le grincement.
La cheminée de la petite *maison* fumait.
La caille s'envola avec un cri de *peur*.
Rouget entendit *le bruit* du fusil.
2. Dessinez le perdreau Rouget blotti derrière le tronc d'un jeune chêne.





8 - La première bécasse

Poil de Carotte est un jeune garçon aux cheveux roux. Son père, Monsieur Lepic, l'a emmené à la chasse.

1. — Mets-toi là, dit Monsieur Lepic. C'est la meilleure place. Je me promènerai dans le bois avec le chien. Nous ferons lever* les bécasses,* et quand tu entendras : *pit, pit,* dresse l'oreille et ouvre l'œil. Les bécasses passeront sur ta tête.

Poil de Carotte tient le fusil couché entre ses bras. C'est la première fois qu'il va tirer une bécasse. Il a déjà tué une caille, déplumé une perdrix, et manqué un lièvre avec le fusil de Monsieur Lepic.

2. Il a tué la caille par terre, sous le nez du chien en arrêt. D'abord il regardait, sans la voir, cette petite boule ronde, couleur du sol.

— Recule-toi, lui dit Monsieur Lepic, tu es trop près.

Mais Poil de Carotte fit un pas de plus en avant, épaula, déchargea son arme à bout portant* et rentra dans la terre la boulette grise. Il ne put retrouver de sa caille broyée, disparue, que quelques plumes et un bec sanglant.

3. Toutefois, ce qui consacre la renommée* d'un jeune chasseur, c'est de tuer une bécasse, et il faut que cette soirée marque dans la vie de Poil de Carotte. Aussi, Poil de Carotte, ému, voudrait bien être à tout à l'heure.

Les grives, de retour des prés, fusent* avec

rapidité entre les chênes. Il les ajuste pour se faire l'œil. Il frotte de sa manche la buée qui ternit le canon du fusil. Des feuilles sèches trottinent çà et là.

4. Enfin, deux bécasses, dont les longs becs alourdissent le vol, se lèvent, se poursuivent et tournoient au-dessus du bois.

Elles font *pit, pit, pit,* comme Monsieur Lepic l'avait promis, mais si faiblement, que Poil de Carotte doute qu'elles viennent de son côté. Il voit deux ombres passer sur sa tête. La crosse du fusil contre son ventre, il tire au juger*, en l'air.

5. Une des deux bécasses tombe, bec en avant, et l'écho* disperse la détonation formidable aux quatre coins du bois.

Poil de Carotte ramasse la bécasse dont l'aile est cassée, l'agite glorieusement et respire l'odeur de la poudre.

Le chien Pyrame accourt, précédant Monsieur Lepic.

« Il n'en reviendra pas », pense Poil de Carotte prêt aux éloges.

6. Mais Monsieur Lepic écarte les branches, paraît, et dit d'une voix calme à son fils :

— Pourquoi donc que tu ne les as pas tuées toutes les deux ?

Jules RENARD - Poil de Carotte, Flammarion.

LES MOTS.

Lever un gibier : C'est le faire sortir de sa cachette en lui faisant peur. - **Une bécasse** : C'est un oiseau de cinquante centimètres, à long bec. Sa chair est excellente. - **A bout portant** : De tout près. - **Ce qui consacre la renommée** : On dit beaucoup de bien d'un jeune chasseur n'ayant pas manqué sa première bécasse. - **Les grives fusent** : Elles sortent très rapidement des bois. - **Au juger** : Poil de Carotte tire dans la direction des bécasses, mais sans viser. - **L'écho** : C'est la répétition plus faible du bruit, renvoyé par les grands arbres.

LES IDÉES.

1. Pourquoi Monsieur Lepic s'éloigne-t-il dans le bois avec son chien ?
2. Poil de Carotte a-t-il déjà chassé ? Racontez.
3. Est-il un bon chasseur ? Pourquoi ?
4. Tient-il toujours bien son fusil ?
5. Poil de Carotte s'attend à être félicité par son père. Cherchez, puis copiez la phrase qui le montre.

LES TRAVAUX.

1. Après avoir relu en silence la lecture, terminez les phrases suivantes :
- Poil de Carotte a tué la caille (où ?) ... (comment ?)
- Deux bécasses tournoient (où ?) ... en ...
- L'une d'elles tombe (comment ?) ... (pourquoi ?) ...
- Poil de Carotte s'attend (à quoi ?) ... (de qui ?)...
2. Dictée préparée :
Les paragraphes nº 4 et nº 5 jusqu'à : ... bec en avant.



9 - La chasse aux canards

1. Un chasseur de la ville rentrait chez lui, sans perdreau ni lièvre dans son sac, bredouille* enfin. Il avait de belles guêtres, un carnier à filet, fermé par une couverture reluisante, mais il n'avait rien tué.

Tout à coup, comme il arrivait près d'une ferme, il aperçut, sur une petite mare, une famille de canards.

A quelques pas de là, assis sur un tronc d'arbre, pas bien loin de la maison aux portes et aux fenêtres fermées, un paysan fumait tranquillement sa pipe.

2. — Brave homme! lui dit le chasseur, combien ça me coûterait-il pour tuer une de ces jolies bêtes qui ressemblent à des canards sauvages?

— Je n'en sais rien, répondit l'homme en regardant à peine le chasseur et en haussant* les épaules.

— Quarante sous*? ça serait-il assez payé?

— Si vous voulez! dit l'homme qui fumait sa pipe.

— « Bon! se dit le chasseur, ça n'est vraiment pas cher. »

Il posa quarante sous sur le tronc d'arbre qui servait de banc au paysan. Il ajusta son canard et le tua.

— Bonjour, l'ami.

— Bonjour, bonjour!

3. Le paysan empochait* les quarante sous quand le chasseur, qui s'éloignait, revint sur ses pas.

— Eh! l'homme! j'ai bien envie d'en tuer encore un, de ces beaux canards! Ils ne sont pas chers. Si j'en tuais encore un pour encore quarante sous?

L'homme ne répondit pas.

— Allons, laissez-moi faire... Tenez: voilà cette fois-ci, trois francs.

Et il déposa trois francs à côté du paysan qui les prit et les mit en poche. Trois et deux font cinq.

Le chasseur tua un second canard.





4. Puis, tout aussitôt, il dit :
— Je réfléchis qu'un troisième canard ferait bien mon affaire ! Ça ne vous ferait rien, dites-moi, brave homme, si je vous tuais encore un de vos canards ?

Le paysan, qui se trouvait assez payé, tira de sa pipe une bonne bouffée*. Puis il la rejeta avec ces paroles :
— Que voulez-vous que ça me fasse ? Ces canards... ne sont pas à moi...

Jean AICARD - Maurin des Maures, Flammarion.

LES MOTS.

Bredouille : Le chasseur revient sans gibier. - **En haussant les épaules**: Le paysan soulève les épaules pour montrer que cela ne l'intéresse pas. - **Quarante sous** : Le sou valait cinq centimes. Calculez le prix d'un canard. Est-ce cher ? **Le paysan empochait** : il mettait l'argent dans sa poche. - **Une bouffée** : C'est le petit nuage de fumée que le fumeur tire de sa pipe, avant de le souffler par la bouche.

LES IDÉES.

1. Où habitait ce chasseur malchanceux ?
2. Relisez dans le paragraphe nº 2 la première question posée par le chasseur. Qu'aurait dû répondre le paysan ?
3. Pourquoi le chasseur revient-il une deuxième, puis une troisième fois ?
4. Quelle somme totale a touchée le paysan ?
5. Pourquoi se décide-t-il enfin à dire : « Ces canards ... ne sont pas à moi ... » ?

LES TRAVAUX.

1. Combien y a-t-il de phrases dans le paragraphe nº 4 ? Cherchez dans ce paragraphe, puis copiez :
- une phrase terminée par un point d'exclamation.
- une phrase terminée par un point d'interrogation.
- une phrase terminée par un point de suspension.

2. Relisez la dernière phrase du paragraphe nº 3. A quel temps est son verbe ? Copiez cette phrase en écrivant le verbe au futur simple.

4 - Dans le vent et la pluie

Le vent de novembre

Sur la bruyère longue infiniment,
Voici le vent cornant Novembre ;
Sur la bruyère infiniment,
Voici le vent
Qui se déchire et se démembre
En souffles lourds, battant les bourgs,
Voici le vent,
Le vent sauvage de Novembre...

Aux puits des fermes,
Les seaux de fer et les poulies
Grincent ;
Aux citernes des fermes,
Les seaux et poulies
Grincent et crient.

Le vent rafle, le long de l'eau,
Les feuilles mortes des bouleaux,
Le vent sauvage de Novembre ;
Le vent mord dans les branches
Les nids d'oiseaux...
. . . .

Sur la bruyère infiniment
Voici le vent hurlant,
Voici le vent cornant Novembre.

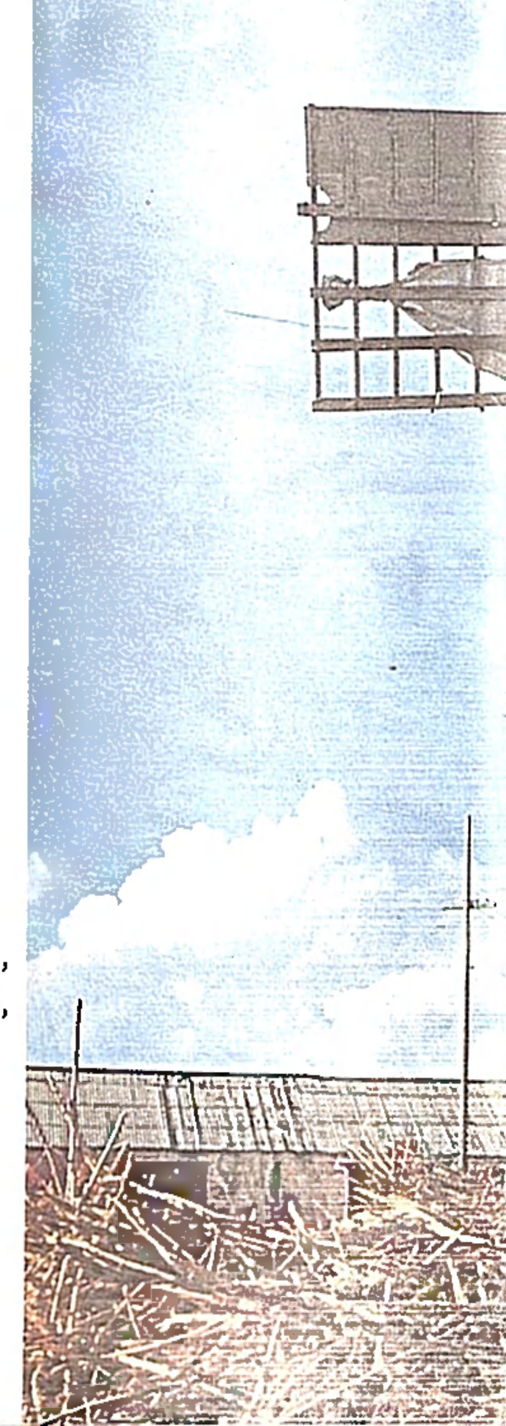
E. VERHAEREN
Les villages illusoires
Mercure de France

La danseuse aux mille pieds

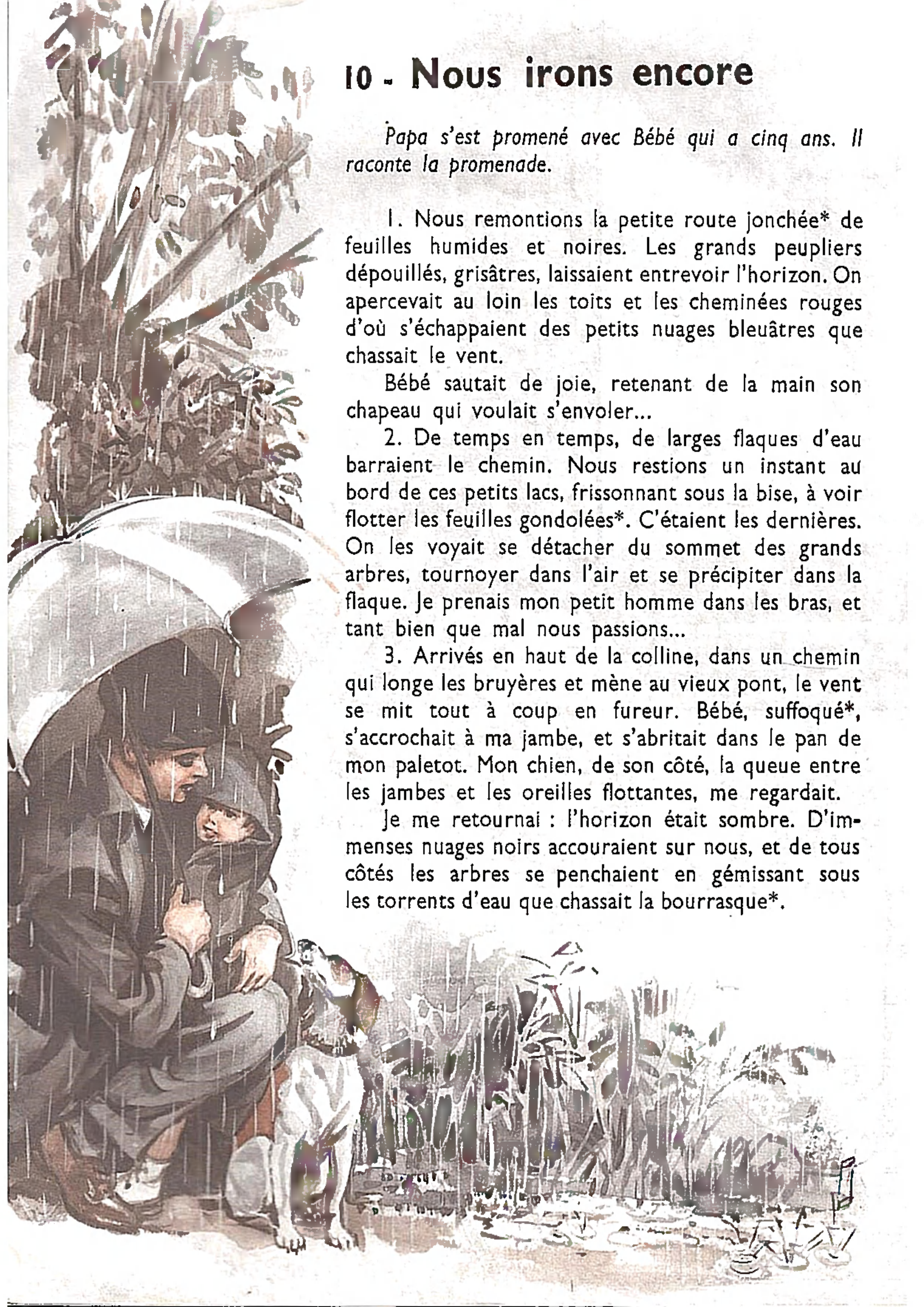
La danseuse aux mille pieds
Qui revient quand on s'ennuie,
Lorsque les rondins mouillés
Sur les deux chenêts rouillés
Pleurent, noir comme la suie,
C'est la pluie,
C'est la pluie.

La danseuse aux mille pieds
Qui revient quand on s'ennuie,
Quand les beaux jours oubliés,
Dans les bois et les sentiers,
Pleurent l'hirondelle enfuie,
C'est la pluie,
C'est la pluie.

Francis YARD
Le roi octobre et la danseuse aux mille pieds,







10 - Nous irons encore

Papa s'est promené avec Bébé qui a cinq ans. Il raconte la promenade.

1. Nous remontions la petite route jonchée* de feuilles humides et noires. Les grands peupliers dépouillés, grisâtres, laissaient entrevoir l'horizon. On apercevait au loin les toits et les cheminées rouges d'où s'échappaient des petits nuages bleuâtres que chassait le vent.

Bébé sautait de joie, retenant de la main son chapeau qui voulait s'envoler...

2. De temps en temps, de larges flaques d'eau barraient le chemin. Nous restions un instant au bord de ces petits lacs, frissonnant sous la bise, à voir flotter les feuilles gondolées*. C'étaient les dernières. On les voyait se détacher du sommet des grands arbres, tournoyer dans l'air et se précipiter dans la flaque. Je prenais mon petit homme dans les bras, et tant bien que mal nous passions...

3. Arrivés en haut de la colline, dans un chemin qui longe les bruyères et mène au vieux pont, le vent se mit tout à coup en fureur. Bébé, suffoqué*, s'accrochait à ma jambe, et s'abritait dans le pan de mon paletot. Mon chien, de son côté, la queue entre les jambes et les oreilles flottantes, me regardait.

Je me retournai : l'horizon était sombre. D'immenses nuages noirs accouraient sur nous, et de tous côtés les arbres se penchaient en gémissant sous les torrents d'eau que chassait la bourrasque*.

4. Je n'eus que le temps d'emporter mon petit homme qui pleurait de frayeur. J'allais me blottir contre une haie qu'abritaient un peu les vieux saules.

J'ouvris mon parapluie sous lequel je m'accroupis. Je déboutonnai mon grand paletot ; j'y fourrai mon petit compagnon de route qui s'y réfugia* en me serrant de bien près. Mon chien vint se mettre dans mes jambes, et Bébé, ainsi abrité par ses deux amis, commença à sourire du fond de sa cachette.

5. Je l'apercevais par une ouverture et je lui disais :

— Eh ! là-bas, petit homme, es-tu bien ?

— Oui, papa... Est-ce qu'il pleut encore dehors ?

— Voilà que c'est bientôt fini, mon camarade.

— Déjà ! j'étais si bien dans toi.

6. Nous rentrâmes à la maison, crottés comme des barbets*, et nous fûmes grondés sévèrement.

Mais, quand le soir fut venu, que Bébé fut couché et que j'allai l'embrasser et le chatouiller un peu, — c'était notre habitude, — il m'entoura le cou de ses deux bras et me dit dans l'oreille :

— Quand il pleuvra, nous irons encore, dis ?

Gustave DROZ - L'enfant, Victor-Havard.

LES MOTS.

La route jonchée de feuilles : Elle est couverte de feuilles. - **Les feuilles gondolées** : Les feuilles mortes se déforment. Elles deviennent bombées. - **Bébé, suffoqué** : Le vent violent gêne la respiration du jeune enfant. Il est un peu étouffé. - **La bourrasque** : C'est un coup de vent long et violent. - **Il se réfugia** : L'enfant se met à l'abri sous le grand paletot de son père. - **Des barbets** : Ce sont des chiens. Leurs longs poils frisés retiennent facilement l'eau de pluie et la boue.

LES IDÉES.

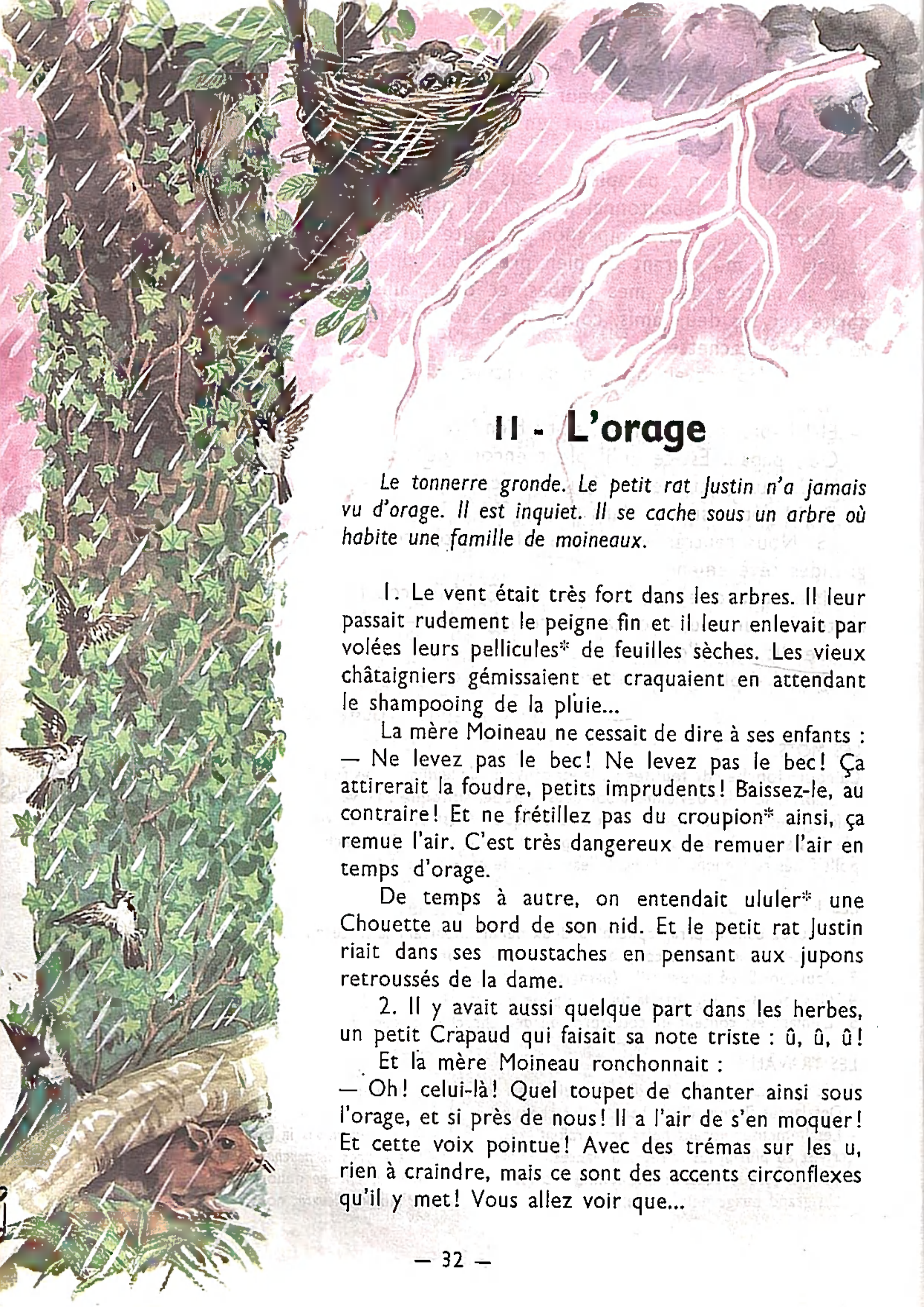
1. Trouvez dans le paragraphe nº 3 deux détails montrant la force du vent.
2. Reste-t-il encore beaucoup de feuilles sur les arbres ?
3. Pourquoi Bébé pleure-t-il ? (paragraphe nº 4).
4. Plus loin Bébé regrette la fin de la pluie. Pourquoi ?
5. L'enfant est content de cette promenade. Cherchez et copiez deux phrases qui le montrent.

LES TRAVAUX.

1. Ecrivez au singulier les phrases suivantes.
- Des larges flaques d'eau barrent les chemins.
- Les immenses nuages noirs accouraient.

Ecrivez au pluriel les phrases suivantes.
- La bourrasque chassait une feuille morte.
- Un grand nuage noir arrive.

2. Trouvez le temps de chacun des verbes en italique.
- Il *raconte* la promenade.
- Nous *remontions* la petite route.
- Les arbres *se penchaient* sous la bourrasque.
- Il *pleut* encore dehors.
- Quand il *pleuvra*, nous *irons* encore.



11 - L'orage

Le tonnerre gronde. Le petit rat Justin n'a jamais vu d'orage. Il est inquiet. Il se cache sous un arbre où habite une famille de moineaux.

1. Le vent était très fort dans les arbres. Il leur passait rudement le peigne fin et il leur enlevait par volées leurs pellicules* de feuilles sèches. Les vieux châtaigniers gémissaient et craquaient en attendant le shampooing de la pluie...

La mère Moineau ne cessait de dire à ses enfants :

— Ne levez pas le bec! Ne levez pas le bec! Ça attirerait la foudre, petits imprudents! Baissez-le, au contraire! Et ne frétillez pas du croupion* ainsi, ça remue l'air. C'est très dangereux de remuer l'air en temps d'orage.

De temps à autre, on entendait ululer* une Chouette au bord de son nid. Et le petit rat Justin riait dans ses moustaches en pensant aux jupons retroussés de la dame.

2. Il y avait aussi quelque part dans les herbes, un petit Crapaud qui faisait sa note triste : û, û, û!

Et la mère Moineau ronchonnait :

— Oh! celui-là! Quel toupet de chanter ainsi sous l'orage, et si près de nous! Il a l'air de s'en moquer! Et cette voix pointue! Avec des trémas sur les u, rien à craindre, mais ce sont des accents circonflexes qu'il y met! Vous allez voir que...

3. Il y eut là-dessus un embrasement* éblouissant. Un éclair immense ouvrit les mille pétales* de sa rose de feu. Et, le tonnerre fit là-dedans un tel écroulement de marmites et de casseroles, que cinq ou six moineaux dégringolèrent dans le lierre.

Justin s'était ramassé sur lui-même et, de peur, il était devenu gros comme un pois.

— Ça y est! cria la mère Moineau, la foudre est tombée sur le crapaud! Je l'avais bien dit! Chante, maintenant, vilain déplumé!

4. La pluie inclinait ses arrosoirs. Des millions de milliasses de gouttes d'eau tambourinaient sur les feuilles.

Et l'orage semblait s'éloigner, se calmer comme si, avec ce gros juron et ce grand coup de poing sur la table, sa colère avait passé.

— Vous voyez ce que c'est que l'imprudence, mes enfants, dit la mère Moineau. Demain je vous montrerai le Crapaud tout noir, noir comme si on l'avait oublié à mijoter* sur un fourneau. Retenez bien cet exemple.

5. — U! û! û! dit le crapaud.

Et les Moineaux de rire.

— Il n'est pas mort, Maman!

— Voulez-vous bien vous taire! Je sais ce que je dis : c'est un autre crapaud qui chante maintenant pour appeler au secours. La voix n'est pas la même.

Léonce BOURLIAGUET - Les aventures du petit rat Justin, S.U.D.E.L.

LES MOTS.

Leurs pellicules : Ce sont de minces et petits morceaux de peau qui se détachent parfois du crâne, puis tombent de nos cheveux. De même, les feuilles sèches se détachent des arbres. - **Ne frétillez pas du croupion.** Ne remuez pas les plumes de la queue. - **Ululer** : Il s'agit du cri de la chouette et du hibou. - **Un embrasement** : Le ciel semble en feu. - **Les pétales** : Ces parties colorées et parfumées forment la corolle de la fleur. - **Mijoter** : Faire bouillir lentement.

LES IDÉES.

1. L'orage ressemble à un coiffeur. Trouvez trois mots amusants dans le paragraphe n° 1.
2. La mère Moineau a-t-elle raison de dire : « C'est très dangereux de remuer l'air en temps d'orage. » ?
3. Justin a peur. Trouvez et copiez la phrase qui le montre.
4. L'orage est très violent. Prouvez-le avec deux détails de la lecture.
5. Maman Moineau cite un défaut dans le paragraphe n° 4. Lequel ? Quel est le nom de la qualité ?



LES TRAVAUX.

1. Copiez les phrases suivantes en les plaçant dans l'ordre exact. Justin a très peur de l'éclair, du tonnerre, de la foudre. Maman Moineau ronchonne après le crapaud bavard. Un deuxième crapaud se met à chanter. Le vent arrache les feuilles des châtaigniers.
2. Dictée préparée : Le paragraphe n° 1 jusqu'à : « ... le shampooing de la pluie. »



12 - Cri-cri des champs

1. Queue en bataille et moustaches au vent, voici la musaraigne* au bord de la rivière. Elle s'approche du terrier de Cricri-des-Champs, le grillon musicien. Cricri-des-Champs se retourne et, grattant le sol de ses quatre pattes arrière, il envoie un nuage de poussière au nez de la gourmande. Demoiselle Musaraigne éternue et détale en toussant.

2. Zzz, zzz, zzz! En tenue rayée, une équipe de guêpes emménage* un soir dans le trou du grillon. Elles se lèvent tôt, sentent fort et sont bavardes. Cricri-des-Champs dit à leur reine :

— Votre Majesté aime-t-elle le miel ?

— Nous autres guêpes l'adorons. Nous attaquons les ruches...

— Votre Majesté, près du saule, le jeune François a jeté une tartine de miel.

Zzz, zzz, zzz, zzz! Toute la troupe s'envole, droit vers le saule où sommeille d'ordinaire Longues-Pointes, le hérisson dévoreur de guêpes...

3. Pour fêter sa victoire, le grillon chante au soleil d'automne.

— Ecoute! Un grillon! chuchote François à sa sœur Marinette. Voici son trou. Donne-moi une herbe.

Et François introduit la fine tige, l'enfonce, l'enlève, l'enfonce à nouveau, la tourne, la tire lentement, recommence... Les minutes passent. Cricri-des-Champs se blottit. Parfois l'herbe le chatouille. Il rit. Mais il ne se montre pas.

— Viens, Marinette. Le malin est sorti par une autre galerie!

4. Ploc, plic, plac! La pluie, la longue pluie d'automne n'arrête pas. L'eau coule chez le grillon. En hâte, Cricri-des-Champs construit un barrage devant l'entrée. La terre colle aux pattes et le travail est pénible.

Plic, plac, ploc! Le grillon est au sec. Il met la tête à la porte. Il ne voit que du gris. Puis Musaraigne passe en lui tirant la langue.

Plac, ploc, plic! Des jours, des nuits, il pleut.

Cricri-des-Champs s'étonne un instant d'un bruit nouveau : la rivière gronde, frappe les roseaux*, fouette les joncs*. Il ne s'en inquiète pas. Il a tort.

5. Un matin, il se réveille grelottant*. La terre est humide. Il veut sortir. Il est trop tard. Pendant la nuit, la rivière a inondé ses rives. Le fragile barrage s'est effondré*. La vase bouche le terrier. Cricri-des-Champs creuse, creuse, creuse. Il a chaud, très chaud.

Subitement, il est entraîné par l'eau... Il nage quelques minutes... Il a froid, très froid. Il aperçoit Demoiselle Musaraigne qui flotte, le ventre en l'air, comme une branchette morte. Il a peur, très peur. Ensuite il coule.

6. Sur la colline, Marinette et François contemplent l'inondation :

— Et notre grillon, qu'est-il devenu ?

— Oh ! ces petites bêtes-là sont débrouillardes. Il s'en est tiré !

André FONTAINE - Inédit.



LES MOTS.

La musaraigne : Elle ressemble à une petite souris, mais elle est très utile : elle se nourrit de vers et d'insectes. - **Elle emménage** : Elle s'installe dans le nouveau logement. - **Une galerie** : C'est un couloir souterrain creusé par le grillon. - **Les roseaux, les joncs** : Ces plantes poussent au bord de l'eau. - **Grelottant** : Le grillon tremble de froid. - **Effondré** : L'inondation a brisé, puis étalé le barrage de terre.

LES IDÉES.

1. Pourquoi la musaraigne approche-t-elle du terrier du grillon ?
2. Cricri-des-Champs n'aime pas les guêpes pour trois raisons. Lesquelles ?
3. Comment se débarrasse-t-il d'elles ?
4. Cricri-des-Champs aurait dû prendre garde à l'inondation. Cherchez et copiez la phrase qui donne l'alerte.
5. Le pauvre grillon a d'abord chaud, puis froid, puis peur. Pourquoi ?

LES TRAVAUX.

1. Voici trois adjectifs qualificatifs : fort, long, fin. Utilisez-les deux fois dans les phrases suivantes :
- En automne, il tombe de ..... pluies.
- La pluie ..... arrose bien le jardin.
- Mon ami Paul est ..... en calcul.
- Cet élève est ..... à répondre.
- Le marin part pour un ..... voyage.
- Grand-père n'a plus l'oreille ......

5 - La maison neuve

La maison

Maçons,
Bâtissez sans peur la maison !
Bâtissez-la comme une citadelle,
Où les pères et les fils
Se succèderont au long des années ;
Elevez haut les cheminées ;
Faites sa place à l'âtre fauve,
Qui sera le cœur du logis ;
Faites la chambre où luira l'aube
Sur le lit ;
Faites la grange,
Où les épis,
Par gerbes nombreuses, s'entasseront :
Faites l'étable et l'écurie,
Avec de grandes auges blanches,
Où les bêtes penchent le front
Vers les luzernes fleuries ;
Ouvrez bien large les fenêtres,
Pour que la maison puisse boire
A pleins yeux la lumière,
Comme une gloire !...

Philéas LEBESGUE
" Les Servitudes "

L'horloge

....

Elle habite un coin solitaire
Où l'araignée a son réduit
Et fait son œuvre de mystère
Sans se hâter, le jour, la nuit...

Elle vit à l'écart, étrange
Et respectée ; on la défend
Du heurt des chaises qu'on dérange
Et des gambades des enfants.

....

Un souffle, un rien la contrarie,
Souvent même, on ne sait pourquoi,
S'arrête la fragile vie
Dont palpite son cœur de bois...

Louis MERCIER
Le Poème de la Maison







13 - Le petit lapin cherche une maison neuve

1. Il y avait une fois un papa et une maman lapin qui avaient beaucoup de petits enfants lapins, tous plus noirs les uns que les autres. Mais il y en avait un, le plus petit et le plus gentil, qui était tout blanc.

Et la nuit, le petit lapin tout blanc ne pouvait pas dormir, parce que ses petits frères tout noirs lui faisaient des misères. Ils lui mordaient ses petites oreilles ; ils lui pinçaient ses petites pattes ; ils lui tapaient sur son petit dos ; ils lui chatouillaient son petit cou, et tout ça.

2. Alors un soir le petit lapin, voyant qu'il y avait un petit trou dans la maison des lapins, sauta en bas, hop, et se sauva dans la forêt.

Mais dans la forêt, il faisait noir ! Il faisait noir ! Il pleuvait ! Il y avait beaucoup de vent ! Et le petit lapin aurait bien voulu trouver quelqu'un qui le prenne* dans sa maison.

3. Passe un gros rat.

— Monsieur le gros rat, voulez-vous me prendre dans votre maison ?

— Mais, mon petit lapin, ma maison est toute sale et toute dégoûtante* ; elle n'irait pas du tout pour un petit lapin blanc comme toi : aussi, laisse-moi tranquille.

Passe un crapaud.

— Monsieur le crapaud, voulez-vous me prendre dans votre maison ?

— Mais, mon petit lapin, ma maison est dans l'eau. Tu serais très mal, tu prendrais froid, tu serais malade et il n'y aurait pas de docteur pour te soigner : aussi, laisse-moi tranquille.

Passe le chat sauvage*.

— Monsieur le chat sauvage, voulez-vous me prendre dans votre maison ?

— Mais, mon petit lapin, je n'ai pas de maison ! Je marche toute la nuit dans la forêt : sauvage je suis et je ne m'arrête jamais. Aussi, laisse-moi tranquille.

4. Alors le petit lapin était très malheureux. Il faisait de plus en plus noir et de plus en plus froid et, dans le lointain on entendait comme un loup qui

faisait : hou-ou-ou. Et le petit lapin s'est mis à crier :

— Vraiment, vraiment, il n'y a personne qui veut me prendre dans sa maison ?

Et voilà que tout là-haut on entend une petite voix qui répond :

— Moi, moi, moi !

5. C'était un gentil petit oiseau qui habitait dans les branches d'un grand arbre et il a dit :

— Grimpe, mon petit lapin, et je te prendrai dans ma maison.

Et là-haut, il y avait un joli petit nid avec le papa oiseau et la maman oiseau, et tous les petits oiseaux qui se sont serrés pour faire une petite place. Et le petit lapin a très bien dormi.

Et le lendemain matin le petit lapin a remercié tout le monde bien poliment. Et il est rentré chez lui.

André FAYOL - Cité par Mathilde Leriche dans « On raconte », Bourrelier.

LES MOTS.

Quelqu'un qui le prenne dans sa maison : Le lapin cherchait un animal qui l'accueille dans sa maison. - **Une maison dégoûtante** : Elle ne plaît à personne. - **Un chat sauvage** : Il vit de sa chasse dans les bois, tandis que le chat domestique habite dans nos maisons.

LES IDÉES.

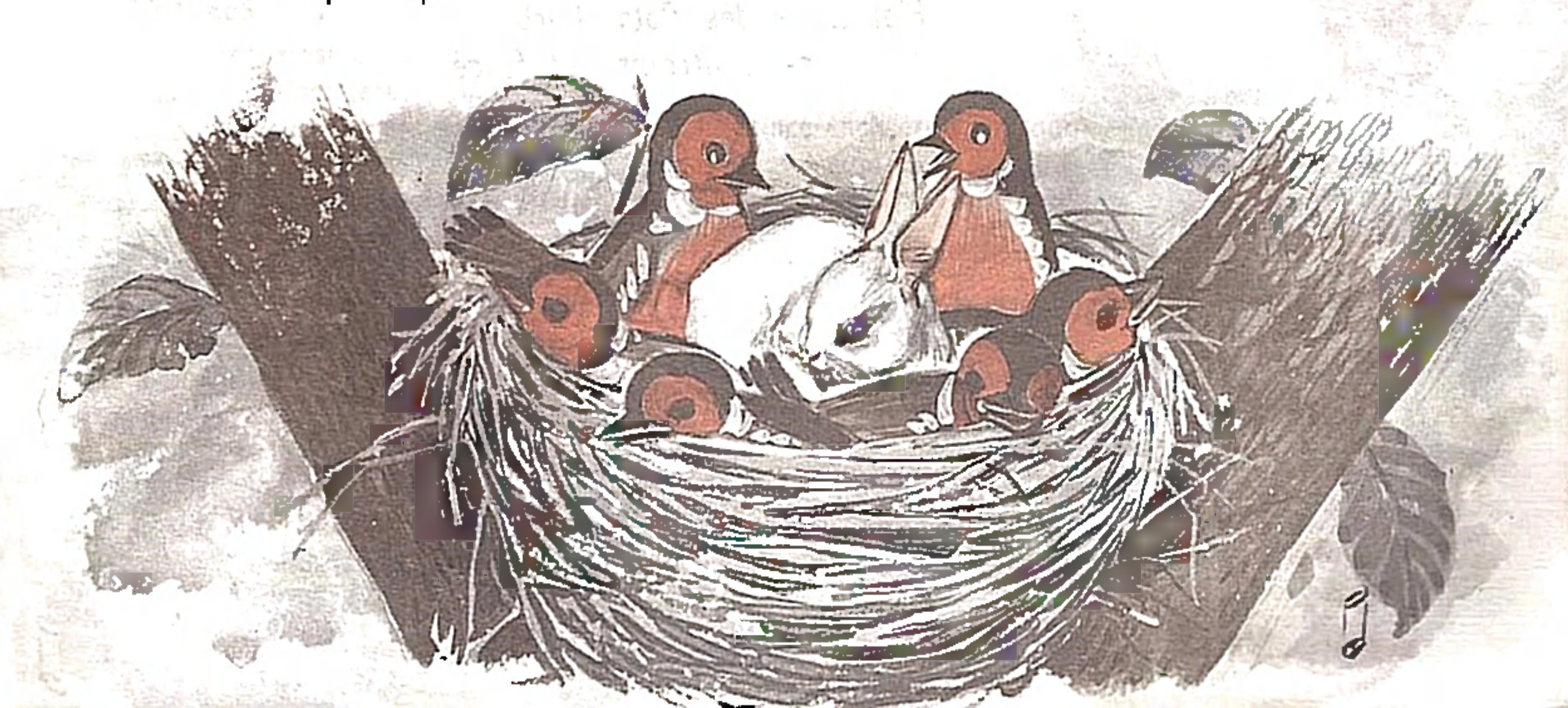
1. Pourquoi les autres enfants lapins ennuyaient-ils ce petit lapin ?
2. Où habitent les rats ? les crapauds ?
3. Le chat sauvage ne veut pas accueillir le petit lapin. Pour quelle raison ?
4. Il est dangereux pour le petit lapin de rester la nuit dans les bois. Cherchez et copiez la phrase qui le montre.

LES TRAVAUX.

1. Cherchez la maison des animaux dans la liste de droite, qui contient un nom de trop.

le lapin domestique	la niche	le chien	la porcherie
le porc	l'écurie	le bœuf	la bergerie
le cheval	l'étable	le mouton	le clapier
			le terrier

2. Dessinez le petit lapin blanc et ses frères tout noirs.





14 - La cabane, la chaumière et le château

Il y avait une fois un pêcheur et sa femme qui habitaient une misérable cabane, près de la mer. Un jour le pêcheur sortit un poisson de la mer, une barbue. Mais ce n'était pas une vraie barbue. C'était un prince enchanté. Il le rejeta donc à la mer.

1. L'homme s'en retourna auprès de sa femme dans sa cabane.

— Mon homme, lui demanda-t-elle, n'as-tu rien pris aujourd'hui ?

— Non, répondit-il ; j'ai pris, il est vrai, une barbue. Mais elle m'a dit qu'elle était un prince enchanté. Alors je l'ai laissée nager en liberté.

— N'as-tu formulé* aucun souhait ? dit la femme.

— Non, dit-il, et qu'aurais-je pu souhaiter ?

— Ah ! dit la femme, c'est pourtant triste d'habiter toujours une cabane qui sent mauvais. Tu aurais pu demander pour nous une petite chaumière. Retourne auprès de la barbue et appelle-la. Dis-lui que nous souhaitons une petite chaumière. Elle te la donnera certainement.

2. L'homme n'était pas enchanté* d'aller trouver la barbue. Mais, ne voulant pas contrarier sa femme, il alla au bord de la mer. Quand il y fut arrivé, les flots étaient vert-jaune. Il s'approcha de l'eau et dit :

Habitante des flots, barbue,
Me voici, contraint et forcé.*



Par ma voix, ma femme têtue
Ose t'exprimer un souhait.

3. La barbue parut aussitôt :

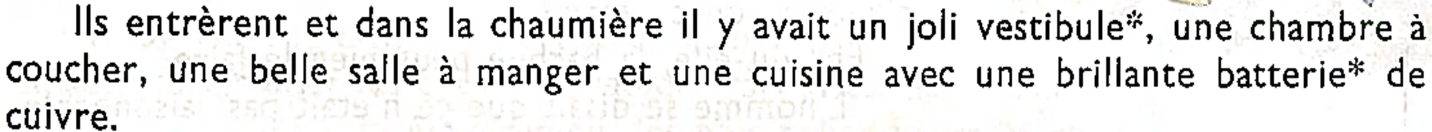
— Que veut-elle donc ?

— Ah ! dit l'homme, je t'ai prise tout à l'heure et ma femme déclare que j'aurais dû te demander quelque chose. Elle ne veut plus demeurer dans sa cabane ; elle désire une chaumière.

— Retourne auprès d'elle ; elle l'a déjà.

4. Le pêcheur revint sur ses pas et il ne retrouva plus sa cabane. A sa place se trouvait une chaumière et sa femme était assise devant la porte sur un banc. Sa femme le prit par la main :

— Entre et regarde, lui dit-elle. Cela vaut bien mieux que notre cabane.



Ils entrèrent et dans la chaumière il y avait un joli vestibule*, une chambre à coucher, une belle salle à manger et une cuisine avec une brillante batterie* de cuivre.

Derrière, dans une cour, picoraient poules et canards. Le jardin regorgeait* de fruits et de légumes.

— Regarde, dit la femme, n'est-ce pas charmant ?

Wilhelm et Jacob GRIMM - Contes, M.D.I. (J.-S.)

LES MOTS.

Un prince enchanté : C'était un prince vivant sous la forme d'un poisson : un magicien, un enchanteur. - **N'as-tu formulé aucun souhait ?** : N'as-tu rien demandé ? - **L'homme n'était pas enchanté** : Il n'était pas très heureux de retourner voir la barbue. - **Contraint** : Le pêcheur est gêné, embarrassé. - **Un vestibule** : C'est une pièce à l'entrée de la maison. - **Une batterie** : Il s'agit de tous les ustensiles de métal employés pour faire la cuisine : les casseroles, les marmites, les fait-tout... - **Le jardin regorgeait** : Il y avait de très grandes quantités de fruits et de légumes. Il y en avait même beaucoup trop.

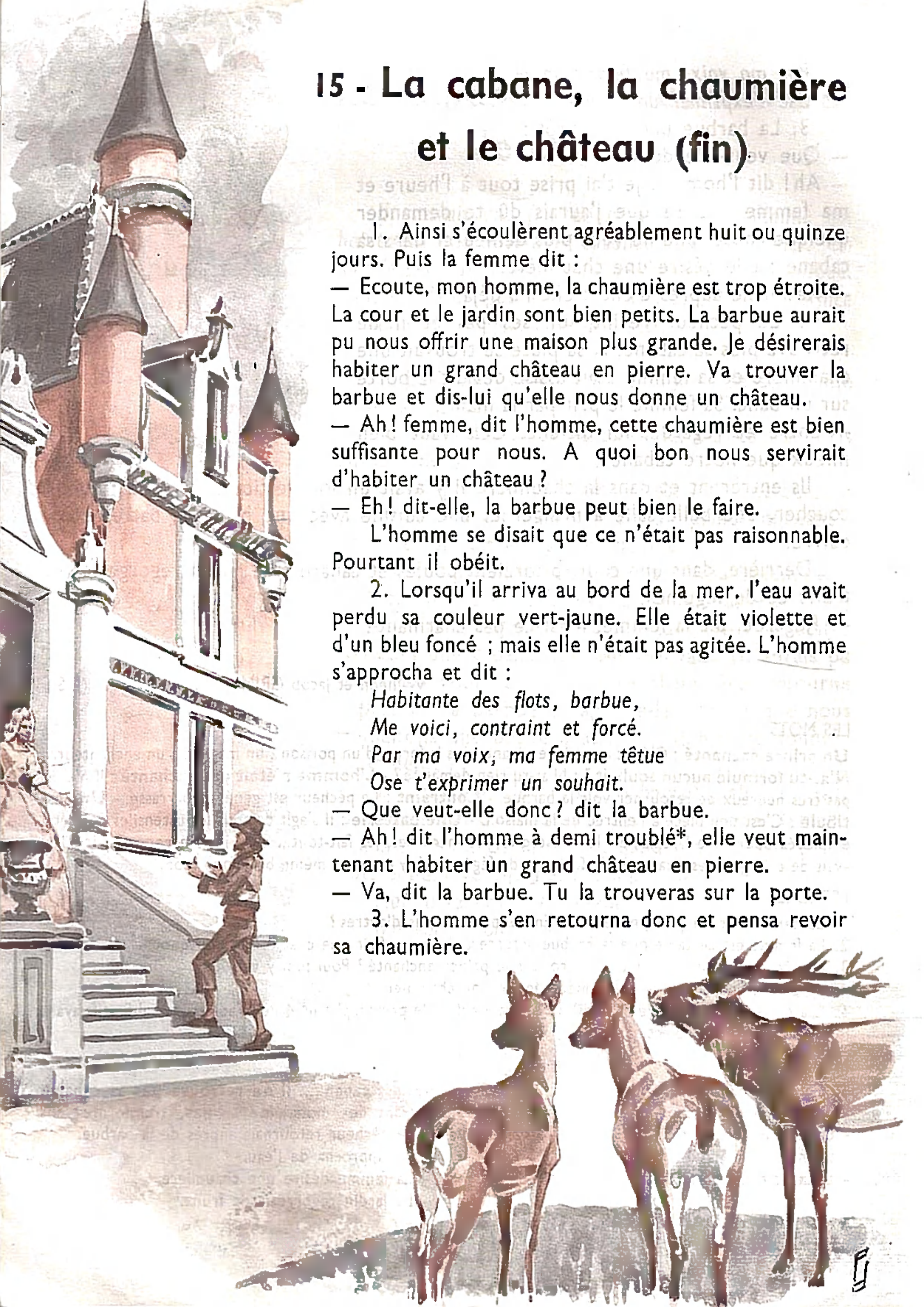
LES IDÉES.

1. La barbue est un poisson de mer. En connaissez-vous d'autres ?
2. La femme est certaine que la barbue acceptera de leur offrir une chaumière. Pourquoi ?
3. Le pêcheur est-il satisfait d'aller trouver le prince enchanté ? Pourquoi y va-t-il ?
4. Le prince enchanté a-t-il seulement donné une chaumière ?
5. C'est vraiment une belle chaumière. Cherchez dans le paragraphe n° 4 deux adjectifs qualificatifs ayant le même sens que l'adjectif : beau.

LES TRAVAUX.

1. Cherchez dans le paragraphe n° 2 :
- deux noms de personnes,
- deux noms de choses,
- un nom d'animal,
- deux adjectifs qualificatifs.

2. Il retrouva sa cabane... Il **ne** retrouva **pas** sa cabane. En vous servant des mots : **ne ... pas,** transformez les phrases :
- Le pêcheur retournait auprès de la barbue.
- Il s'approcha de l'eau.
- La femme désire une chaumière.
- Le jardin regorgeait de fruits.



15 - La cabane, la chaumière et le château (fin)

1. Ainsi s'écoulèrent agréablement huit ou quinze jours. Puis la femme dit :

— Ecoute, mon homme, la chaumière est trop étroite. La cour et le jardin sont bien petits. La barbue aurait pu nous offrir une maison plus grande. Je désirerais habiter un grand château en pierre. Va trouver la barbue et dis-lui qu'elle nous donne un château.

— Ah ! femme, dit l'homme, cette chaumière est bien suffisante pour nous. A quoi bon nous servirait d'habiter un château ?

— Eh ! dit-elle, la barbue peut bien le faire.

L'homme se disait que ce n'était pas raisonnable. Pourtant il obéit.

2. Lorsqu'il arriva au bord de la mer, l'eau avait perdu sa couleur vert-jaune. Elle était violette et d'un bleu foncé ; mais elle n'était pas agitée. L'homme s'approcha et dit :

Habitante des flots, barbue,
Me voici, contraint et forcé.
Par ma voix, ma femme têtue
Ose t'exprimer un souhait.

— Que veut-elle donc ? dit la barbue.

— Ah ! dit l'homme à demi troublé*, elle veut maintenant habiter un grand château en pierre.

— Va, dit la barbue. Tu la trouveras sur la porte.

3. L'homme s'en retourna donc et pensa revoir sa chaumière.

Mais comme il approchait, il vit un grand château de pierre et sa femme se tenait en haut du perron. Elle se disposait à entrer. Elle le prit par la main et lui dit :

— Viens avec moi.

Ils entrèrent ensemble et dans le château était un vestibule immense dont les murs étaient plaqués* de marbre. De nombreux serviteurs ouvraient devant eux les portes avec fracas. Les murs étaient éblouissants et couverts de belles tapisseries. Dans les appartements, les sièges et les tables étaient en or. Des lustres en cristal* étaient suspendus au plafond et toutes les pièces étaient garnies de tapis. Les tables étaient chargées de mets* et de vins recherchés à croire qu'elles allaient rompre.



4. Derrière le château une grande cour renfermait des étables pour les vaches et des écuries pour les chevaux avec des carrosses magnifiques.

Un superbe jardin était rempli des plus belles fleurs et d'arbres fruitiers.

Au loin s'étendait un parc d'une lieue* de long, que parcouraient des cerfs, des daims et des lièvres.

— Eh bien ! dit la femme, cela n'est-il pas beau ?

Mais bientôt la femme ne sera plus contente de son château. Elle voudra davantage encore... Alors la barbue mécontente lui échangera le château contre... la cabane. Elle y loge encore aujourd'hui, dit-on.

Wilhelm et Jacob GRIMM - Contes, M.D.I. (J.-S.)

LES MOTS.

A demi troublé : Le pêcheur est très gêné, très embarrassé. Il n'ose pas demander un château. - **Plaqués de marbre** : Les murs sont recouverts de marbre. - **En cristal** : Les lustres sont en verre très pur et très coûteux. - **Les mets** : Ce sont les aliments servis à table, prêts à être mangés. - **Une lieue** : Cette ancienne mesure de longueur valait environ quatre kilomètres.

LES IDÉES.

1. Pourquoi la femme veut-elle maintenant un château ?
2. Que répond son mari ? A-t-il raison ? Pourquoi ?
3. Terminez cette phrase du prince enchanté : « Tu la trouveras sur la porte... »
4. Le prince a-t-il seulement donné un château ?
5. Que pensez-vous de la fin de ce conte ?

LES TRAVAUX.

1. Copiez les phrases suivantes en les mettant dans l'ordre exact.
Tous deux regardèrent les carrosses. A son retour, il admira le beau château. Enfin ils suivirent des yeux les cerfs et les lièvres. Le pêcheur, bien embarrassé, partit vers la mer. Avec sa femme, il visita les appartements éblouissants.
2. Dictée préparée : Le paragraphe nº 4 jusqu'à : « ...des daims et des lièvres. »

6 - A la cuisine

La galette lorraine

Payse, prends sur le buffet
Le grand plateau de frêne,
Et montre aux enfants comme on fait
La galette lorraine.

La payse, d'un doigt léger
Pétrit la pâte fine ;
Tout autour d'elle on voit neiger
De la fleur de farine.

. . . .

N'épargne pas le beurre ! Encor
Payse, à pleine tranche !
Bats les œufs jaunes comme l'or
Avec la crème blanche ;

Puis lentement, avec amour,
Etends-les sur la pâte...
C'est parfait ! Maintenant au four,
Au four et qu'on se hâte !

A. THEURIET

Anna, tu jacasses...

Anna, tu jacasses avec la voisine.
Tout va mal à la cuisine.
Le lait est en train de se sauver.
Le bouillon a besoin d'être écumé.
Le beurre est fondu de moitié.
Le riz n'arrête pas de gonfler.

N'entends-tu pas la bouilloire siffler,
Et le robinet se mettre à pleurer ?
Voilà que dans la poêle à frire
Les petits oignons ont l'air de souffrir...
La salière est renversée.
Le poulet est roussi d'un côté ;
Et les crêpes, y as-tu pensé ?

Anna, Anna, si tu ne reviens pas,
Le dîner sera tout brûlé !
Le fourneau va éclater !
La maison va sauter !...

Marie VANCALYS
Mon beau sabot doré
Jean NAERT







16 - La soirée aux crêpes

L'oncle Luc a préparé une petite fête pour les enfants dans le jardin.

1. Ce soir, le soleil n'en finit pas de se coucher. Le ciel reste clair, lumineux.

Puis, tout de même, le jardin s'assombrit, la première étoile s'allume, toute petite et pâle. C'est l'heure de la fête!

Les invités arrivent : Monsieur Gentil, Madame Gentille, Vincent, papa, maman, Mélie. Oncle Luc est allé chercher Miette et Marie-Anne dans sa belle auto rouge.

Il installe la petite Miette, enveloppée de couvertures, dans un bon fauteuil.

2. — Que c'est joli! s'écrie la petite fille.

Le jardin a sûrement été touché par une baguette magique. Aux branches des arbres et des buissons se balancent des lanternes chinoises* bleues, jaunes, roses.

Les invités sont assis sur des coussins, autour d'un grand feu joyeux. Les flammes bondissent et crépitent*, toutes contentes de ne pas être enfermées dans une cheminée.

3. — Maintenant, dit l'oncle Luc, qui est-ce qui sait faire des crêpes?

Mélie apporte une terrine pleine de pâte lisse et de grandes poêles à frire. Elle en pose une, toute

luisante de graisse, sur le feu, y verse une cuillerée de pâte jaune. La pâte s'étend, se gonfle. Une exquise odeur se répand.

— Allez-y, Mélie, montrez-nous vos talents* !

Hop ! la crêpe s'est envolée.

Line et Lou, les jumeaux, poussent un cri de frayeur — où est-elle ?...

Flap ! la voilà qui retombe dans la poêle, bien à plat ; qu'elle est dorée, appétissante !

— Bravo, Mélie, à mon tour ! à mon tour !

4. Tout le monde veut faire des crêpes. On se brûle les doigts, la figure ; on rit.

Le feu est devenu un vrai brasier*.

Hop ! Patrick a voulu envoyer sa crêpe plus haut que tout le monde... et elle a failli atterrir sur la tête d'oncle Luc, qui a fait un bond de côté.

5. Line et Lou se sont mis à deux pour tenir leur poêle. C'est lourd. Hop ! leur crêpe s'est retournée, un petit peu tordue, un petit peu plissée, mais tant pis, elle a l'air si bonne !

Miette se régale.

— C'est étonnant comme j'ai faim ce soir ! fait-elle en remerciant les cuisiniers qui remplissent son assiette.

Colette MEFFRE - Les vacances de Line et Lou, Editions G.P.

LES MOTS.

Des lanternes chinoises. Elles sont recouvertes de papier de toutes couleurs. - **Les flammes crépitent** : Elles produisent un petit bruit sec, pétillant. - **Montrez-nous vos talents** : Montrez-nous votre habileté. - **Un brasier** : C'est un grand feu très vif et très rouge.

LES IDÉES.

1. Pourquoi faut-il attendre la tombée de la nuit ?
2. Le jardin a l'air d'avoir été touché par une baguette magique. Pour quelles raisons ?
3. Les crêpes sont belles à voir et bonnes à sentir. Cherchez et copiez deux phrases qui le montrent.
4. Oncle Luc recule. Pourquoi ?
5. Pourquoi la petite Miette a-t-elle si faim ce soir ?

LES TRAVAUX.

1. Copiez les adjectifs qualificatifs suivants : lumineux, luisant, exquis, dangereux.
Cherchez leur contraire dans la liste suivante qui en contient un en trop : terne, sûr, sombre, mauvais, délicieux.
2. Dessinez un feu de bûches avec ses jolies flammes.





17 - La marmite merveilleuse

1. Une petite fille et sa maman habitaient une pauvre maison dans une vieille, très vieille ville. Elles étaient très pauvres et ne mangeaient que de la soupe. Elles n'avaient que cela à manger, mais de la soupe, elles pouvaient en manger tant qu'elles en voulaient.

Quand elles avaient faim, elles mettaient leur marmite sur le feu, suspendue au-dessus de l'âtre*. Comme c'était une marmite magique, elles n'avaient qu'à dire :

— *Petite marmite, fais la soupe et cuis-la bien.*

Et la petite marmite commençait à bouillir. Elles la laissaient bouillir, bouillir jusqu'à ce qu'elle soit pleine d'une soupe bien chaude et bien cuite. Alors elles disaient :

— *Petite marmite, arrête-toi et vite.*

Et la marmite, aussitôt, s'arrêtait.

2. A côté de la pauvre maison où vivaient la fillette et sa mère, habitait un homme très riche. Il vivait dans une belle, très belle maison, et malgré toutes ses richesses, il n'était pas heureux. Jamais il n'était content et il désirait toujours autre chose.

3. Un matin, il entendit la pauvre femme accrocher sa marmite et lui dire :

— *Petite marmite, fais la soupe et cuis-la bien.*

L'homme riche en passant regarda par la fenêtre ouverte et vit la marmite au-dessus du feu. Une

bonne odeur de soupe se répandait* dans la pièce, si bonne que l'homme riche en eut envie.

« Il faut que j'aie cette merveilleuse marmite qui fait de la soupe si exquise*. Je vais attendre que mes voisines partent, alors j'entrerai et prendrai la marmite. »

4. Et il rentra chez lui. Derrière le rideau d'une fenêtre, il resta caché jusqu'à ce que la fillette et sa maman sortent de chez elles.

Au bout d'un moment, la petite fille sortit, prit dans le hangar une brouette et partit au bois chercher des branches et des brindilles pour leur feu.

Après elle, la maman sortit, prit dans le hangar un chariot* et partit dans les champs chercher de la paille pour leur feu.

5. « C'est le moment », se dit l'homme riche caché par le rideau de sa fenêtre.

En courant, il descendit les escaliers et, rasant* les murs, entra dans la pauvre maison. La marmite magique était vide sur la table. Il la prit sous son manteau et aussi vite qu'il était venu rentra chez lui.

6. Dans la cheminée du salon, il fit un grand feu, posa la marmite sur les bûches et dit :

— *Petite marmite, fais la soupe et cuis-la bien*

Aussitôt la petite marmite commença à bouillir et bientôt elle fut pleine d'une soupe à l'odeur exquise.

Florence HOULET - Histoires pour toi, Delachaux et Niestlé.

LES MOTS.

L'âtre : C'est le foyer de la cheminée, l'endroit où l'on place les bûches. - **L'odeur se répandait** : L'odeur se sentait dans toute la pièce. - **La soupe exquise** : Elle était délicieuse. - **Un chariot** : C'est une voiture servant à transporter des charges lourdes ou encombrantes. - **Rasant les murs** : L'homme très riche passe tout près des murs. Pourquoi ?

LES IDÉES.

1. Quelles sont les deux phrases qu'il fallait prononcer pour que la marmite obéisse ?
2. Pourquoi l'homme très riche n'était-il pas heureux ?
3. Où sont parties la maman et la petite fille ?
4. L'homme très riche se dépêche de voler la marmite. Cherchez et copiez les deux phrases qui le montrent.
5. L'homme très riche connaît-il les deux secrets de la marmite ? Pourquoi ?

LES TRAVAUX.

1. Copiez les phrases suivantes en corrigeant les erreurs : L'homme riche avait vu la marmite par la porte ouverte. La fillette partit avec le chariot, la maman avec la brouette. Dix minutes après, l'homme riche avançait lentement le long des murs. Il vola la marmite à côté de l'âtre. Il la pendit aussitôt dans la cheminée de sa cuisine.
2. Dictée préparée : paragraphe nº 1 jusqu'à : « ... cuis-la bien. »



18 - La marmite merveilleuse (fin)

1. Très vite la soupe se mit à déborder, à verser, à couler sur les briques de la cheminée. La marmite bouillait toujours, et la soupe coulait sur le plancher. L'homme riche prit la marmite, la posa loin du feu, mais la soupe versait, versait toujours, et coulait, coulait partout. Bientôt le salon fut plein de soupe et la petite marmite bouillait toujours. L'homme affolé* ne savait plus que devenir. Voilà que la soupe se répandait dans sa maison si richement meublée, roulait, glissait partout. Dans les beaux escaliers de marbre et d'or, ce n'était plus qu'un torrent* de soupe.

— J'ai trop de soupe ! criait l'homme, j'en ai assez, je n'en veux plus ! —

2. Mais la marmite bouillait, bouillait toujours, la soupe versait, versait toujours et coulait, coulait jusque dans la rue.

L'homme riche marchant dans la soupe jusqu'à la ceinture arriva enfin jusqu'à une fenêtre et se mit à crier :

— Au secours ! au secours ! A l'aide ; arrêtez ma marmite ! Je promets une grande récompense à celui qui arrêtera cette marmite !

Et tandis qu'il criait, la petite marmite bouillait, bouillait toujours, la soupe versait, versait et coulait, coulait dans la rue par toutes les fenêtres et toutes les portes de la maison de l'homme riche.

3. La fillette et sa maman rentraient tranquillement chez elles ; l'une poussait sa brouette de bois, l'autre un chariot de paille.

— C'est drôle, maman, comme ça sent bon la soupe de chez nous !

— Oui, c'est drôle. Oh ! mais regarde donc ce torrent de soupe qui arrive dans la rue.

Alors, laissant brouette et chariot, la fillette et sa mère se mirent à courir vers leur maison, pataugeant* dans la soupe, comme on patauge dans la rivière. Elles aperçurent l'homme riche à sa fenêtre criant comme un fou.





4. Ensemble elles coururent vers la maison de l'homme qui jeta la marmite magique aux pieds de la petite fille et de sa maman. Et la marmite bouillait, bouillait toujours et la soupe versait, versait toujours et coulait, coulait à torrents dans la rue. Ensemble, elles crièrent :

— *Petite marmite, arrête-toi et vite.*

Et la marmite magique s'arrêta net*, et l'homme riche à sa fenêtre criait à la petite fille et à sa mère :

— Prenez votre marmite, plus jamais je n'aurai envie de votre soupe! Plus jamais je ne veux en voir la couleur! Plus jamais je ne veux en sentir l'odeur! Plus jamais je n'aurai envie d'en manger!

5. Depuis ce jour l'homme riche n'a plus envie de ce qu'il voit. La petite fille et sa maman sont devenues riches avec la belle récompense promise par leur voisin quand il se noyait dans la soupe. Mais elles continuent à manger à chaque repas la bonne soupe de leur petite marmite.

Florence HOULET - Histoires pour toi, Delachaux et Niestlé.

LES MOTS.

L'homme affolé : Il s'agite et hurle comme un fou. Pourquoi ? - **Un torrent de soupe** : La soupe coule dans l'escalier avec la vitesse et la force d'une rivière en montagne. - **Pataugeant** : Elles marchent, piétinent dans la soupe. - **La marmite s'arrêta net** : La marmite s'arrêta d'un seul coup.

LES IDÉES.

1. Que fait d'abord l'homme très riche pour arrêter la marmite ?
2. Que promet-il ensuite ?
3. Puis il finit par avoir vraiment peur. Cherchez et copiez la phrase qui le montre.
4. C'est une véritable inondation. Prouvez-le.
5. La maman et la fillette sont devenues riches. Pourtant elles continuent à manger la soupe de leur marmite. Pourquoi ?

LES TRAVAUX.

1. Complétez les phrases suivantes avec des compléments trouvés dans la lecture :

La soupe coule sur....et sur...., dans....et dans..... La fillette et sa maman sentent..... Elles courent vers..... Elles reprennent ..... L'homme très riche leur donne .....

2. Cherchez dans le paragraphe nº 2 :
- une phrase ayant tous ses verbes à l'imparfait.
- une phrase ayant un verbe au présent et un verbe au futur.

7 - A table

Le repas préparé

. . . . Sur la table de chêne,
Avec la nappe neuve aux plis étincelants,
Mets la faïence claire et les verres brillants.
Dans la coupe arrondie à l'anse en col de cygne
Pose les fruits choisis sur des feuilles de vigne.
. . . .
Que le pain bien coupé remplisse les corbeilles ;
Et puis ferme la porte, et chasse les abeilles.
. . . .
Maintenant, va puiser l'eau fraîche dans la cour,
Et veille que surtout la cruche, à ton retour,
Garde longtemps, glacée et lentement fondue,
Une vapeur légère à ses flancs suspendue.

Albert SAMAIN
Aux fleurs du vase
Mercure de France

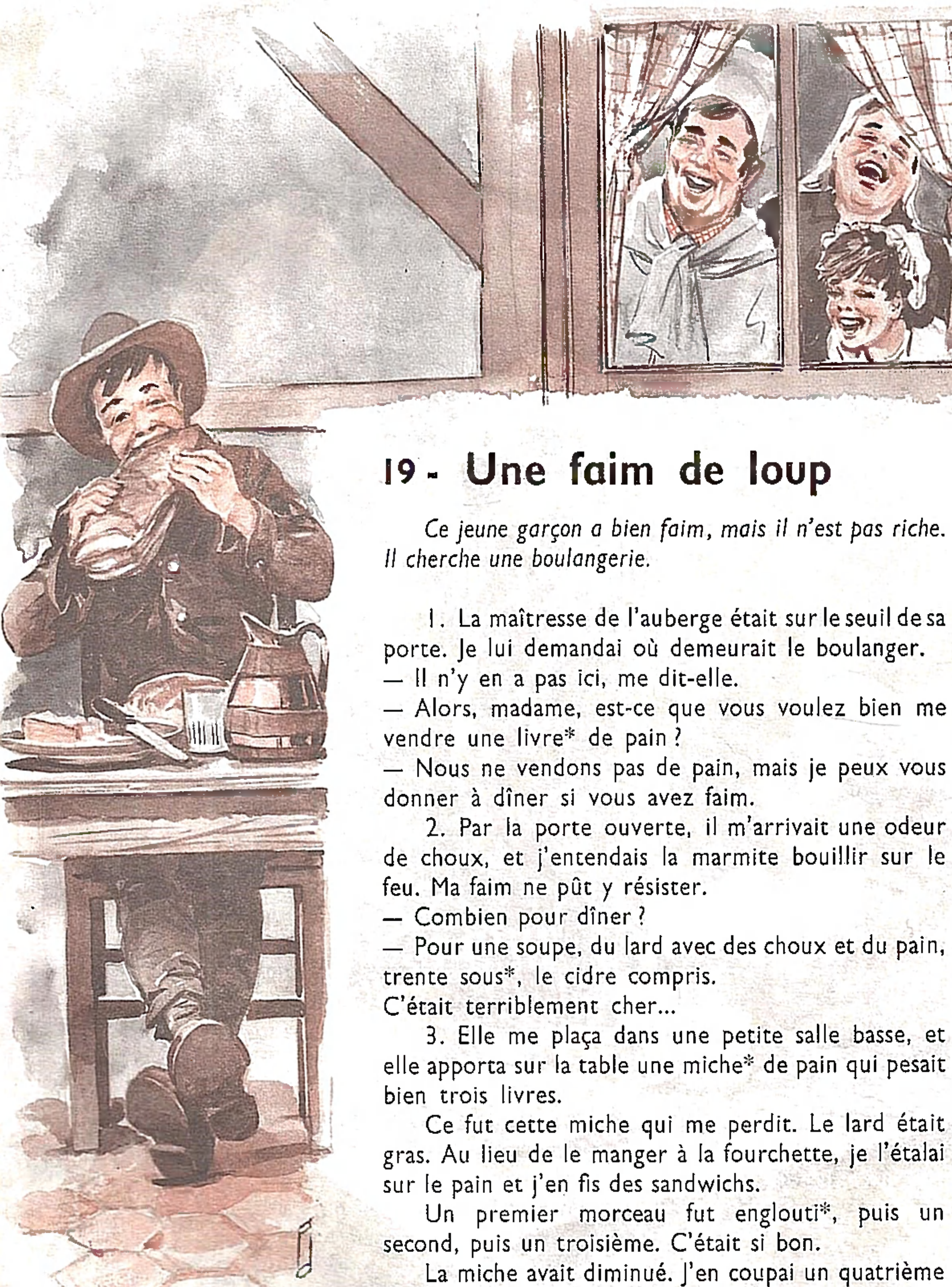
L'île des plaisirs

Après avoir longtemps vogué sur la mer Pacifique, nous aperçûmes de loin une île de sucre avec des montagnes de compote, des rochers de sucre candi et de caramel, et des rivières de sirop qui coulaient dans la campagne. Les habitants, qui étaient fort friands, léchaient tous les chemins et suçaient leurs doigts après les avoir trempés dans les fleuves.

Il y avait aussi des forêts de réglisse et de grands arbres d'où tombaient des gaufres, que le vent emportait dans la bouche des voyageurs, si peu qu'elle fût ouverte.

FENELON





19 - Une faim de loup

Ce jeune garçon a bien faim, mais il n'est pas riche. Il cherche une boulangerie.

1. La maîtresse de l'auberge était sur le seuil de sa porte. Je lui demandai où demeurait le boulanger.
— Il n'y en a pas ici, me dit-elle.
— Alors, madame, est-ce que vous voulez bien me vendre une livre* de pain ?
— Nous ne vendons pas de pain, mais je peux vous donner à dîner si vous avez faim.

2. Par la porte ouverte, il m'arrivait une odeur de choux, et j'entendais la marmite bouillir sur le feu. Ma faim ne pût y résister.
— Combien pour dîner ?
— Pour une soupe, du lard avec des choux et du pain, trente sous*, le cidre compris.
C'était terriblement cher...

3. Elle me plaça dans une petite salle basse, et elle apporta sur la table une miche* de pain qui pesait bien trois livres.

Ce fut cette miche qui me perdit. Le lard était gras. Au lieu de le manger à la fourchette, je l'étalai sur le pain et j'en fis des sandwichs.

Un premier morceau fut englouti*, puis un second, puis un troisième. C'était si bon.

La miche avait diminué. J'en coupai un quatrième morceau, énorme celui-là, me disant que ce serait

le dernier. Mais lorsqu'il fut fini, il me restait encore un peu de lard.

Je retournai à la miche et n'en laissai finalement qu'une tranche bien mince.

4. Je croyais être seul dans la salle. Mais un bruit, quelque chose comme des rires et des paroles étouffées*, me fit tourner la tête vers la porte.

Derrière le vitrage dont le rideau était levé, l'aubergiste, son mari et une servante me regardaient en riant.

Ils entrèrent dans la salle.

— Monsieur a-t-il bien dîné ? me demanda l'aubergiste.

Et leurs rires recommencèrent.

5. J'avais hâte de me sauver. J'offris ma pièce de quarante sous.

— C'était trente sous pour un homme, me dit l'aubergiste. Pour un ogre*, c'est quarante, mon garçon.

Et elle ne me rendit pas la monnaie.

J'avais franchi la porte lorsqu'elle me rappela.

— Prenez garde d'éclater, n'est-ce pas ? Ne marchez pas trop vite, ce sera prudent.

Hector MALOT - Romain Kalbris, Flammarion.

LES MOTS.

Une livre de pain : C'est la moitié d'un kilogramme de pain. La livre vaut donc. . . .grammes. - **Trente sous** : Le sou valait cinq centimes. Calculez le prix du repas. - **Une miche de pain** : Ce gros pain est de forme ronde. - **Englouti** : Le jeune garçon avale très rapidement le premier morceau de pain. - **Des paroles étouffées** : On entend à peine les paroles à travers la porte fermée. - **Un ogre** : Dans les contes de fées, ce géant dévore les petits enfants.

LES IDÉES.

1. Pourquoi n'y a-t-il pas de boulanger dans le village ? Où les villageois achètent-ils leur pain ?
2. Calculez en grammes le poids de la miche de pain.
3. Ce repas est-il excellent ? Pourquoi ?
4. Quel sentiment doit ressentir ce jeune garçon en quittant l'auberge ?
5. Expliquez le titre de la lecture.

LES TRAVAUX.

1. Rétablissez l'ordre des mots dans les deux phrases suivantes :
- le jeune garçon - une bonne odeur - Par la porte - de l'auberge - sentait - de choux.
- Il dévora - et il ne laissa - qu'une mince tranche - quatre énormes sandwichs.
2. Dictée préparée : Le paragraphe nº 3 jusqu'à : «... C'était si bon ! »



20 - Un déjeuner chinois

1. C'était un samedi. Les quatre enfants avaient joué au grand air toute la matinée et fait tout ce qui leur plaisait. Ils venaient de se demander ce qu'ils allaient faire d'autre. Juste au moment où David avait dit : « J'ai faim ! » la grosse cloche pendue au-dessous de la véranda* s'était mise à sonner.

Ding ! Ding !Ding ! Ils savaient que lorsque la cloche sonnait cela voulait dire : « Rentrez tout de suite à la maison. »

2. Ils accoururent donc aussi vite que possible. Mère était dans la véranda, et papa y fumait également sa pipe.

— Il y a une surprise ! cria papa.

En trois minutes et demie exactement, ils étaient lavés et prêts.

3. — Fermez les yeux, dit papa.

Ils fermèrent les yeux.

— Donnez-vous la main, dit Mère.

Papa prit la main de Peter, car Peter est l'aîné, et Mère prit la main de Judy, car Judy est la plus jeune ; et Michael et David se trouvèrent entre eux. Puis tous se dirigèrent vers la salle à manger.

4. — Ouvrez les yeux ! dit papa.

Tous ouvrirent les yeux et virent... la surprise. Elle était sur la table. C'était un déjeuner chinois !

— Que c'est drôle ! dit Judy.

— Drôle n'est pas le mot, dit papa. C'est très bon.

5. Au milieu de la table, il y avait cinq bols contenant des mets fumants. A chaque place, il y avait un bol de riz sec, dont les grains se détachaient* nettement, et qui était aussi très chaud.

— Tout le monde mange du riz à un repas chinois, dit Mère.

— Il n'y a ni couteaux ni fourchettes, dit David.

— Il y a des baguettes, dit Mère.

6. Ainsi, c'était la surprise. Tout le monde s'assit et ils apprirent tous à tenir leurs baguettes d'une





main et leur bol de l'autre.

D'abord, ils n'étaient pas très sûrs d'aimer ces plats d'un goût nouveau. Mais après une bouchée, puis deux, puis trois, ils dirent qu'ils les aimaient et qu'il était amusant de manger avec des baguettes.

Mère leur dit alors le nom chinois de tous les mets. Michael demanda comment Mère savait ces noms.

— Parce que, répondit-elle, quand j'étais petite fille, je vivais en Chine et jouais avec les enfants chinois et parlais le chinois.

Pearl BUCK - Le Dragon magique, Stock.

LES MOTS.

La véranda : Cette pièce entièrement vitrée est placée près de la maison. - **L'aîné** : Le frère aîné est le plus âgé. Le plus jeune s'appelle le benjamin. - **Les grains se détachaient** : Les grains de riz se séparaient nettement. Ils n'étaient pas collés par la cuisson. - **Des baguettes** : Les Chinois mangent en effet leur riz avec de petites baguettes.

LES IDÉES.

1. Pourquoi la cloche a-t-elle sonné ?
2. Les enfants sont-ils vite préparés ? Pour quelle raison.
3. Citez de mémoire les noms des quatre enfants en les classant de l'aîné à la benjamine.
4. Cherchez et copiez la phrase montrant que les enfants sont contents de manger comme des Chinois.
5. La maman connaît bien les habitudes chinoises. Montrez-le.

LES TRAVAUX.

1. Cherchez dans le paragraphe nº 6 :
- trois noms communs - un nom propre - trois adjectifs qualificatifs trois pronoms.
2. « La surprise était sur la table ».
Ecrivez cette phrase : au présent - au futur



21 - Le repas de Mlle Lucette

Mlle Lucette est un bébé. C'est la petite sœur de Trott. Pour la première fois sa maman lui donne du lait à la cuiller.

1. Maman s'avance, la casserole dans une main, une petite cuiller dans l'autre. Jane assied Mlle Lucette sur ses genoux, l'incline légèrement en arrière et lui place une petite serviette sous le menton. Elle se laisse faire. Pour sûr, elle est dans un de ses bons moments. Papa se place en vue*... Trott est prié de se livrer aux exercices les plus amusants qu'il puisse imaginer afin d'attirer l'attention de sa petite sœur. il se met donc à faire le clown.

2. La cuiller pleine dans la main, maman avance le bras...

Ça a passé. Ça y est...

Mais on dirait que ça se gâte. Mlle Lucette commence à se trémousser* d'une manière tout à fait inquiétante. Ah! mais, c'est qu'il ne faut pas qu'elle se fâche. Maman et Jane exécutent un concert calmant*.

— Ça devait être trop chaud.

Peut-être bien. Papa conseille :

— Faites attention que la deuxième cuillerée soit à la bonne température.

3. Mlle Lucette, la bouche ouverte, est en train de regarder Jane qui lui raconte beaucoup d'histoires.

Rapidement, d'un mouvement précis, maman lui déverse dans la gorge cette deuxième cuillerée.

Il paraît que ce n'est tout de même pas si bon que ça.

Mlle Lucette, prise en traître, a dû avaler pour ne pas étouffer. Mais il est visible que la moutarde lui monte au nez*. Elle devient très rouge.

Ses bras s'agitent violemment. Ses lèvres se plissent.

— Amuse-la, Trott.

4. Trott y va de tout son cœur et grimace de toute sa figure. Mlle Lucette le contemple froidement, avec une expression de dédain* qui signifie : « Espèce de pitre, remue-toi si tu veux, cela ne prend pas ».

Et quand maman essaie de profiter du meilleur instant, Mlle Lucette, d'un rapide revers de main, envoie la troisième cuillerée de lait asperger Jane et papa.

5. Papa est très mécontent. Il fait la grosse voix...

Aussi, Mlle Lucette se laisse verser le lait dans la bouche.

Mais elle ne l'avalera pas. Avec patience, elle commence à se gargariser.

Ah ! pourtant, la voilà qui ferme la bouche. Elle va se décider à avaler.

Hélas ! deux ruisseaux de lait se mettent à dégouliner des deux coins de la bouche sur la bavette.

Mlle Lucette refuse ce jour-là de boire son lait. Pourtant, comme tous les bébés, elle s'habituera à cette cuiller...

André LICHTENBERGER - La petite sœur de Trott, Plon.

LES MOTS.

Papa se place en vue : Il se place de manière à être vu par Mlle Lucette. Pourquoi ? - **Se trémousser** : Mlle Lucette remue, s'agite beaucoup sur les genoux de Jane. - **Un concert calmant** : Maman et Jane chantent : ainsi Mlle Lucette les écoutera tranquillement. - **La moutarde lui monte au nez** : Mlle Lucette commence à se fâcher. - **Une expression de dédain** : Les grimaces de Trott n'intéressent pas Mlle Lucette et son visage le montre clairement.

LES IDÉES.

1. Comment la petite sœur de Trott buvait-elle son lait jusqu'à ce jour ?
2. Pourquoi demande-t-on à Trott de faire le clown ? (paragraphe nº 1).
3. La première cuillerée a pourtant été avalée bien facilement. Pour quelle raison ?
4. « Mlle Lucette, prise en traître, a dû avaler. » Comment Mlle Lucette a-t-elle été prise en traître ?
5. Expliquez la phrase : « Elle commence à se gargariser. » Habituellement, quand se gargarise-t-on ?



LES TRAVAUX.

1. Ecrivez les phrases suivantes en changeant de place les groupes de mots en italique :
— Maman s'avance, *la casserole dans une main.*
— Mlle Lucette, *la bouche ouverte*, est en train de regarder Jane.
— Rapidement, maman lui déverse *dans la gorge* cette deuxième cuillerée.
— *Avec patience*, elle commence à se gargariser.
2. Dictée préparée : Le paragraphe nº 5.

8 - A la veillée

Le chant du grillon

Souffle, bise ! tombe à flots, pluie !
Dans mon palais tout noir de suie.
Je ris de la pluie et du vent ;
En attendant que l'hiver fuie,
Je reste au coin du feu, rêvant.

La bouilloire rit et babille,
La flamme aux pieds d'argent sautille
En accompagnant ma chanson ;
La bûche de duvet s'habille ;
La sève bout dans le tison.

J'étouffe le bruit monotone
Du rouet qui grince et bourdonne ;
J'impose silence au matou ;
Les heures s'en vont, et personne
N'entend le timbre du coucou.

Souffle, bise ! tombe à flots, pluie !
Dans mon palais tout noir de suie.
Je ris de la pluie et du vent ;
En attendant que l'hiver fuie,
Je reste au coin du feu, rêvant.

Théophile GAUTIER
Poésies complètes - Fasquelle



La veillée en famille

Lorsqu'on est encore petit et que vient l'heure
Où le jour n'est plus là, sans qu'il fasse encore nuit,
Quelle joie ! Au dehors c'est l'hiver, le vent pleure ;
Au dedans, le feu clair danse et flambe à grand bruit.

« N'allumez pas encor la lampe. Chut ! Silence !
Grand-mère, contez-nous l'Ogresse ou l'Oiseau Bleu. »
Dans l'horloge de bois le tic tac se balance,
Le grillon fait son cri, le chat dort près du feu.

Jean AICARD - La chanson de l'enfant





22 - Les yeux fermés de Patachou

1. — Patachou ! Au lit, Patachou ! Il est l'heure de prêter les yeux aux aveugles.

C'est Rameline, la vieille servante, qui parle ainsi. Comme tous les soirs, elle prononce la même phrase, que l'on dit encore au Béarn*, quand l'heure est venue de coucher les petits garçons et les petites filles. Il faut prêter les yeux aux aveugles. Le marchand de sable est passé.

2. Mais cet invisible marchand est bien en retard aujourd'hui. Et je vous assure que Patachou ne sent nul grain de sable sous ses paupières. Il ne songe pas du tout à fermer les yeux pour dormir...

Depuis la fin du dîner, il est perché sur une chaise, et il joue de la trompette.

Comment pourrait-on empêcher Patachou de jouer de la trompette ?

Le canari* épouvanté se fait tout petit dans un coin de sa cage. Quant à moi, de temps en temps, je crie à Patachou :

— Tu nous romps* les oreilles !

3. — Viens, Patachou ; je t'accorde* une demi-heure. Nous allons jeter une lettre à la poste.

Il fait nuit dans la rue. Des ombres passent. Des gens suivent les trottoirs. Patachou les regarde avec étonnement.

— Ce sont les aveugles, me dit-il.

— Comment ?

— Oui, tu sais bien, chaque fois qu'un petit garçon s'endort, il prête ses yeux à un aveugle. Alors comme, en ce moment, beaucoup d'enfants dorment déjà, les aveugles peuvent se promener.

4. Après un silence, Patachou reprend :

— Tu veux que nous revenions vite à la maison ?

— Mais ma lettre...

— Je veux dormir.

— Comment, tu veux dormir ?

— Oui, parce que mon aveugle attend. Il voudrait bien sortir et nous le retardons.

— Mais où est-il ton aveugle ?
— Je ne sais pas. Les petits garçons ne connaissent pas leur aveugle. Le mien est peut-être en Océanie*.

5. Rentrons ; et tant pis pour ma lettre. On pourra bien l'attendre un jour. Allons prêter les yeux aux aveugles !

Patachou, qui me tient la main, trébuche*. Je le regarde : il marche les yeux fermés.

Tristan DERÊME,

Patachou petit garçon - Emile-Paul frères.



LES MOTS.

Le Béarn : Ce pays forme aujourd'hui le département des Basses-Pyrénées. Le bon roi Henri IV y est né, à Pau. - **Le canari** : Ce petit oiseau a un plumage jaune. - **Tu nous romps les oreilles** : Tu nous fatigues les oreilles. On dit aussi parfois : tu nous casses les oreilles. - **Je t'accorde** : Je te donne une demi-heure de jeu en plus, avant le coucher. - **L'Océanie** : C'est l'une des cinq parties du monde. Elle est formée d'îles. Elle se trouve à environ 16 000 km de la France. - **Il trébuche** : Patachou fait un faux-pas et manque de tomber. Pourquoi ?

LES IDÉES.

1. Pour quelle raison Rameline, la vieille servante, dit-elle : « Il est l'heure de prêter les yeux aux aveugles » ?
2. Lorsque vous étiez plus petit, comment vos parents vous demandaient-ils d'aller au lit ?
3. Patachou n'a pas sommeil. Montrez-le (paragraphe nº 2).
4. Patachou a très bon cœur. Cherchez et copiez les deux phrases qui le montrent.
5. Pourquoi Patachou marche-t-il les yeux fermés ?

LES TRAVAUX.

1. La liste suivante contient deux verbes ayant le même sens. Trouvez-les.
— dormir, s'allonger, rêver, sommeiller, ronfler.
La liste suivante contient deux noms de sens contraire. Trouvez-les.
— le silence, un parfum, le vacarme, une odeur, le regard.
2. Dessinez Patachou jouant de la trompette.

23 - La terrible veillée du petit Frédéric

Le petit Frédéric a fait l'école buissonnière. Tout l'après-midi, il s'est promené dans la campagne. Le soir, il se retrouve près d'un mas ; c'est ainsi qu'on appelle une ferme dans le sud de la France Il est loin de sa maison. Il vous raconte son aventure.

1. Il était presque nuit et je ne me rappelais plus le chemin qu'il fallait prendre.

Derrière le mas, était un sentier qui, entre deux hauts talus, montait vers la colline. Je m'y engage à tout hasard ; et marche, petit Frédéric.

Après avoir monté, descendu tant et plus, j'étais mort de fatigue. Pensez-vous ? A cet âge, avec rien dans le ventre depuis midi.

Enfin, je vais découvrir dans une vigne une chaumière délabrée*. Ni portes, ni fenêtres et les poutres*, qui ne tenaient plus que d'un bout, traînaient, de l'autre, sur le sol.

Mort de sommeil, je grimpai et je m'allongeai sur la plus grosse des poutres. Et, dans un clin d'œil, j'étais endormi.

2. Au milieu de mon sommeil, je crus voir tout à coup un brasier* qui flambait, avec trois hommes assis autour, qui causaient et riaient.

Mais je continuais tout doucement à dormir.

Il faut croire qu'à la longue la fumée finit par me suffoquer*. Je sursaute soudain et je jette un cri d'effroi*.

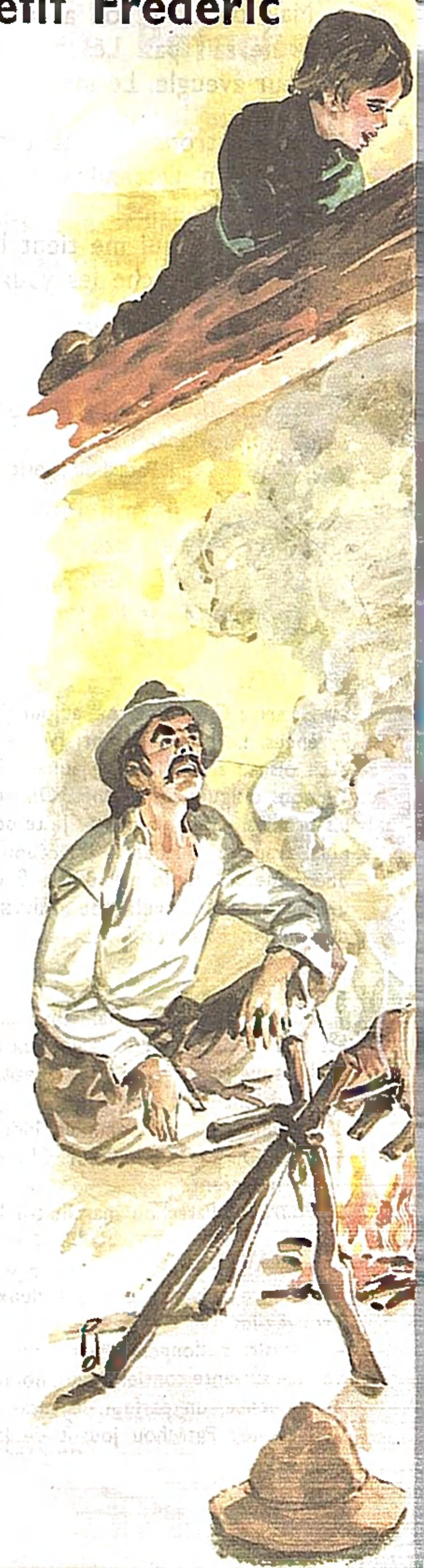
Figurez-vous trois faces de bohèmes qui, tous les trois à la fois, se retournèrent vers moi, avec des yeux, des yeux terribles...

— Ne me tuez pas! ne me tuez pas! leur criai-je, ne me tuez pas!

3. Les trois bohémiens avaient eu, bien sûr, autant de peur que moi. Ils se mirent à rire et l'un d'eux me dit :

— C'est égal!. tu peux te vanter, mauvais petit, de nous avoir donné une belle peur!

Quand je les vis rire et parler comme moi, je repris un peu courage. Je sentis, en même temps, une





odeur de rôti me monter dans les narines.

Ils me firent descendre de mon perchoir. Ils me demandèrent comment je me trouvais là.

— Puisque tu as fait l'école buissonnière, me dit l'un d'eux, tu dois avoir faim. Tiens, mords là.

Et il me jeta une épaule d'agneau saignante, à moitié cuite. Alors, je m'aperçus seulement qu'ils venaient de faire rôtir un jeune mouton. Ils devaient l'avoir dérobé à un pâtre*.

4. Aussitôt que nous eûmes tous bien mangé, les trois hommes se levèrent. Ils ramassèrent leurs affaires, ils se parlèrent à voix basse. Puis l'un d'eux me dit :

— Vois, petit, nous ne voulons pas te faire de mal. Mais pourtant, afin que tu ne voies pas où nous passons, nous allons te mettre dans le tonneau qui est là. Quand il fera jour, tu crieras. Le premier passant te sortira.

On m'attrape par le derrière et, paf! dans le tonneau. Me voilà donc tout seul en pleine nuit, dans un tonneau, au fond d'une chaumière en ruines!

Frédéric MISTRAL - Mémoires et récits, Plon.

LES MOTS.

Une chaumière délabrée : Cette maisonnette est en ruines. - **Les poutres** : Ces grosses pièces de bois servaient à soutenir la construction. - **Un brasier** : Les bohémiens ont allumé un grand feu très vif. - **Suffoquer** : L'enfant est étouffé par la fumée. - **Un cri d'effroi** : L'effroi est une très grande peur. On dit aussi : la frayeur. - **Un pâtre** : Un berger.

LES IDÉES.

1. Pourquoi Frédéric ne retourne-t-il pas chez lui ?
2. Il est très fatigué. Cherchez et copiez une phrase qui le montre.
3. Les bohémiens ont eu aussi peur que l'enfant. Pourquoi ?
4. Les trois voleurs sont-ils très méchants ? Montrez-le.
5. Pourquoi placent-ils le petit Frédéric dans un grand tonneau ?

LES TRAVAUX.

1. Ecrivez au pluriel : une chaumière délabrée, une odeur de rôti, un jeune mouton, le vieux tonneau.
Ecrivez au singulier : trois faces de bohèmes, deux hauts talus, trois hommes assis, des yeux terribles.
2. A quel temps sont les verbes en italique :
— Je ne me *rappelais* plus le chemin.
— Je *jette* un cri d'effroi.
— Quand il *fera* jour, tu *hurleras*.

24 - La terrible veillée du petit Frédéric (fin)



1. Je m'y blottis, pauvret! comme un peloton de fil. Tout en attendant l'aube, je priais à voix basse pour éloigner les mauvais esprits.

Mais figurez-vous que soudain j'entends, dans l'obscurité, quelque chose qui rôdait* autour de ma tonne!

Je retiens mon haleine comme si j'étais mort. Et j'entendais tourner et retourner autour de moi, flairer, puis s'en aller, puis revenir... Que diable est-ce là encore? Mon cœur battait comme une horloge.

2. Le jour commençait à blanchir. Le piétinement* qui m'effrayait s'était éloigné un peu. Je veux, tout doucement, regarder par la bonde, et que vois-je?

Un loup, mes bons amis, comme un petit âne! Un loup énorme avec deux yeux qui brillaient comme deux chandelles*!

Il était venu à l'odeur de l'agneau. Il n'avait trouvé que les os. Ma tendre chair d'enfant lui faisait envie.

— Ah çà! dis-je, ce n'est pas tout. Si cette bête vient à s'apercevoir que la tonne est défoncée, elle va sauter dedans et, d'un coup de dents, elle t'étrangle...

3. A un mouvement que je fis, le loup revint d'un bond vers le tonneau.

Et le voilà qui tourne autour et qui fouette les douves* avec sa longue queue.

Je passe ma menotte, doucement, par la bonde.

Je saisis la queue, je la tire en dedans et je

l'empoigne des deux mains.

Le loup part, traînant le tonneau, à travers les cultures, à travers les cailloux, à travers les vignobles*. Nous dûmes rouler ensemble toutes les montées et toutes les descentes du pays.

— Aïe! mon Dieu! pleurais-je. Qui sait où le loup t'emportera! Et, si le tonneau s'effondre, il te saignera, il te mangera.

4. Mais, tout à coup, patatras! le tonneau se crève, la queue m'échappe...

Je vis au loin, bien loin, mon loup qui galopait.

Je me retrouvai au Pont-Neuf, sur la route, à un quart d'heure de notre mas.

En courant, comme si j'avais encore le loup à ma poursuite, je m'en revins à la maison.



5. Derrière le mas, le long du chemin, mon père émottait* un labour. Il se redressa et me dit :

— Ah! mon gaillard, cours vite auprès de ta mère qui n'a pas dormi de la nuit.

Auprès de ma mère, je courus.

A mes parents, je racontai tout chaud mes belles aventures.

Mais arrivé à l'histoire des voleurs, du tonneau ainsi que du gros loup :

— Eh! me dirent-ils, c'est la peur qui t'a fait rêver tout cela!

Frédéric MISTRAL - Mémoires et récits, Plon.

LES MOTS.

Quelque chose qui rôdait : Le loup tournait autour du tonneau en flairant. - **Le piétinement** : C'est le bruit des pattes du loup sur le sol. - **Deux chandelles** : Autrefois, on s'éclairait avec cette sorte de bougie faite avec la graisse de certains animaux. - **Les douves** : On appelle ainsi les planches courbes qui forment le tonneau. - **Un vignoble** : Cette vaste étendue de terre est plantée de vigne. Comment appelle-t-on le paysan qui cultive la vigne ? - **Mon père émottait un labour** : Il brisait les mottes de terre après le labourage.

LES IDÉES.

1. Pourquoi le jeune Frédéric retint-il son haleine, c'est-à-dire son souffle ?
2. Pour quelle raison ce loup était-il venu dans cette chaumière en ruines ?
3. L'enfant a-t-il tenu longtemps la queue du loup ? Cherchez et copiez les phrases qui le montrent.
4. Le loup a-t-il eu peur lui aussi ? Comment pouvez-vous en être sûr ?
5. La maman n'avait pas dormi de la nuit. Pourquoi ?

LES TRAVAUX.

1. Copiez la phrase suivante :

Un loup, mes bons amis, comme un petit âne! Un loup énorme avec deux yeux qui brillaient comme deux chandelles!

De la même façon, faites une phrase parlant d'une araignée. (Vous utiliserez les mots suivants : un crabe, les huit pattes, des pinces, le verbe s'agiter).

2. Dictée préparée : Le paragraphe n° 3 à partir de : « le loup revint d'un bond... » jusqu'à : « ... à travers les vignobles. »

9 - L'hiver, la neige

Fleurs de givre

Pendant que je dormais, novembre
A d'un pinceau subtil et lent
Peint sur les vitres de ma chambre
Un parterre de givre blanc.

. . . .

Sous l'éventail croisé des branches,
On ne peut plus voir les passants ;
Amoncelez-vous, roses blanches,
Sur les carreaux arborescents.

. . . .

La fougère cristallisée
Tend ses ramures de satin ;
O fenêtre poétisée
Par le miracle d'un matin.

Raymond GENTY
Cité dans Florilège
Dervaux

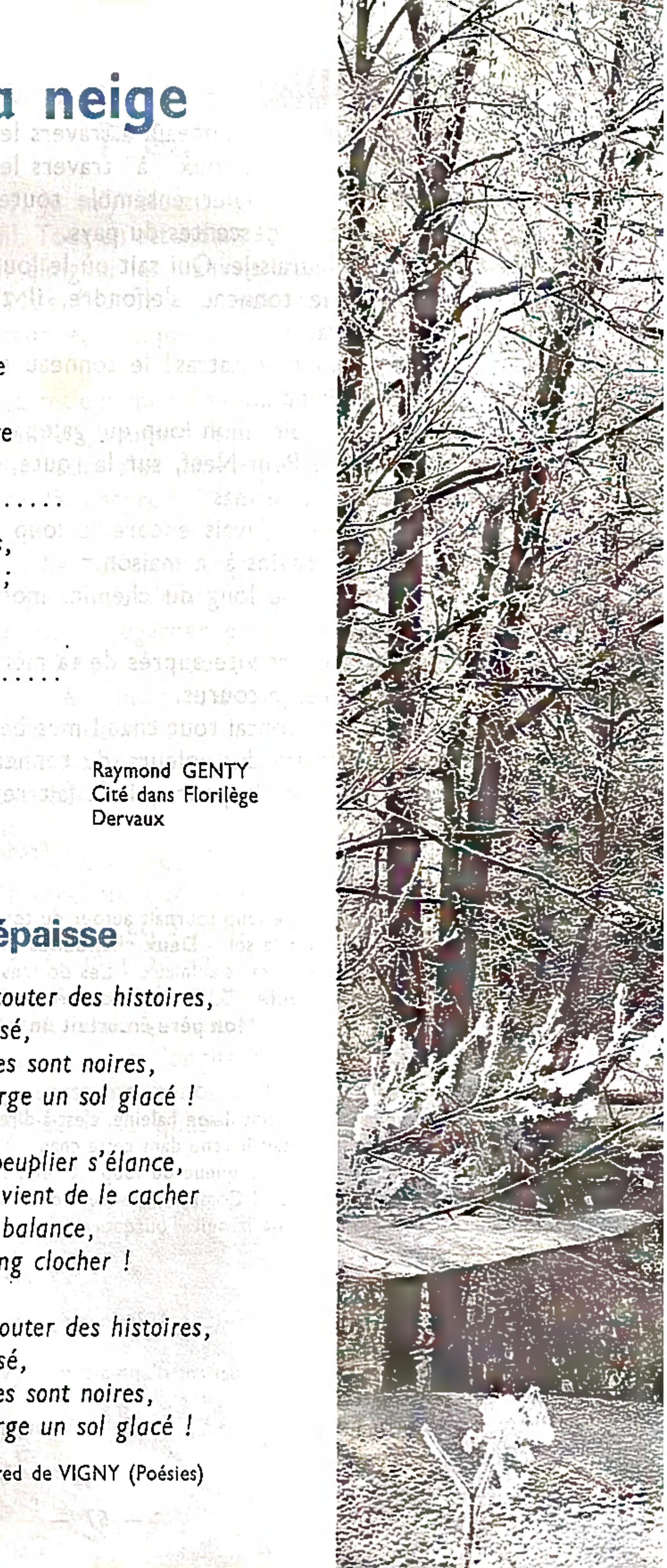
Quand la neige est épaisse

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé,
Quand les branches d'arbres sont noires,
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé !

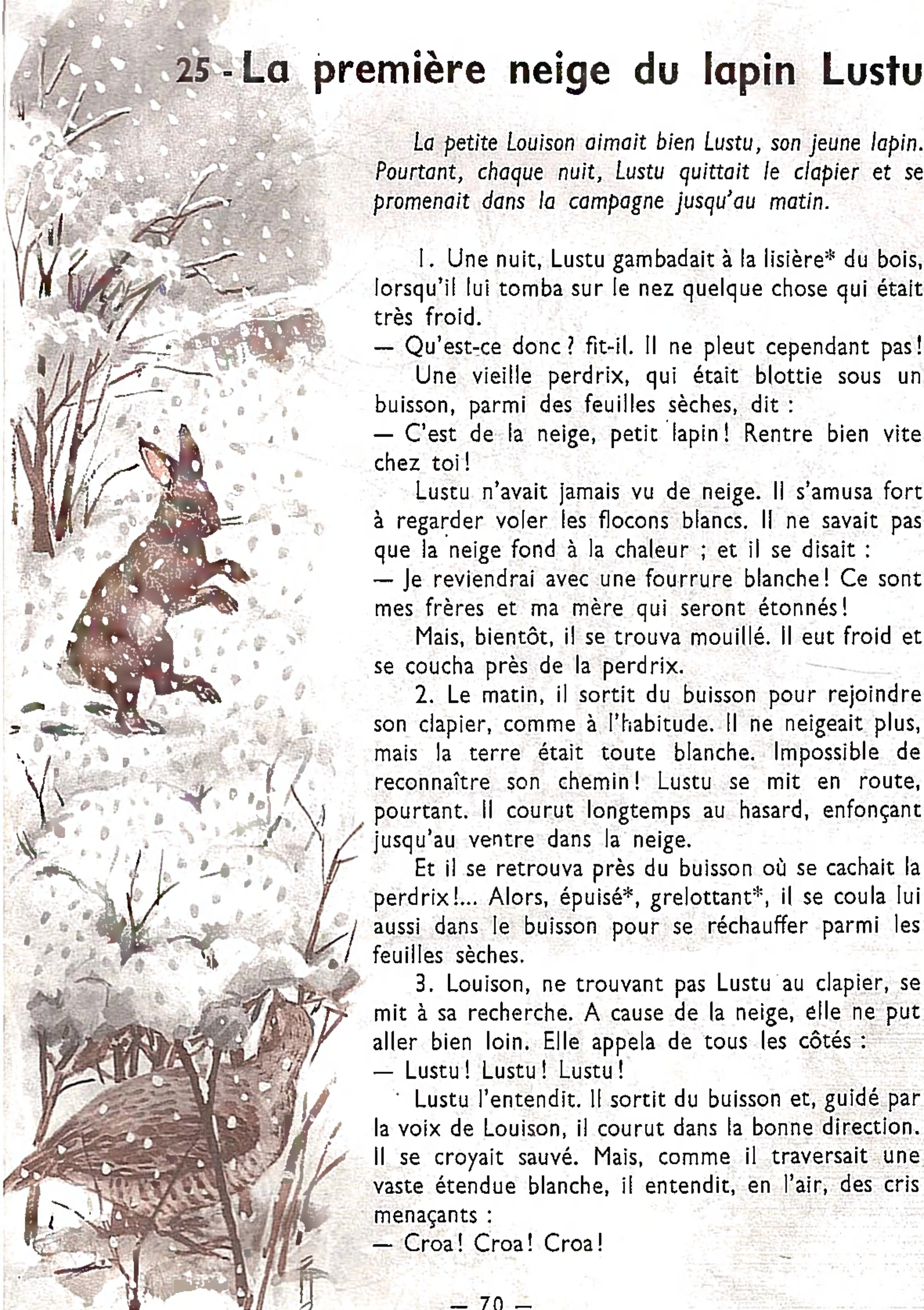
Quand seul dans un ciel pâle un peuplier s'élance,
Quand sous le manteau blanc qui vient de le cacher
L'immobile corbeau sur l'arbre se balance,
Comme la girouette au bout du long clocher !

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé,
Quand les branches d'arbres sont noires,
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé !

Alfred de VIGNY (Poésies)







25 - La première neige du lapin Lustu

La petite Louison aimait bien Lustu, son jeune lapin. Pourtant, chaque nuit, Lustu quittait le clapier et se promenait dans la campagne jusqu'au matin.

1. Une nuit, Lustu gambadait à la lisière* du bois, lorsqu'il lui tomba sur le nez quelque chose qui était très froid.

— Qu'est-ce donc ? fit-il. Il ne pleut cependant pas !

Une vieille perdrix, qui était blottie sous un buisson, parmi des feuilles sèches, dit :

— C'est de la neige, petit lapin ! Rentre bien vite chez toi !

Lustu n'avait jamais vu de neige. Il s'amusa fort à regarder voler les flocons blancs. Il ne savait pas que la neige fond à la chaleur ; et il se disait :

— Je reviendrai avec une fourrure blanche ! Ce sont mes frères et ma mère qui seront étonnés !

Mais, bientôt, il se trouva mouillé. Il eut froid et se coucha près de la perdrix.

2. Le matin, il sortit du buisson pour rejoindre son clapier, comme à l'habitude. Il ne neigeait plus, mais la terre était toute blanche. Impossible de reconnaître son chemin ! Lustu se mit en route, pourtant. Il courut longtemps au hasard, enfonçant jusqu'au ventre dans la neige.

Et il se retrouva près du buisson où se cachait la perdrix !... Alors, épuisé*, grelottant*, il se coula lui aussi dans le buisson pour se réchauffer parmi les feuilles sèches.

3. Louison, ne trouvant pas Lustu au clapier, se mit à sa recherche. A cause de la neige, elle ne put aller bien loin. Elle appela de tous les côtés :

— Lustu ! Lustu ! Lustu !

Lustu l'entendit. Il sortit du buisson et, guidé par la voix de Louison, il courut dans la bonne direction. Il se croyait sauvé. Mais, comme il traversait une vaste étendue blanche, il entendit, en l'air, des cris menaçants :

— Croa ! Croa ! Croa !

Une bande de corbeaux affamés tournoyait* au-dessus de sa tête.

Lustu vit le danger et courut retrouver la perdrix.

4. Tout le jour, les corbeaux volèrent en croassant. Lustu n'osa quitter le buisson. Mais, à la nuit, les corbeaux se turent. Lustu se mit de nouveau en route. Il n'avait plus, pour le guider, la voix de Louison. Aussi, pendant de longues heures, voyagea-t-il tout à fait au hasard.

Il se reposait près d'une haie, lorsqu'une grosse bête au poil fauve* jaillit d'un tas de broussailles. C'était le renard!...

5. Alors Lustu s'enfuit, tout droit, tout droit, tout droit...

La neige était durcie par la gelée : les pattes du lapin n'y enfonçaient plus beaucoup. Lustu courait très vite! Jamais il n'avait couru aussi vite. Mais le renard courait encore plus vite. Lustu comprit qu'il était perdu...

Le crime eut lieu dans un fossé, à la lisière d'un champ. Lustu avait roulé dans le fossé. Le renard arriva sur lui. Lustu poussa un petit cri et ce fut tout...

Ernest PÉROCHON. Contes des cent un matins, Delagrave.



LES MOTS.

La lisière du bois : Le bord du bois. - **Le lapin épuisé :** Lustu est très fatigué, très affaibli par le froid, la faim et sa longue course. - **Le lapin grelottant :** Lustu tremble de froid comme un grelot qui s'agite. - **Une bande de corbeaux affamés tournoyait :** Les corbeaux avaient très faim. Ils tournaient plusieurs fois dans le ciel, au-dessus du jeune lapin. - **Le poil fauve :** Le renard a le poil jaune roux, comme celui des fauves, des bêtes féroces.

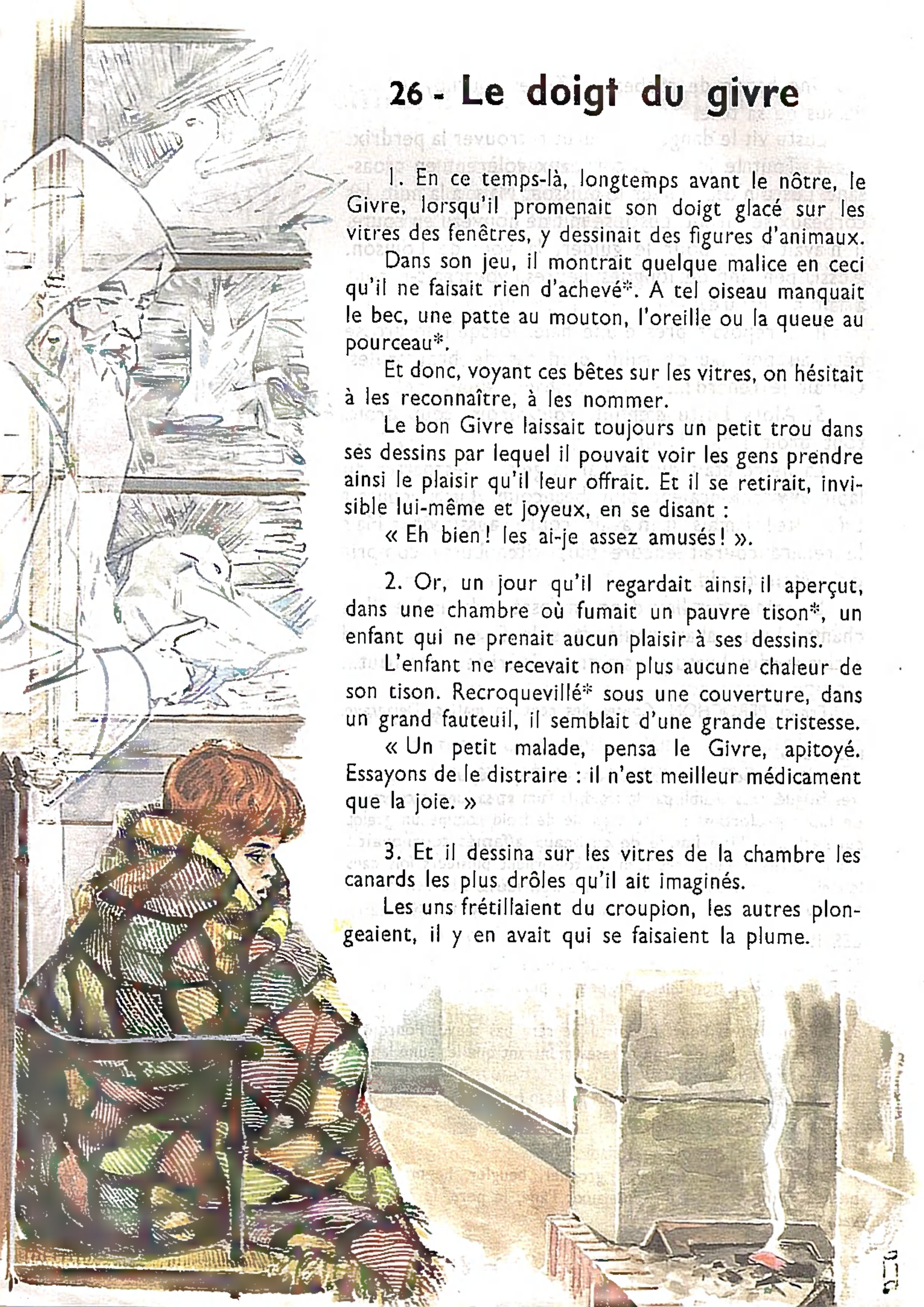
LES IDEES

1. Le petit lapin pensait étonner sa famille. Pourquoi ?
2. Pour quelle raison Lustu ne peut-il plus rejoindre son clapier le matin ?
3. Louison arrive. Pourtant Lustu ne sera pas sauvé. Pourquoi ?
4. Cherchez et copiez deux phrases montrant que le jeune lapin a marché très longtemps.
5. Où le renard rejoint-il le pauvre lapin ?

LES TRAVAUX.

1. Le lapin crie : on dit qu'il clapit.

A l'aide des verbes suivants : grogner, beugler, hennir, bêler, braire, indiquez le cri des animaux : l'âne, le porc, le cheval, la vache, la brebis.



26 - Le doigt du givre

1. En ce temps-là, longtemps avant le nôtre, le Givre, lorsqu'il promenait son doigt glacé sur les vitres des fenêtres, y dessinait des figures d'animaux.

Dans son jeu, il montrait quelque malice en ceci qu'il ne faisait rien d'achevé*. A tel oiseau manquait le bec, une patte au mouton, l'oreille ou la queue au pourceau*.

Et donc, voyant ces bêtes sur les vitres, on hésitait à les reconnaître, à les nommer.

Le bon Givre laissait toujours un petit trou dans ses dessins par lequel il pouvait voir les gens prendre ainsi le plaisir qu'il leur offrait. Et il se retirait, invisible lui-même et joyeux, en se disant :

« Eh bien ! les ai-je assez amusés ! ».

2. Or, un jour qu'il regardait ainsi, il aperçut, dans une chambre où fumait un pauvre tison*, un enfant qui ne prenait aucun plaisir à ses dessins.

L'enfant ne recevait non plus aucune chaleur de son tison. Recroquevillé* sous une couverture, dans un grand fauteuil, il semblait d'une grande tristesse.

« Un petit malade, pensa le Givre, apitoyé. Essayons de le distraire : il n'est meilleur médicament que la joie. »

3. Et il dessina sur les vitres de la chambre les canards les plus drôles qu'il ait imaginés.

Les uns frétillaient du croupion, les autres plongeaient, il y en avait qui se faisaient la plume.

Jamais canards canardant n'avaient si bien canardé.
L'enfant regarda, sourit faiblement et se renfonça dans sa tristesse.

4. « Essayons d'autres animaux », pensa le Givre. Et il se mit à dessiner des pingouins sur une banquise polaire*, les plus ridicules qu'il ait imaginés.

Les uns se promenaient, les autres prenaient un bain.

Jamais pingouins pingouinant n'avaient si bien pingouiné.

L'enfant regarda, son sourire reparut, mais s'éteignit bien vite, comme le soleil dans la brume.

5. « Voyons les poissons », pensa le Givre, sans se décourager. Et il en dessina des gros, des petits, des ronds, des longs, des carrés, des minces, des épais, avec des nageoires en oreilles d'âne, des queues à traîne, des écailles dentelées. Et tous de nager, tourner ou dormir.

Jamais poissons poissonnant n'avaient si bien poissonné.

L'enfant regarda, sa pauvre petite figure s'éclaira, puis il se replongea dans sa tristesse.

Léonce BOURLIAGUET - Le marchand de nuages, Editions G. P.

LES MOTS.

Il ne faisait rien d'achevé : Il ne finissait jamais les dessins d'animaux. - **Le pourceau :** Le porc. - **Un pauvre tison :** Ce morceau de bois, à moitié brûlé était trop petit pour chauffer la chambre. - **Recroquevillé :** Pour avoir moins froid, l'enfant était blotti en boule, dans un fauteuil, sous une couverture. - **Une banquise polaire :** C'est un énorme banc de glace flottant le long des côtes, dans les régions glaciales des pôles.

LES IDÉES.

1. Pourquoi le Givre ne termine-t-il jamais ses animaux ?
2. Le Givre laissait un petit trou dans ses dessins. Pour quelle raison ?
3. L'enfant est triste. Pourquoi ?
4. Citez tous les animaux dessinés par le Givre pour le jeune malade.
5. Le Givre réussit-il à rendre la joie à cet enfant ? Cherchez et copiez les trois phrases qui le montrent.

LES TRAVAUX.

1. De mémoire, vous citez :
— les trois sortes de canards dessinés par le Givre,
— les deux sortes de pingouins,
— les dix sortes de poissons.
2. Dictée préparée : Le paragraphe nº 3.



27 - Le doigt du givre (fin)

1. Le Givre s'en serait allé si le médecin n'était venu voir le jeune malade. Il colla son oreille à la vitre pour écouter ce qu'on allait dire. Et, lorsque le médecin eut regardé la langue de l'enfant, le Givre entendit ceci :
— Mon petit lapin, tu n'as rien. Mais tu es malade de froid, et de gris, et de triste. Tu es malade d'hiver, voilà tout.

2. Et, parlant plus bas aux parents :
— Courage! s'il peut tenir jusqu'au printemps, il est sauvé!
— Jusqu'au printemps! Jusqu'au printemps! murmura le Givre, mais c'est qu'il est encore loin, le printemps!

Alors le bon Givre se creusa la cervelle* toute une nuit pour savoir ce qu'il convenait de faire.

3. Le lendemain, rouvrant les yeux, l'enfant malade poussa un cri de surprise, se leva vivement de son fauteuil, courut à la fenêtre pour voir cela de plus près.

Et voici : le Givre, durant la nuit, avait dessiné sur les vitres... Devinez quoi ?...

Mais oui, vous y êtes, des fleurs!

Le Givre y avait fait éclore*, par bouquets, par gerbes, par massifs, par bosquets*, des centaines de fleurs adorables : violettes, primevères, jacinthes, crocus, que colorait délicieusement le soleil qui se levait sur la neige.

C'était comme un merveilleux printemps.

Sur les joues de l'enfant malade d'hiver, pour la première fois depuis de longs jours, venait de reparaître une teinte* plus vive, comme si, de son doigt, le Givre y avait peint des roses.

4. Mais attendez, ce n'est pas tout! C'était si bien dessiné que, de l'autre côté des vitres, dehors, on y crut aussi, au printemps!

Voilà la neige qui fond ; le Père Noël qui croit avoir manqué la nuit de la distribution et s'arrache la barbe de désespoir* ; le coucou qui se met à chanter sans toussoter pour s'éclaircir la voix ;





l'herbe qui pousse ; les bourgeons qui éclatent, le ciel qui roule son œil le plus beau ; le soleil qui se renflambe* !

Et l'enfant n'eut plus qu'à ouvrir la fenêtre toute grande pour voir son beau jardin reverdi et refleuri, où il allait faire sa première promenade.

5. Le Givre fut si content de son travail de cette année-là qu'il ne fit plus désormais que peindre des fleurs, des fleurs, des fleurs, sur toutes les vitres du monde. Et ses fleurs fleurissantes continuent de fleurir ainsi.

Léonce BOURLIAGUET.

Le marchand de nuages, Editions G. P.

LES MOTS.

Le Givre se creusa la cervelle : Il se fatigua à réfléchir. Il chercha le moyen d'amuser le malade. - **Il fait éclore :** Il fait ouvrir les fleurs. - **Par bosquets :** Un bosquet est un groupe d'arbres ou d'arbustes. - **Une teinte :** Une couleur. - **Le désespoir :** Un très grand chagrin. - **Le soleil se renflambe :** Le soleil est si brillant qu'il a l'air d'être en flammes.

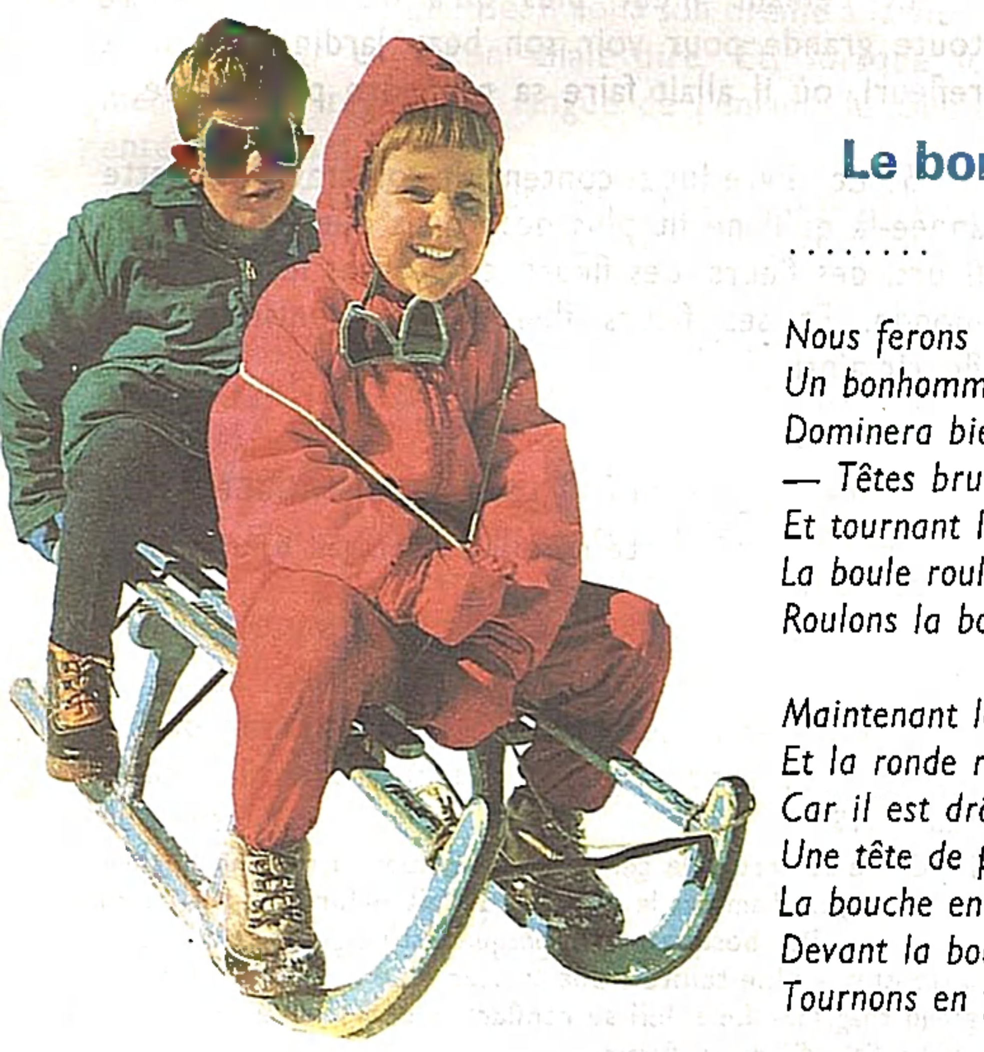
LES IDÉES.

1. Le médecin dit-il toute la vérité à l'enfant ?
2. Cherchez et copiez la phrase où le médecin dit la vérité aux parents.
3. Le Givre a dessiné des fleurs sur les vitres. Quelle est son idée ?
4. A-t-il réussi ? Citez plusieurs détails du paragraphe nº 4.
5. Comment appelle-t-on aujourd'hui ces dessins du Givre sur les vitres ?

LES TRAVAUX.

1. Copiez la première phrase du paragraphe nº 3.
Encadrez les cinq verbes.
Soulignez les sept noms.
Mettez une croix sous l'adjectif qualificatif.
2. Le Père Noël s'arrache la barbe, le coucou chante, l'herbe pousse, les bourgeons éclatent, le ciel roule son œil, le soleil se renflambe. A quel temps sont tous les verbes de cette phrase ? Ecrivez-les à l'imparfait.

10 - Vacances de neige



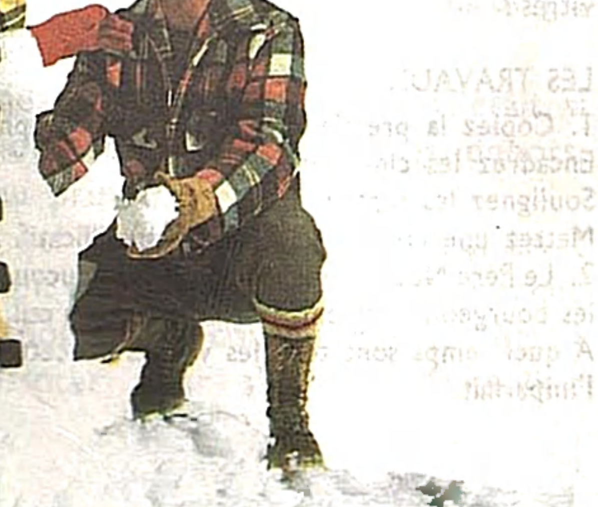
Le bonhomme de neige

. . . .

Nous ferons de cette blancheur
Un bonhomme dont la hauteur
Dominera bientôt nos rondes
— Têtes brunes et blondes —
Et tournant lentement nous chanterons en chœur :
La boule roule,
Roulons la boule.

Maintenant le bonhomme est là,
Et la ronde rit aux éclats,
Car il est drôle le bonhomme :
Une tête de pomme,
La bouche en tirelire et le regard moqueur.
Devant la boule
Tournons en foule.

Le bonhomme construit par nous
Aura l'air joyeux, grave ou doux
Selon le vœu de notre rêve...
Son heure sera brève
Car aux premiers rayons il fondra devant nous.
Dansons en foule,
La boule croule.



Edmond ROCHER
Les heures fleuries


FRANCE



28 - Les courses à skis

1. Quel grand jour! Tit'Pom' et ses camarades Louise, Annette, Louis disputent une course d'écoliers à Chamonix. Partis de bon matin, ils ont voyagé le long de la vallée où gronde la rivière. Maintenant, ils admirent les chalets multicolores, les hôtels, les téléphériques*, les monte-pentes*. Les glaciers brillent. Là-haut, entouré d'aiguilles, c'est le dôme* du Mont-Blanc.

Le Mont-Blanc! Il conte aux étoiles, dit-on, sous son blanc bonnet de coton, des histoires de flocons!

Les concurrents sont nombreux, venus d'un peu partout. Qui gagnera?

D'abord, la Demoiselle* et nos quatre amis regardent sauter les plus grands. Ils glissent très vite, atteignent le tremplin, s'envolent... Ils planent longtemps, bras tendus, atterrissent, filent à nouveau sur la neige.

2. C'est au tour des petits garçons. Le monte-pente les emmène au départ. Tit'Pom' gagnera-t-il?... Tout à coup, le bonnet rouge apparaît!... Il tourne autour d'un fanion*. Il va tomber? Non! il repart... Il est là! Il pousse sur ses bâtons.

Les messieurs consultent leurs papiers... Tit'Pom' est vainqueur!

A Louise maintenant! Louise serre bien ses virages autour des fanions, prend tout droit à l'arrivée!

Comme l'an dernier, Louise remporte la course des grandes filles. La Demoiselle l'embrasse.

3. Louis est au départ. Quelle course, celle des grands! Ils filent et virent* comme des hirondelles! A toute allure, Louis s'arrête dans un dérapage sec.

Il est deuxième. Il est battu par François, un grand garçon solide. Et Louis en est tout content! Il dit :

— Tu penses, il est du pays d'Emile Allais, le premier champion du monde.

Et, bras dessus bras dessous, avec son vainqueur, il attend l'arrivée d'Annette.

4. Les petites filles au départ!



Annette gagne le monte-pente. La Demoiselle est là avec Louise, un peu inquiète.

Une à une, les petites filles descendent ; les unes tombent ; d'autres freinent en chasse-neige. Et Annette ?

— Annette part, dit Louise, je la reconnais !... C'est elle !... Non, elle lui ressemble, mais ce n'est pas Annette, je ne vois pas son serre-tête bleu !... Elle file, celle-ci ! Elle va gagner, c'est sûr !

5. La petite approche. Elle pousse sur ses bâtons. Annette ne pourra pas aller plus vite ! La petite franchit l'arrivée !

C'est Annette, elle a gagné !...

Tout le monde l'embrasse, les petites dansent autour d'elle en chantant :

— Elle a gagné !... Elle a gagné !...

René JACQUENET. Tit'Pom', Hachette.



LES MOTS.

Le téléphérique : Cette cabine fixée sur un câble aérien transporte les voyageurs d'une montagne à l'autre. - **Le monte-pente:** Il permet aux skieurs de monter en glissant sur la pente neigeuse de la montagne. - **Le dôme :** Le sommet du Mont-Blanc paraît un peu arrondi à côté des sommets fins et pointus des aiguilles. - **La Demoiselle :** Il s'agit de la jeune institutrice. - **Les fanions :** Ces petits drapeaux indiquent aux skieurs le trajet de la course. - **Ils virent :** Ils tournent, ils font un virage.

LES IDÉES.

1. Avant les courses à skis, une autre épreuve a lieu. Laquelle ?
2. Quel est le nombre total des courses à skis ?
3. Citez ces courses dans l'ordre, avec le nom de leur vainqueur.
4. Louis est battu par François. Pourtant il n'est pas envieux. Copiez et cherchez la phrase qui le montre.
5. Pourquoi les enfants ne reconnaissent-ils pas Annette ?

LES TRAVAUX.

1. Faites une autre phrase avec chacun des mots en italique.

— Les enfants sont partis de *bon* matin.
Maman prépare...
— Le Mont-Blanc est entouré *d'aiguilles* rocheuses.
La couturière...
— Louis *serre* bien ses virages autour des fanions.
Le mécanicien...

2. Découpez dans un catalogue l'équipement d'un skieur. Inscrivez sous chaque gravure le nom des objets : les skis, les bâtons, les moufles, les brodequins, les pantalons en fuseau...



29 - La partie de traîneau

Bridinette et ses camarades Suzanne et Jeannot partent avec leur traîneau tout neuf. Léon, un jeune chien, les accompagne.

1. Suzanne et Jeannot allaient devant, tirant le traîneau. Le sentier était fourré* de belle neige dans laquelle peu à peu le traîneau traça une piste.

Chacun des enfants essaya d'abord la descente tout seul. Elle était merveilleusement rapide. Vers la rivière, le sentier remontait un peu jusqu'à un gros peuplier, puis tournait brusquement pour aboutir* dans un pré. Le traîneau s'arrêtait juste devant le peuplier. Il descendit plus vite encore lorsque les trois enfants l'occupèrent ensemble.

2. Or, voilà que Léon se mit à l'accompagner en aboyant et en essayant d'en mordre les montants.

— Léon, criait Bridinette, veux-tu t'en aller! Tu vas te faire écraser la patte!

Mais, à chaque descente, ce petit fou continua. Il faillit même passer sous le traîneau. Alors, Bridinette essaya de le tenir dans ses bras pendant la glissade. Pris de peur, il gigota si bien qu'il s'échappa et roula dans la neige.

— Si seulement on avait une ficelle, on l'attacherait à un arbre, dit Suzanne.

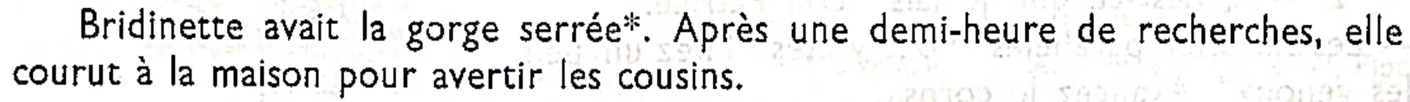
3. Sur le conseil de Jeannot, Bridinette entreprit de dresser Léon. Elle le conduisit au départ du sentier,

le fit coucher, fit une boule de neige, et menaça :
— Léon, si tu ne restes pas couché ici, tu reçois cette boule de neige sur le museau.

Le traîneau partit sans Bridinette et Léon se dressa, prêt à bondir. Mais il reçut aussitôt la boule de neige en plein dans sa gueule, qu'il avait toujours ouverte. Il poussa un cri d'effroi*, comme un enfant chien qu'il était encore, et fila, queue et oreilles basses, dans la direction du Moulin.

4. Bridinette s'élança sur le chemin, mais Léon avait déjà disparu. Dès lors, plus de traîneau : les trois enfants se mirent à chercher Léon.

Ils allèrent jusqu'au Moulin : pas de Léon!
— Quelle idée d'avoir emmené cet imbécile de chien, disait Suzanne.



Bridinette avait la gorge serrée*. Après une demi-heure de recherches, elle courut à la maison pour avertir les cousins.

5. Mais qui vint au devant d'elle, dans la cour ?

Léon! La boule de neige reçue, il s'était glissé sous une haie*, s'y était tenu caché un moment. Puis il avait filé jusqu'à la maison tandis que les enfants le cherchaient au Moulin.

Charles VILDRAC - Bridinette, S.U.D.E.L.

LES MOTS.

Le sentier était fourré de neige : La belle neige ressemblait à une fourrure blanche. - **Pour aboutir dans un pré :** Le sentier arrivait dans un pré. - **Un cri d'effroi :** Léon a eu très peur de la boule de neige.- **La gorge serrée :** Bridinette était inquiète et attristée. - **Une haie:** C'est une clôture d'arbustes serrés, aux branches mêlées.

LES IDÉES.

1. Ce sentier est très pratique pour les parties de traîneau. Pour quelles raisons ?
2. Bridinette essaie de tenir le chien dans le traîneau. Pourquoi ?
3. Que pensez-vous de l'idée de Jeannot pour dresser le jeune chien ?
4. Pourquoi le chien s'est-il sauvé ?
5. Quelle est l'enfant la plus ennuyée ? Cherchez et copiez la phrase qui le montre.

LES TRAVAUX.

1. Copiez les phrases suivantes en corrigeant les erreurs :
Le traîneau glisse jusqu'au pied d'un grand saule. Léon aboie en essayant de mordre les enfants. Suzanne lui lance une boule de neige. Le vieux chien se sauve dans la direction du Moulin.
2. Dictée préparée : Le paragraphe n° 1, depuis : « Le sentier était fourré... » jusqu'à : « ... s'arrêtait juste devant le peuplier. »

30 - Une leçon de ski

Elisabeth donne une leçon de ski à son camarade Patrice. Mais Patrice est très raide, très maladroit...

1. Levant un ski après l'autre, Patrice gravissait la côte, lentement. Parvenu au sommet, il s'appuya sur ses bâtons pour reprendre haleine*.

Elisabeth avait choisi, à son intention, une pente très douce, à l'écart de la piste, derrière la station du téléférique. Plantée à quelques mètres au-dessous de lui, elle porta la main en visière devant ses yeux pour se protéger du soleil.

2. — Qu'est-ce que je fais ? cria Patrice.

— Les skis bien parallèles ! Vous y êtes ? Pliez un peu les genoux ! Avancez le corps...

Cinq fois déjà, il avait tenté de descendre, et, cinq fois, il était tombé dès le départ.

— Allez ! dit-elle.

A peine eut-il pris de la vitesse, que ses jambes se désunirent*. Fauchant l'air de ses bâtons, il s'écroula durement sur le côté gauche.

3. — Ce n'est rien, dit Elisabeth. Relevez-vous. Pas comme ça. Les deux skis parallèles à la pente...

Il obéit, sans un mot, furieux, le dos bossu, les vêtements marqués de croûtes blanches. Pendant qu'il remontait, un skieur passa en flèche devant Elisabeth et s'arrêta dans un virage sec* aux abords de la petite gare.

— Ça va, Patrice ?

— Oui, oui ! Finalement, j'aime encore mieux grimper que descendre.

4. — Prêt ? dit-elle. Allez !

Il s'élança courageusement, la tête dans les épaules.

— C'est mieux, dit-elle. Bravo !

Au même instant, il rencontra une bosse de terrain, pencha le corps d'un côté, de l'autre, et se retrouva, la face dans la neige, les jambes écartées, les skis plantés en croix, derrière lui.





5. Immédiatement, Elisabeth se porta à son secours car, dans cette position, il ne pouvait se relever lui-même.

Tandis qu'elle ouvrait les fixations* pour libérer les pieds de Patrice, il se tordait le cou pour la regarder, avec, dans les yeux, un mélange de honte et de colère.

Une fois debout, il empoigna ses planches, les enfonça devant lui et dit d'une voix rageuse :
— Je me demande ce que je fais là ! Vous devez me trouver grotesque* !
— Mais non, Patrice. Tous les débutants commencent par tomber...

Henri TROYAT.

Les semailles et les moissons (Tome IV), Plon.

LES MOTS.

Pour reprendre haleine : Patrice s'arrête pour se reposer. - **Ses jambes se désunirent :** Ses jambes se séparèrent, s'écartèrent. - **Un virage sec :** Ce virage a un petit angle, peu écarté. Dessinez un chemin avec un virage sec. - **Ses fixations :** Des lanières et des boucles fixent les skis aux pieds du skieur. - **Vous devez me trouver grotesque :** Vous devez rire de moi.

LES IDÉES.

1. Quel temps fait-il dans la montagne ?
2. « Les skis bien parallèles ». Dessinez des skis parallèles. Pourquoi doivent-ils rester parallèles ?
3. Patrice n'est pas content. Cherchez dans le paragraphe n° 3 une phrase qui le montre, puis copiez-la.
4. Combien de chutes Patrice a-t-il faites ?
5. Pourquoi est-il tombé la dernière fois ?

LES TRAVAUX.

1. Copiez le texte suivant en ajoutant les points et les majuscules : Patrice apprend à skier sur une pente très douce sa camarade Elisabeth lui donne des conseils le débutant tombe plusieurs fois courageux, il s'élance à nouveau pas de chance, il chute encore.
2. Cherchez dans le paragraphe n° 5 :
— deux verbes au présent,
— deux verbes à l'imparfait.

11 - Noël, les jouets

L'année nouvelle

Le temps, d'un geste familier,
A retourné son sablier ;
Janvier va remplacer Décembre
Et de l'horloge qui bruit,
Les douze larmes de minuit
Viennent de rouler dans la chambre.
Le front couronné de Jasmin
Et de frais rubans pomponnée,
Voici venir la jeune année :
Bonsoir, hier ! Bonjour, demain !
Aux devantures des marchands
Brillent des pantins alléchants
Dardant l'émail de leurs prunelles.
Les garçons font des rêves bleus
Où passent des polichinelles ;
Les filles voient sur leur chemin
Quelque poupée enrubannée.
Voici venir la jeune année :
Bonsoir, hier ! Bonjour, demain !

J. NORMAND
La Muse qui trotte
(Calman-Levy)

Devant la vitrine des jouets

Ils regardent, les pauvres gosses
Le Polichinelle à deux bosses
Qui coûte cher,
Les poupons en chaussons de laine,
Les bébés dont la porcelaine
Paraît en chair.

Ils comptent les ballons, les balles,
Par un clown jouant des cymbales
Très étonnés ;
Et ce sont des heures d'extase
Devant la vitre où s'écrase
Leur petit nez...

Ils en ont oublié qu'il gèle.
Ils ne battent plus la semelle ;
Mais quelquefois,
Leur souffle ayant terni la glace,
Pour mieux voir, ils essuient la place
Avec leurs doigts.

Edmond ROSTAND
Les Musardises
(Fasquelles)





31 - Le Noël du petit malade



Le petit Johnny est malade. Depuis six mois, il tousse. Il est au lit. Aujourd'hui c'est Noël.

1. Johnny serait désolé de rester couché. Un Noël au lit ne serait pas un vrai Noël. Il faut que le grand sapin, couvert de bonbons et de bougies, se dresse éclatant au milieu du salon, et que les cadeaux de Johnny soient devant, sur la petite table, couverte d'une serviette blanche. Sans quoi tout serait manqué.

Oh ! Pourvu que le docteur permette à Johnny de se lever !

Il aurait trop de chagrin. Malgré lui ses lèvres tremblent.

2. Mais voici le docteur qui entre avec papa :
— Comment cela va-t-il, mon ami ?
— Très bien, docteur, presque très bien, mais je pourrai me lever, n'est-ce pas ?

Hum ! le docteur commence ses exercices ordinaires, fait asseoir Johnny, lui donne des petits coups dans la poitrine et sur le dos, lui chatouille la figure avec ses cheveux, et tout le reste.

Ouf ! Johnny est bien content de se recoucher.

3. Pourtant il insiste d'une voix anxieuse* :
— Je pourrai me lever pour mon arbre de Noël ?

Le docteur le regarde un instant et puis répond :
— Si vous voulez, mon petit ami.

Johnny bat des mains et s'écrie :
— Quelle chance !



4. Maintenant Johnny est assis devant sa petite table, en face du grand arbre étincelant.

C'est le vrai Noël qu'il a tant espéré. Le sapin rayonne* de lumières, de friandises et de guirlandes. L'ange aux ailes dorées se balance souriant à son sommet. Il y a une odeur exquise* de résine et de cire chaude.

Et à la portée* de la main de Johnny, il y a tant et tant de paquets mystérieusement enveloppés et noués de faveurs* rouges et bleues, qu'il ne peut pas croire que tout cela soit pour lui.

5. Que Johnny est heureux! Ses pommettes sont roses. Il n'est plus question de sa maladie.

Avec l'aide de maman, ses petits doigts impatients défont les nœuds, arrachent les papiers. A chaque découverte, il a un nouveau cri de joie et de surprise. Jamais il n'a été ainsi gâté. Ce sont des montagnes de livres d'images, de boîtes de soldats, de jeux de dames et de dominos...

André LICHTENBERGER - Les Contes de Minnie, Plon.

LES MOTS.

Une voix anxieuse : Johnny a la gorge serrée par l'inquiétude. - **Le sapin rayonne :** Le sapin étincelant éclaire le salon. - **Une odeur exquise :** Cette odeur de résine paraît très bonne, délicieuse au petit malade. Pourquoi ? - **A la portée de la main :** Les paquets sont placés près de Johnny. Il n'a qu'à allonger la main pour les saisir. - **Des faveurs :** Ces jolis rubans enveloppent les cadeaux.

LES IDÉES.

1. Johnny a peur de rester au lit le jour de Noël. Montrez-le (paragraphe n° 1).
2. Que fait le médecin pendant que ses cheveux chatouillent la figure de Johnny ?
3. Johnny est bien content de se recoucher (paragraphe n° 2). Pourquoi ?
4. Johnny est très heureux. Cherchez, puis copiez trois phrases qui le montrent.
5. Pourquoi Johnny est-il si gâté cette année ?

LES TRAVAUX.

1. Vous relisez en silence le paragraphe n° 3.
Puis, de mémoire, vous le reproduisez sur votre cahier.
2. Dictée préparée : Le paragraphe n° 5.



32 - Le Père Noël viendra-t-il?

1. J'allai déposer, la veille de Noël, mes souliers dans la cheminée.
— Je ne crois pas qu'il vienne cette année, me dit ma mère.
— Et pourquoi ne viendrait-il pas ? demandai-je étonné.
— Parce que tu es trop grand.
— Il y a des camarades plus grands que moi à l'école, et pourtant il va chez eux.
— Je te dis qu'il ne viendra pas !
— Comment le saurais-tu, maman ?
— Viens ici !

2. Je m'avançai sur mes pieds nus. Ma mère me serra fort contre elle.
— Comme tu es bébé parfois !

Je l'écoutais avec méfiance*. Comment pouvait-elle savoir qu'il ne viendrait pas ? Elle n'allait pas me faire croire tout de même qu'« il » le lui avait dit !

3. — Mais non, Nanay, mais non, il ne m'a rien dit. Seulement, il y a des années où il ne va pas partout.
— Qui te dit qu'il ne viendra pas ici ?
— En général*, quand il n'a pas grand-chose à distribuer, il commence par les maisons riches.
— Je ne lui ai pas beaucoup demandé, maman.
— Et quoi donc ?
— Un livre avec des images et ... des bonbons.
— C'est encore trop.
— Je peux tout de même les laisser. On ne peut pas savoir ... avant.

Ma mère haussa* les épaules.

4. Le lendemain le bruit du moulin à café me réveilla.

Me rappelant aussitôt que c'était Noël, je sautai du lit, courus à la cheminée : mes chaussures étaient vides.

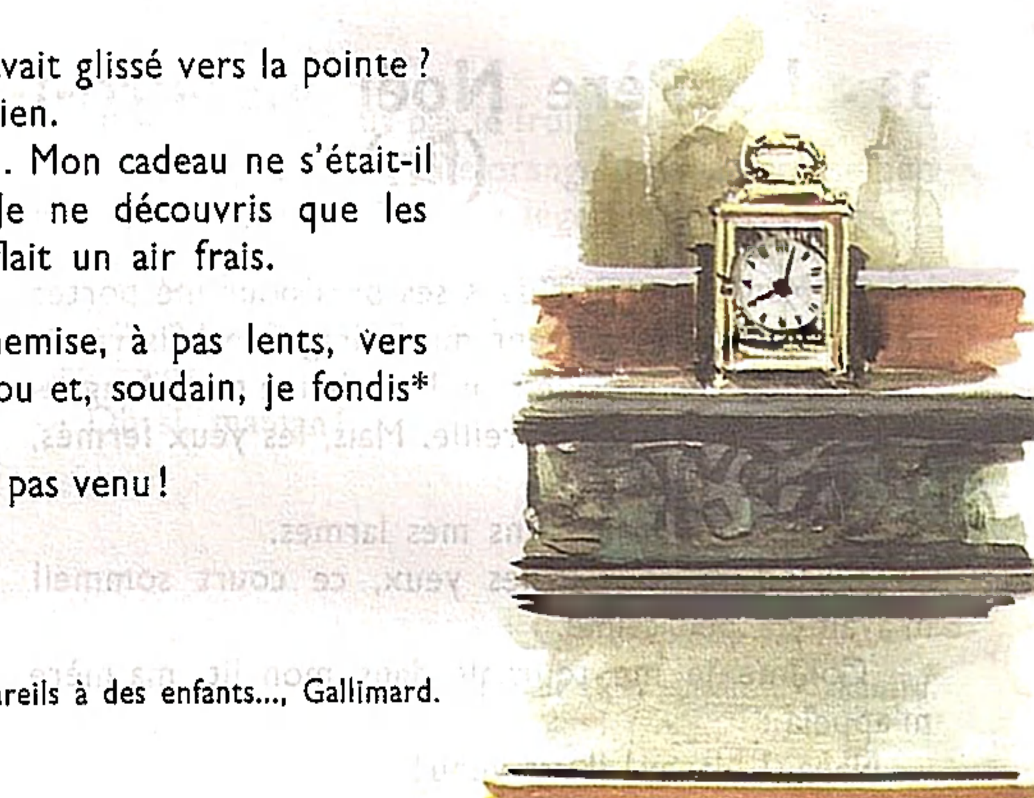
Ma mère, cessant de moudre, me regardait.

Je me baissai, secouai mes souliers. Peut-être

était-ce un petit objet qui avait glissé vers la pointe ?

Mais non, il n'y avait rien.

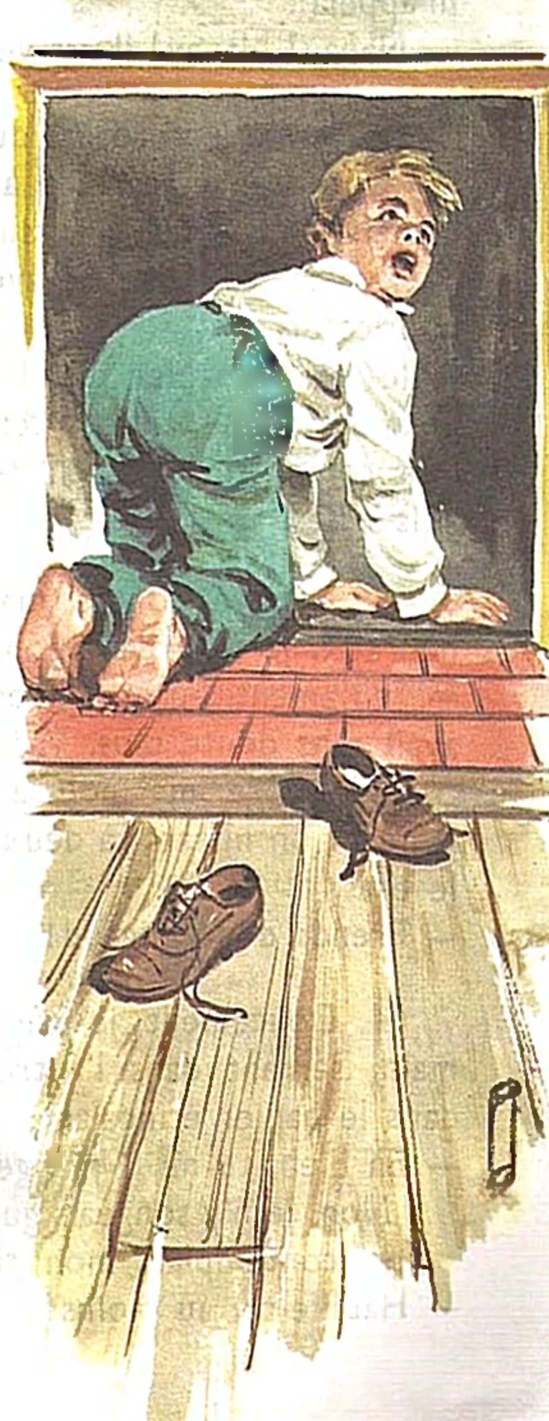
Je regardai dans le trou. Mon cadeau ne s'était-il pas arrêté à mi-chemin ? Je ne découvris que les parois* noires par où soufflait un air frais.



5. Alors, venant en chemise, à pas lents, vers ma mère, je la pris par le cou et, soudain, je fondis* en larmes.

— Il n'est pas venu ! Il n'est pas venu !

Marc BERNARD. Pareils à des enfants..., Gallimard.



LES MOTS.

Avec méfiance : Le jeune garçon ne croit pas sa maman. - **En général :** D'habitude. - **Elle haussa les épaules :** Elle souleva brusquement les épaules en se moquant du petit garçon. - **Les parois noires :** Les murs de la cheminée sont noircis par la suie. - **Je fondis en larmes :** Je pleurai beaucoup.

LES IDÉES.

1. D'après la maman, pourquoi le Père Noël ne viendrait-il pas ?
2. Quelle est la véritable raison ?
3. Trouvez, puis copiez une phrase qui indique cette raison.
4. Nanay a-t-il demandé un cadeau coûteux ?
5. Au matin, l'enfant cherche à deux endroits. Lesquels ?

LES TRAVAUX.

1. Copiez les deux phrases suivantes en mettant les mots dans l'ordre exact.

1° Nanay - et des bonbons - un livre d'images - a demandé - le petit

2° à la cheminée - trouve ses chaussures vides - Nanay court - et pleure - Le matin

2. Dictée préparée : Le paragraphe n° 4, à partir de : « Je sautai du lit... » jusqu'à : «... il n'y avait rien ».

33 - Le Père Noël viendra-t-il? (fin)



1. Maman me prit dans ses bras pour me porter dans mon lit en couvrant mon visage de baisers.

Agenouillée près de mon lit, elle me parla longuement, à voix basse, à l'oreille. Mais, les yeux fermés, je n'entendais rien.

Je me rendormis dans mes larmes.

Quand je rouvris les yeux, ce court sommeil m'avait un peu calmé.

Comme je me tournais dans mon lit, ma mère m'appela :

— Nanay! Nanay! Il est venu!

2. Je me jetai au bas du lit et courus à la cuisine.

Une orange, pareille à une petite boule de feu, brillait dans une chaussure. Quelques papillotes* dépassaient de l'autre avec leurs franges* frisées, multicolores*.

— Je te l'avais bien dit! Il était encore trop tôt! Sa distribution n'était pas terminée. Je sors pour faire une commission, et en rentrant, qu'est-ce que je vois? Ça!

3. Appuyé contre ma mère, merveilleusement heureux, je regardais mon cadeau de Noël.

— Seulement... il ne t'a pas apporté ton livre. Il n'en avait sans doute plus. Va!

Ma mère me poussa vers la cheminée, mais pendant un instant, à deux genoux, je n'osai étendre le bras.

— Prends donc, nigaud!

4. Doucement, je pris la petite orange dans une main, serrant dans l'autre les bonbons enveloppés dans le papier étincelant*.

— Eh bien, tu ne la manges pas?

Non, je n'y songeais guère*.

Je contemplais mon trésor.

— Habille-toi au moins!



Mais je ne sentais pas le froid.

Quatre papillotes, une orange pas plus grosse que mon poing, mais le cœur si léger soudain, si léger...

5. D'une voix inquiète, ma mère me demanda :

— Tu n'es pas content ? Peut-être que l'année prochaine...

— Oh si, maman !

Marc BERNARD -

Pareils à des enfants..., Gallimard.

LES MOTS.

Quelques papillotes : Les bonbons sont entourés d'un papier frisé. - **Leurs franges multicolores :** Les bordures de ces papillottes sont de toutes les couleurs. - **Le papier étincelant :** Il est très brillant. - **Je n'y songeais guère :** Nanay ne pensait pas à manger son orange.

LES IDÉES.

1. La maman parle à l'oreille de Nanay. A votre avis, que lui dit-elle ?
2. Nanay l'écoute-t-il ? Pourquoi ?
3. A quoi ressemble l'orange ? Expliquez (paragraphe nº 2).
4. L'enfant est très heureux. Cherchez et copiez la phrase qui le montre.
5. « Je contemplais mon trésor ». Est-ce vraiment un trésor ? Pourquoi ?

LES TRAVAUX.

1. Copiez le paragraphe nº 2 jusqu'à : « ...multicolores ».
Encadrez les verbes.
Soulignez les noms.
Mettez une croix sous les adjectifs qualificatifs.
2. Cherchez dans le paragraphe nº 4 :
— un verbe au présent.
— deux verbes à l'imparfait,
— une phrase sans verbe.

12 - Les artisans du village

Le joyeux ébéniste

Au long de la route de Nice,
Là-bas, là- bas, oh ! tout là-bas,
Le jour durant, un ébéniste
Se réjouit de son état.
D'abord le marteau commence :
Poum, poum, poum, poum, poum, poum,
Puis la mailloche entre en danse,
Pam, pam, pam, pam, pam ;
Le rabot et la varlope,
Virou, virou, vlope, virou, virou, vlope,
Glissent en sifflant
Et la scie montre les dents,
Rran !...

Lucien FABRE

Le sabotier

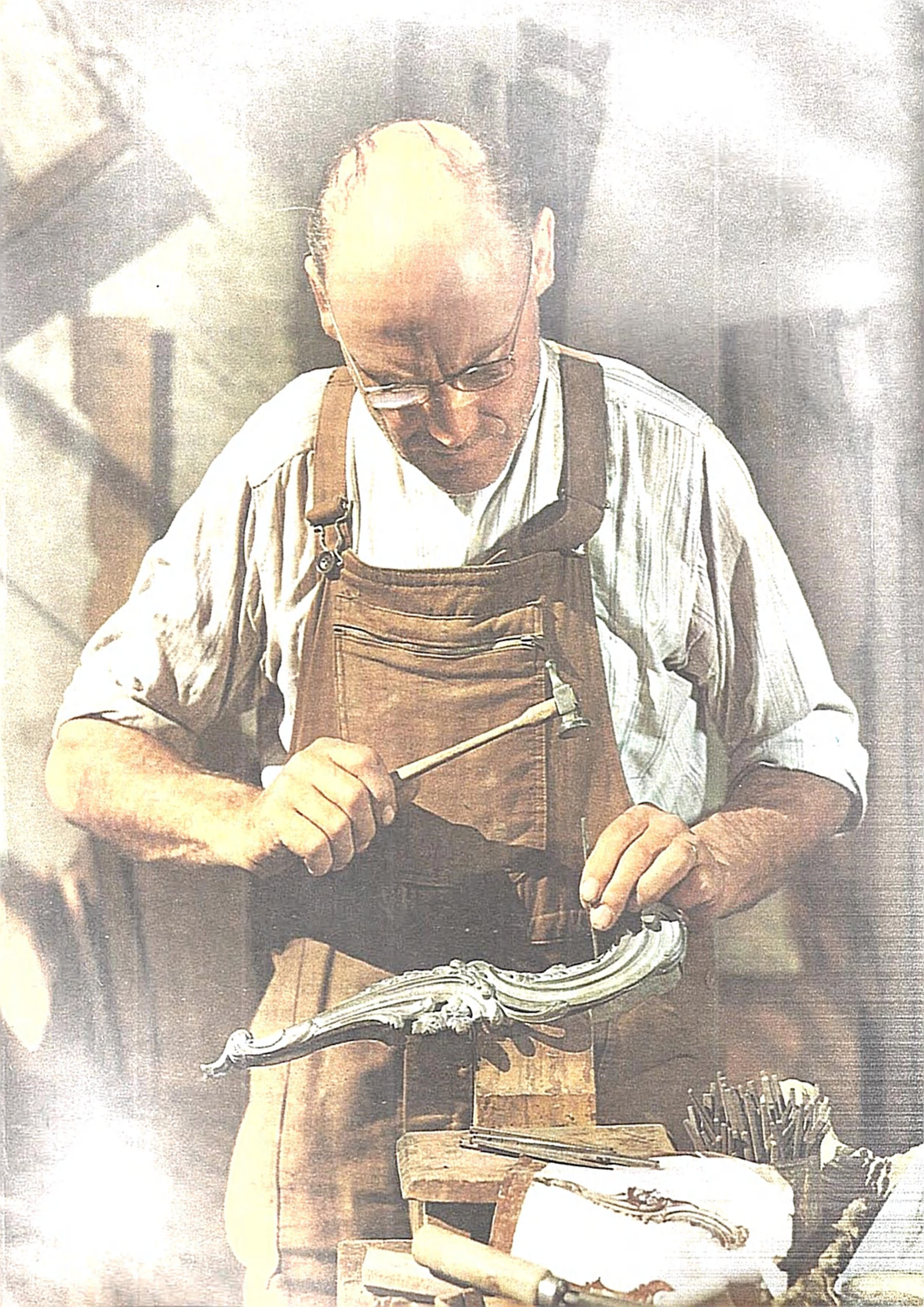


C'est moi qui suis le sabotier,
Et le village tout entier :
Homme, femme, enfant, pêle-mêle,
Chez moi vient doubler sa semelle
De bois de hêtre ou de noyer.
C'est moi qui suis le sabotier.

Dès que son marmot marche à terre,
Je vois chez moi venir la mère.
« Il me faut des petits sabots ;
Je les veux finis, ornés et beaux...
Autant que pour le fils du Maire !
Car déjà mon gars marche à terre ».

Et c'est mignon, quand, tout le jour
Les petits sabots faits au tour
Battent le plancher qui résonne ;
Le garde champêtre en personne
Sait moins bien jouer du tambour.
Le joli refrain tout le jour !

François FABIÉ





34 - Les nouveaux meubles

Le père de Marcel vient d'acheter de vieux meubles en très mauvais état. Il a l'intention de les réparer.

1. Nous transportâmes tout le matériel à la cave, où mon père avait décidé d'installer notre atelier.

Nos travaux commencèrent par le vol d'une cuillère en fer, dans un tiroir de la cuisine. Ma mère la chercha longtemps, et la retrouva plusieurs fois. Mais elle ne la reconnut jamais, car nous l'avions aplatie à coups de marteau pour en faire une truelle.

Avec cet outil, nous scellâmes* dans le mur de la cave, deux bouts de fer, reliés par quatre vis à une table, qui devint ainsi notre établi.

2. Nous y installâmes un étau criard*, calmé par une goutte d'huile. Puis, nous fîmes le classement de l'outillage. Une scie, un marteau, une paire de tenailles, des clous de tailles différentes, des vis, un tournevis, un rabot, un ciseau à bois*.

J'admirai ces trésors que mon petit frère Paul n'osait pas toucher. Il croyait à la méchanceté des outils pointus ou tranchants. Il faisait peu de différence entre une scie et un crocodile.

Cependant il comprit bien que de grandes choses se préparaient. Il partit soudain en courant. Puis il nous rapporta, avec un beau sourire, deux bouts de ficelle, de petits ciseaux et un écrou qu'il avait trouvé dans la rue.

3. Mon père installa Paul sur un tabouret de bois. Il lui recommanda de n'en jamais descendre.

— Tu vas nous être très utile, lui dit-il, parce que les outils ont une grande malice. Dès qu'on en cherche un, il le comprend, et il se cache...

— Parce qu'ils ont peur des coups de marteau ! dit Paul.

— Naturellement, dit mon père. Alors, toi, sur ce tabouret, surveille-les bien. Ça nous fera gagner beaucoup de temps.

4. Nous commençâmes par l'assemblage des chaises. Les barreaux n'entraient pas dans les trous

des montants et ils n'étaient pas tous de la même longueur.

Avec de la colle forte, les six chaises furent remontées, puis vernies. Avec de la ficelle épaisse, ma mère tissa* les sièges.

Mon père les rangea autour de la table de la salle à manger. Il les contempla longuement. Puis il déclara que ces meubles valaient maintenant cinq fois le prix qu'il les avait payés.

Ce fut ensuite le tour de la commode. Les tiroirs étaient si coincés qu'il fallut démonter tout le meuble, et se servir longuement du rabot.

5. Un beau jeudi matin, nous pûmes installer le mobilier le long du couloir de l'immeuble. Ma mère était émerveillée par la beauté de ces meubles. Elle ne pouvait se lasser* de les regarder.

D'après Marcel PAGNOL - La gloire de mon Père, Pastorelly.



LES MOTS.

Nous scellâmes : Nous fixâmes les deux bouts de fer dans le mur avec du mortier. - **Un étau criard :** L'étau était rouillé ; il grinçait. **Un ciseau à bois :** C'est un outil coupant utilisé par le menuisier. - **Ma mère tissa :** Ma mère croisa des ficelles pour faire comme une étoffe, comme un tissu. - **Se lasser :** Elle ne se fatiguait pas de les regarder.

LES IDÉES.

1. Pourquoi le jeune Marcel vole-t-il une cuillère en fer dans le tiroir de la cuisine ?
2. Le petit Paul n'ose pas toucher les outils pointus ou tranchants. Pourquoi ?
3. Quel sera le travail du petit Paul ?
4. Citez de mémoire tout l'outillage de Marcel et de son père.
5. La maman admire les meubles réparés. Cherchez et copiez une phrase qui le montre.

LES TRAVAUX.

1. Copiez les phrases suivantes en remplaçant le pronom **il** par le nom convenable.
— **Il** voulait installer l'atelier dans la cave.
— **Il** devint silencieux avec une goutte d'huile.
— **Il** ramassait les ficelles dans la rue.
— **Il** est malin, **il** se cache quand on le cherche.
2. Dictée préparée : Le paragraphe nº 4, à partir de : « Avec de la colle forte... » jusqu'à : « ... le prix qu'il les avait payés. »

35 - Le morceau de bois qui criait et pleurait

1. C'était une simple bûche, de celles que l'on met l'hiver dans le poêle ou dans la cheminée, pour faire du feu et réchauffer l'appartement.

Je ne sais pas comment cela arriva, mais toujours est-il que ce morceau de bois se trouva, un beau jour, dans la boutique d'un vieux menuisier, qui se nommait maître Antoine et que tout le monde appelait « le père La Cerise » à cause de la pointe de son nez, qui était luisante et rouge comme une cerise mûre.

2. A la vue de ce morceau de bois, le père La Cerise devint tout joyeux. Il se frotta les mains et, à mi-voix, il murmura :

— Ce morceau de bois arrive à temps. Je vais en faire un pied de table.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Le père La Cerise prit immédiatement sa hache la mieux aiguisée* et se mit à décortiquer* le morceau de bois et à la tailler.

Mais au moment même où il allait donner son premier coup de hache, il resta le bras en l'air. Ne venait-il pas d'entendre une toute petite voix qui suppliait :

— Oh ! ne frappe pas si fort !...

3. Représentez-vous alors l'étonnement de ce brave père La Cerise.

Il promena son regard surpris tout autour de la pièce pour savoir d'où pouvait bien venir cette petite voix. Il ne vit rien.

Il regarda sous le banc : rien !

Il regarda dans l'armoire, qui était toujours fermée : rien !

Il regarda dans la caisse aux copeaux et à la sciure de bois : rien !

Il ouvrit la porte de la boutique pour jeter un coup d'œil dans la rue : rien de rien !

4. Alors ?...

— J'ai compris, dit-il en riant. Cette petite voix n'a parlé que dans mon imagination*. Remettons-nous au travail.





Et reprenant sa hache, il frappa un coup magistral* sur le morceau de bois.

— Aïe! comme tu m'as fait mal! gémit la voix.

Cette fois, le père La Cerise resta pétrifié, les yeux sortant de l'orbite, la bouche béante*, la langue pendante jusqu'au menton.

5. Alors, il mit de côté sa hache et prit son rabot pour polir le morceau de bois.

Mais pendant qu'il rabotait, la petite voix lui dit, en riant, cette fois :

— Finis donc! Tu me donnes des picotements sur tout le corps!

Le pauvre père La Cerise tomba comme foudroyé* sur le coup.

Quand il se réveilla, il se trouva assis par terre. La peur avait changé jusqu'à la pointe de son nez. De rouge, elle était devenue bleue.

D'après Carlo COLLODI - Pinokio, M.D.I. (J.-S.)

LES MOTS.

Sa hache la mieux aiguisée : Le père La Cerise prit sa hache la plus tranchante. - **Décortiquer :** Il enlevait l'écorce de la bûche.- **Mon imagination :** Il croyait avoir rêvé. - **Un coup magistral :** Le père La Cerise frappa de toute sa force et de toute son habileté. - **La bouche béante :** Il était très surpris ; sa bouche était largement ouverte. - **Foudroyé :** La père La Cerise tombe, comme s'il était frappé par la foudre.

LES IDÉES.

1. Quel est le véritable nom du père La Cerise ? Pourquoi l'appelle-t-on ainsi ?
2. Que veut-il tailler dans ce morceau de bois ?
3. Combien de fois la voix a-t-elle parlé ? Essayez de vous rappeler tout ce qu'elle a dit.
4. Où le père La Cerise a-t-il regardé ?
5. Le vieil homme a très peur. Cherchez et copiez la phrase qui le montre.

LES TRAVAUX.

1. Copiez les phrases suivantes en ajoutant les adjectifs qualificatifs qui manquent.

Cette.... bûche arrive un.... jour chez un.... menuisier au nez ....comme une cerise........., Le père La Cerise se frotte les mains et saisit une hache bien .... . Mais une .... voix sort du morceau de bois.

2. Cherchez dans le paragraphe nº 5 :

— une phrase dont le verbe est au présent,

— une phrase dont les deux verbes sont au passé simple.





36 - Le morceau de bois qui criait et pleurait (fin)

Le Père La Cerise effrayé, donne le morceau de bois à son voisin Geppette qui désire fabriquer un pantin.

1. Geppette prit à la hâte ses outils et se mit à tailler dans le bois pour fabriquer son pantin.
— Comment l'appeler ? se demanda-t-il à lui-même.
— Je l'appellerai Pinokio. Ce nom lui portera bonheur.
Il commença à travailler avec courage. Rapidement, il fit les cheveux, le front et les yeux. Les yeux terminés, imaginez la stupéfaction* de Geppette en s'apercevant que ces yeux remuaient et le regardaient. Il fut sur le point de se trouver mal. Il s'écria avec un accent sévère :
— Vilains yeux de bois, pourquoi me regardez-vous ?

2. Après les yeux, il fit le nez ; mais à peine terminé, le nez commença à s'allonger. Et il s'allongea, s'allongea, s'allongea, au point de devenir, en quelques minutes, un grand nez qui n'en finissait plus.

Après le nez, il fit la bouche. La bouche n'était pas terminée qu'elle se mit à rire et à chanter.
— As-tu fini de rire, dit Geppette d'une voix menaçante.

Alors la bouche finit de rire, mais la langue sortit, démesurément* longue.

3. Après la bouche, il fit le menton, le cou, les épaules, la poitrine, les bras et les mains. A peine eut-il terminé les mains qu'il sentit sa perruque se détacher de sa tête. Il se retourna et que vit-il ? Il vit sa perruque jaune entre les mains du pantin.



Il restait encore à faire les jambes et les pieds. Quand Geppette eut fini les pieds, il reçut un coup de pied sur la pointe de son nez.

Il prit le pantin sous le bras, le posa debout sur le parquet de la pièce afin de le faire marcher. Comme Pinokio avait les jambes engourdies et ne savait pas se mouvoir, Geppette le conduisit par la main pour lui apprendre à mettre un pied devant l'autre.

4. Quand ses jambes furent dégourdies, Pinokio commença à marcher tout seul et à courir. Enfin il prit la porte, sauta dans la rue et décampa.

Le pauvre Geppette courut à sa poursuite sans pouvoir le rejoindre. Ce pantin de Pinokio bondissait comme une chèvre.

— Arrêtez-le, arrêtez-le ! criait Geppette.

Mais les gens à la vue de ce pantin de bois, qui galopait comme un cheval de course, s'arrêtaient émerveillés et riaient, riaient.

5. Par bonheur, un sergent de ville arriva et se planta au beau milieu de la rue.

Lorsque Pinokio aperçut de loin l'agent, il tenta de passer par surprise entre les jambes mêmes du sergent de ville. Mais il échoua. L'agent, le saisit par le nez — par son grand nez qui semblait fait exprès pour être attrapé par les agents. — Il le remit entre les mains de Geppette qui prétendit lui tirer les oreilles.

Mais figurez-vous son ébahissement*. Geppette chercha les oreilles sans les trouver. Et savez-vous pourquoi ?

Parce que, dans la fougue* de son inspiration*, l'artiste avait oublié de les sculpter.

D'après Carlo COLLODI - Les aventures de Pinokio, M.D.I.

LES MOTS.

Stupéfaction : Geppette est très étonné. - **Démesurément :** Sans aucune mesure. La langue de Pinokio est beaucoup plus longue qu'une langue normale. - **Son ébahissement:** Etonnement très vif. - **La fougue de son inspiration :** Poussé par son imagination, Geppette a sculpté Pinokio très rapidement, sans beaucoup réfléchir.

LES IDÉES.

1. Quelles parties du corps d'un pantin ordinaire sont articulées ? Comment fait-on pour les animer ?
2. Pinokio n'est pas un pantin comme les autres : essayez de vous rappeler tout ce qu'il fait d'extraordinaire.
3. Quelle phrase montre que Pinokio a le caractère gai ? Copiez les phrases qui montrent qu'il est malicieux.
4. Pourquoi Geppette ne peut-il pas le rejoindre ?
5. Quand Geppette s'aperçoit-il qu'il a oublié de sculpter les oreilles ?

LES TRAVAUX.

1. **Les contraires:** La démesure est le contraire de la mesure; écrivez le contraire de : le gel, l'ordre, l'obéissance, un accord, une illusion, le montage, le vissage.
2. Dessinez Pinokio en commençant comme Geppette : par les cheveux, le front, les yeux... et en continuant dans l'ordre qu'il l'a sculpté.



37 - Les boucles de Paul

1. Ce matin-là, mon père décida qu'il était grand temps de couper les boucles blondes du petit Paul, qui le réclamait depuis longtemps.
— A l'école, disait-il, il y en a qui m'appellent la fille, et moi ça ne me plaît pas.

2. Il fut donc installé sur une chaise surmontée d'une petite caisse. On lui mit la serviette au cou, exactement comme chez le coiffeur.

J'avais été chargé d'aller voler à la cuisine une casserole d'une taille convenable, et pour plus de sûreté, j'en avais pris deux.

3. Je lui mis la plus juste comme un chapeau, et j'en tins le manche.

Pendant ce temps, avec une paire de ciseaux, mon père trancha les boucles au ras du bord : ce fut fait avec une rapidité magique.

Mais le résultat ne fut pas très satisfaisant, car ôtée la casserole, la chevelure du petit Paul apparut curieusement crénelée*. Comme il réclamait le miroir, mon père s'écria :
— Pas encore !

4. Il tira alors de sa poche une tondeuse toute neuve, et dégagea* la nuque fort habilement.

Puis, avec un peigne et des ciseaux, il tenta d'égaliser les cheveux sur les deux côtés de la tête.

Il y réussit assez bien, mais après un si grand nombre de corrections qu'elles ramenèrent leur longueur à zéro.

5. Paul se mira*, et s'admira, quoiqu'il ne lui restât plus qu'une frange* sur le front. Il s'appliqua à prendre une mine d'homme, pinçant les lèvres et fronçant le sourcil : et il est bien vrai qu'il me parut bien changé.

Nous allâmes, triomphalement, le présenter à maman.

Elle finit par dire que « ça lui allait très bien ».

6. Bref, tout le monde fut content, et Paul se mit aussitôt à coudre ses boucles autour d'un rond de drap, pour en faire un scalp*.

Pourtant mon père ne coupa plus jamais les cheveux du petit Paul. Ainsi les casseroles restèrent à leur place, dans la cuisine.

Marcel PAGNOL

Le temps des secrets, Pastorelly.



LES MOTS.

Curieusement crénelée : Les cheveux de Paul imitaient la forme des créneaux d'un château-fort. Faites un dessin. - **Il dégagea la nuque :** Il coupa les cheveux qui couvraient l'arrière du cou. - **Paul se mira :** Il se regarda dans un miroir. - **Une frange :** Il ne reste plus qu'une bordure de cheveux courts sur le front. - **Un scalp :** Après une victoire, un Peau-Rouge détachait la peau du crâne et la chevelure de son ennemi : c'était un scalp.

LES IDÉES.

1. Paul désire qu'on lui coupe les cheveux. Pour quelle raison ?
2. Pourquoi une casserole est-elle nécessaire à ce « coiffeur » ?
3. Paul demande un miroir. Le père répond : « Pas encore ! » Pourquoi ?
4. Toute la famille est-elle satisfaite de cette coupe de cheveux ? Montrez-le.
5. Les cheveux de Paul sont maintenant très courts. Cherchez et copiez deux phrases qui le montrent.

LES TRAVAUX.

1. Copiez les phrases suivantes en remplaçant les adjectifs qualificatifs en italique par leur contraire choisi dans la liste suivante, qui en contient un de trop : heureux, grande, mécontent, brunes, usée.
Il était grand temps de couper les boucles *blondes* du petit Paul.
Je lui mis la plus *juste* comme un chapeau.
Il tira de sa poche une tondeuse toute *neuve*.
Tout le monde fut *content*.
2. Dessinez les instruments d'un coiffeur : les ciseaux, le peigne, la tondeuse, le rasoir, la brosse...

38 - Le blaireau et la mousse

1. Patachou m'embrasse.

— Tu piques! me dit-il.

Il est vrai que j'ai la barbe un peu longue. On est paresseux à la campagne et je vous confie que je me rase fort mal et que je porte souvent quelque entaille*, quand je replie mon vieux rasoir. Et pourtant je ne suis pas le Roi des Papillons. Vous connaissez la vieille chanson :

Conqui, conqui, conquête,
Le Roi des Papillons
En se faisant la barbe
Se coupa le menton,
Tout rond.

2. Mais, avec Patachou, je passerai chez le barbier* afin qu'il me rase.

Nous voici aux premières maisons de la ville et voici la boutique du barbier. Elle est fort simple, je vous l'assure.

3. Labrusquette, le barbier, coupe les cheveux d'un vieux monsieur, tandis que quatre hommes attendent leur tour.

— On s'occupe de vous tout de suite, me dit Labrusquette, cependant qu'il exécute un moulinet* avec ses grands ciseaux qu'il fait claquer.

— Je vais revenir, dis-je timidement, en regardant la rue.

— Point du tout. Personne ici n'attend. C'est notre règle. On est à vous. On est immédiatement à vous. Célestine! Célestine! Ma femme commence!...

4. Comment fuir ? Célestine paraît. Elle tient un bol dans une main et, dans l'autre, un blaireau plein de savon.

Je n'ai pu dire un mot. Je suis assis sur une chaise et toute ma figure est barbouillée de savon.

— Je suis à vous, dit Labrusquette

Il n'est point à moi du tout.





Il continue de tailler les cheveux du vieux monsieur.

Et, formant cercle* le long des murs de la petite boutique, nous sommes, impatients et patients, cinq hommes au menton savonneux.

5. Entre-t-il un nouveau client ?

Célestine se précipite*. Elle lui barbouille le menton.

Maintenant nous sommes huit. Nous perdons notre temps. Mais comment pourrions-nous nous en aller ?

Labrusquette nous tient ! Nous ne partirons pas. Il nous rasera tous.

Tristan DERÊME - Patachou, petit garçon, Emile-Paul frères.

LES MOTS.

Quelque entaille : C'est une coupure profonde faite à la peau du visage avec le rasoir. - **Le barbier :** Aujourd'hui, on l'appelle le coiffeur. - **Il exécute un moulinet :** Le coiffeur fait tourner rapidement sa paire de ciseaux autour de son doigt. - **Formant cercle :** Les clients sont disposés en rond autour du coiffeur. - **Célestine se précipite :** Elle se dépêche de venir vers le nouveau client.

LES IDÉES.

1. Quelle sorte de rasoir utilise le père de Patachou ? Et votre papa ?
2. Combien y a-t-il de clients chez le coiffeur lorsque Patachou entre dans la boutique ?
3. Et à la fin de la lecture ?
4. « On s'occupe de vous tout de suite... » dit le coiffeur. Cherchez dans la lecture d'autres phrases ayant le même sens, puis copiez-les.
5. Pourquoi les clients ne peuvent-ils plus partir ?

LES TRAVAUX.

1. Copiez les phrases suivantes en changeant de place les compléments en italique.

— On est paresseux à *la campagne.*

— Je porte souvent quelque entaille *quand je replie mon vieux rasoir.*

— *Avec Patachou,* je passerai chez le barbier.

— Célestine tient un bol *dans une main* et *dans l'autre* un blaireau plein de savon.

2. Dictée préparée : Le paragraphe nº 4, depuis : « Célestine paraît... » jusqu'à : « ... Il n'est point à moi du tout. »



39 - Pauvre Poil-de-Carotte

Monsieur Lepic vient de découvrir des poux dans les cheveux roux de son jeune fils Poil de Carotte.

1. Madame Lepic lève les bras au ciel :
— Je m'en doutais, dit-elle accablée*. Mon Dieu ! nous sommes propres ! Ernestine, cours chercher une cuvette, ma fille, voilà de la besogne pour toi.

Sœur Ernestine apporte une cuvette, un peigne fin, du vinaigre dans une soucoupe, et la chasse commence.

2. — Peigne-moi d'abord ! crie grand frère Félix. Je suis sûr qu'il m'en a donné.

Il se racle* furieusement la tête avec les doigts et demande un seau d'eau pour tout noyer.
— Calme-toi, Félix, dit sœur Ernestine, je ne te ferai pas de mal.

3. Elle lui met une serviette autour du cou et montre une adresse, une patience de maman.

Elle écarte les cheveux d'une main, tient délicatement le peigne de l'autre et elle cherche.

Quand elle dit : Un de plus ! grand frère Félix trépigne* dans le baquet et menace du poing Poil de Carotte qui, silencieux, attend son tour.
— C'est fini pour toi, Félix, dit sœur Ernestine, tu n'en avais que sept ou huit ; compte-les. On comptera ceux de Poil de Carotte.

4. Au premier coup de peigne, Poil de Carotte obtient l'avantage*. Sœur Ernestine croit qu'elle est tombée sur le nid, mais elle n'a que ramassé au hasard dans une fourmilière*.

On entoure Poil de Carotte.

Sœur Ernestine s'applique.

Monsieur Lepic, les mains derrière le dos, suit le travail, comme un curieux.

Madame Lepic pousse des exclamations plaintives.

— Oh! oh! dit-elle, il faudrait une pelle et un râteau.

5. Grand frère Félix accroupi remue la cuvette et reçoit les poux. Ils tombent enveloppés de pellicules. On distingue l'agitation de leurs pattes. Rapidement le vinaigre les fait mourir.

Sans pelle, sans râteau, sœur Ernestine débarrassera de ses poux le pauvre petit Poil de Carotte.

Jules RENARD - Poil de Carotte, Flammarion.

LES MOTS.

Accablée : Madame Lepic est désolée d'apprendre que ses deux fils ont des poux. - **Il se racle la tête :** Il se gratte fortement. - **Félix trépigne :** Il frappe des pieds sur le sol, vite et fort. - **Poil de Carotte obtient l'avantage :** Poil de Carotte a beaucoup plus de poux que son frère. - **Une fourmilière :** Les poux semblent aussi nombreux que les fourmis dans leur nid.

LES IDÉES.

1. Quelle personne se charge de la « chasse » aux poux?
2. Cette personne est d'ailleurs très douce. Cherchez et copiez la phrase qui le montre.
3. Pourquoi Félix menace-t-il du poing Poil de Carotte?
4. Le pauvre Poil de Carotte a vraiment beaucoup de poux. Cherchez dans le paragraphe nº 4 deux détails qui l'indiquent.
5. Pendant l'opération, que font Madame et Monsieur Lepic?

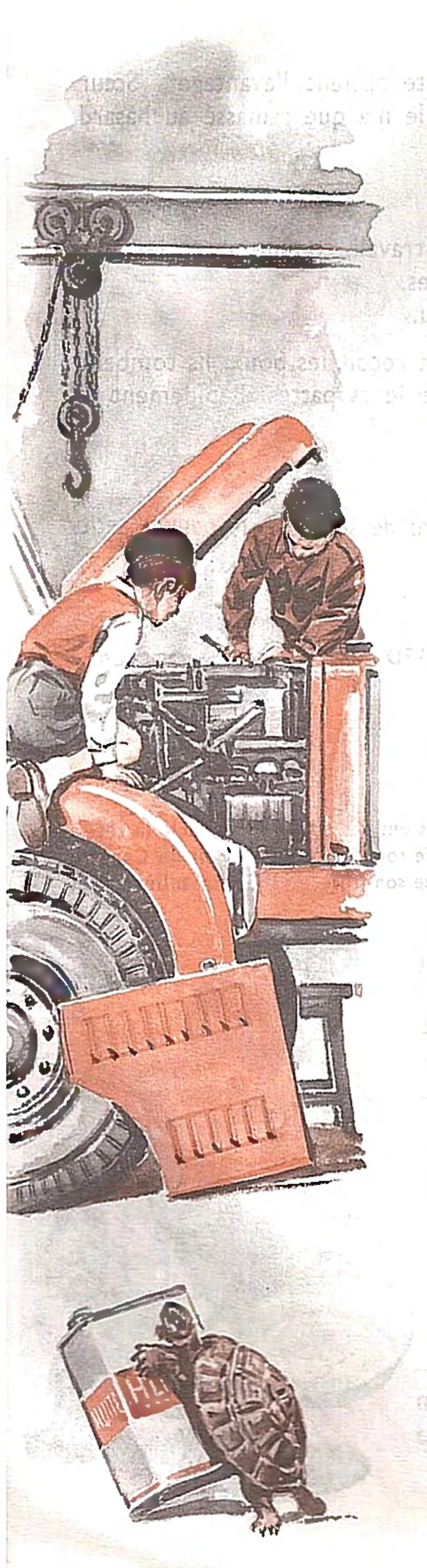
LES TRAVAUX.

1. Copiez le texte suivant en plaçant les phrases dans l'ordre correct.

Poil de Carotte a une fourmilière dans les cheveux. Félix menace du poing son jeune frère. Sœur Ernestine apporte une cuvette, un peigne et du vinaigre. Les poux meurent dans le vinaigre de la cuvette. Elle écarte les cheveux de Félix et trouve sept ou huit poux.

2. Dictée préparée : Le paragraphe nº 3, jusqu'à : « Félix trépigne dans le baquet. »





40 - Le garage de la tortue

1. C'est à Beaurevoir qu'habitent M. Maréchal, Mme Maréchal et leur jeune garçon Tiennou. C'est à l'entrée de Beaurevoir que se trouve leur garage. En grosses lettres bleues sur le grand mur blanc, les automobilistes qui passent sur la route nationale* peuvent lire :
« GARAGE MODERNE. TOUTES RÉPARATIONS. GRAISSAGE ».

2. Les voitures s'arrêtent avec joie parmi les roses qui bordent la piste cimentée.
— Bonjour Madame! Trente litres de supercarburant*, et les pneus s'il vous plaît!

En coquette blouse blanche, Mme Maréchal emplit le réservoir et vérifie la pression* des pneus.

3. — Bonjour Maréchal! Mon camion est malade. Le moteur démarre mal.
— Les bougies* sont peut-être sales. Entre avec ton carrosse, mon vieux Mathurin.

En combinaison de forte toile bleue, M. Maréchal lève le capot, saisit une clé, dévisse, gratte, brosse, mesure, revisse, essaie...

4. Mais voici Tiennou et Capucine...

Tiennou n'a que sept ans, mais déjà il aime la mécanique. Le jeudi, il reste des heures dans l'atelier. Il écoute la chanson des moteurs ; il renifle les odeurs d'huile, d'essence et de graisse ; il ne quitte pas des yeux les doigts habiles de son père.

Capucine est arrivée au garage au printemps dernier. Un client satisfait en fit cadeau à Tiennou émerveillé. Et aussitôt, Capucine, carapace au soleil et tête à l'ombre, dévora les jeunes pousses de capucines de Mme Maréchal. Ainsi son nom fut trouvé. Vous avez deviné que Capucine est une tortue.

5. Mais ce que vous ne pouvez savoir, c'est que Capucine est la plus curieuse et la plus friponne des tortues.

Depuis son arrivée, M. Maréchal ne peut plus poser un boulon, une vis, un écrou sur le sol.

Capucine roule et pousse, pousse et roule le

boulon ou la vis, la vis ou l'écrou.

M. Maréchal cherche et grogne, grogne et cherche, mais ne trouve plus ni écrou, ni boulon, ni vis.

M. Maréchal ne peut plus déposer un bidon d'huile débouché sur le sol.

Capucine se dresse en poussant, pousse en se dressant le long du bidon qui bascule, tombe, et se vide et graisse les quatre pattes de Capucine joyeuse.

M. Maréchal ne peut plus utiliser le pont élévateur* sans l'inspecter d'abord.

S'il oublie, que voit-il là-haut, avec la voiture prête au graissage ? Capucine, Capucine qui goûte aux plaisirs de l'aviation. Capucine qu'il faut descendre de peur qu'elle ne tombe.

6. Trois fois, sept fois, onze fois par jour, M. Maréchal reconduit au jardin la gênante tortue.

Trois fois, sept fois, onze fois par jour, Capucine revient au Garage Moderne, que tout Beaurevoir appelle désormais le « Garage de la Tortue ».

René MONTBRON - Inédit.



LES MOTS.

Les routes nationales : Sur ces routes, les plus importantes, les voitures et les camions sont très nombreux. - **Du supercarburant :** Cette essence spéciale est de meilleure qualité. - **La pression des pneus :** Vérifier la pression des pneus, c'est contrôler leur gonflage. **Les bougies :** Ces petits appareils électriques produisent des étincelles qui allument le moteur. - **Le pont élévateur :** Cette puissante machine lève et maintient les voitures à hauteur d'homme pendant le graissage.

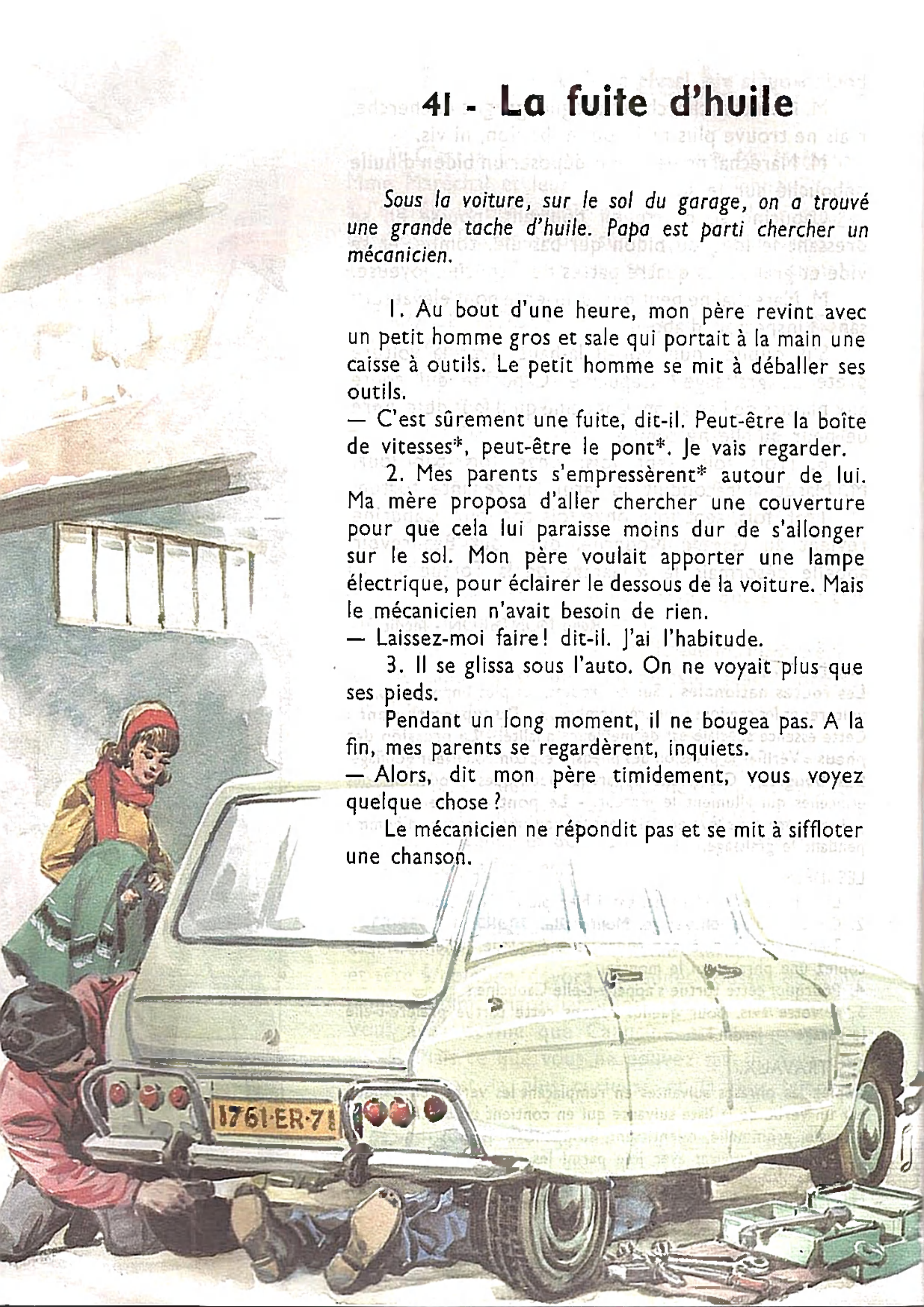
LES IDÉES.

1. Le garage de M. Maréchal est-il bien placé ? Pourquoi ?
2. C'est un bien joli garage. Montrez-le.
3. Tiennou veut déjà apprendre la mécanique. Cherchez, puis copiez une phrase qui le montre.
4. Pourquoi cette tortue s'appelle-t-elle Capucine ?
5. A votre avis, pour quelles raisons cette tortue préfère-t-elle le garage au jardin ?

LES TRAVAUX.

Copiez les phrases suivantes en remplaçant les verbes en italique par un verbe de la liste suivante qui en contient un de trop :
— avale, grommelle, ralentissent, stoppent.
Les voitures *s'arrêtent* avec joie parmi les roses.
Capucine *dévore* les jeunes pousses.
M. Maréchal *grogne* en cherchant son boulon ou sa vis.

41 - La fuite d'huile



Sous la voiture, sur le sol du garage, on a trouvé une grande tache d'huile. Papa est parti chercher un mécanicien.

1. Au bout d'une heure, mon père revint avec un petit homme gros et sale qui portait à la main une caisse à outils. Le petit homme se mit à déballer ses outils.

— C'est sûrement une fuite, dit-il. Peut-être la boîte de vitesses*, peut-être le pont*. Je vais regarder.

2. Mes parents s'empressèrent* autour de lui. Ma mère proposa d'aller chercher une couverture pour que cela lui paraisse moins dur de s'allonger sur le sol. Mon père voulait apporter une lampe électrique, pour éclairer le dessous de la voiture. Mais le mécanicien n'avait besoin de rien.

— Laissez-moi faire ! dit-il. J'ai l'habitude.

3. Il se glissa sous l'auto. On ne voyait plus que ses pieds.

Pendant un long moment, il ne bougea pas. A la fin, mes parents se regardèrent, inquiets.

— Alors, dit mon père timidement, vous voyez quelque chose ?

Le mécanicien ne répondit pas et se mit à siffloter une chanson.

— Voulez-vous que je vous aide ? reprit mon père.

L'ouvrier continuait à siffler et donnait de temps en temps un coup de marteau.

4. — Alors ! Ça va ? dit mon père en se penchant.

Après quelques instants, la voix du mécanicien repondit :

— Moi, ça va. C'est votre auto qui ne va pas.

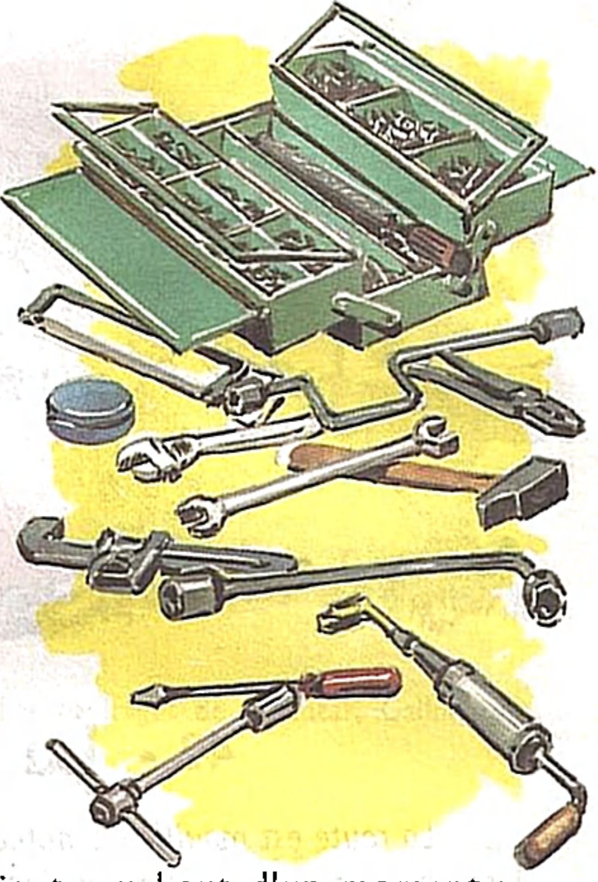
— C'est grave ?

— Justement, je n'en sais rien. Je ne trouve pas la fuite.

Il se passa encore un long moment d'attente et puis, brusquement, le petit homme couché sous la voiture s'écria :

— Ça y est ! J'ai trouvé.

— Ah ! dit mon père.



Et comme l'autre n'en disait pas davantage, il ajouta au bout d'un moment :

— Qu'est-ce que c'était ?

5. Le mécanicien ne répondit pas. On l'entendit donner encore quelques petits coups de marteau et enfin, il réapparut au grand jour.

— Voilà ce que c'était, dit-il en se levant et en montrant une goutte d'huile qu'il avait reçue en plein milieu de sa joue droite. C'est votre bouchon de carter* qui fermait mal. Il suffisait de le revisser un peu.

— Vous êtes sûr qu'il n'y a rien d'autre ?

— Tout à fait sûr. Elle est neuve, cette voiture-là !

Jean L'HOTE - La Communale, Le Seuil.

LES MOTS.

La boîte de vitesses : Cette partie de la voiture contient les pièces mécaniques permettant au conducteur de changer de vitesse. - **Le pont :** Le pont arrière d'une voiture est formé par l'essieu dont les extrémités entrent dans le moyeu des roues. Faites un dessin. - **Mes parents s'empressèrent:** Ils se dépêchèrent. - **Votre bouchon de carter :** Cette enveloppe métallique placée sous le moteur contient l'huile. Le bouchon était mal serré. L'huile gouttait.

LES IDÉES.

1. Comment les parents veulent-ils aider le mécanicien ?
2. Pourquoi le mécanicien ne répond-il pas aux questions du père ? (paragraphe nº 3).
3. Les parents s'inquiètent. Cherchez, puis trouvez la phrase qui le montre.
4. On entend quelques petits coups de marteau. Que fait le mécanicien ?
5. Cette panne est-elle grave ? Comment faire pour l'éviter ?

LES TRAVAUX.

1. Complétez les phrases suivantes avec des noms trouvés dans la lecture.

Le mécanicien pense d'abord à une fuite de .... ou du ..... Maman lui offre ...., papa ..... Il refuse, il a .... . Il se glisse sous .... . Il se passe une longue ..... Enfin le mécanicien resserre. ....

2. Le mécanicien n'avait besoin de rien. A quel temps est le verbe avoir ?

Ecrivez cette phrase : — au présent, — au futur.



42 - La panne de l'autocar

La route est mouillée. L'autocar vient de glisser dans un fossé, près d'une prairie. Ses roues arrière sont enterrées dans la boue. L'avant est resté sur la route. Le chauffeur Juan et un mécanicien, le Boutonneux, vont essayer de le sortir de là, avec l'aide des voyageurs. Mais il faut faire vite. La nuit est proche.

1. Le Boutonneux enfonçait sa pelle dans la terre. Il creusait derrière les roues, sous les côtés, puis il rejetait la boue. Il s'agenouilla dedans pour creuser avec ses mains. L'effort faisait briller ses yeux et couler la sueur sur son front.

Ernest, un voyageur, empoigna un pic* et traversa le fossé. Il arracha le gazon et les racines. Il trouva ce qu'il cherchait : des pierres. Il les souleva et les entassa sur l'herbe au bord du trou.

2. Juan enleva du sol quelques poteaux de la clôture de la prairie. Il en arracha huit, un sur deux, pour que le fil de fer barbelé* ne tombe pas. Il transporta les poteaux et il revint en arracher de nouveaux.

La lumière baissait de plus en plus et le crépuscule* s'installait dans la vallée.

Juan appuya le cric* contre un poteau, sous le rebord de la jante et il souleva un côté du car. A mesure que les roues s'élevaient, le Boutonneux emplissait le trou sous les pneus avec les cailloux.

Juan monta d'un nouveau cran, souleva un peu plus... Peu à peu un côté de l'autocar sortit de la boue.

Juan porta son cric de l'autre côté et monta la roue opposée*.

3. Deux voyageuses transportaient les cailloux pour emplir les trous, pendant qu'Ernest les enlevait du sol.

Juan luttait furieusement contre la nuit tombante. Son front luisait de sueur.

A genoux dans la boue, le Boutonneux entassait les cailloux sous les roues et enfin, l'autre côté du car sortit lui aussi de la boue.

— Soulevons-le le plus possible, dit Juan, pour n'avoir pas à recommencer. Il faudrait glisser les poteaux sous les roues.

4. Il faisait presque nuit, quand ils furent prêts.

— Et maintenant, commanda Juan, que tout le monde pousse au moment où je démarrerai. Si on peut avancer d'un mètre, tout ira bien.

Le Boutonneux jeta sa pelle.

— Allons-y, tout le monde! cria-t-il. Allons, dépêchons-nous un peu! Je prends le côté droit. Les femmes aussi. Faut que tout le monde pousse.

5. Le moteur démarra sans peine. Juan le laissa ronfler un instant. Il accéléra un petit peu.

Les roues mordirent*, glissèrent, puis mordirent pour de bon. L'autocar fit quelques mètres en se balançant sur le lit de pierres.

Enfin il grimpa sur la route. Il était sauvé!

John STEINBECK - Les naufragés de l'autocar, Gallimard.

LES MOTS.

Il empoigna un pic : Il saisit avec force son pic. Cet outil pointu, avec un manche, sert à creuser les sols durs. - **Le fil de fer barbelé :** Ce fil de fer est muni de pointes. Pourquoi ? - **Le crépuscule :** C'est la lumière de la fin du jour. - **Le cric :** Cet outil soulève une partie du véhicule et permet ainsi de changer une roue. - **La roue opposée :** Il s'agit de la roue placée de l'autre côté de l'autocar, sur le même essieu. - **Les roues mordirent :** Les roues n'ont pas glissé. Elles ont roulé sur les cailloux.

LES IDÉES.

1. Le Boutonneux creuse autour des roues. Pour quelle raison ?
2. Juan arrache quelques poteaux. Combien ? Pourquoi ?
3. A quoi servirent les cailloux ?
4. Juan et Le Boutonneux travaillent avec ardeur. Trouvez pour chacun d'eux une phrase qui le montre.
5. Tous les voyageurs aident au dépannage. Montrez-le.

LES TRAVAUX.

1. Remplacez le pronom *il* par le nom convenable.
— *Il* creuse avec ses mains dans la boue.
— *Il* trouve des pierres sous le gazon.
— *Il* transporte les poteaux vers l'autocar.
— Soulevé par le cric, *il* sortit de la boue.
— *Il* démarra facilement et ronfla.
2. Dictée préparée : Le paragraphe nº 5.



13 - Chez le boulanger

Ceux qui ont faim

Noirs dans la neige et dans la brume,
Au grand soupirail qui s'allume,
Leur dos en rond,
A genoux, cinq petits, misère !
Regardent le boulanger faire
Le lourd pain blond.

Ils voient le fort bras blanc qui tourne
La pâte grise et qui l'enfourne
Dans un trou clair.
Ils écoutent le bon pain cuire.
Le boulanger au gras sourire
Grogne un vieil air.

....

Quand, sous les poutres enfumées,
Chantent les croûtes parfumées
Et les grillons ;
Que ce trou chaud souffle la vie,
Ils ont leur âme si ravie
Sous leurs haillons,

Qu'ils disent comme une prière,
Repliés vers cette lumière
Du ciel rouvert,
Si fort qu'ils crèvent leur culotte
Et que leur chemise tremblote
Au vent d'hiver.

A. RIMBAUD
Œuvres complètes
Mercure de France



Les petiots

Ouvrez la porte
Aux petiots qui ont bien froid.
Les petiots claquent des dents.
Ohé ! ils vous écoutent !
S'il fait chaud là-dedans,
Bonnes gens,
Il fait froid sur la route.

Ouvrez la porte
Aux petiots qui ont bien faim.
Les petiots claquent des dents.
Ohé ! il faut qu'ils entrent !
Vous mangez là-dedans
Bonnes gens,
Eux n'ont rien dans le ventre.

Ouvrez la porte
Aux petiots qui ont sommeil.
Les petiots claquent des dents.
Ohé ! leur faut la grange !
Vous dormez là-dedans,
Bonnes gens,
Eux, les yeux leur démangent.

Jean RICHEPIN
La Chanson des Gueux - Fasquelle





43 - Touroutou ! Voilà le boulanger !

Il y a cinquante ans... Guillaume, le boulanger, livre le pain avec sa voiture à cheval. Il appuie sur sa trompe pour appeler ses clients : la petite Doudie, sa grand-mère et tout le village...

1. — Touroutou, touroutou..., disait la corne, sortez de vos maisons, voilà le boulanger !

Elle s'arrêtait un peu, le temps de souffler. Puis elle reprenait :

— Touroutou, touroutou... voilà Monsieur Guillaume. Voilà les pains, les miches, les tourtes* et les couronnes* ! Touroutou, touroutou, le son et la blanche farine ! Touroutou !...

2. Doudie traversa la cour et ouvrit la barrière. Sur la route, vers le bas du village, la voiture du boulanger montait la côte. La trompe sonnait et le cheval s'arrêtait de lui-même devant chaque demeure.

Monsieur Guillaume connaissait d'avance les désirs de sa clientèle. Il tendait une tourte ou un pain. Presque personne ne payait.

3. Monsieur Guillaume tirait alors une règle de bois où l'on voyait des coches* dessinées au couteau. Le client apportait une règle exactement semblable. Dès qu'il avait remis le pain, Monsieur Guillaume ajustait ensemble les deux règles et crac ! d'un seul coup de son couteau, il enlevait à chaque barre un petit éclat de bois.

— Voilà... disait-il, tout souriant, les bons comptes

font les bons amis, n'est-ce pas, Nanon, n'est-ce pas, Fanchette ?
— Bien sûr, Monsieur, répondaient les femmes. On n'a jamais eu d'erreur. On règlera le jour de la foire.
— Mais oui, mais oui, ne vous tracassez pas, disait le brave homme.

4. Le cheval avait compris. Il repartait de lui-même.
— Touroutou, touroutou..., appelait la trompe.

D'autres clients s'avançaient sur la route.
— Une couronne bien cuite, Monsieur Guillaume.
— Voilà, voilà, mes amis.

Les chiens venaient flairer la bonne odeur de miche et les poules étaient là qui ne perdaient pas une miette.

5. — Un beau pain de cinq livres, Monsieur Guillaume, dit grand-mère. Savez-vous que j'en ai manqué et que, sans ma voisine, j'aurais été bien en peine ?

Le boulanger choisit un pain doré.
— Je vous en aurais envoyé par le facteur, si j'avais su, dit-il.
— Voici un michon*, fillette, ajoute le boulanger, offrant à Doudie un pain minuscule*. Tu me diras s'il est bon.

Grand-maman règle son achat. Elle préfère ne pas avoir de coche et payer.
— Au revoir, Monsieur Guillaume. A la semaine prochaine.

Le cheval s'est remis en route...
— Touroutou, touroutou..., appelle la trompe sans se lasser et les gens, tout souriants, sortent des maisons.

Paule LAVERGNE - L'enfant sous les charmes, Gallimard.

LES MOTS.

Les tourtes : Ce sont de gros pains de forme ronde. On les appelle aussi : les tourteaux. - **Les couronnes :** C'est aussi un pain, de forme circulaire, mais vide au milieu. - **Des coches :** Des entailles. - **Un michon :** Un petit pain. - **Un pain minuscule :** Il est vraiment très petit.



LES IDÉES.

1. Comment le boulanger annonce-t-il son arrivée dans le village ?
2. Le cheval connaît bien sa route. Cherchez, puis copiez une phrase qui le montre.
3. Quand les clientes paient-elles leur pain ?
4. Les animaux aussi aiment le boulanger. Lesquels ? Pourquoi ?
5. Grand-maman paie comptant. Expliquez ce dernier mot.

LES TRAVAUX.

1. Relisez le paragraphe n° 1 en silence. Puis, de mémoire, reproduisez-le sur votre cahier.
2. Dictée préparée : Le paragraphe n° 2, jusqu'à : « Il tendait une tourte ou un pain ».

44 - Les quatre cricris de la boulangère

1. Mon ami Jacques entra un jour chez un boulanger...

Pendant qu'il attendait sa monnaie, un petit garçon de six ou sept ans, pauvrement mais proprement vêtu*, entra dans la boutique du boulanger.
— Madame, dit-il à la boulangère, maman m'envoie chercher un pain.

La boulangère tira de la case* aux miches de quatre livres le plus beau pain qu'elle y put trouver et le mit dans les bras du petit garçon.

2. — As-tu de l'argent? dit la boulangère à l'enfant.

Les yeux du petit garçon s'attristèrent.
— Non, madame, répondit-il en serrant plus fort sa miche contre sa blouse. Mais maman m'a dit qu'elle viendrait vous parler demain.
— Allons, dit la bonne boulangère, emporte ton pain, mon enfant.
— Merci, madame, dit le pauvre petit.

3. Mon ami Jacques venait de recevoir sa monnaie. Il s'apprêtait* à sortir. Il retrouva immobile derrière lui l'enfant au gros pain, qu'il croyait déjà bien loin.
— Qu'est-ce que tu fais donc là ? dit la boulangère au petit garçon, qu'elle aussi avait cru parti. Est-ce que tu n'es pas content de ton pain ?
— Oh ! si, madame, dit le petit, il est très beau.
— Eh bien, alors, va le porter à ta maman, mon ami. Si tu tardes, elle croira que tu t'es amusé en route, et tu seras grondé.

4. L'enfant ne parut pas avoir entendu. Quelque chose semblait attirer ailleurs toute son attention. La boulangère s'approcha de lui et lui donna amicalement une tape sur la joue :
— A quoi penses-tu, au lieu de te dépêcher ? lui dit-elle.
— Madame, dit le petit garçon, qu'est-ce qui chante donc ici ?
— On ne chante pas, répondit la boulangère.





— Si, dit le petit. Entendez-vous : Cuic, cuic, cuic, cuic, cri, cri, cri ?

5. La boulangère et mon ami Jacques prêtèrent* l'oreille. Ils n'entendirent rien, si ce n'est le refrain de quelques grillons, bêtes ordinaires des maisons où il y a des boulangers.

— C'est-il un petit oiseau, dit le petit bonhomme, ou bien le pain qui chante en cuisant, comme les pommes ?

— Mais non, petit nigaud, lui dit la boulangère, ce sont les grillons. Ils chantent dans le fournil, parce qu'on vient d'allumer le four et que la vue de la flamme les réjouit*.

P. J. STAHL - Contes et Récits, Hetzel.

LES MOTS.

Proprement vêtu : Il était habillé de vêtements propres. - **La case aux miches :** C'est l'endroit où la boulangère range les gros pains ronds. - **Il s'apprêtait à sortir :** Il se préparait à sortir. - **Ils prêtèrent l'oreille :** Ils écoutèrent. - **La flamme les réjouit :** Les grillons sont joyeux quand le boulanger allume son four.

LES IDÉES.

1. La boulangère donne-t-elle n'importe quel pain à l'enfant ? Pourquoi ?
2. L'enfant serre le pain contre sa blouse (paragraphe nº1). Pour quelle raison ?
3. « Maman a dit qu'elle viendra vous parler demain ». A votre avis, que dira-t-elle ?
4. Pourquoi l'enfant est-il resté dans la boulangerie ?
5. Savez-vous ce que l'on dit du cricri ?

LES TRAVAUX.

1. Recopiez les deux phrases suivantes en plaçant les mots en bon ordre :

- le beau pain - serrait - Le pauvre petit - contre sa blouse - garçon - de quatre livres.

- dans le fournil - le refrain - La boulangère et Jacques - des grillons - entendaient.

2. Dictée préparée : Le paragraphe nº 1, à partir de : « ... un petit garçon de six ou sept ans... » jusqu'à : « ...dans les bras du petit garçon ».

45 - Les quatre cricris de la boulangère (fin)

1. — Les grillons ! dit le petit garçon ; c'est-il ça qu'on appelle aussi des cricris ?
— Oui, lui répondit gentiment la boulangère.

Le visage du petit garçon s'anima*.
— Madame, dit-il en rougissant de la hardiesse* de sa demande, je serais bien content si vous vouliez me donner un cricri...
— Un cricri ! dit la boulangère en riant. Qu'est-ce que tu veux faire d'un cricri, mon cher petit ? Va, si je pouvais te donner tous ceux qui courent dans la maison, ce serait bientôt fait.

2. — O madame ! donnez-m'en un, rien qu'un seul, si vous voulez, dit l'enfant en joignant ses petites mains pâles par-dessus son gros pain. On m'a dit que les cricris, ça portait bonheur aux maisons. Et peut-être que, s'il y en avait un chez nous, maman, qui a tant de chagrin, ne pleurerait plus jamais.
— Et pourquoi pleure-t-elle, ta pauvre maman ? dit mon ami Jacques.
— A cause des factures*, monsieur, dit le petit. Mon papa est mort, et maman a beau travailler, nous ne pouvons pas toutes les payer.

Mon ami Jacques prit l'enfant, et avec l'enfant le pain, dans ses bras. Et je crois qu'il les embrassa tous les deux.

3. Cependant la boulangère, qui n'osait pas toucher elle-même les grillons, était descendue dans son fournil.

Elle en fit attraper quatre par son mari, qui les mit dans une boîte avec des trous sur le couvercle, pour qu'ils puissent respirer.

Puis elle donna la boîte au petit garçon, qui s'en alla tout joyeux.

4. Quand il fut parti, la boulangère et mon ami Jacques se donnèrent une bonne poignée de main.
— Pauvre bon petit ! dirent-ils ensemble.

La boulangère prit alors son livre de comptes*. Elle l'ouvrit à la page où était celui de la maman du petit garçon. Elle fit une grande barre sur cette page,



parce que le compte était long. Et elle écrivit au bas : **Payé.**

5. Pendant ce temps, mon ami Jacques avait mis dans un papier tout l'argent de ses poches. Il avait prié la boulangère de l'envoyer bien vite à la maman de l'enfant aux cricris, avec sa facture acquittée*... On donna le tout à un garçon boulanger, qui avait de grandes jambes, en lui recommandant d'aller vite.

L'enfant, avec son gros pain, ses quatre grillons et ses petites jambes, n'alla pas si vite que le garçon boulanger.

6. Quand il rentra, il trouva sa maman, pour la première fois depuis bien longtemps, un sourire de joie sur les lèvres.

Il crut que c'était l'arrivée de ses quatre petites bêtes noires qui avait fait ce miracle.

P. J. STAHL - Contes et Récits, Hetzel.



LES MOTS.

Il s'anima : Il devint beaucoup plus vivant ; ses yeux brillèrent ; ses joues rougirent. - **La hardiesse :** Le courage. - **Des factures :** Les commerçants écrivent sur les factures le prix des marchandises vendues. - **Son livre de comptes:** Dans ce cahier très épais, la boulangère inscrit les sommes que certains clients lui doivent. - **Sa facture acquittée:** Lorsque la facture est payée, on dit qu'elle est acquittée.

LES IDÉES.

1. Pour quelle raison l'enfant désire-t-il un cricri ? Cherchez, puis copiez la phrase qui la montre.
2. La maman du petit garçon pleure souvent. Pourquoi ?
3. Qui attrape les grillons ? Pourquoi ?
4. Que fait la boulangère après le départ de l'enfant ?
5. Et l'ami Jacques ?

LES TRAVAUX.

1. Dans les phrases suivantes, les sujets des verbes manquent. Complétez ces phrases à l'aide de la lecture.

— Le .... s'anima en parlant des grillons.
— Le .... mit quatre grillons dans une boîte.
— Après le départ du petit garçon, le .... et .... se serrèrent la la main.
— Avec ses grandes jambes, le .... arriva vite chez la pauvre maman.

2. A quels temps sont les verbes en italique ?

— Le grillon *s'appelle* aussi cricri.
— Le bambin *rougissait* en parlant à la boulangère.
— La maman ne *paiera* jamais sa facture.
— Elle *souriait* à l'arrivée de son jeune fils.

14 - A la ferme

Les bœufs

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs marqués de roux ;
La charrue est en bois d'érable,
L'aiguillon en branche de houx.

C'est par leurs soins qu'on voit la plaine
Verte l'hiver, jaune l'été ;
Ils gagnent dans une semaine
Plus d'argent qu'ils m'en ont coûté.

Les voyez-vous, les belles bêtes,
Creuser profond et tracer droit,
Bravant la pluie et les tempêtes,
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid.

Lorsque je fais halte pour boire,
Un brouillard sort de leurs naseaux,
Et je vois, sur leurs cornes noires
Se poser les petits oiseaux.

M. DUPONT

J'aime l'âne

J'aime l'âne si doux
Marchant le long des houx ;

Il prend garde aux abeilles
Et bouge ses oreilles ;

Il va près des fossés,
D'un petit pas cassé.

Il réfléchit toujours.
Ses yeux sont en velours.

Et il reste à l'étable,
Résigné, misérable.

Il a tant travaillé
Que ça vous fait pitié.

L'âne n'a pas eu d'orge,
Car le maître est trop pauvre.

Il a sucé la corde,
Puis il a dormi dans l'ombre...

Il est l'âne si doux
Marchant le long des houx.

Francis JAMES
De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du Soir
Mercure de France







46 - Le vilain petit canard

1. Une cane avait établi son nid et couvait ses œufs ; il lui tardait bien de voir ses petits éclore.

Enfin, les œufs commencèrent à crever les uns après les autres ; on entendait « pi-pip » : c'étaient les petits canards qui vivaient et tendaient leur cou au dehors.

« Rap-rap », dirent-ils ensuite en faisant tout le bruit qu'ils pouvaient.

— Etes-vous tous là ? demanda la mère. Non, le plus gros œuf n'a pas bougé : Dieu ! que cela dure longtemps ! J'en ai assez.

2. Mais le pauvre caneton qui était sorti du dernier œuf fut, pour sa laideur, mordu, poussé et bafoué*, non seulement par les canards, mais aussi par les poulets. Ses sœurs étaient méchantes avec lui, et répétaient continuellement : « Que ce serait bienfait si le chat t'emportait, vilaine créature ! » Et la mère disait : « Je voudrais que tu fusses bien loin. » Les canards le mordaient, les poulets le battaient, et la bonne qui donnait à manger aux bêtes le repoussait du pied.

Alors il se sauva et prit son vol par-dessus la haie.

Le vilain petit canard passe l'automne et l'hiver à voyager et partout on se moque de lui, à cause de sa laideur.

3. Mais le printemps revint. Il se trouva dans un grand jardin où les pommiers étaient en pleine floraison, où le sureau répandait son parfum et

penchait ses longues branches vertes jusqu'aux fossés. Comme tout était beau à cet endroit! Comme tout respirait le printemps!

Et des profondeurs du bois sortirent trois cygnes blancs magnifiques. Ils battaient des ailes, et se posèrent sur l'eau. Le caneton connaissait ces beaux oiseaux ; il fut saisi d'une grande tristesse.

— Je veux aller les trouver, ces oiseaux royaux*. Ils me tueront, pour avoir osé, moi, si vilain, m'approcher d'eux. Mais cela m'est égal. Mieux vaut être tué par eux que d'être mordu par les canards, battu par les poules, poussé du pied par la fille de basse-cour.

4. Il s'élança dans l'eau et nagea à la rencontre des cygnes. Ceux-ci l'aperçurent et se précipitèrent vers lui, les plumes soulevées.

— Tuez-moi, dit le pauvre animal. Et, penchant la tête vers la surface de l'eau, il attendit la mort.

Mais que vit-il dans l'eau transparente ? Il vit sa propre image. Ce n'était plus un oiseau mal fait, d'un gris noir, vilain et dégoûtant. Il était lui-même un cygne!

Il n'y a pas de mal à être né dans une basse-cour lorsqu'on sort d'un œuf de cygne.

5. Maintenant il se sentait heureux de toutes ses souffrances et de tous ses chagrins. Maintenant pour la première fois, il goûtait tout son bonheur en voyant la magnificence* qui l'entourait. Et les grands cygnes nageaient autour de lui et le caressaient de leur bec.

De petits enfants vinrent au jardin et jetèrent du pain et du grain dans l'eau. Le plus petit d'entre eux s'écria : « En voilà un nouveau! » Et ils dirent tous : « Le nouveau est le plus beau! Qu'il est jeune! Qu'il est superbe! » Et les vieux cygnes s'inclinèrent devant lui. Alors ses plumes se gonflèrent, son cou élancé se dressa, et il s'écria de tout son cœur : « Comment aurais-je pu rêver tant de bonheur, pendant que je n'étais qu'un vilain petit canard ?»

ANDERSEN - Contes, M.D.I.

LES MOTS.

Bafoué : ridiculisé. Tous se moquent méchamment de lui. - **Ces oiseaux royaux :** les cygnes sont des oiseaux majestueux. - **La magnificence :** tout, autour de lui, est d'une grande beauté.

LES IDÉES.

1. Le vilain petit canard se défend-il ? Que préfère-t-il faire ? 2. Pourquoi, au printemps, est-il triste à la vue des trois cygnes ? 3. Le vilain petit canard est courageux. Montrez-le. 4. Pourquoi les cygnes se précipitent-ils vers lui ? Mais que croit le vilain petit canard ? 5. Pourquoi est-il si heureux après avoir été malheureux ?

LES TRAVAUX.

1. Le vilain petit canard dit : « Mieux vaut être *tué* par eux que d'être *mordu* par les canards, *battu* par les poules, *poussé* du pied par la fille de basse-cour. » Recopiez cette phrase en faisant parler : une poule, deux canards, deux poules (attention aux accords).

47 - Le cheval blessé

Le petit Folco est bien triste. Depuis quelques jours, son ami, le magnifique cheval Crin-Blanc, s'est sauvé de la ferme. Il a rejoint les chevaux sauvages pour galoper avec eux en liberté. Un matin Crin-Blanc revient...



1. Folco prit dans ses bras la tête de son ami. Il la serra contre sa poitrine. Il était si ému que des larmes de joie lui montaient aux yeux. Son petit frère s'approcha à son tour.
— Il est revenu... et tout seul! répétait Folco, les deux bras au cou de son cheval. Il a traversé tout le marais*. Il a retrouvé le chemin.
— Qu'est-ce qui se passe? demanda le grand-père.

2. — C'est Crin-Blanc..., cria le petit. Crin-Blanc qui est revenu. Il est là. Viens le voir, grand-père!...

Toute la maison était sens dessus dessous*. Devant le feu, les rôties de pain brûlaient. Le chat se servait tout seul, lapant* à même le pot à lait.

Devant la porte, Folco et son petit frère n'en finissaient plus de s'émerveiller.

3. Ce n'est qu'au bout d'un moment, en voyant Crin-Blanc allonger le cou pour lécher sa jambe, que Folco s'aperçut que le cheval était blessé. Le sang gouttait encore d'une longue blessure ouverte jusqu'au paturon*.
— Vite, il faut le soigner. Tu t'es battu, Crin-Blanc... Tu t'es battu avec les autres chevaux, et tu as été blessé. C'est pour cela que tu es revenu. Viens...

Crin-Blanc se laissa docilement conduire dans le petit enclos. Folco ne prit même pas la peine de fermer la barrière.

4. Vite, il fallait panser* la plaie.

Le garçon courut chercher un seau et le rapporta rempli d'eau. Puis, déchirant un pan de sa vieille chemise, il commença d'éponger la blessure.
— Donne ta jambe!...

Crin-Blanc se laissait faire. Il plia le genou. Folco lui tenait à deux mains le sabot.



— Là... mets ta jambe dans le seau. Ce sera plus commode. Et ne bouge pas...

5. Accroupis au pied du cheval, les deux enfants nettoyèrent délicatement la plaie. Elle était profonde, toute salie de graviers et de terre que Crin-Blanc avait fait voler à coups de sabot.

— Là. Voilà qui est bien, dit Folco.

Il baigna encore longuement la jambe toute brûlante de fièvre*. Puis, avec un torchon bien blanc que le petit frère était allé chercher, il enroula un pansement qu'il attacha avec une ficelle.

6. Crin-Blanc fit entendre un hennissement joyeux.

— Tu vois, il est content..., dit Folco au petit. Et cette fois, il ne s'en ira plus. Je vais lui donner une bonne brassée de foin.

René GUILLOT - Crin-Blanc, Hachette.

LES MOTS.

Le marais : C'est un terrain toujours recouvert par les eaux. - **Sens dessus dessous :** En désordre. - **Lapant à même le pot à lait :** Le chat trempait sa langue dans le pot à lait pour boire.- **Au paturon :** La patte est ouverte jusqu'en bas. Le paturon se trouve au-dessus du sabot. - **Panser la plaie :** Il fallait laver la blessure et poser un pansement. - **La fièvre :** La température du corps du cheval augmente parce qu'il est blessé.

LES IDÉES.

1. Folco aime Crin-Blanc comme un ami. Montrez-le. (paragraphe n° 1).
2. Pourquoi laisse-t-on boire le chat dans le pot à lait ?
3. Crin-Blanc est blessé. Pour quelle raison ?
4. La plaie est-elle très sale ? Montrez-le.
5. Crin-Blanc est heureux des soins des deux enfants. Cherchez, puis copiez une phrase qui le montre.

LES TRAVAUX.

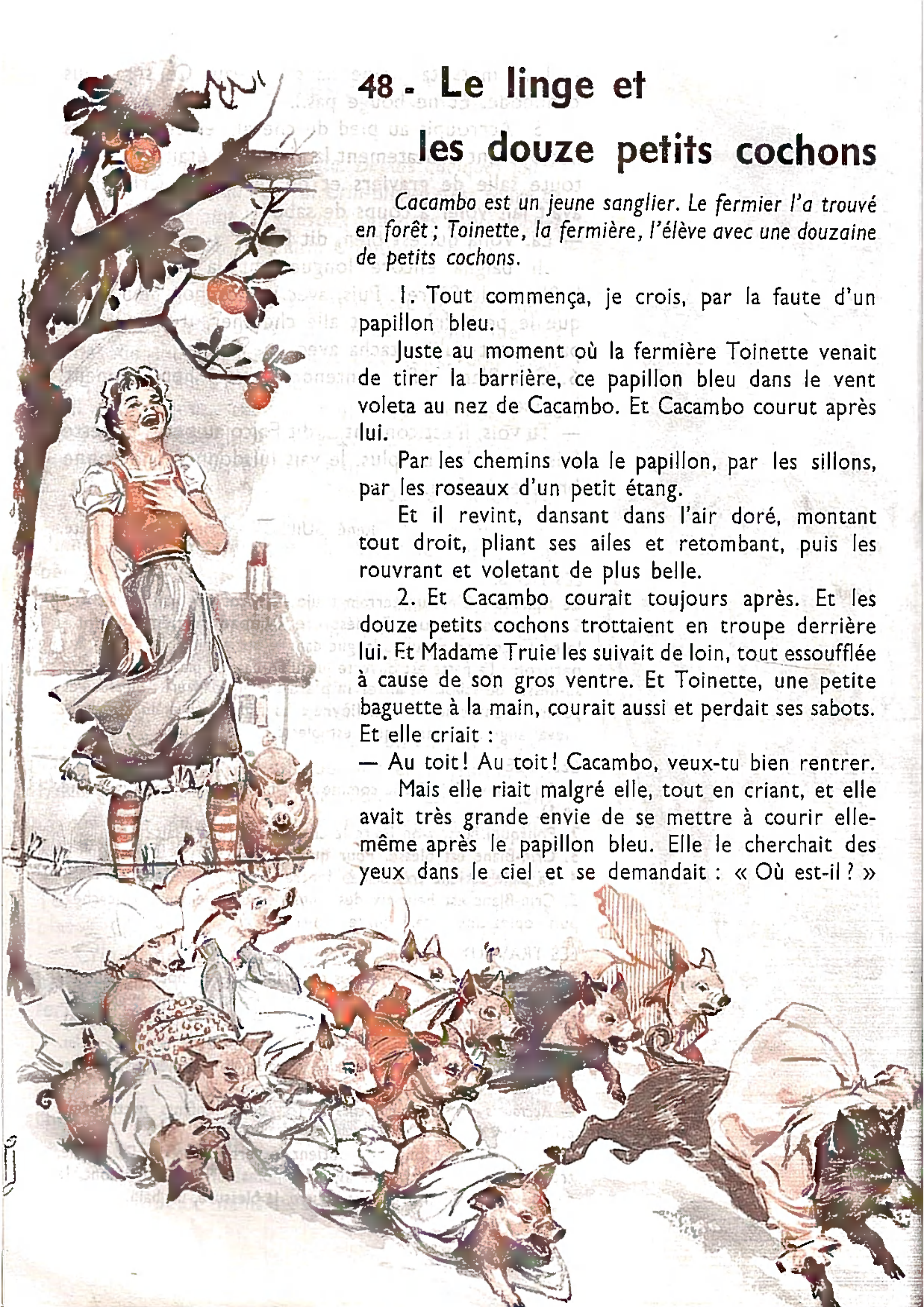
1. Copiez les phrases suivantes en changeant les mots en italique. (Exemple : Le chat se servait tout seul, lapant à même le *pot à lait*. Le chat se servait tout seul, lapant à même une assiette de soupe).

— Crin-Blanc se laissa *docilement* conduire dans *le petit enclos*.

— Déchirant *un pan de sa vieille chemise*, il commença *d'éponger* la blessure.

— *Accroupis au pied du cheval*, les deux enfants nettoyèrent *délicatement* la plaie.

2. Avec le nom éponge, on obtient le verbe éponger. De même, trouvez des verbes formés avec les noms suivants : un mont, le repos, un galop, un bras, une goutte, la blessure, un bain.



48 - Le linge et les douze petits cochons

Cacambo est un jeune sanglier. Le fermier l'a trouvé en forêt ; Toinette, la fermière, l'élève avec une douzaine de petits cochons.

1. Tout commença, je crois, par la faute d'un papillon bleu.

Juste au moment où la fermière Toinette venait de tirer la barrière, ce papillon bleu dans le vent voleta au nez de Cacambo. Et Cacambo courut après lui.

Par les chemins vola le papillon, par les sillons, par les roseaux d'un petit étang.

Et il revint, dansant dans l'air doré, montant tout droit, pliant ses ailes et retombant, puis les rouvrant et voletant de plus belle.

2. Et Cacambo courait toujours après. Et les douze petits cochons trottaient en troupe derrière lui. Et Madame Truie les suivait de loin, tout essoufflée à cause de son gros ventre. Et Toinette, une petite baguette à la main, courait aussi et perdait ses sabots. Et elle criait :

— Au toit ! Au toit ! Cacambo, veux-tu bien rentrer.

Mais elle riait malgré elle, tout en criant, et elle avait très grande envie de se mettre à courir elle-même après le papillon bleu. Elle le cherchait des yeux dans le ciel et se demandait : « Où est-il ? »

3. — Petits ! Petits ! criait Toinette.
— Petits ! Petits ! grognait Madame Truie.

Quelques-uns s'arrêtaient, une seconde, en dressant leurs longues oreilles. Leurs yeux bleus, par-dessous, brillaient d'une petite lueur moqueuse. Et tout à coup, comme Madame Truie et Toinette approchaient, ils faisaient un saut en arrière et se sauvaient en poussant de grands cris, comme ça :
— Ouinhiii ! Ouinhiiiii !

4. Les revoilà dans le chemin. Les revoilà par les sillons. Les voilà maintenant qui reviennent, qui galopent dans le verger.

Il y a du linge qui sèche, tendu très bas sur une corde entre deux pommiers du verger.

On entend dans la cour de la ferme le chien Fidèle qui aboie.

Cacambo a fait un crochet. Il court droit sur le linge qui sèche, il passe dessous. Tous les petits cochons le suivent.

Et Toinette se frotte les yeux. Et tout à coup elle rit, elle rit, à en perdre la respiration.

5. Il n'y a plus de linge sur la corde. Le linge galope et caracole* sur le dos des petits cochons.

Cacambo a une camisole* rose, une collerette* rose autour du cou. Grillon, le cochon roux, a fourré ses deux pattes dans les jambes d'un pantalon. Et tous ainsi, l'un habillé d'un caraco*, l'autre d'une chemise de Toinette, un autre encore d'un gilet de flanelle, ils courent, ils dansent, ils culbutent...

Maurice GÉNEVOIX - L'hirondelle qui fit le printemps, Flammarion.

LES MOTS.

Le linge caracole : Les petits cochons font des cercles et des courbettes en marchant. On dit qu'ils caracolent. Habituellement, ce sont les chevaux qui caracolent dans les cirques. - **Une camisole :** Ce vêtement de femme est court et il porte des manches. - **Une collerette :** C'est un col de dentelle. - **Un caraco :** C'est une sorte de corsage que les femmes portent à la campagne.

LES IDÉES.

1. Pour quelle raison Cacambo se met-il à courir ?
2. La fermière est-elle en colère ?
3. Les petits cochons jouent à s'arrêter, puis à repartir. Trouvez un détail qui le montre (paragraphe n° 3).
4. Cacambo arrive dans le verger. Puis il fait un crochet. Pourquoi ?
5. Les cochons ont pu arracher le linge en passant sous la corde. Pour quelle raison ?

LES TRAVAUX.

1. Copiez le texte suivant en plaçant les phrases en bon ordre.
Toinette éclate de rire. Les douze petits cochons, et Madame Truie, et Toinette, trottent derrière le sanglier. La troupe de cochons s'habille en passant sous la corde à linge. Par les chemins et par les sillons, Cacambo court après le papillon bleu. Fidèle, le chien, aboie dans la cour de la ferme.
2. Dictée préparée : Le paragraphe n° 5.

15 - Le village

Petit village

Petit village au bord des bois,
Petit village au bord des plaines,
Parmi les pommiers, non loin des grands chênes
Lorsque j'aperçois
Le coq et la croix
De ton clocher d'ardoises grises,
De ton clocher fin,
A travers ormes et sapins,
D'étranges musiques me grisent ;
Je vois des yeux dans le ciel étoilé :
Là je suis né...

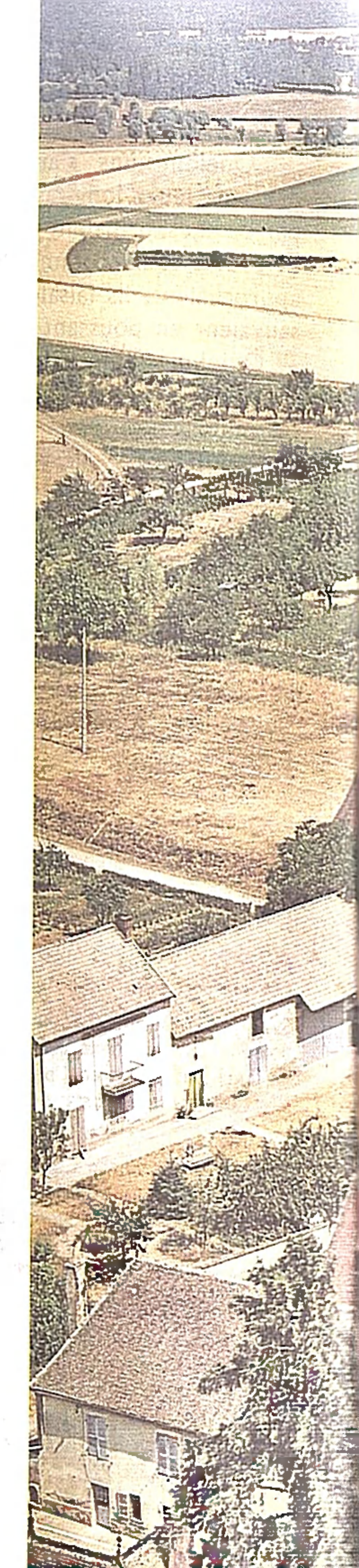
Petit village au bord des champs,
Petit village entre les haies,
Tour à tour paré de fleurs et de baies,
Lorsque les doux chants
De ton frais printemps,
Quand l'odeur de tes violettes,
De tes blancs muguets
Pénètrent mon cœur inquiet,
J'oublie et tumulte et tempêtes ;
J'entends des voix dans le soir parfumé :
Là j'ai semé...

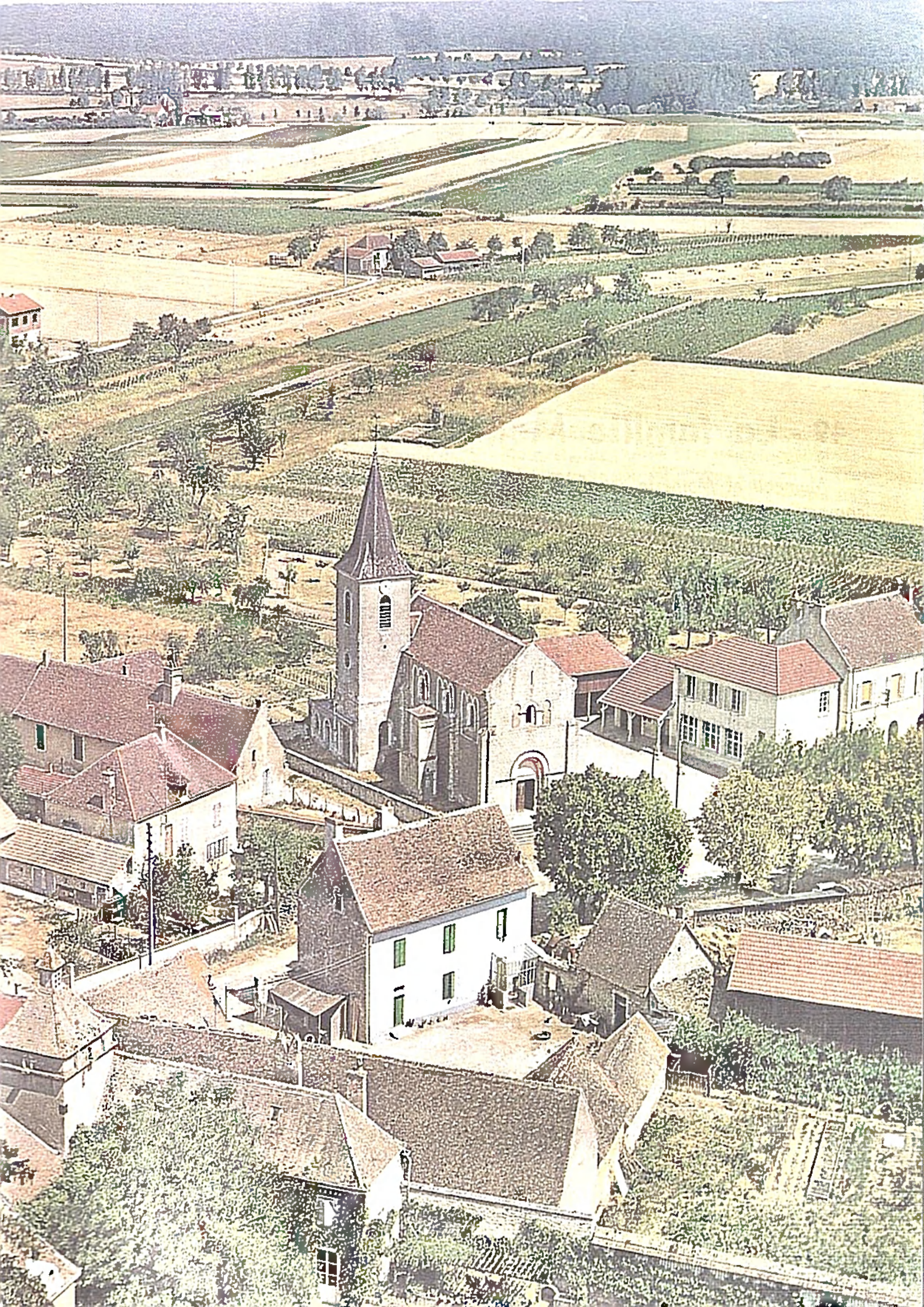
Philéas LEBESGUE
La chanson de Margot
Malfère

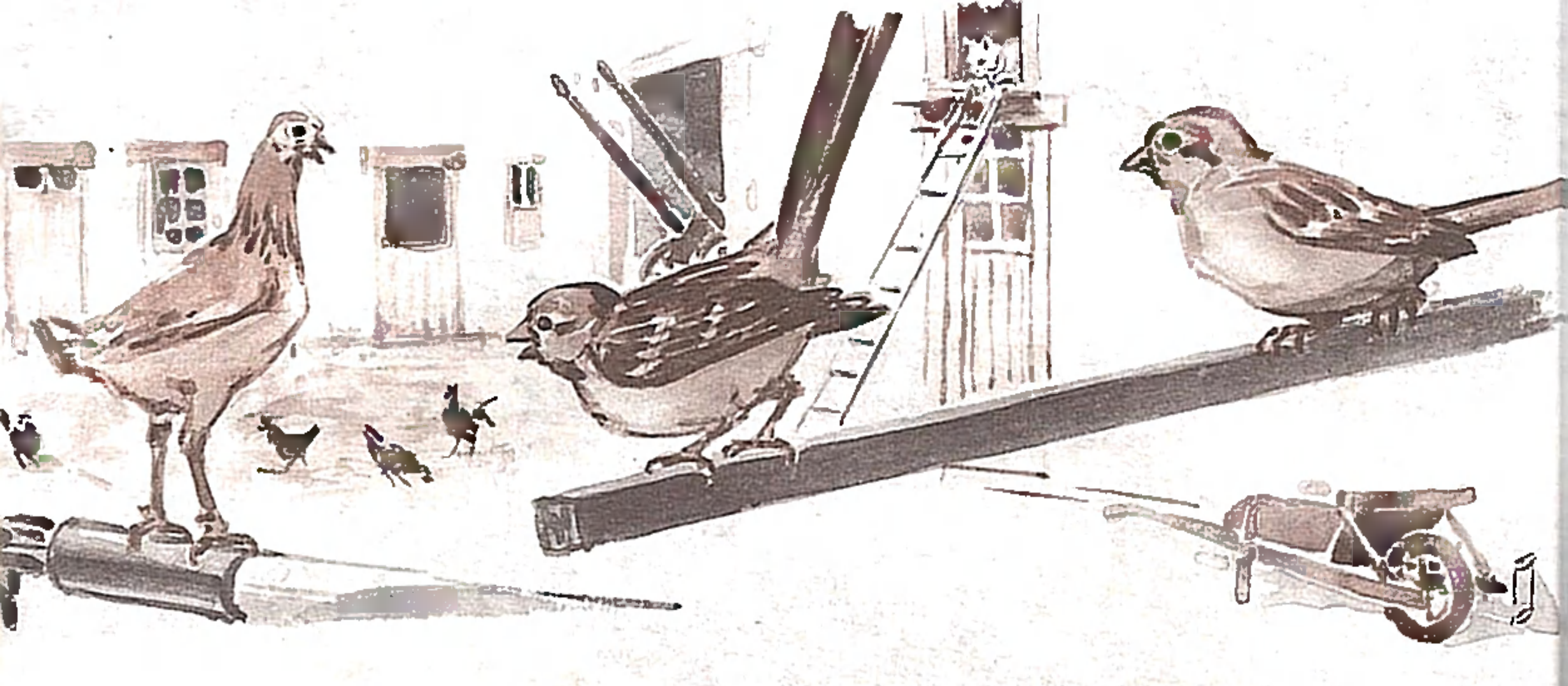
Le village

Le village est au fond de la vallée. En haut
De la route qui tourne au penchant du coteau
On l'aperçoit qui rêve au milieu des prairies,
Et regarde courir dans ses rives fleuries
La rivière d'argent qu'enjambe le vieux pont.
Voici la ferme, un puits, l'église... Des pigeons
Traversent brusquement le ciel et, de leurs ailes,
Jettent sur les toits d'or l'ombre volante et frêle.

Emile HENRIOT - Aquarelles Emile Paul







49 - La famille Moineau arrive au village

Moineau et Moinette sont des moineaux de Paris. Ils sont venus en vacances à la campagne avec leurs fils Piou et Fiou.

1. Nos moineaux parcourent le village pour y trouver un gîte*. Fiou commençait à se plaindre de la fatigue. Ses parents décidèrent de le laisser avec Piou sur le bord d'une gouttière et d'aller seuls explorer* les jardins et les cours.

2. Moinette fut tentée* par un grand hangar où les machines agricoles voisinaient avec les tombereaux. Mais hélas! il n'était pas clos*. Son toit reposait sur des piliers. Les chouettes pouvaient le visiter à leur guise.

Ils découvrirent, dans une cour de ferme, un pigeonnier qui aurait bien fait leur affaire ; il paraissait vide.

— Il l'est en effet, leur dit un poulet, mais je vous préviens que les chats y vont chasser la souris.

Ils renoncèrent donc au pigeonnier.

3. Comme ils avaient rejoint leurs enfants et se reposaient un instant, ils eurent la surprise et la joie de voir venir à eux deux moineaux, qu'ils accueillirent comme des amis et comme des sauveurs.

— Nous arrivons de Paris, leur expliqua Moineau père et nous cherchons un logement pour la nuit. Où habitez-vous ?

Les deux villageois répondirent avec froideur qu'ils avaient un nid, dans un trou de muraille, où il n'y avait de place que pour eux.

— Ah! Indiquez-nous un logis près du vôtre, gazouilla Moinette.

— Il n'y en a pas, déclara le plus gros moineau, d'un ton bourru*. Mais il n'en manque pas ailleurs! Il y a des toits percés, des cheminées bouchées, des greniers ouverts. Tenez : à la sortie du village, vous verrez un château avec son parc entouré de murs. Vous y trouverez ce qu'il vous faut.

4. Les Parisiens eurent vite fait de voler jusqu'au château. Moineau et Moinette en inspectèrent les toits d'ardoises, les cheminées et les fenêtres. Ils ne trouvèrent

aucun abri. Les murs du parc étaient en bon état, n'offrant pas la moindre fissure. Mais à l'extrémité de la propriété, apparut, sous les hauts feuillages, un petit pavillon. La fenêtre en était vermoulue* et l'un de ses carreaux manquait.

5. Moineau père franchit prudemment la fenêtre. Il se trouva dans une petite pièce couverte de feuilles mortes et meublée d'une seule chaise de fer à demi rouillée. Il appela aussitôt Moinette et les enfants.

— Nous sommes sauvés, pépia-t-il joyeusement. C'est un vrai palais !

Charles VILDRAC - Les lunettes du lion, Bourrelier.

LES MOTS.

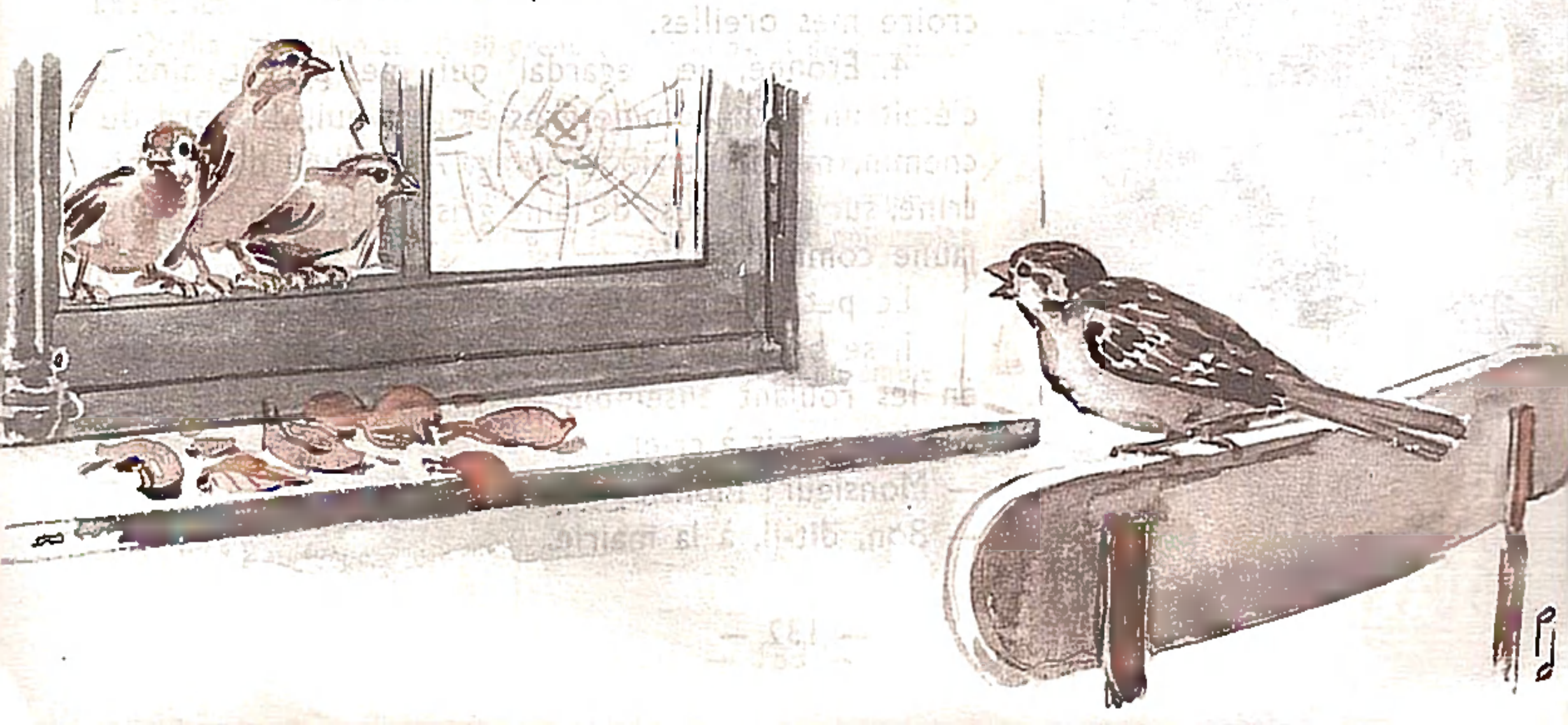
Un gîte : Les moineaux cherchent un endroit pour se coucher. - **Explorer les jardins :** Ils fouillent les jardins et les cours pour y découvrir un nid abandonné. - **Moinette fut tentée :** Le grand hangar plaisait beaucoup à Moinette. - **Il n'était pas clos :** Il n'était pas fermé, entouré par des murs. - **Un ton bourru:** La voix du gros moineau est rude, peu aimable. - **La fenêtre était vermoulue :** Le bois de la fenêtre était mangé, percé par des vers.

LES IDÉES.

1. Les parents examinent seuls les jardins et les cours. Pour quelle raison ?
2. Moinette craint les chouettes. Pourquoi ?
3. Les deux moineaux villageois ne sont pas aimables. Cherchez deux mots qui le montrent.
4. Les Parisiens ne trouvent d'abord aucun abri au château. Montrez-le.
5. « C'est un vrai palais ! », dit Moineau père. Expliquez cette phrase amusante.

LES TRAVAUX.

1. Complétez les phrases suivantes en utilisant seulement quatre verbes de cette liste :
parcourent, se plaignent, découvrent, gazouillent, inspectent.
Pour trouver un abri, Moineau et Moinette .... tout le village.
Ils .... quelques kilomètres en volant.
Les moineaux villageois .... : ils n'aiment pas être dérangés.
Tout d'abord, ils ne .... pas de nid au château.
2. Dessinez les animaux dont on parle dans la lecture : le moineau, la chouette, le chat, le poulet, la souris.



50 - Le garde champêtre, l'enfant et les fourmis

Il fait chaud. Un jeune garçon s'est endormi dans un bois, au pied d'un arbre.

1. Je fus réveillé par une douleur assez vive* au cou. J'y portai la main, et je pris une grosse fourmi. En même temps je sentis une autre piqûre à la jambe, puis une autre à la poitrine, puis d'autres dans toutes les parties du corps. Je me déshabillai vivement, et ayant secoué mes vêtements, j'en fis tomber toute une fourmilière*.

Mais je ne fus pas pour cela guéri des piqûres que ces maudites* bêtes m'avaient faites. Naturellement, plus je me grattai, plus la douleur augmenta.

2. Du haut de la côte, j'aperçus devant moi une petite rivière qui serpentait* au milieu de bouquets d'arbres. En dix minutes, j'arrivai sur les bords. En quelques secondes, je fus déshabillé, et je me jetai à l'eau.

Je serais resté là plusieurs heures, tant le froid de l'eau m'était agréable.

3. Tout à coup je m'entendis appeler par une voix partant de l'endroit où j'avais laissé mes vêtements.

— Ah! brigand, je te prends à te baigner là! Eh bien, tu viendras chercher tes habits à la mairie.

Mes habits! mes habits à la mairie! c'est-à-dire mes habits d'un côté et moi de l'autre; je n'en pouvais croire mes oreilles.

4. Etonné, je regardai qui me parlait ainsi : c'était un petit homme gros et gras qui, du bord du chemin, me montrait le poing. Au milieu de sa poitrine, sur une blouse de laine grise, brillait une plaque jaune comme de l'or.

Le petit homme ne perdait pas son temps.

Il se baissa, fit un paquet de mes pauvres habits en les roulant ensemble.

Je me mis à crier :

— Monsieur! Monsieur!

— Bon, dit-il, à la mairie.

5. Je voulus sortir de l'eau, courir après lui, le supplier. La peur de la plaque jaune m'arrêta : un garde champêtre! Un homme qui peut vous mener en prison!

Son paquet était fait. Il le mit sous son bras et de l'autre me menaçant encore :

— Tu t'expliqueras à la mairie, dit-il.

Et il s'éloigna.

6. Je restai si ahuri*, que j'en oubliai de faire les mouvements nécessaires pour me tenir sur l'eau. Naturellement je coulai au fond.

Revenu bientôt à la surface, je gagnai tout honteux le bord et je me cachai dans une touffe de roseaux. Leurs longues feuilles se recourbèrent au-dessus de moi. Je me trouvai à l'abri des regards et des recherches.

Heureusement, des bohémiens arrivent au bord de la rivière. Ils prêtent au jeune garçon un pantalon et une blouse.

Hector MALOT - Romain Kalbris, Flammarion.



LES MOTS.

Une douleur assez vive : Une douleur assez forte. Quel est le contraire ? - **Une fourmilière :** Toutes les fourmis sont sorties de leur nid pour se promener sur l'enfant. - **Ces maudites bêtes :** Ces mauvaises bêtes. - **La rivière serpentait :** Elle allait en tournant, comme le corps d'un serpent qui avance sur le sol. - **Ahuri :** Le pauvre enfant est très étonné ; il ne sait plus que faire.

LES IDÉES.

1. Quelle précaution aurait dû prendre l'enfant avant de s'allonger au pied de cet arbre ?
2. Pourquoi décide-t-il de se baigner dans la rivière ?
3. Le garde champêtre est mécontent. Pour quelle raison ?
4. Comment l'enfant sait-il qu'il s'agit bien d'un garde champêtre ?
5. Ce garçon est vraiment étonné et apeuré. Cherchez, puis copiez une phrase qui le montre.

LES TRAVAUX.

1. Copiez le paragraphe nº 4 jusqu'à : « en les roulant ensemble ». Soulignez les adjectifs qualificatifs.
2. Cherchez dans le paragraphe nº 5 :
— un verbe au présent,
— un verbe à l'imparfait,
— un verbe au futur.



51 - Le village des jouets

Vous connaissez déjà Pinokio, le pantin vivant. Pinokio a tort de fréquenter un jeune vaurien s'appelant Lumignon. Un jour, le paresseux Lumignon emmène Pinokio au village des jouets.

1. Ce pays ne ressemblait à aucun autre pays du monde. Toute la population était composée d'enfants.

Dans les rues, une joie, un vacarme, un tintamarre* à rendre fou.

Partout, c'étaient des bandes de mauvais drôles*. Les uns lançaient des flèches avec des arcs, d'autres jouaient à la balle. Les uns allaient à bicyclette, les autres sur des chevaux de bois, d'autres jouaient à colin-maillard. Quelques-uns faisaient la course, d'autres chantaient, faisaient des sauts périlleux* ou s'amusaient à marcher sur les mains, les jambes en l'air. Il en était qui jouaient au cerceau, tandis que d'autres se promenaient vêtus en généraux, avec un chapeau de papier, à la tête d'un escadron* de carton.

2. Sur toutes les places, on voyait des petits théâtres en planches remplis d'enfants du matin au soir. Sur les murs des maisons, on lisait partout des inscriptions au charbon dans le genre de celles-ci :

VIVE LES JOUAIS!
NOUS VOULONS PLUS DES COLS!
ABA LARIDE METIKE!

3. Dès qu'ils furent dans le village, Pinokio et

Lumignon se mêlèrent vite à la foule. En quelques instants on fit connaissance et l'on devint amis. La joie était générale. En promenades continuelles et en amusements variés, les heures, les jours et les semaines passaient avec rapidité.

— Ah! quelle belle existence! disait Pinokio à Lumignon.

— Tu vois donc que j'avais bien raison! répondait ce dernier. Et quand je pense que tu t'étais mis dans la tête de perdre ton temps à étudier!

— C'est vrai, Lumignon. Eh bien! sais-tu ce que le maître me disait toujours en parlant de toi? « Ne fréquente pas ce fripon de Lumignon, car Lumignon est un mauvais camarade et il ne peut que te conseiller de faire le mal! »

4. Il y avait déjà cinq mois que durait cette vie, sans qu'il fût jamais question de livres ni d'école.

Mais un beau matin, Pinokio, en se réveillant, eut une très mauvaise surprise qui le mit, avec raison, de bien mauvaise humeur.

Et quelle fut cette surprise? Je vais vous le dire, mes chers petits lecteurs.

La surprise fut que Pinokio, en se réveillant, se mit tout naturellement à se gratter la tête. Et en se grattant la tête, il s'aperçut...

Devinez un peu ce dont s'aperçut Pinokio?

5. Il s'aperçut, avec une stupeur effrayante*, que ses oreilles avaient allongé de plus d'une main.

Vite, il courut chercher un miroir pour se regarder. Ne trouvant pas de miroir, il emplit d'eau une cuvette. Et, se regardant, il vit ce qu'il aurait voulu ne jamais voir : son image ornée d'une magnifique paire d'oreilles d'âne!

D'après Carlo COLLODI - Les aventures de Pinokio, M.D.I. (Jeunesse Sélection).

LES MOTS.

Un vacarme, un tintamarre : Un grand bruit. - **De mauvais drôles :** De mauvais garçons. - **Un saut périlleux :** C'est une cabriole faite en se retournant pendant un saut. - **Un escadron:** C'est une troupe de soldats à cheval. - **Une stupeur effrayante:** Pinokio est très étonné; de plus il a très peur. La frayeur est une forte peur.

LES IDÉES.

1° A votre avis, pourquoi Lumignon emmène-t-il Pinokio au village des jouets? 2° De mémoire, retrouvez les jouets ou jeux cités dans le paragraphe n° 1. 3° Recopiez, en corrigeant les fautes, les inscriptions du paragraphe n° 2. 4° « Quelle belle existence! », disait Pinokio. Etes-vous d'accord avec lui? Pourquoi? 5° Maintenant Pinokio a des oreilles d'âne. Pour quelle raison?

LES TRAVAUX.

1. Copiez les phrases suivantes en les mettant dans l'ordre exact : Soudain il touche ses oreilles. Et Pinokio voit de magnifiques oreilles d'âne. Un beau matin, Pinokio se réveille. Il cherche un miroir dans la pièce. Il se met à se gratter la tête. Vite, il emplit d'eau une cuvette.

2. Dictée préparée : Le paragraphe n° 1 jusqu'à : « balle ».



16 - A la poste

Dix heures ! C'est l'heure du facteur !

Colette NAST
Bras dessus - Bras dessous
Delachaux - Niestlé



Dix heures !
C'est l'heure !
du facteur !
Quel bonheur !

On court au-devant de lui
Pour lui dire merci.
Vous comprenez : c'est un ami.
Il apporte des nouvelles
Des parents que l'on chérit
Et des cartes postales si belles,
De tous les pays.

Dix heures !
C'est l'heure !
du facteur !
Quelle bonne heure !

Le facteur

Il s'en vient, d'un pas régulier,
Tout seul, traînant ses gros souliers.

Il s'en vient par la route claire.
Ses souliers sont blancs de poussière.

Par les sentiers, sur le gazon,
Il disparaît dans les maisons.

Il porte (sait-il ce qu'il porte ?)
Les nouvelles de porte en porte.

Il a grand chaud ; c'est un bon vieux...
Le soleil lui fait mal aux yeux.

Et, vidant son sac à mystères,
Il s'en va sur la route claire...

H. SPIERS
Simplement
Kunding



52 - Le téléphone, le singe et la T.S.F.

Makoko est un jeune singe. L'oncle Jean, le directeur de l'usine, l'a ramené d'Afrique. Curieux, Makoko visite les bureaux de l'usine.

1. La sonnerie du téléphone venait justement de résonner dans le bureau. Makoko pénétra dans la salle. Il vit un employé décrocher le récepteur*, l'appliquer* à son oreille, puis parler comme s'il avait devant lui un autre homme.

— « Bon ! pensa Makoko, ce n'est pas difficile d'écouter de la sorte ! »

2. Cinq minutes plus tard, la sonnerie retentit* de nouveau. Il se précipita vers l'appareil. Devant les employés amusés, il décrocha le récepteur, il le colla à son oreille.

— Allo ! Allo !... faisait une voix lontaine. Allo !... Je vous téléphone de la Banque de France... Je voudrais parler au chef comptable* de l'usine...

Makoko roulait des yeux étonnés et faisait des grimaces. Il lui échappa un petit cri de surprise qui ressemblait à un éternuement. Et la voix lointaine de continuer, sur un ton* fort impatient :

— Vous êtes enrhumé, monsieur ! Alors, soignez-vous, car cela pourrait vous rendre encore plus sourd que vous ne l'êtes. Oui ou non, voulez-vous répondre ?... Et d'abord, à qui ai-je l'honneur de parler ?

— M'vtt ! fit Makoko.

3. Le chef comptable repoussa enfin Makoko. Il saisit le récepteur et commença par présenter des excuses à l'employé de la Banque de France.

Les jours suivants, Makoko ne manquait pas d'accourir lorsque retentissait la sonnerie. Mais les employés ne le laissaient plus écouter. Ils durent même l'éloigner des appareils téléphoniques : car il décrochait le récepteur et sonnait pour demander la communication*.

4. Le directeur de l'usine avait aussi un poste de T.S.F. Chaque soir, on écoutait des concerts ; on entendait annoncer les dernières nouvelles du jour.

Le chien Brutus et le chat Bricadour écoutaient





sagement. Mais Makoko ne pouvait tenir en place. Il imitait, de loin, les gestes de l'oncle Jean qui tournait un bouton.

N'ayant point de bouton à tourner, Makoko tortillait une oreille de Brutus jusqu'à lui faire mal. Le brave chien ne se fâchait pas. Il secouait seulement la tête lorsque la douleur devenait un peu trop vive.
— Doucement ! faisait-il, doucement, petit camarade ! Ce n'est pas mon oreille qui te fera entendre la voix des « hommes cachés » !

5. Makoko lâchait parfois l'oreille du chien. Mais il lui arrivait alors d'attraper la queue du chat. Un rapide coup de griffe lui rappelait que la queue du chat n'était pas un appareil de T.S.F. et qu'il ne fallait pas y toucher.

A la fin, Makoko s'approchait de l'oncle Jean et lui sautait sur l'épaule.

Ernest PÉROCHON - Le livre des quatre saisons, Delagrave.

LES MOTS.

Le récepteur : Cet appareil permet d'entendre les paroles prononcées à grande distance. - **L'appliquer à son oreille :** L'employé pose cet appareil contre son oreille. - **La sonnerie retentit :** Elle résonne fortement. - **Le chef comptable :** Il tient les comptes de l'usine. - **Le ton :** La manière de parler. - **Demander la communication :** Le singe décroche le récepteur et appelle lui-même un numéro pour commencer une conversation téléphonique. Savez-vous comment l'on fait ? Renseignez-vous.

LES IDÉES.

1. « Makoko roulait des yeux étonnés... » Pourquoi ?
2. Les employés ne laissent plus le singe utiliser le téléphone. Pour quelle raison ?
3. Qu'écoutait le directeur avec son poste de T.S.F. ?
4. Pourquoi Makoko touche-t-il l'oreille du chien et la queue du chat ? Quel est le principal défaut de ce singe ?

LES TRAVAUX.

1. Complétez les phrases suivantes avec les sujets des verbes que vous trouverez dans la lecture : Makoko écoute au téléphone ; puis .... lui échappe. Le jeune singe accourt : .... retentit dans le bureau. Le soir, ... écoutent tranquillement la T.S.F. A la fin, ... prend le singe sur son épaule.
2. A quel temps sont les verbes en italique : Makoko *lâchait* l'oreille du chien. Il *attrape* la queue du chat. Il *n'écoutera* jamais la T.S.F. sagement. Pourtant l'oncle Jean ne le *punissait* pas.



53 - La boîte aux lettres

Monsieur le curé de Saint-Philémon aime les oiseaux des jardins et des bois. Et les oiseaux aiment aussi Monsieur le curé de Saint-Philémon. Chaque printemps, ils viennent bâtir leur nid dans son jardin. Cette année toutes les places sont prises. Une mésange s'installe dans la boîte aux lettres du curé.

1. Un matin, la servante Philomène arriva d'un air furieux, tendant un papier.
— Tenez, Monsieur le curé, voilà un papier, et sale encore! Ils en font de belles!
— Qui donc, Philomène?
— Vos oiseaux de malheur, tous les oiseaux que vous logez ici! Ils nicheront* bientôt dans vos soupières...
— Je n'en ai qu'une.
— Ils ont eu l'idée de pondre dans notre boîte aux lettres! Je l'ai ouverte parce que le facteur sonnait, ce qui ne lui arrive pas tous les jours. Elle était pleine : du foin, du crin, des fils, de la plume, de quoi garnir un édredon. Et, au milieu de tout ça, une bête que je n'ai pas vue, qui siffle comme une vipère!

2. Le curé de Saint-Philémon se mit à rire.
— Ça doit être une mésange charbonnière*, dit-il. Il n'y a qu'elle pour inventer des tours* pareils. N'y touchez pas surtout, Philomène!
— Il n'y a pas de danger!

3. L'abbé se hâta, traversa le jardin, la maison, la cour plantée d'asperges, jusqu'au mur de clôture.

Là, il entrouvrit* la niche où la correspondance* de tout le village aurait pu tenir.

Il ne s'était pas trompé. C'était une mésange.

Il écouta le sifflement de la couveuse et répondit :

— Sois tranquille, petite, je te connais : vingt et un jours pour couver, trois semaines pour élever la famille, c'est ce que tu demandes ? Tu les auras : j'emporte la clef.

4. Il emporta la clef, en effet.

Puis il songea que la mésange pourrait être dérangée par l'arrivée d'une lettre en pleine couvée.

Le vingt-neuvième jour d'avril approchait : La Saint-Robert, la fête du curé.

L'abbé écrivit à chacun de ses amis :

« Mon ami, ne me souhaitez pas ma fête cette année. Je vous le demande. Il me serait désagréable de recevoir une lettre en ce moment. Plus tard je vous expliquerai, et vous comprendrez. »

Les amis n'écrivirent pas.

5. Monsieur le curé de Saint-Philémon s'en réjouit*. Pendant trois semaines, il ne passa pas une fois la porte sans penser aux œufs qui reposaient là, tout près. Quand le vingt-deuxième jour eut sonné, s'étant courbé, il écouta, l'oreille collée à la boîte, puis se redressa, heureux :

— Ça gazouille, Philomène, ça gazouille !

René BAZIN - Contes de la bonne Perrette, Calmann-Lévy.

LES MOTS.

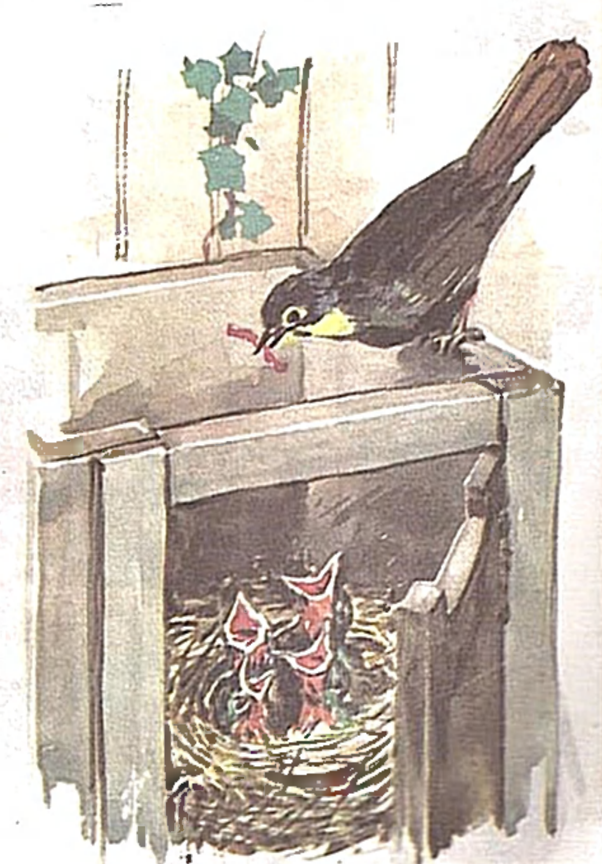
Ils nicheront : Ils feront leur nid. - **Une mésange charbonnière :** Ce petit oiseau des champs a un joli plumage. Il a la tête noire comme du charbon. La mésange est très utile : elle détruit les chenilles. - **Des tours :** Ce sont des exercices d'agilité, d'adresse ou de malice. Pourquoi le curé emploie-t-il ce mot pour la mésange ? - **Il entrouvrit:** Il ouvrit un peu la boîte en soulevant le couvercle ou en écartant la porte. - **La correspondance :** Le courrier, toutes les lettres du village. - **Il se réjouit :** Il est heureux. Pour quelle raison ?

LES IDÉES.

1. Philomène aime-t-elle les oiseaux ? Montrez-le à l'aide de deux paroles de la servante.
2. Monsieur le curé, lui, aime les oiseaux. Citez deux raisons de protéger les oiseaux.
3. Cette boîte aux lettres est-elle grande ? Cherchez, puis copiez une phrase qui le montre.
4. Monsieur le curé écrit à ses amis. Pourquoi ?
5. Ses amis ne lui répondent pas. Le curé est heureux. Expliquez pour quelle raison.

LES TRAVAUX.

1. Copiez les phrases suivantes en les mettant dans l'ordre exact : Le curé se met à rire. Puis il s'en retourne en prenant la clef. Il traverse le jardin et entrouvre la boîte. La servante tend le papier sali par la mésange. La mésange est en train de couver. Monsieur le curé parle gentiment à l'oiseau.
2. Dictée préparée : Le paragraphe nº 3 jusqu'à : « Sois tranquille, petite. »





54 - La lettre du roi

Depuis quatorze ans, le meunier et sa femme avaient recueilli un enfant trouvé. Ce garçon était né coiffé: on avait prédit qu'il épouserait la fille du roi. Le roi était furieux et il recherchait le jeune paysan né coiffé.*

1. Un jour d'orage, le roi entra dans le moulin. Il demanda au meunier et à sa femme si ce grand garçon était leur fils.

— Non, répondirent-ils ; c'est un enfant trouvé. Voilà environ quatorze ans qu'il arriva dans une boîte sur la rivière.

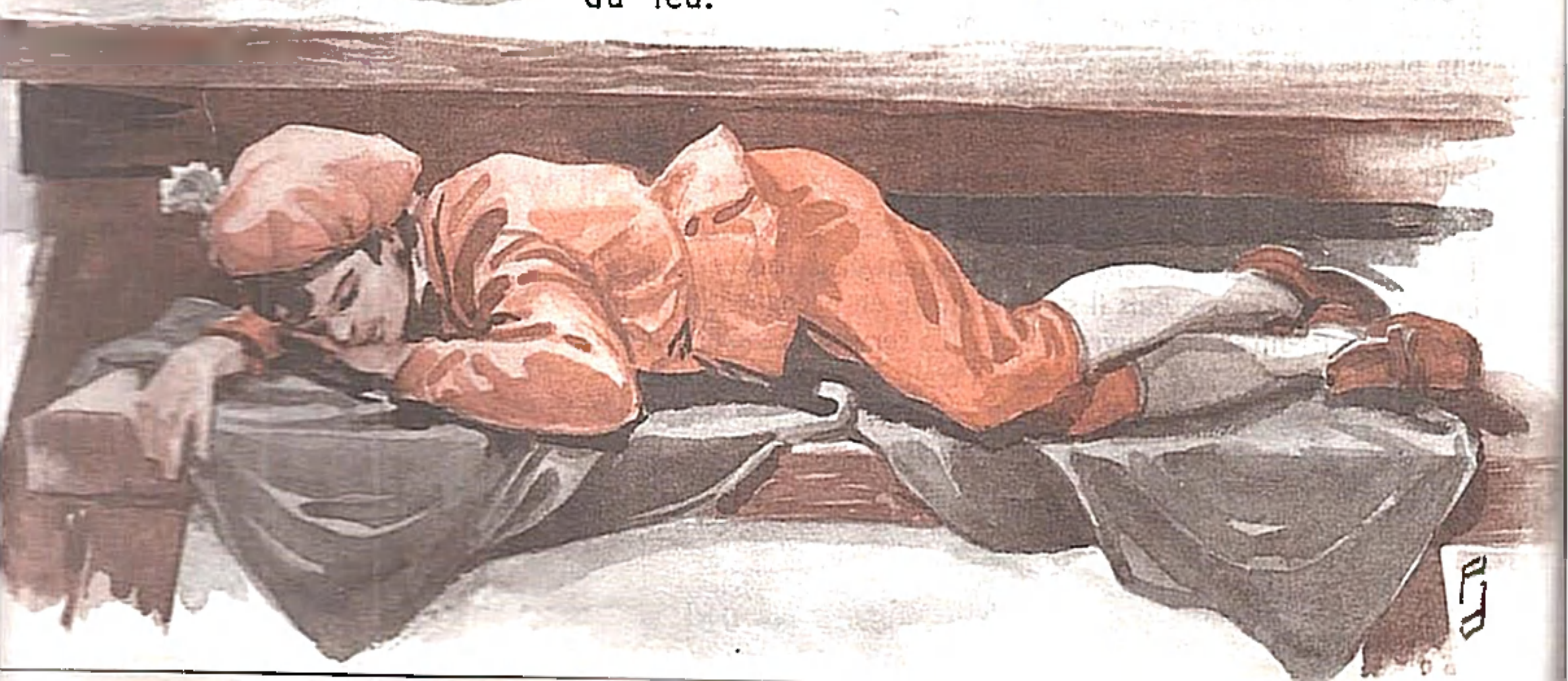
Le roi, comprenant que cet enfant ne pouvait être autre que le petit né coiffé, s'empressa de répondre :

— Mes bonnes gens, ce garçon ne pourrait-il point porter une lettre à la reine mon épouse ? Je lui donnerais deux pièces d'or pour sa peine.

— Comme il plaira à votre majesté, répondirent-ils.

Le roi se mit aussitôt à écrire à la reine une lettre dans laquelle il lui disait : « Dès que le jeune garçon à qui je confie cette lettre te l'aura remise, hâte-toi de le faire mourir et enterrer. Le tout doit être terminé avant mon retour. »

2. Le jeune garçon partit avec la lettre, et arriva le soir dans un grand bois. Il aperçut une lumière et rencontra bientôt une petite cabane. Il entra et vit une vieille femme assise toute seule auprès du feu.



A la vue du jeune garçon, elle fut saisie de frayeur, et s'écria :

— D'où viens-tu ici ? Et où veux-tu aller ?

— Je viens du moulin, répondit-il, et je veux aller trouver madame la reine à qui je dois remettre une lettre. Mais comme je me suis égaré dans le bois, il me serait agréable de pouvoir passer la nuit dans cette cabane.

— Malheureux enfant ! répondit la vieille femme, tu es tombé dans un antre* de voleurs. S'ils te trouvent ici à leur retour, c'en est fait de toi !

— Vienne qui voudra, reprit le jeune garçon, je ne crains rien. Je suis si fatigué qu'il m'est impossible d'aller plus loin.

Cela dit, il s'étendit sur un banc, et s'endormit.

3. Bientôt arrivèrent les voleurs qui demandèrent avec colère quel était cet enfant.

— Hélas ! répondit la vieille femme, c'est un pauvre innocent* qui s'est égaré dans le bois, et que j'ai recueilli par pitié. Il est chargé d'aller porter une lettre à la reine.

Les voleurs rompirent le cachet* de la lettre. Ils la lurent et virent que, dès son arrivée, le pauvre petit garçon allait être mis à mort.

Cette circonstance attendrit* le cœur, ordinairement impitoyable des voleurs.

Leur chef déchira la lettre, puis il en écrivit une autre dans laquelle il eut soin de mettre que, dès son arrivée, le jeune garçon devait épouser la princesse.

Ils le laissèrent dormir tranquillement sur son banc jusqu'au lendemain matin. Quand il se réveilla, ils lui remirent la lettre et lui indiquèrent la bonne route.

4. Cependant, la reine n'eut pas plutôt lu la lettre qu'elle commanda une grande fête pour célébrer la noce.

Et la princesse fut unie à l'enfant né coiffé. Comme celui-ci était aimable et beau, elle vécut avec lui heureuse et satisfaite.

Jacob et Wilhelm GRIMM - Les 3 cheveux d'or du diable et autres contes, M.D.I. (Jeunesse Sélection).

LES MOTS : **Enfant né coiffé** : se dit d'un enfant qui est né chanceux. - **Un antre :** Un repaire, une cachette. - **Un pauvre innocent :** Il n'est pas capable de faire du mal. - **Ils rompirent le cachet :** Ils cassèrent la marque de cire rouge collée par le roi sur l'enveloppe. - **Cette circonstance attendrit le cœur :** Ce détail rendit le cœur des bandits moins cruel, plus doux. Quelle circonstance ?

LES IDÉES.

1. Un enfant né coiffé a de la chance toute sa vie. Montrez-le à l'aide de la lecture. 2. Pourquoi le roi recherchait-il ce garçon ? 3. La vieille femme est saisie de frayeur à la vue du jeune garçon. Pourquoi ? 4. L'enfant reste quand même dans l'antre des voleurs. Pour quelle raison ? 5. A son retour, le roi est en colère. Faites deux phrases racontant la fureur du roi.

LES TRAVAUX.

1. Dictée préparée : Le paragraphe nº 2 jusqu'à : « elle fut saisie de frayeur ».

17 - A la gare

Voyage

Le train s'évade de la gare,
Quitte la ville, et tout à coup,
Dans l'espace qu'il accapare
S'élance, rugissant et fou.

Le front à la vitre fermée
De l'étroite et chaude prison,
Vois, dans une fuite animée,
S'évanouir les horizons.

Un curé lit son bréviaire,
Un coq noir s'ébroue, orgueilleux,
Une fenêtre dans le lierre
Ouvre au loin un œil curieux...

A chaque instant le paysage
Ne se forme que pour mourir ;
Là, c'est une ferme, un village,
De gais jardins... Un souvenir.

Louis PAYEN
Le collier des heures
Mercure de France



Le petit train

Le petit train roule et serpente
Après avoir quitté Crouy ;
Il s'attarde sur une pente
Et siffle d'un air réjoui.

Il s'essouffle, il reprend haleine
Dans une gare au toit rosé,
Puis repart à travers la plaine
Après s'être un peu reposé...

... Il longe les berges de l'Aisne,
Coupe un potager, saute un pont
Souvent un rameau de troène
Caresse le toit d'un wagon...

Lorsque à la station prochaine,
Tout à l'heure on l'aura quitté,
Il s'éloignera dans la plaine
Comme un jouet bien remonté.

Raymond GENTY
Les chansons de la Marjolaine





55 - Le voyageur aux fromages

Un ami a demandé un service à ce voyageur : transporter un petit colis. Le voyageur a accepté. Mais le colis n'est pas un bagage ordinaire. Il s'agit de deux fromages, deux fromages magnifiques, au parfum fort, très fort.

1. Je vais chercher mon billet et je me dirige vers le quai, en portant mes fromages.

Le train est bondé*. Je trouve une place dans un compartiment où déjà sept personnes sont assises. Un vieux monsieur coléreux veut refuser. Je monte malgré lui. Je pose mes fromages en haut, dans le filet. Je me glisse de force, en souriant, entre deux gros voisins.

2. Quelques instants s'écoulent.

Puis le vieux monsieur s'agite.

— On manque d'air ici ! fait-il.

— Oui, dit son voisin. On étouffe.

Tous deux se mettent à renifler.

Ils reniflent trois fois, puis ils se lèvent sans dire un mot et quittent le compartiment.

Une grosse dame se lève bientôt à son tour, prend sa valise et s'en va aussi.

Quatre voyageurs sont encore avec moi. Mais en voici trois qui se précipitent vers la porte et se bousculent en voulant passer ensemble.

3. Je fais un bon sourire au dernier voyageur tout vêtu de noir, et je lui dis :

— Nous allons avoir le compartiment pour nous seuls.

Il sourit à son tour en disant :

— Il y a des gens qui font bien des embarras* pour peu de chose.

Lorsque le train s'arrête à une station*, j'offre à mon nouvel ami de venir boire un verre. Il accepte. Nous allons jusqu'au buffet* de la gare. Mais, à peine servi, il boit son verre d'un trait* et me quitte sans une parole.

Je le vois, de loin, monter dans un autre compartiment.

4. Ensuite, j'ai le compartiment pour moi seul.

Quand le train stoppe*, à l'une ou l'autre gare, les gens, voyant ce compartiment vide, courent vers lui, en criant :

— Hé! Maria! Par ici! Il y a de la place!

— Chic! Entrons là!

Ils courent sur le quai, traînant de lourdes valises.

Ils se battent devant la portière à qui entrera le premier. L'un d'eux finit par monter sur le marchepied pour ouvrir la portière. Il retombe aussitôt dans les bras de celui qui vient derrière.

Les autres s'approchent, viennent renifler et se laissent glisser sur le quai.

Ils vont s'entasser dans les autres voitures ou bien ils paient le supplément* pour monter en première.

Aussitôt arrivé, le voyageur ira remettre les fromages de la part de son ami. Mais il ne montera plus jamais dans un train avec un bagage aussi parfumé.

D'après JÉROME K. JÉROME - Trois hommes dans un bateau, Hachette.

LES MOTS.

Le train est bondé : Il est complètement empli. Toutes les places assises sont occupées. - **Des embarras :** Il y a des gens qui sont dérangés ou gênés par peu de chose. - **Une station :** Une gare où s'arrête le train. - **Le buffet :** Le restaurant de la gare. - **Il boit son verre d'un trait :** Il boit son verre sans s'arrêter. - **Le train stoppe :** Il s'arrête. - **Le supplément :** Les voyageurs versent de l'argent en plus pour aller en première classe. Quelle opération fait-on pour calculer un supplément ?

LES IDÉES.

1. Pourquoi le vieux monsieur refuse-t-il de laisser s'asseoir le voyageur aux fromages ? (Trouvez au moins deux raisons après avoir relu en silence le paragraphe nº 1).
2. Les voyageurs partent rapidement du compartiment. Trouvez dans le paragraphe nº 2 un verbe qui le montre.
3. Le dernier voyageur est resté plus longtemps. Pour quelle raison ?
4. Les voyageurs sont d'abord heureux de découvrir un compartiment vide dans un train bondé. Montrez-le.
5. A votre avis, le voyageur aux fromages s'amuse-t-il de la fuite des voyageurs ? (Réfléchissez bien avant de répondre).

LES TRAVAUX.

1. Copiez les phrases suivantes en changeant de place les compléments en italique :

Je me glisse de force, en *souriant*, entre deux gros voisins.

Ils reniflent trois fois, puis ils se lèvent *sans dire un mot*.

Quand le train stoppe, les gens courent vers le compartiment vide.

2. Dictée préparée : Le paragraphe nº 1 jusqu'à : « ... dans le filet ».





56 - Le moineau, le train et le tunnel

Piou et Fiou, nos deux jeunes moineaux de Paris, sont toujours à la campagne. Ils se sont perchés sur un fil télégraphique, près de la voie du chemin de fer.

1. Un train de marchandises apparut, tiré par une locomotive électrique.
— Allons-nous-en, cria Fiou, j'ai peur!
— Peur de quoi ? dit Piou. Ce sont de gros camions attachés les uns aux autres. Regarde celui-là qui est chargé de cailloux, et celui-là qui porte de la paille, et les autres, derrière, qui ont l'air de maisons sans fenêtre.

Fiou, rassuré*, regardait.

2. — Ce qu'ils vont vite! dit-il, en suivant des yeux le fourgon* de queue qui s'éloignait.
— Pas tant que ça, répondit Piou. Je peux voler aussi vite qu'eux.
— Penses-tu!
— Oui, et même plus vite. Qu'il en vienne d'autres et tu verras!
Je te parie que je cours après et que je les dépasse.

— Ah ! tais-toi, se moqua Fiou en riant. Tais-toi ou tu vas me faire perdre l'équilibre.

Et il battit des ailes en se soulevant un peu, les pattes serrées sur le fil électrique.

3. — Tiens, en voici une autre bande qui arrive en sens inverse*, cria Piou ; tu vas voir.

Un train de voyageurs, cette fois, arrivait en effet à vive allure et commença de défiler* devant les deux frères.

— Ce sont des petites maisons roulantes, des maisons avec fenêtres, dit Fiou. Voici les dernières ; tu peux toujours courir après !

4. Piou, déjà, plongeait vers la voie. Il atteignit la queue du train et se mit à voler derrière celui-ci à tire-d'ailes*. Il ne parvenait pas à le gagner* de vitesse, mais il le suivait de tout près.

Il se sentait comme aspiré par lui. Il tenta de dominer le vent qui l'emportait, en volant plus vite encore.

Mais la voie décrivit une courbe* et le train entra dans un tunnel avec un bruit terrible, entraînant Piou à sa suite.

5. Le jeune moineau se sentit tomber dans le noir comme dans un puits. Il atteignit malgré lui le sol et s'y blessa les ailes. Il voulut reprendre de la hauteur et alla se cogner violemment contre la voûte*.

Il poussa un cri de douleur et tomba. Ses pattes plièrent et il frappa du bec et du ventre sur un rail.

Piou est perdu dans la nuit du tunnel. Il s'endort dans un creux du mur.

Charles VILDRAC - Les lunettes du lion, Bourrelier.

LES MOTS.

Fiou, rassuré : Il n'est plus inquiet. Il a confiance ; il est tranquille. - **Le fourgon :** Le wagon à bagages. - **En sens inverse :** En sens contraire. - **Défiler :** Les wagons passent l'un après l'autre devant les deux frères. - **A tire-d'ailes :** Piou vole à grands coups d'ailes rapides. - **Gagner de vitesse :** Aller plus vite que le train. - **Une courbe :** La voie avait la forme d'un arc, d'une ligne courbe. - **La voûte :** Le plafond du tunnel est arrondi en forme d'arc.

LES IDÉES.

1. Citez de mémoire les marchandises transportées par le premier train.
2. Quel est le défaut du jeune oiseau Piou ?
3. Piou ne pourra pas rattraper le train. Pour quelle raison ? Citez trois mots du paragraphe n° 3.
4. Piou n'arrive pas à s'arrêter avant le tunnel. Pourquoi ?
5. A votre avis, que doit penser Fiou qui est resté sur le fil télégraphique ?

LES TRAVAUX.

1. Copiez les phrases suivantes en corrigeant les erreurs : Un train à vapeur apparut sur la voie du chemin de fer. Piou, apeuré, voulait se sauver. Son frère, plus courageux, se lança à la poursuite du train de marchandises. Il le dépassa. Mais il se blessa les pattes contre le sol du tunnel, la tête contre la voûte et le dos sur un rail.
2. Dictée préparée : Le paragraphe n° 5 jusqu'à : « Il poussa un cri de douleur et tomba ».



57. Le moineau, le train et le tunnel (fin)

1. Piou fut réveillé par un bruit semblable à un grondement de tonnerre. Puis ce bruit grandit, devint effrayant et roula tout près de lui. La tête enfoncée dans les plumes, il ferma les yeux et dut s'agripper* au sol pour résister à un grand vent qui menaçait de l'emporter. Le monstre roulant fit trembler Piou durant une vingtaine de secondes. Enfin il s'éloigna aussi vite qu'il était venu et le grand silence revint.

Le petit moineau comprit qu'une nouvelle file de lourdes voitures venait de passer.

« Il en viendra d'autres, pensa-t-il avec effroi. Il y en a peut-être une qui m'écrasera! »

Il résolut* de ne pas quitter son trou et se rendormit.

2. Souvent, des trains le réveillèrent. Il était surtout épouvanté* par ceux qui passaient tout près de lui. Il finit par n'avoir presque plus peur des autres, qu'il entendait venir dans l'autre sens : ils passaient sur la voie la moins proche de lui.

3. L'un d'eux lui causa une grande surprise. Réveillé par son bruit grandissant, Piou put le voir venir. Non seulement il avait deux feux, deux lanternes rondes, mais toutes ses voitures étaient pleines de lumière. Elles éclairaient la voûte sur leur passage et faisaient luire les rails. Piou vit le train et ses lueurs* s'éloigner sur la route souterraine et disparaître dans le virage.

« Ah! se dit-il, c'est maintenant qu'il faudrait pouvoir les suivre, ces voitures! »

4. Au matin du troisième jour, Piou aperçut une blanche lumière qui s'avançait sans bruit.

C'étaient trois ouvriers qui poussaient sur le rail un petit chariot chargé d'outils. L'un d'eux portait une lampe qu'il abaissait çà et là vers la voie pour en vérifier l'état.

A la vue des hommes, Piou se retint de crier de joie. Il se laissa dépasser par eux. Puis, en quelques coups d'ailes, il vint se poser derrière eux sur le rail.





5. Il les suivit ainsi, par petits bonds silencieux, attentif* à leurs pas, à leur voix...

Enfin une lueur éclaira la voûte en avant. Soudain, la sortie du tunnel apparut dans une grande lumière.

Piou s'envola en poussant des cris de joie : il n'avait plus besoin des hommes.

Quand il passa au-dessus d'eux, l'un des ouvriers s'écria :

— Tiens, il y a un « piaf » dans le tunnel!

Charles VILDRAC - Les lunettes du lion, Bourrelier.

LES MOTS.

S'agripper au sol : Avec ses petites griffes, le moineau s'accrocha au sol. - **Il résolut :** Il décida ; il prit la décision, la résolution de rester dans son trou. - **Il était épouvanté :** Il avait très peur ; il était effrayé, terrifié. - **Les lueurs :** Les faibles lumières du train qui s'éloignait. - **Attentif :** Le moineau suivait les hommes avec soin, avec attention. Pour quelle raison ?

LES IDÉES.

1. Le paragraphe nº 1 contient trois détails montrant la grande peur du petit oiseau. Trouvez-les.
2. Piou décide de ne pas quitter son trou. Pour quelle raison ?
3. Cherchez, puis copiez la phrase prouvant que Piou regrette son imprudence.
4. En quoi consiste exactement le travail de ces trois ouvriers ?
5. Sans l'arrivée de ces hommes, que serait-il arrivé au pauvre Piou ?

LES TRAVAUX.

1. Copiez les phrases suivantes en ajoutant les virgules :
Dans le tunnel Piou est réveillé par le bruit du train. Il enfonce la tête dans les plumes ferme les yeux s'agrippe au sol puis tremble de peur. Le silence revient le moineau s'endort... Un matin Piou voit arriver trois ouvriers un chariot une lampe. Il est sauvé il est heureux.

2. « Les voitures éclairaient la voûte du tunnel. »
A quel temps est le verbe de cette phrase ?
Ecrivez cette phrase en mettant le verbe au futur.

18 - Sur la route

La bicyclette

Toi, tu me plais. Tu es agile,
Tu es fine et nerveuse
Comme l'hirondelle et comme les chevreuils ;
Tu franchis vallons et collines ;
. . . .

Tu me plais, et je veux que tu sois ma compagne ;
Avec tes muscles d'acier,
Tes roues
Qui agrippent le gravier,
Tu t'élances sur la route :
Les pierres du sentier
N'arrêtent point ta course,
Ni le clair filet d'eau qui jaillit de la source,
Ni les feuilles mortes des bois,
Ni la pelouse...

M. LEBESGUE

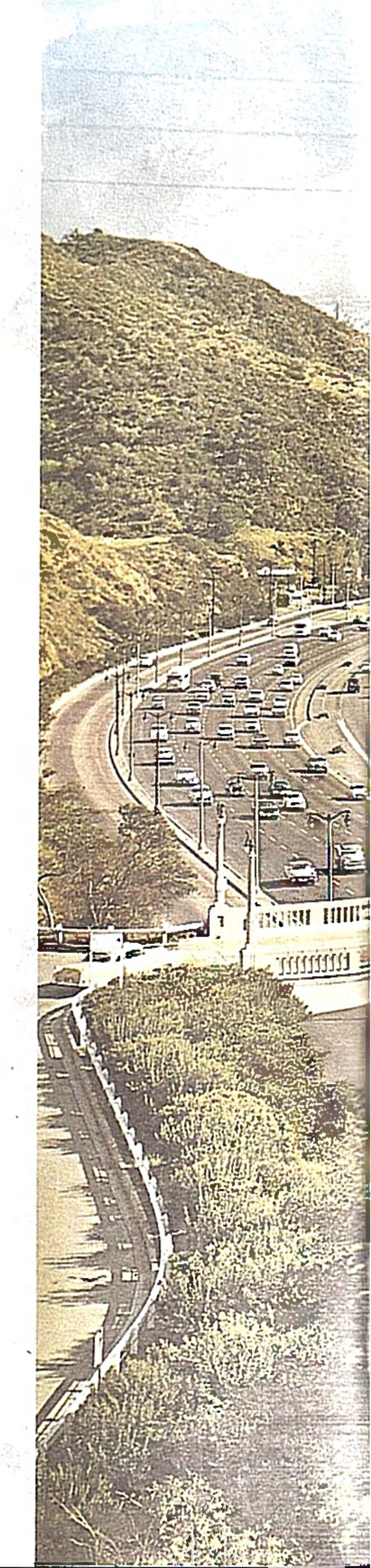
Les routes

Les grand'routes, dès le matin, partent d'accord
Sous les rameaux et les ombrages
Vers les prés et les eaux, les bourgs et les villages ;
Et sans fatigue et sans repos
Elles longent le mur et le fossé des clos ;
. . . .

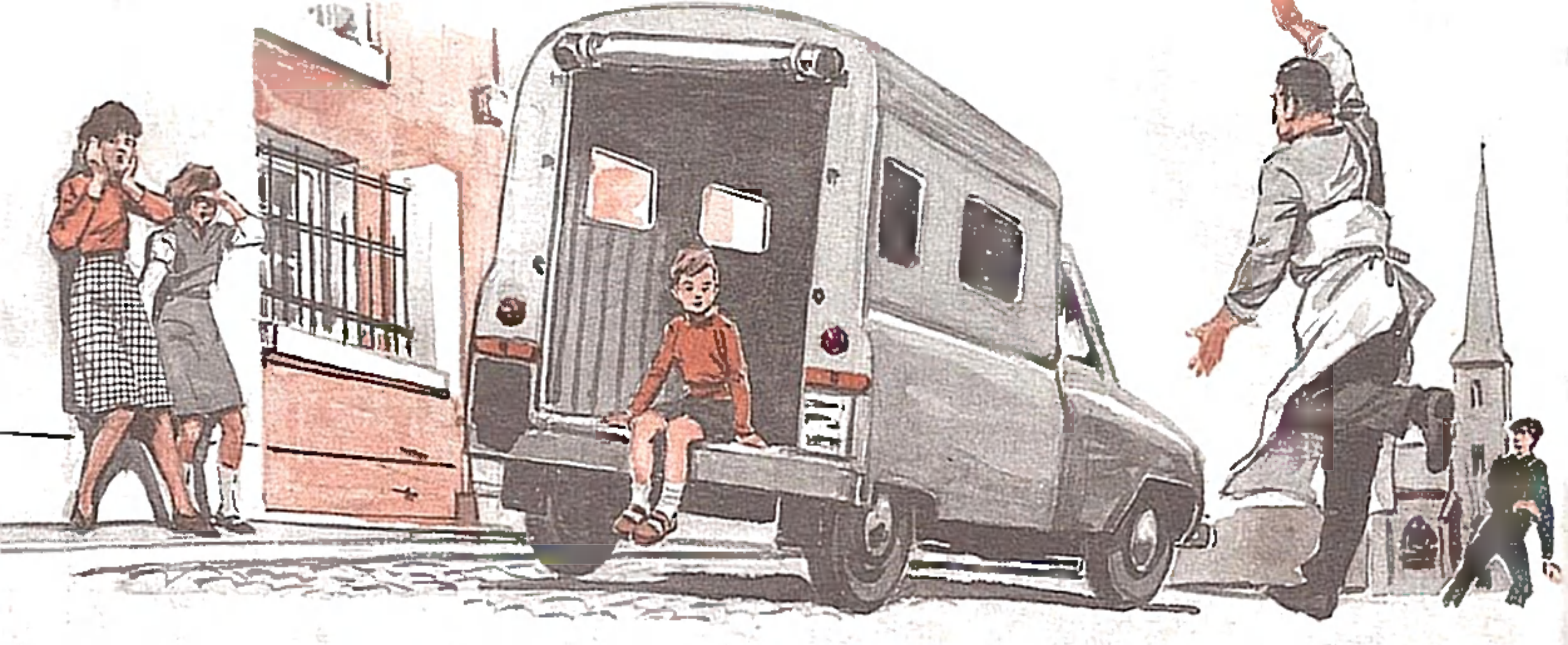
L'une s'éloigne à droite et puis sinue à gauche,
Vers un fermier qui bine ou vers un gars qui fauche ;
L'autre descend très humblement tracer un rond
Autour de la cabane où vit un bûcheron.
. . . .

A les voir s'en aller, par les couchants vermeils,
Avec leurs charrois pleins et leurs lourds attelages,
On croirait que les toits inégaux d'un village
Sont en marche vers le soleil.

Emile VERHAEREN
Les Blés Mouvants







58 - Gaspard et la camionnette

Gaspard a sept ans. Il habite chez sa tante Gabrielle qui dirige l'hôtel du Grand Cerf.

1. Un soir, en revenant de l'école, Gaspard monta dans la camionnette de l'hôtel qui stationnait* devant la porte. Le commis devait aller faire une course à la ville et il avait laissé la voiture.

2. Dès que Gaspard y fut monté par derrière, la camionnette démarra. Il y a une pente très légère devant l'hôtel du Grand Cerf. Le commis avait oublié de serrer le frein.

Lentement, le véhicule* s'était mis en mouvement pour gagner la rue où une pente rapide dévale* sur la place de l'église.

On vit donc bientôt la camionnette traverser la place. Gaspard, tout étonné, demeurait assis, les jambes pendantes, à l'arrière.

3. La voiture prit une vitesse assez grande, en descendant le village. Puis, elle quitta la route, et entra dans un pré. Finalement elle retrouva une allée qui plongeait sur la forêt.

Les gens se précipitèrent. Tante Gabrielle s'était mise à crier qu'il ne fallait pas s'affoler.

4. La camionnette avait gagné le chantier de la scierie*, où elle avait pénétré comme une flèche.

Le gardien et sa femme prenaient le café dans leur baraquement. Ils la virent arriver.

Ils eurent tout juste le temps de se lever et de s'écarter.

En un instant, la voiture enfonçait les panneaux de la baraque comme du papier. Elle emportait la table avec la cafetière et les tasses, ainsi qu'un vase garni de fleurs. Après avoir défoncé les panneaux du fond, elle allait enfin piquer du nez contre un tas de planches où le capot fut fracassé*.

5. Le gardien et sa femme se précipitèrent... Gaspard descendit de la camionnette et leur souhaita poliment le bonsoir.

La femme du gardien indiquait à son mari le haut du tas de planches. Le vase était perché sur les planches, avec ses roses parfaitement disposées. La cafetière, les tasses et la table, en miettes, avaient sauté par-dessus le tas.

Le gardien alla chercher le vase de fleurs afin de vérifier qu'il n'avait pas rêvé. Ensuite il se tourna vers Gaspard. Il lui demanda s'il avait mal et comment la chose avait pu arriver.

6. Déjà les gens du village accouraient au fond de l'allée. Ils s'étonnèrent de voir le gardien qui tenait des roses à la main et qui bavardait avec Gaspard.

Si le commis avait serré son frein, rien ne serait arrivé. Mais pourquoi Gaspard avait-il choisi ce moment pour monter dans la camionnette ?

André DHOTEL - Le pays où l'on n'arrive jamais, Pierre Horay.

LES MOTS.

La camionnette stationnait : Elle était arrêtée devant la porte de l'hôtel. - **Le véhicule :** C'est un moyen de transport par terre (la voiture), par mer (le bateau), par air (l'avion). Citez-en d'autres. - **Elle dévale :** La pente de la rue est forte. Elle descend rapidement. - **La scierie :** Dans cette usine, on débite le bois en planches, à l'aide de scies mécaniques. - **Le capot fut fracassé :** Il se brise, il se casse avec un bruit violent.

LES IDÉES.

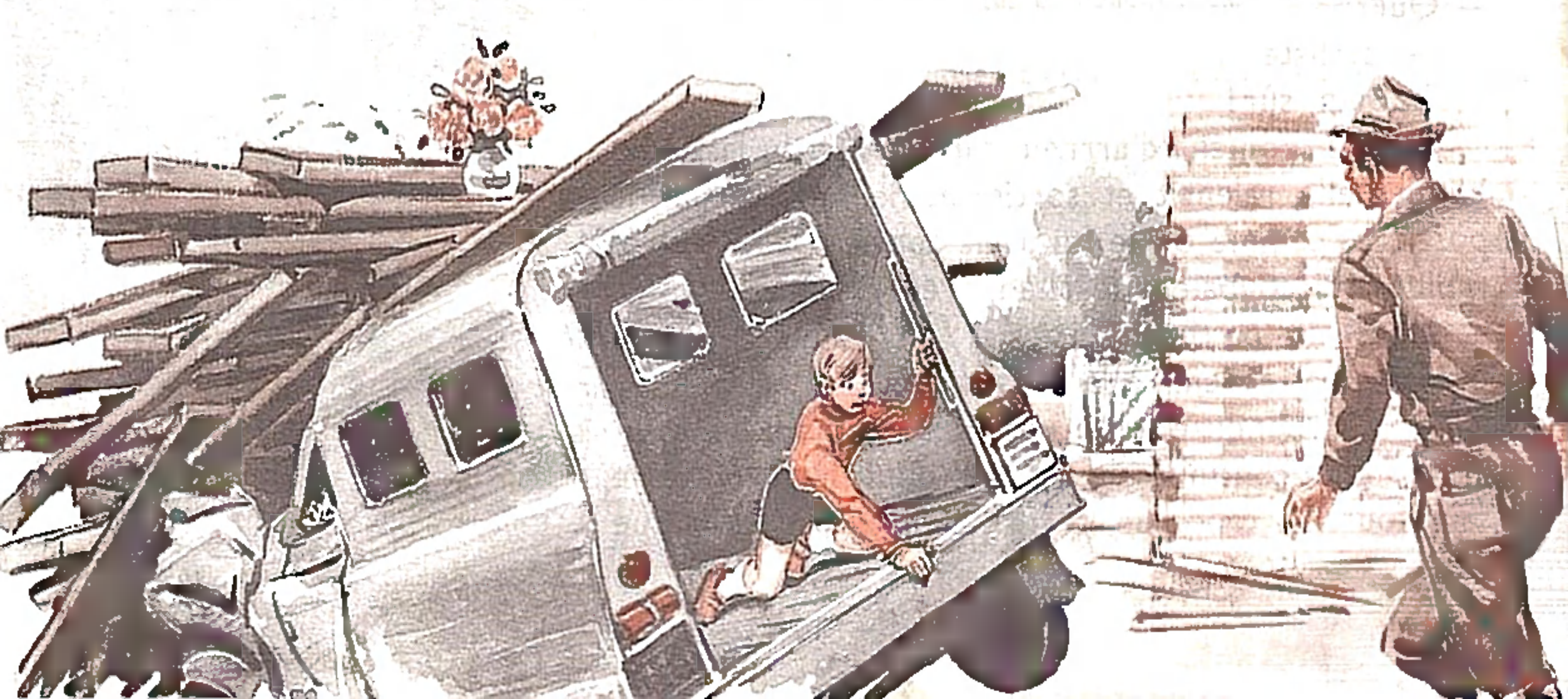
1. La voiture démarre aussitôt que Gaspard monte à l'arrière. Trouvez dans le paragraphe nº 2 les deux raisons de ce démarrage.
2. Gaspard a-t-il eu peur ? Montrez-le.
3. De mémoire, indiquez le trajet suivi par la camionnette.
4. La camionnette arrive enfin à la scierie. Roule-t-elle vite ? Prouvez-le.
5. Le gardien croit avoir rêvé. Pourquoi ?

LES TRAVAUX.

1. Copiez les deux phrases suivantes en écrivant leurs mots en bon ordre.

1° — les jambes pendantes — qui dévalait la pente — Gaspard — était assis — à l'arrière de la camionnette.
2° — tout en haut — le vase de roses — Le gardien regardait — du tas de planches — qui était perché.

2. Dictée préparée : Le paragraphe nº 3 jusqu'à : « Tante Gabrielle s'était mise à crier ».



59 - Rue de la République

Elisabeth vient de passer son permis de conduire. Pour la première fois, elle emmène Patrice dans sa voiture, une Ford.

1. Posté au milieu du trottoir, le garagiste prévenait les passants en tendant le bras. Elisabeth dressa le menton et appuya sur l'accélérateur*. Les roues patinèrent dans le gravier. La Ford ronfla, lâcha un jet de vapeur bleue et roula lentement vers la sortie.

— Ah! mon Dieu! gémit la vieille servante Eulalie. Pourvu qu'il ne leur arrive rien!

2. Elisabeth contourna le pâté* de maisons, passa en troisième* et prit de la vitesse.

— Où vas-tu ? demanda Patrice.

— Vers la forêt.

— Il faudra que tu traverses la rue de la République!

— Et alors ?

— C'est là qu'il y a le plus de circulation!

— On verra bien, dit-elle en freinant derrière un gros camion.

3. Elle avait calé* son moteur. Elle le remit en marche et démarra avec une secousse. Patrice s'appuya des deux mains au pare-brise.

— Attention! chuchota-t-il en rentrant la tête dans les épaules.

Elle venait de frôler un cycliste et fonçait en direction du carrefour.

— Tu ne l'as pas vu ? demanda-t-il.

— Qui ?

— Le cycliste.

— Si. Bien sûr!

4. Au moment d'arriver dans la rue de la République, elle ralentit et sortit même le bras par la portière, comme on le lui avait appris. Des voitures rapides lui coupaient le chemin en grondant.

— Nous ne passerons jamais! dit Patrice. Tu ne préfères pas revenir à la maison ?

— Non, répondit-elle. Je veux aller dans la forêt!

5. Elle continua de rouler doucement vers le carrefour. Le capot de la Ford s'engagea dans la rue





de la République. Une auto noire fit un crochet pour l'éviter.

Elle s'avança encore. Une automobile stoppa devant elle. Le conducteur était violet de fureur. Des coups de klaxon retentirent dans la file des voitures immobilisées.

— Vas-y! Vas-y! Tu embouteilles tout! dit Patrice.

6. Pour repartir, elle empoigna le levier* avec tant de force, qu'un grincement se fit entendre. Mais la Ford ne bougea pas. Des gouttes de sueur perlaient au front d'Elisabeth. Elle recommença et, cette fois, sa voiture avança.

La dangereuse rue de la République est enfin traversée. Elisabeth et Patrice roulent tranquillement en forêt. Au retour, Patrice dira : « Elisabeth conduit très bien ».

Henri TROYAT - Les semailles et les moissons (Tome IV), Plon.

LES MOTS.

L'accélérateur : Cette pédale permet d'augmenter la vitesse de la voiture. Quel est le contraire ? - **Un pâté de maisons :** C'est un groupe de maisons qui se touchent. - **Elle passa en troisième :** Elle passa en troisième vitesse de façon à aller plus vite. - **Elle avait calé son moteur :** Le moteur s'était arrêté brusquement, à la suite d'une faute de conduite. - **Tu embouteilles :** Tu gênes la circulation en bouchant le passage. - **Le levier :** Cette barre métallique permet de changer de vitesse.

LES IDÉES.

1. Pourquoi la vieille servante a-t-elle peur ?
2. Il est dangereux de traverser la rue de la République. Pour quelle raison ?
3. Elisabeth commet deux fautes de conduite dans le paragraphe nº 3. Lesquelles ?
4. Elisabeth est prudente. Relevez deux détails dans le paragraphe nº 4 et un détail dans le paragraphe nº 5.
5. Dans le paragraphe nº 6. Elisabeth s'énerve. Cherchez, puis copiez une phrase qui le montre.

LES TRAVAUX.

1. Complétez avec des compléments trouvés dans la lecture :
Elisabeth traverse la rue de la République pour aller...
La Ford fonce vers le carrefour et frôle...
Elisabeth ralentit et tend...
En grondant, des automobiles lui coupent...
2. « Tu ne *préfères* pas revenir à la maison ? »
A quel temps est le verbe en italique ?
Ecrivez cette phrase à l'imparfait, puis au futur.



60 - La moto

Claude, Paulo, Balan et son jeune frère Loulou sont des garçons de quatorze à seize ans. Ils ont nettoyé et réparé une très vieille moto. Ils vont l'essayer.

1. Paulo s'assoit sur la large selle, les pieds à terre. Il incline la moto sur sa droite. Mais le poids l'entraîne et Balan se précipite pour le retenir.

— Tiens-toi droit! Ne te raidis pas!

C'est facile à dire. Paulo n'est pas à son aise* Les camarades rient et l'encouragent.

— Vas-y! Vas-y!

Non, Paulo ne tient pas à essayer la moto.

— Vas-y, toi, dit-il à Loulou.

2. Loulou ne se fait pas prier*.

Sans hésiter il prend place sur le siège. Claude n'a pas le temps de lui donner le moindre conseil. Il démarre en trombe*.

Toute la bande s'élance à sa poursuite en poussant des cris.

— Houla! Houla!

3. C'est que, là-bas, la moto zigzague dangereusement, frôlant les buissons, tantôt à droite, tantôt à gauche. Houla! Houla!

— Accélère! crie Claude

Loulou tourne la tête sur son épaule.

— Quoi?

Un visage grimaçant. Un cri d'angoisse*. Tous se précipitent. Les trois grands arrivent, encadrent Loulou qui gémit :

— Aïe! Aïe!

4. Claude bloque les freins. Le moteur cale. Loulou pousse un grand soupir. Il se penche à demi évanoui*, serrant ses bras contre sa poitrine comme s'il avait froid.

— Le doigt! Le doigt!

L'index de Loulou est ensanglanté.

Mais déjà le blessé revient à lui, descend de son siège et marche en rond, en boitillant.
— Il s'est pincé dans la poignée du frein!

5. Balan s'empare de la main blessée, l'examine.
— Ce n'est rien!
— Il est tout pâle.

Balan observe le visage de son frère, saisit sa tignasse, lui relève la tête et lui envoie quatre gifles bien appliquées.
— Rien de meilleur pour remettre le cœur en place!

M.-A. BAUDOUY,

Mick et la P. 105, Editions de l'Amitié.



LES MOTS.

Paulo n'est pas à son aise : Paulo n'est pas rassuré sur la moto. Il est inquiet. - **Loulou ne se fait pas prier :** Il accepte tout de suite. - **Il démarre en trombe :** Il part rapidement et sans prévenir. **Un cri d'angoisse :** Un cri d'inquiétude devant le danger. - **A demi évanoui :** Loulou a presque perdu connaissance. Plus loin, il reprend connaissance. Cherchez la phrase exacte : « Mais déjà... ».

LES IDÉES

1. Paulo n'est pas à son aise sur la moto. Pourquoi ?
2. Loulou est parti trop vite. Il a eu tort. Pour quelle raison ?
3. Pourquoi la moto zigzague-t-elle sur le chemin ?
4. Tous les garçons ont eu peur. Montrez-le.
5. Que pensez-vous du remède employé par Balan pour soigner son jeune frère ?

LES TRAVAUX.

1. Relisez en silence le paragraphe nº 4 jusqu'à : « L'index de Loulou est ensanglanté. »
Puis reproduisez-le de mémoire sur votre cahier.
2. Dictée préparée : Le paragraphe nº 1 jusqu'à : « Les camarades rient et l'encouragent. »

19 - En avion

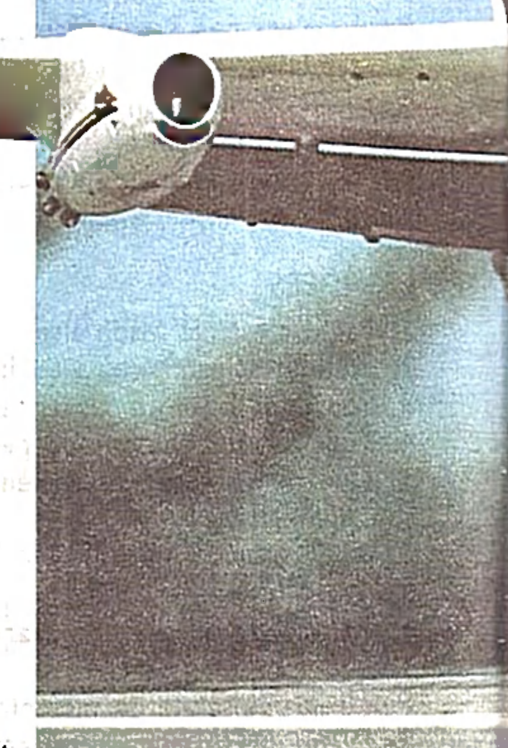
... Le monstre a bondi dans l'espace ;
Il tournoie ; il s'élève, ainsi qu'un grand rapace.
. . . .

Tapisserie aux fins détails, le paysage
Se déroule sous le ciel vaste. O mon village,
Te voilà donc là-bas étendu sous mes pieds,
Avec ton clocher svelte, avec tes toits de tuiles,
Tes enclos, tes jardins, tes retraites tranquilles,
Ton cimetière où les miens dorment, tes sentiers... !
. . . .

Luisante entre ses bords dorés, dans la lumière,
Une couleuvre glisse au vallon : la rivière,
Qui prend dans ses anneaux les fermes, les vergers
Et s'étire au loin, en méandres légers.

Philéas LEBESGUE
Florilège poétique





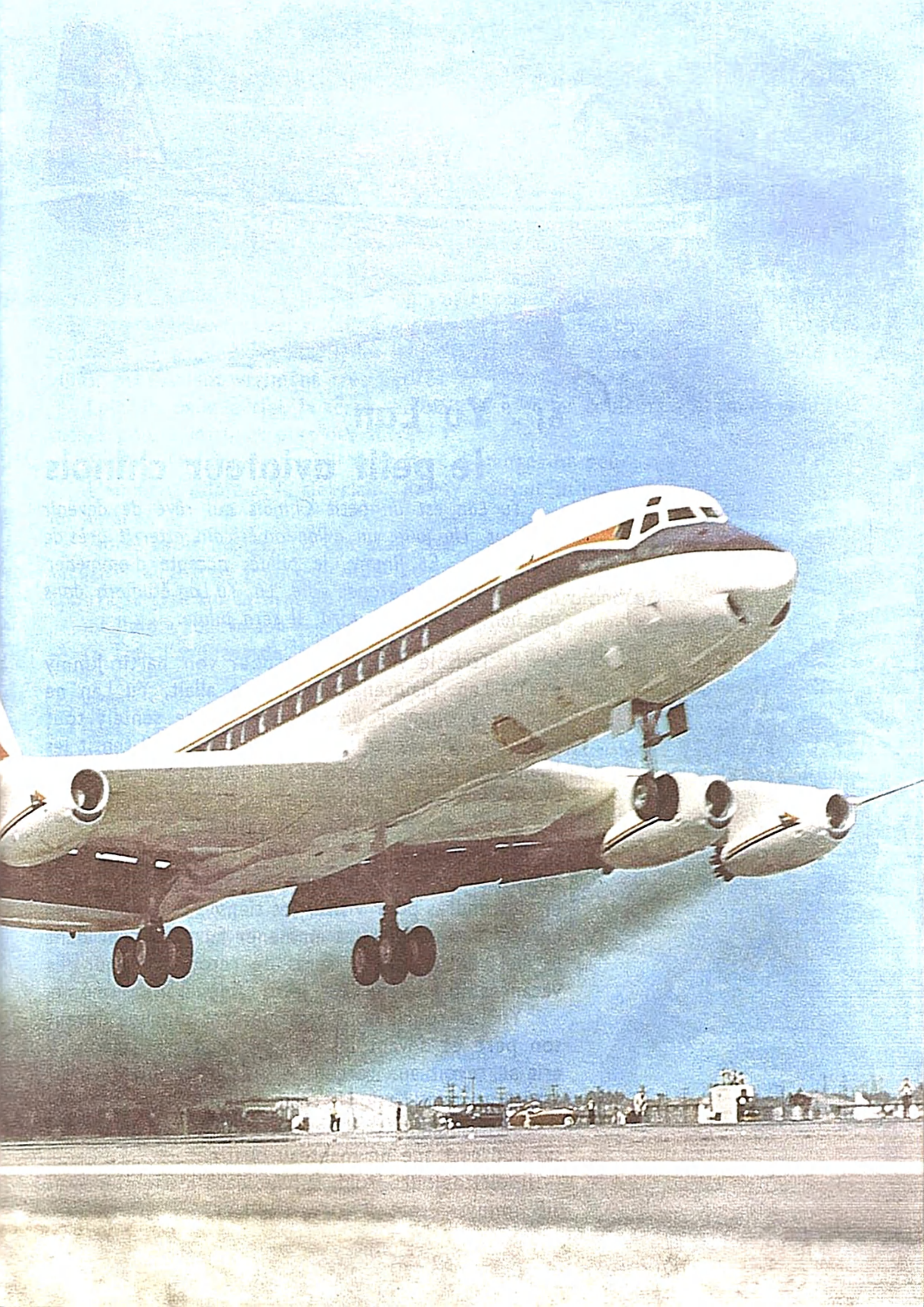
L'avion

L'avion, au fond du ciel clair,
Se promène dans les étoiles
Tout comme les barques à voiles
Vont sur la mer.

C'est un moulin des anciens âges
Qui soudain a quitté le sol
Et qui, par-dessus les villages,
A pris son vol.

Les oiseaux ont peur de ses ailes,
Mais les enfants le trouvent beau,
Ce grand cerf-volant sans ficelles
Qui va si haut.

Lucien DELARUE-MARDRUS
Poèmes mignons
Gedalge





61 - Yu Lan, le petit aviateur chinois

Yu Lan est un petit Chinois qui rêve de devenir aviateur. Un jour, un avion américain atterrit près de son village. Et Jimmy, le pilote, accepte d'emmener Yu Lan vers une grande ville. Là, Yu Lan étudiera dans une belle école. Plus tard, il sera pilote.

1. Tout le village sortit pour voir partir Jimmy et Yu Lan. Maintenant qu'il s'en allait, Yu Lan ne pouvait prononcer un seul mot. Il se sentait tout drôle et gêné. Lorsqu'il regarda sa mère, il sentit les larmes lui piquer les paupières. Il serait bizarre de ne pas voir sa mère chaque jour.

2. Jimmy le vit regarder sa mère.
— Allons, dit-il, songe combien ce sera amusant quand tu reviendras ici dans ton avion à toi et que tu en descendras pour visiter les tiens* ! Songe combien ce sera amusant de les emmener faire un tour dans le ciel ! D'ailleurs, tu seras de retour ici pour les vacances du Jour de l'An. Je te ramènerai moi-même.

Yu Lan sourit donc à sa mère et s'inclina devant son père et devant les plus vieux des villageois. Il cria au revoir aux garçons, tira la natte* de sa sœur et grimpa dans l'avion à côté de Jimmy.

3. Ils étaient très serrés, car Yu Lan avait mis sur son costume un manteau ouatiné*.
— Il fait toujours froid, là-haut dans le ciel, lui avait dit Jimmy.

Ils fermèrent le capot ; l'appareil fit un grand bruit et tout le monde cria au revoir.

Yu Lan pensa que l'avion allait très vite lorsqu'il roula sur le terrain. Mais vous pouvez imaginer ce qu'il éprouva lorsqu'il fut soulevé du sol.

— Maintenant, je sais ce que ressentent mes pigeons! s'écria-t-il à Jimmy.

Jimmy ne fit que sourire, car il ne pouvait pas l'entendre. De plus, il était très occupé. Un avion réclame beaucoup d'attention lorsqu'il vole. Le pilote ne peut rien faire d'autre que de lui consacrer tous ses soins*.

4. Yu Lan se blottit donc près de Jimmy et observa tous ses gestes. Il lui paraissait très étrange de se trouver si haut au-dessus de la terre. Les choses qu'il avait toujours trouvées grandes, les maisons, les fleuves, les villages et les champs, et même les villes, paraissaient vraiment très petites.

Là-haut, dans le ciel, la terre semblait lisse et les couleurs étaient comme des taches posées les unes près des autres.

5. Puis Yu Lan sentit qu'il avait faim. Il mangea un peu.

L'air était calme et le ciel clair. Jimmy pouvait utiliser une main pour manger, lui aussi.

Après avoir mangé, Yu Lan était très heureux. Il avait l'impression d'une telle sécurité* auprès de Jimmy qu'il devint tout ensommeillé. Il se blottit dans son coin, appuya sa tête sur le bras de Jimmy et s'endormit profondément.

Et Jimmy abaissa son regard sur le paisible* visage brun.

— Yu Lan, l'as futur de la Chine! murmura-t-il en souriant.

Pearl BUCK - Le dragon magique, Stock.

LES MOTS.

Les tiens : Tes parents, ta famille. - **La natte:** Les Chinoises coiffent leurs cheveux en longue tresse. - **Un manteau ouatiné :** Il est doublé d'une étoffe épaisse et chaude ressemblant à de la ouate. - **Consacrer tous ses soins :** Le pilote emploie toute son attention, toute son application, tout son temps à surveiller son appareil et, en particulier, le tableau de bord. - **La sécurité :** Yu Lan a toute confiance en Jimmy. Il ne ressent aucune inquiétude. - **Le paisible visage :** Son visage est calme, reposé.

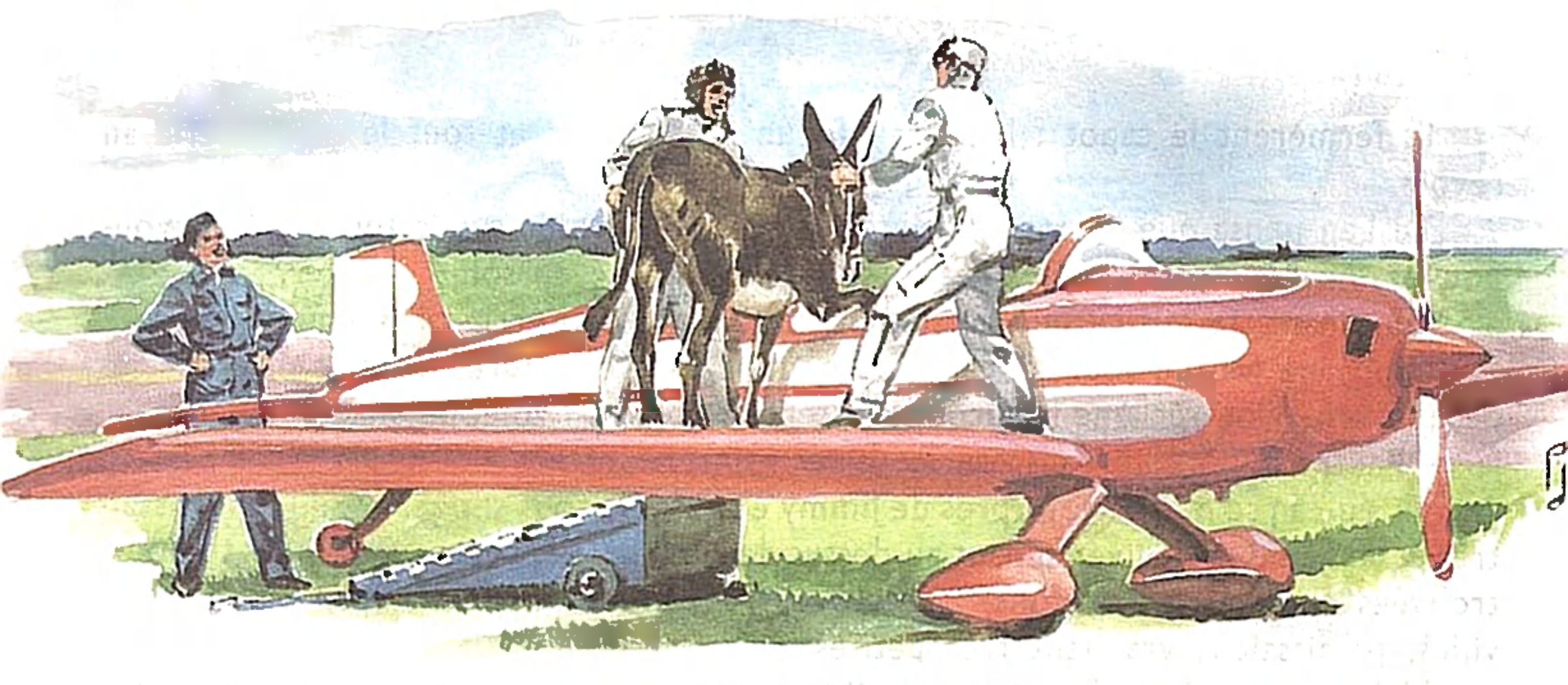
LES IDÉES.

1. Yu Lan est-il entièrement heureux de partir ?
2. Le petit Chinois embrasse-t-il son père ? Que fait-il ? (C'est une habitude chinoise).
3. « Jimmy ne fit que sourire, car il ne pouvait pas l'entendre. » Pour quelle raison ?
4. Cet avion est-il très grand ? Prouvez-le.
5. « L'as futur de la Chine ». Expliquez.

LES TRAVAUX.

1. Copiez les phrases suivantes en corrigeant les erreurs.
Yu Lan embrasse sa sœur et grimpe dans l'avion derrière Jimmy. L'appareil s'envole sans bruit après avoir roulé lentement sur le terrain. Yu Lan reste silencieux. Il observe les gestes du pilote. Puis il mange en regardant le ciel nuageux. Ensuite il s'endort, la tête contre l'épaule de Jimmy.
2. Dictée préparée : Le paragraphe nº 4 jusqu'à : « ... vraiment très petites. »





62 - Le baptême de l'air de l'âne

L'âne Tonkilaron habite dans un aérodrome. Les pilotes le gâtent. Pourtant il a toujours refusé de les accompagner dans les airs. Puis, un jour, il voit un chien descendre d'un avion. Alors il se décide.

1. Le chef pilote allait justement essayer un nouvel appareil. Tonkilaron trotta vers l'avion et se plaça le long du fuselage*.

— Quoi ! s'écria l'aviateur. Est-ce enfin pour aujourd'hui, ce baptême de l'air ? Tonkilaron, le museau levé, agitait vivement les oreilles.

Alors le chef pilote et ses aides hissèrent en riant l'âne dans la carlingue* et ils l'attachèrent.

Puis le moteur ronfla, l'hélice tourna, L'appareil se mit à rouler face au vent sur l'aérodrome. Les roues du train d'atterrissage* quittèrent le sol : l'appareil piquait vers le ciel.

2. Tonkilaron vit la terre s'enfoncer. Bientôt l'aérodrome ne fut plus qu'une tache verte et brune. Les hommes, autour des hangars, semblaient des fourmis parmi de gros grains de sable.

L'avion montait toujours. Il passa à travers un nuage. Au-dessus de ce nuage, le soleil brillait dans un ciel pur. L'altimètre* indiquait le nombre 4 000.

3. L'avion redescendit. Le pilote le lança en ligne droite à une vitesse effrayante.

Tout allait bien. Le moteur ronflait régulièrement. L'avion était facile à diriger. Alors le pilote prit de courts virages, tantôt à droite, tantôt à gauche. Puis l'appareil glissa sur l'aile, tomba comme une feuille morte, se redressa, se retourna complètement... Pendant quelques secondes, le pilote et Tonkilaron se trouvèrent la tête en bas !

Enfin le pilote arrêta le moteur et atterrit juste au milieu de l'aérodrome. Tonkilaron n'avait éprouvé ni frayeur ni vertige.

4. Le lendemain, un autre aviateur l'emmena en un nouveau vol au-dessus de la campagne. Les jours suivants, il prit encore le chemin des airs.

Il fit de longs voyages, survola Paris, Londres, Bruxelles, alla jusqu'en Algérie.

Il était si bien habitué au ronflement du moteur qu'il entendait les bruits de pannes. Pour les signaler, il se mettait à braire à tue-tête*.

5. Aux heures de danger, il ne s'affolait jamais.

Un jour, l'appareil sur lequel il se trouvait brisa son train d'atterrissage en touchant le sol et capota*. L'essence prit feu!

Le pilote, par bonheur, avait été projeté à terre. Il se releva vite et put tirer Tonkilaron des flammes. Mais l'âne avait le poil complètement roussi!

Cette aventure ne l'empêcha point de prendre place, dès le lendemain, sur un nouvel appareil.

Ernest PEROCHON - Le livre des quatre saisons, Delagrave.

LES MOTS.

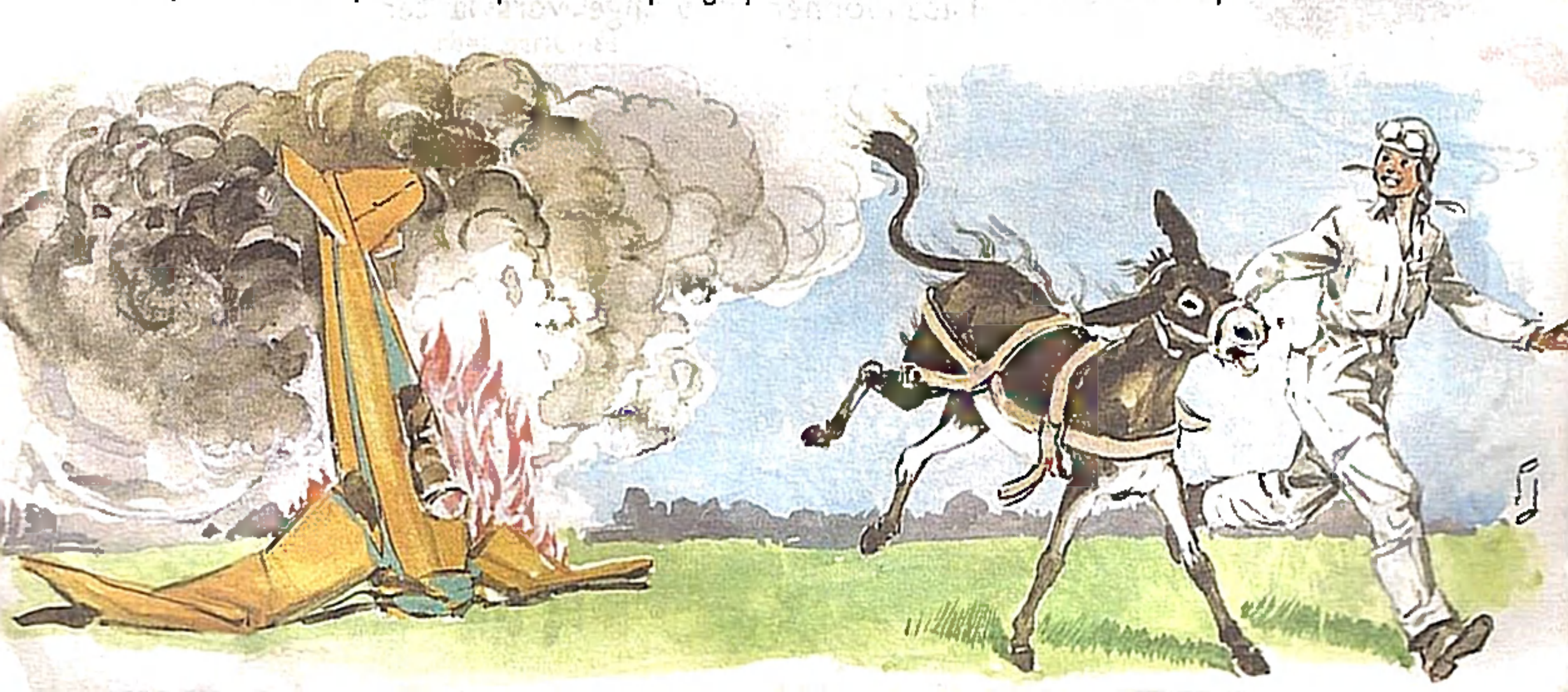
Le fuselage : C'est le corps de l'avion. Les ailes y sont fixées. - **La carlingue** : C'est la partie de l'avion où pénètrent l'équipage et les passagers. - **Le train d'atterrissage** : Cette partie de l'avion permet d'atterrir Elle est formée par les roues et leurs supports. - **L'altimètre** : Cet appareil indique l'altitude, la hauteur où vole l'avion. - **A tue-tête** : De toute la force de sa voix. - **Il capota** : Il se renversa dessus dessous.

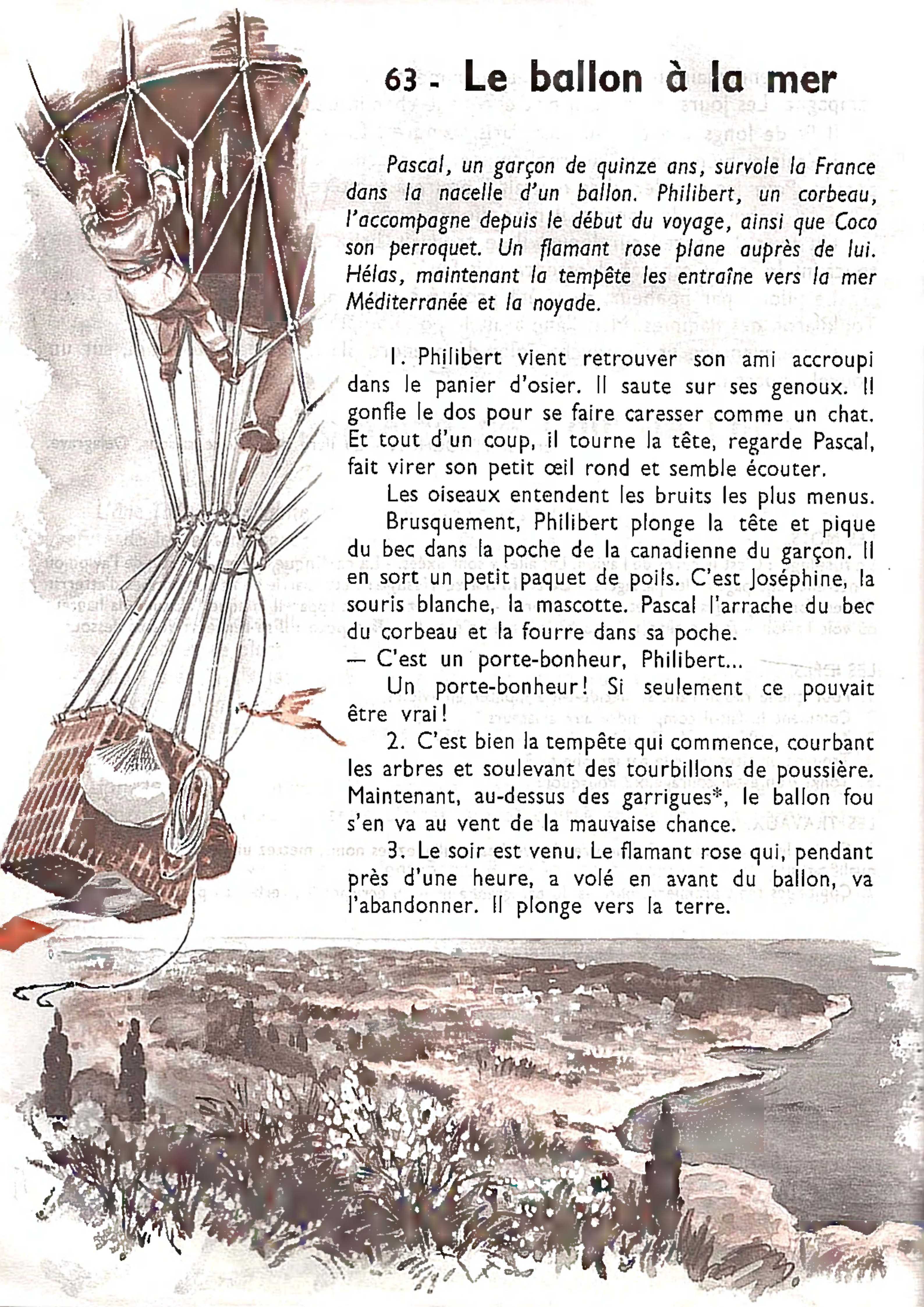
LES IDÉES.

1. Pour quelle raison l'âne se décide-t-il à monter en avion?
2. Comment le fait-il comprendre aux aviateurs?
3. A quelle altitude vole Tonkilaron?
4. Trouvez un titre pour le paragraphe nº 3.
5. Tonkilaron est-il courageux? Pourquoi?

LES TRAVAUX.

1. Copiez le paragraphe nº 2. Encadrez les verbes, soulignez les noms, mettez une croix sous les adjectifs qualificatifs.
2. Copiez les trois premières phrases du paragraphe nº 4 en écrivant les verbes au présent.





63 - Le ballon à la mer

Pascal, un garçon de quinze ans, survole la France dans la nacelle d'un ballon. Philibert, un corbeau, l'accompagne depuis le début du voyage, ainsi que Coco son perroquet. Un flamant rose plane auprès de lui. Hélas, maintenant la tempête les entraîne vers la mer Méditerranée et la noyade.

1. Philibert vient retrouver son ami accroupi dans le panier d'osier. Il saute sur ses genoux. Il gonfle le dos pour se faire caresser comme un chat. Et tout d'un coup, il tourne la tête, regarde Pascal, fait virer son petit œil rond et semble écouter.

Les oiseaux entendent les bruits les plus menus.

Brusquement, Philibert plonge la tête et pique du bec dans la poche de la canadienne du garçon. Il en sort un petit paquet de poils. C'est Joséphine, la souris blanche, la mascotte. Pascal l'arrache du bec du corbeau et la fourre dans sa poche.

— C'est un porte-bonheur, Philibert...

Un porte-bonheur! Si seulement ce pouvait être vrai!

2. C'est bien la tempête qui commence, courbant les arbres et soulevant des tourbillons de poussière. Maintenant, au-dessus des garrigues*, le ballon fou s'en va au vent de la mauvaise chance.

3. Le soir est venu. Le flamant rose qui, pendant près d'une heure, a volé en avant du ballon, va l'abandonner. Il plonge vers la terre.

Pascal poursuit sa course rapide à deux cents mètres du sol. Au-dessous de lui, la terre est encore grise, avec ici et là, les taches vertes des tamaris*.

Et voici que l'horizon s'éclaire, qu'apparaît une immense plaine de lumière bleue. C'est la mer.

Elle bat une plage de galets, là, droit devant.

4. Pascal s'est élancé dans les haubans*. Il s'agrippe aux cordages et il se hisse. Il grimpe encore plus haut dans les cordes du filet.

Il est monté jusque-là, avec son couteau dans les dents. Il se retient d'une main. Le couteau dans l'autre, il frappe, il ouvre de larges fentes dans l'enveloppe du ballon qui est solide et résiste.



Les gaz s'échappent avec un sifflement de forge*. Le ballon va s'abattre.

Vite... Vite... Pascal, dont les mains saignent, se laisse glisser et dégringole des cordages. Il arrive dans la nacelle.

Le ballon est à vingt mètres au-dessus du sol. Vite... Vite...

5. Le garçon a décroché la cage de Coco et la lance par-dessus bord. Aussitôt, c'est le tour de la caisse-popote*... des couvertures, de la canadienne...

L'ancre* rebondit sur les rochers sans s'accrocher.

Pascal a sauté dans un bouquet de tamaris qui ont adouci sa chute. Il se relève.

Au-dessus de la mer qui gronde, le ballon fou poursuit sa course, la nacelle au ras des vagues... Il fuit... Il descend...

Pascal a atterri près d'une ferme. Il est sauvé. Il retrouve même Philibert perché sur le couvercle de la caisse-popote.

René GUILLOT - Le voyage en ballon, Hachette.

LES MOTS.

Un flamant rose : Ce magnifique oiseau vit en Camargue, dans le delta du Rhône. Il a un superbe plumage rose, il atteint 1,50 m de hauteur. - **Une garrigue :** On appelle ainsi au bord de la mer Méditerranée une étendue d'arbustes et d'herbes parfumés. - **Un tamaris :** Cet arbuste a un feuillage très fin et des fleurs roses. - **Les haubans :** Ces cordages relient la nacelle et le ballon. - **Un sifflement de forge :** Le ballon crevé siffle en se dégonflant comme le soufflet d'une forge. - **La caisse-popote :** Elle contient la nourriture du jeune garçon. - **Une ancre :** Cet instrument de fer à crochets sert à faire atterrir le ballon. Où en trouve-t-on encore ?

LES IDÉES.

1. Citez tous les animaux qui accompagnent Pascal dans son voyage. 2. Pourquoi le ballon et son passager sont-ils en grand danger ? 3. Le flamant rose abandonne le ballon. A votre avis, pour quelle raison ? 4. Pascal crève son ballon. Pourquoi ? 5. Pourquoi l'ancre ne s'accroche-t-elle pas dans les rochers ?

LES TRAVAUX.

1. Racontez la fin de la lecture en quatre phrases. - Pascal, le couteau dans la bouche, ... - Il frappe ... - Il se laisse... - Au dernier moment, Pascal saute...
2. Dictée préparée : Le paragraphe n° 3 à partir de : « Pascal poursuit sa course rapide ».

20 - La ville

Ville de France

Le matin, je me lève, et je sors de la ville.
Le trottoir de la rue est sonore à mon pas,
Et le jeune soleil chauffe les vieilles tuiles,
Et les jardins étroits sont fleuris de lilas.

Et me voici bientôt sur la côte gravie
D'où l'on voit, au soleil et couchée à ses pieds,
Calme, petite, pauvre, isolée, engourdie,
La ville maternelle aux doux toits familiers.

Elle est là, étendue et longue. Sa rivière
Par deux fois, en dormant, passe sous ses deux ponts ;
Les arbres de son mail sont vieux comme les pierres
De son clocher qui pointe au-dessus des maisons.

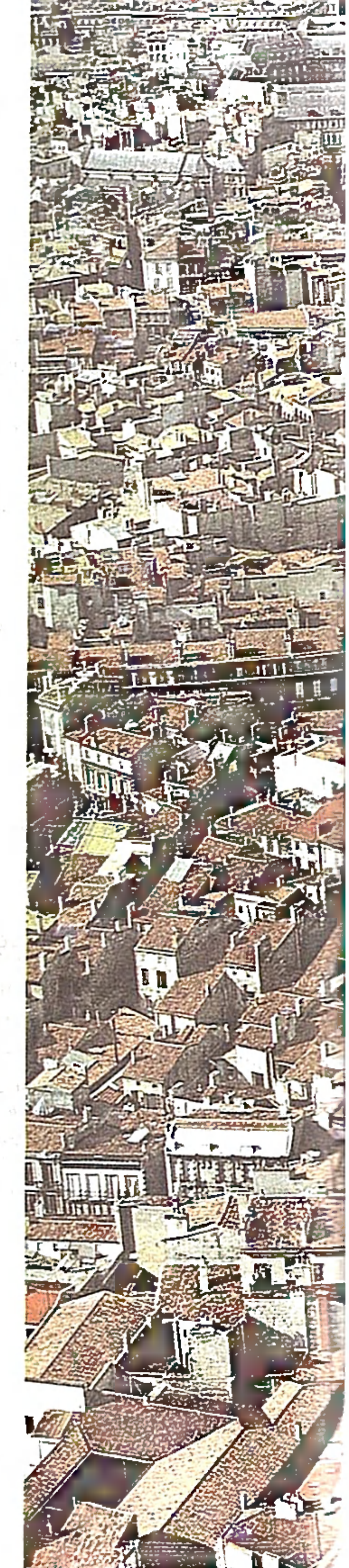
Henri de REGNIER
La Sandale ailée - Mercure de France

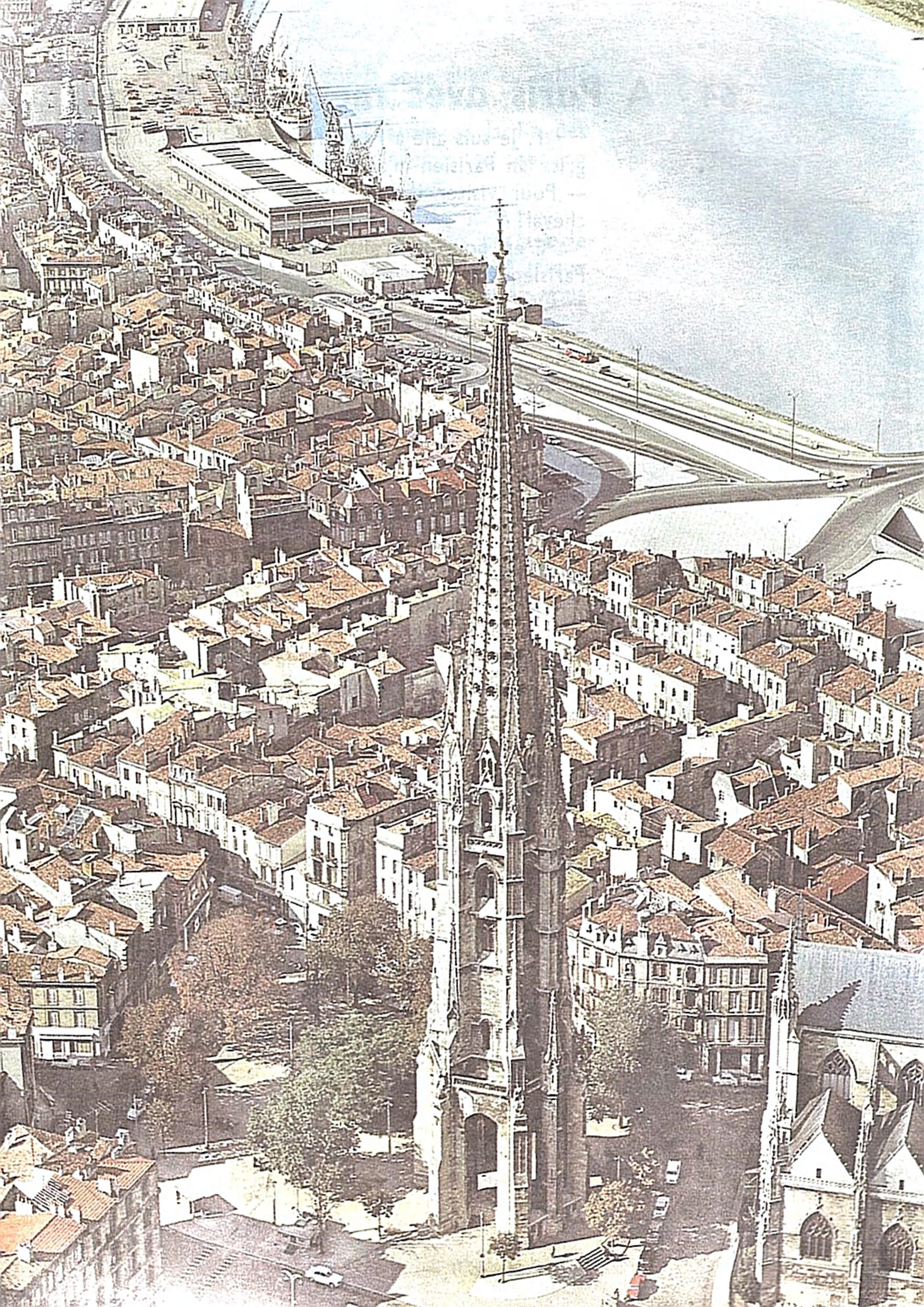
La petite ville

La ville douce et monotone
Est en montée et en vallon,
Les maisons peinent tout au long
Et l'une à l'autre se cramponnent.

L'église massive et muette
Est sur la place du marché,
Le vent de l'hiver a penché
Le beau coq de sa girouette.

Comtesse de NOAILLES
L'ombre des jours





64 - A Paris avec mes souliers gris



1. Je suis allé à Paris, hop! hop! sur mon cheval gris. Un Parisien m'a dit :

— Pour visiter la ville, vous n'avez pas besoin de cheval!

C'est pourquoi j'ai mis mon cheval à l'écurie. Un Parisien m'a demandé :

— Que venez-vous faire à Paris ?

— Je veux monter en haut, tout en haut de la tour Eiffel.

— Et pourquoi voulez-vous donc monter en haut, tout en haut de la tour Eiffel ?

— Pour voir, d'un coup d'œil, tout Paris. Car je veux m'en retourner chez moi dès que mon cheval sera reposé.

— Oh! m'a dit le Parisien, vous ne partirez point si vite! Pour bien voir Paris, un coup d'œil ne vous suffira pas.

2. J'ai monté tout en haut de la tour Eiffel. J'étais à trois cents mètres au-dessus du sol et j'apercevais toute la ville et ses environs. Je voyais les cheminées des usines et les clochers des églises. Je voyais les monuments, les grands magasins, les beaux hôtels. Je voyais les gares où arrivaient des trains, venant de toutes les directions. Je voyais la Seine avec ses ponts et ses bateaux. Je voyais des maisons, des maisons, des maisons...

3. Pour visiter Paris, j'ai mis mes souliers gris. Un Parisien m'a dit :

— Suivez bien les trottoirs, si vous ne voulez pas vous faire écraser!

C'est qu'en effet, les autobus roulaient, les automobiles roulaient, roulaient, roulaient...

Jamais je n'avais vu rouler autant d'automobiles!

Je suivais bien les trottoirs mais, aux croisements de rues, il n'était pas facile de passer.

J'ai traversé quand même tout Paris en suivant la Seine ; puis je suis allé au Bois de Boulogne*.

4. Mais un Parisien m'a dit :

— Vous userez vos souliers gris. Montez donc dans un autobus!

J'ai monté dans un autobus pour aller au palais du Louvre*, puis à la cathédrale Notre-Dame.* Ensuite j'ai monté dans un taxi et je suis allé au Jardin des Plantes*. Et j'étais content d'aller vite, tout en ménageant* mes souliers gris.

5. Un Parisien m'a dit :

— Vous iriez encore plus vite, si vous preniez le métro. Ne levez pas le nez : ce n'est pas en l'air que vous le verrez passer! Descendez sous terre : vous l'y trouverez!

Je suis descendu sous terre et là, en effet, j'ai monté dans un wagon du métro. Il y avait, avec moi, beaucoup, beaucoup de voyageurs qui allaient à leur travail. Jamais je n'aurais cru qu'il y avait tant de monde sous terre, à Paris!

Je suis allé, par le métro, du nord au sud, et de l'est à l'ouest. Et, plus de dix fois, sans m'en douter, j'ai passé sous la Seine!

C'est ainsi que j'ai visité Paris, sans user mes souliers gris.

Ernest PÉROCHON - Contes des cent un matins, Delagrave.



LES MOTS.

Le Bois de Boulogne : C'est un grand bois dans la partie ouest de Paris, les Parisiens aiment à s'y promener. - **Le Louvre :** Un ancien palais royal transformé en musée. - **La cathédrale Notre-Dame :** La plus célèbre cathédrale de Paris, au centre même de la ville. - **Le Jardin des Plantes :** Ce beau jardin public de Paris contient de nombreuses et rares variétés de plantes, mais aussi des animaux de toutes les régions du monde. - **En ménageant :** Le voyageur n'use pas ses souliers. Il les économise.

LES IDÉES.

1. Un coup d'œil ne suffit pas pour voir Paris. Pourquoi ?
2. Citez de mémoire tout ce que le voyageur a vu du sommet de la tour Eiffel.
3. Comment le visiteur a-t-il fait pour ménager ses souliers gris ?
4. A part le taxi, l'autobus et le métro, connaissez-vous un autre moyen de transport en usage dans quelques villes de France ?
5. Comment le voyageur a-t-il pu passer sous la Seine ?

LES TRAVAUX.

1. Trouvez dans la liste suivante deux verbes ayant le même sens : apercevoir, visiter, traverser, arriver, passer, descendre.
2. Dessinez la tour Eiffel.



65 - Un accident sur le boulevard

Serge, un garçon de quinze ans, attend l'autobus sur un grand boulevard, à Paris. C'est la tombée de la nuit.

1. — Ah ! voilà un bus !...

Serge vit luire les gros yeux jaunes des lanternes* et la plaque lumineuse du 86. L'autobus fonçait dans le flot des voitures qui se doublaient à toute allure.

Serge attendit que l'autobus arrivât pour se jeter derrière lui et le rejoindre à la course.

2. D'un bond, le garçon s'élança sur la chaussée*. Une voiture l'évita de justesse, d'un brusque coup de volant.

Il y avait encore plus de cinq cents mètres avant l'arrêt du coin du boulevard. L'autobus ne ralentissait pas, au contraire. Serge, essoufflé, courait de toute la vitesse de ses jambes. Il allait enfin s'agripper* aux montants de fer de l'arrière et sauter sur le marchepied*.

Brusquement, l'autobus fit un crochet. Serge avait manqué son élan. Il roula sur le pavé. Il se releva sur les genoux, prêt à reprendre sa course. Trop tard !...

3. Et, aussitôt, ce fut le choc !... Des freins qui crient..., des pare-chocs qui se heurtent..., un embouteillage d'autos...

Serge a été projeté jusqu'au trottoir par un cabriolet au capot allongé comme celui d'une voiture de course : une Jaguar.

4. Un attroupement* s'était aussitôt formé. Un grand gaillard, cheveux au vent, sauta du cabriolet* qu'il abandonna au milieu de la chaussée. Il se précipita vers le jeune garçon dont la lèvre saignait. Très ému en le voyant si pâle, la tête dans le ruisseau, le conducteur de la Jaguar avait saisi Serge à pleins bras.

Il le relevait et, affolé, il ne savait que répéter :
— Tu n'as rien de cassé au moins ? Dis..., tu n'as rien de cassé ?...
— Non, rien, je ne crois pas..., dit Serge qui reprenait péniblement son souffle.
— Tu en es sûr au moins ?... Remue-toi un peu... Ah ! voilà les couleurs qui te reviennent. Tu peux dire que tu m'as fait une belle peur, tu sais... Quand je t'ai vu, là, tout d'un coup, devant mes roues !... J'ai bloqué*, mais c'était trop tard. Comment te sens-tu ?

5. — Ça va...
— Tu es sûr de n'avoir rien au moins...
— Puisque je vous le dis.
— Alors, attends-moi. Le temps que je range la voiture au trottoir. Tu es du quartier ?
— Non.
— Où habites-tu ?
— Du côté de Saint-Mandé.
— Je vais te reconduire.
— Avec la Jaguar ? Ah ! chic alors... et plein gaz !

René GUILLOT - La route des éléphants, Editions G.P.

LES MOTS.

Les lanternes : La nuit commence à venir. Le conducteur de l'autobus a allumé les deux feux avant assez faibles qu'on appelle les lanternes. - **La chaussée :** Le milieu de la rue. - **S'agripper :** Il allait saisir les montants de fer. - **Le marchepied :** Ce sont des marches qui permettent de monter dans l'autobus. - **Un attroupement :** Un rassemblement. - **Le cabriolet :** Cette voiture automobile peut se découvrir grâce à sa capote. - **J'ai bloqué :** J'ai serré les freins à fond pour arrêter la voiture.

LES IDÉES.

1. Serge est-il prudent ? Pourquoi ? 2. Pour quelle raison précise le jeune garçon est-il tombé ? 3. Qu'est-ce qu'une Jaguar ? Qu'est-ce qu'un jaguar ? 4. Trouvez dans le paragraphe nº 4 deux détails montrant que Serge a eu peur. 5. Serge est heureux de repartir en Jaguar. Pour quelles raisons ?

LES TRAVAUX.

1. Remplacez le pronom en italique par le nom convenable. - *Elle* brille dans la nuit pour renseigner les voyageurs. - *Il* galope pour sauter sur le marchepied. - *Il* fonce dans le flot des voitures. - *Elle* a projeté le garçon sur le trottoir. - *Il* s'inquiète et questionne plusieurs fois le blessé.
2. Dictée préparée : Le paragraphe nº 2 à partir de : « Serge, essoufflé, courait... » jusqu'à : « pavé ».

66 - Pascal et le ballon rouge



1. Un matin, sur le chemin de l'école, le petit Pascal aperçut, accroché à un bec de gaz, un beau ballon rouge. Pascal posa sa serviette par terre, monta au réverbère, décrocha le ballon et courut avec lui jusqu'à sa station* d'autobus. Mais le receveur connaissait le règlement* :

« On ne doit laisser monter ni les chiens, ni les gros colis, ni les ballons à gaz ».

Ceux qui ont des chiens vont à pied. Ceux qui ont des colis prennent un taxi. Ceux qui ont des ballons les lâchent.

Pascal ne voulait pas lâcher son ballon. Le receveur tira donc la sonnette, et l'autobus partit sans lui.

2. A l'école, Pascal eut l'idée de confier son ballon au concierge qui balayait la cour.

A la sortie, le concierge qui avait gardé le ballon dans sa loge* le lui rendit.

Mais la pluie s'était mise à tomber. Pascal devait rentrer à pied à cause de ce fâcheux* règlement des autobus, et il ne voulait pas mouiller son ballon. Il demanda à un vieux monsieur qui passait la permission de s'abriter sous son parapluie, et ainsi, de parapluie en parapluie, il arriva chez lui.

3. Sa maman était contente de le voir enfin de retour ; elle avait été très inquiète. Quand elle sut que c'était à cause du ballon que Pascal rentrait en retard, elle se mit en colère. Elle prit le ballon, ouvrit la fenêtre et le jeta dehors.

Lorsqu'on lâche un ballon, il s'envole et disparaît. Mais le ballon de Pascal resta devant la fenêtre. Pascal et lui se regardèrent à travers la vitre. L'enfant était surpris que son ballon fût revenu, mais pas tellement. Il ouvrit doucement la fenêtre, l'attrapa et alla le cacher dans sa chambre.

4. Le lendemain, avant de partir pour l'école, Pascal eut soin d'ouvrir la fenêtre à son ballon. Il lui recommanda* de venir le rejoindre quand il l'appellerait. Il prit sa serviette, embrassa sa maman et descendit les escaliers. Arrivé dans la rue, il cria :



— Ballon ! Ballon !

Aussitôt, le ballon vola vers lui. Et le ballon commença à suivre Pascal, sans être attaché, comme un chien suit son maître.

5. Mais, comme les chiens, le ballon n'était pas très obéissant. Et quand Pascal voulut l'attraper pour traverser la rue, le ballon s'échappa.

Pascal fit semblant de ne plus faire attention à lui. Il marcha dans la rue comme si le ballon n'existait pas. Il alla se cacher au coin d'une maison. Le ballon, inquiet, se dépêcha de rejoindre Pascal.

Arrivé à la station d'autobus, Pascal fit ses recommandations au ballon :

— Suis-moi bien, ballon, ne perds pas de vue l'autobus.

On vit alors dans les rues de Paris cette chose étonnante : un ballon qui voltigeait derrière un autobus !

Albert LAMORISSE - Le ballon rouge, Hachette.

LES MOTS.

La station : Dans la lecture n° 64, vous avez appris que l'autobus, comme le train omnibus, s'arrête souvent. - **Le règlement :** Les voyageurs doivent obéir à toutes les règles contenues dans le règlement. - **La loge :** On appelle ainsi le logement du concierge. - **Ce fâcheux règlement :** Ce règlement ennuyeux. - **Il recommanda :** Il conseilla.

LES IDÉES.

1. Qu'est-ce qu'un bec de gaz ? Cherchez un mot ayant le même sens dans le paragraphe n° 1.
2. A l'école, vous avez aussi un règlement. Citez quelques règles auxquelles vous devez obéir.
3. Ce ballon rouge est un ballon très étonnant. Quel est le premier détail qui vous surprend ?
4. Citez ensuite quatre autres détails qui vous étonnent aussi.
5. Ce ballon n'est pas seulement un jouet pour Pascal, mais aussi un ami. Montrez-le.

LES TRAVAUX.

1. Complétez les phrases suivantes avec des verbes de la lecture. Pascal .... son ballon au concierge de l'école. Il .... sous le parapluie d'un vieux monsieur. Sa maman jette le ballon par la fenêtre ; il ne .... pas.
Le ballon rouge .... derrière l'autobus.
2. Trouvez dans le paragraphe n° 2 une phrase contenant trois verbes à l'imparfait.
Trouvez dans le paragraphe n° 3 une phrase contenant trois verbes au présent.

21 - Au magasin

Les boutiques

Tatillonnes et frénétiques
Les sonnettes dansent à l'huis
Des petites boutiques,
Les sonnettes de la Saint Guy.

On n'entend qu'elles
Dans les ruelles
Les jours de foire et de marché.
Elles se hèlent et s'interpellent
Depuis l'aube jusqu'au soleil couché.

Rubans, cordons, aiguilles fines,
Lacets, fils et bobines
Sont achetés chez le mercier ;
Les salons d'or du pâtissier
Montrent des tartes rondes
Comme le monde.

....

La fièvre étreint tous les comptoirs.
Mais, du matin jusques au soir,
Quoi qu'on débite et qu'on achète,
Les sonnettes mènent la fête.

E. VERHAEREN
Bouret I.E.P.

Au magasin

La boulangerie est énorme ;
Il entre et sort de larges pains,
Couleur de bois blanc des sapins,
Et ronds comme des chats qui dorment.

Le libraire a quelques volumes
Qui vieillissent sur ses rayons,
Il en vend moins que de crayons,
De cahiers et de porte-plumes.

L'épicerie a un auvent,
Un banc, un air de bonne chance,
Elle a sa table et sa balance,
Ses tiroirs qu'on ouvre souvent.

....

Et la fleuriste aux primevères
Respire, assise entre ses pots,
Une moiteur de terre et d'eau
Et vit dans sa maison de verre...

Comtesse de NOAILLES
L'ombre des jours
Calman-Levy





67 - Le tonneau de miel

1. Elle sentait le caramel, le sucre d'orge et le miel, la boutique de Monsieur Lebègue. Tous les écoliers se donnaient rendez-vous devant le magasin aux lettres d'or :

ÉPICERIE CONFISERIE LEBÈGUE
FRUITS CONFITS* DU VAUCLUSE. MIEL
DE PROVENCE. NOUGAT DE MONTÉLIMAR.

On apercevait le grand Monsieur Lebègue, en blouse blanche, toujours debout dans son royaume de sucreries. Armé d'un grand couteau plat, il découpait le nougat, les fruits confits, le chocolat ou le caramel...

2. Un beau jeudi de juillet, je jouais aux billes avec mon camarade Jean, devant la porte de Monsieur Lebègue. Plusieurs fois déjà, il nous avait dit :

— Eloignez-vous, les gamins! Vous faites de la poussière sur mon miel.

En effet, près de l'entrée, un tonneau de miel doré parfumait la rue. Nous y aurions bien trempé un doigt, si l'épicier avait tourné le dos. Mais il faisait bonne garde et il avait raison.

— A toi, Alexandre, lance ta bille!

Ma bille rebondit sur l'angle d'un pavé et manqua de peu le miel.

3. Monsieur Lebègue était en train d'étendre et de gratter du chocolat sur un marbre* avec son grand couteau plat. Il bondit :

— Garnements ! Allez jouer ailleurs !

— Attendez, Monsieur. La partie va être terminée...

Jean visa longuement, fit rouler sa bille qui se plaça tout près, très près des autres... mais sans les toucher !

— Gagné, dit Jean. Gagné ! A moi, le paquet !

Et il empocha le tout, malgré mes cris et ma colère.

4. Je donnai le premier coup de poing. Mais Jean était plus fort que moi. Il me repoussa violemment et je m'en allai tomber, à reculons*, devinez où ? devinez comment ? le derrière dans le tonneau de miel !

Je jetai un cri. L'épicier se retourna :

— Mon miel ! Mon bon miel de Provence ! Un tonneau ouvert ce matin ! Bandit !

Jean était déjà à l'autre bout de la rue...

5. Le miel collait à ma culotte. Pourtant je me relevai comme un ressort et je me mis à fuir. L'épicier me poursuivait, son grand couteau à la main...

Je sentais le miel couler sur mes jarrets*. Je courais bien. Seulement l'épicier avait des jambes doubles des miennes. Je me retournais en courant. Je le voyais, l'œil furieux, le sourcil froncé et, surtout, le couteau à la main. Il me rattrapait...

Alors, en nage, essoufflé, n'en pouvant plus, je me laissai tomber sur le trottoir. J'étais persuadé* que Monsieur Lebègue allait m'égorger. Je me trompais.

L'épicier me saisit, me retourna sur le ventre. Puis il leva son grand couteau... et gratta le fond de ma culotte. Ensuite, ayant repris son miel, il s'éloigna.

Croyez-moi, pendant plus d'un an, je ne suis plus passé devant le magasin de maître Lebègue !

D'après Alexandre DUMAS Père - Mémoires et Récits (Tome I), Michel Lévy.

LES MOTS.

Des fruits confits : Ils sont conservés dans le sucre. - **Un marbre :** L'épicier gratte le chocolat sur cette pierre très dure. - **A reculons :** Alexandre marche en reculant, sans regarder où il met les pieds. - **Mes jarrets** : Le jarret est le derrière du genou. - **J'étais persuadé :** Je croyais, je pensais.

LES IDÉES.

1. Citez de mémoire six friandises vendues par Monsieur Lebègue.
2. L'épicier surveille son miel pour deux raisons. Lesquelles ?
3. Jean a-t-il triché ? Mais qui a attaqué le premier ?
4. Alexandre pense que l'épicier va l'égorger. Pourquoi ?
5. Pendant un an, le garçon ne passe plus devant l'épicerie. Pour quelles raisons ?

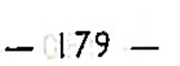
LES TRAVAUX.

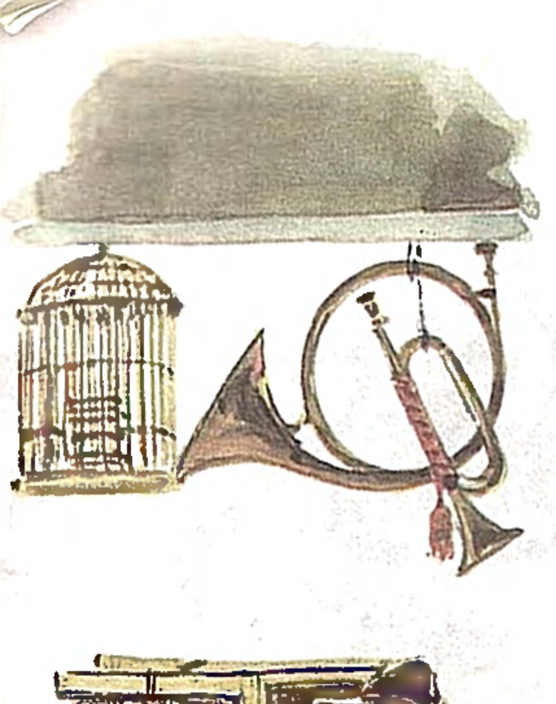
1. Copiez les deux phrases suivantes en plaçant les mots en bon ordre.

1° — en blouse blanche — sur un marbre — le nougat — Dans l'épicerie — découpait — Monsieur Lebègue.

2° — devant l'épicier menaçant — son grand couteau — Alexandre s'enfuyait — qui tenait — à toutes jambes — à la main.

2. Dictée préparée : Le paragraphe n° 1 jusqu'à : « Nougat de Montélimar ».





68 - Le brocanteur

1. Nous nous arrêtâmes au bout du boulevard de la Madeleine, devant une boutique noirâtre*. Elle commençait sur le trottoir, qui était encombré de meubles autour d'une très vieille pompe à incendie à laquelle était accroché un violon.

Le maître de ce commerce était très grand, très maigre, et très sale. Il portait une barbe grise, et ses cheveux sortaient d'un grand chapeau.

2. Mon père lui avait déjà rendu visite et avait retenu quelques « meubles » : une commode, deux tables et six chaises. Il y avait aussi un petit canapé qui perdait ses entrailles*, trois sommiers crevés, des paillasses à moitié vides, un bahut qui n'avait plus ses étagères et divers ustensiles de ménage rouillés.

Le brocanteur* nous aida à charger tout cela sur la charrette à bras. Le tout fut arrimé avec des cordes. Puis, on fit les comptes.



3. Le brocanteur regarda fixement mon père et dit :

— Ça fait cinquante francs !

— Ho ho ! dit mon père, c'est trop cher !

— C'est cher, mais c'est beau, dit le brocanteur.

— Vous me faites le tout à trente-cinq francs, répondit mon père.

Le brocanteur nous regarda tour à tour, hocha* la tête et déclara :

— Ce n'est pas possible.

— Bien, dit mon père. Dans ce cas, nous allons décharger ces débris, et nous irons nous servir ailleurs. Petit, détache les cordes !

4. Le brocanteur me retint par le bras en criant :

— Attendez !

Puis il regarda mon père avec tristesse, secoua la tête, et dit :

— Sur le prix, ne discutons plus : c'est cinquante francs. Ça m'est impossible de le raccourcir. Mais nous pouvons peut-être allonger la marchandise.

Il entra dans sa boutique : mon père me fit un clin d'œil triomphal et nous le suivîmes.

Il y avait des armoires, des miroirs, des casques,

des pendules, des bêtes empaillées*. Il plongea son bras dans ce fouillis, et en retira divers objets.

5. — Premièrement, dit-il, je vous donne en plus cette table de nuit en tôle émaillée, et ce robinet nickelé ! Deuxièmement, je vous donne ce fusil arabe. Admirez la longueur du canon ! On dirait une canne à pêche. Je vous donne en plus ce pare-étincelles* en cuivre, ce parapluie de berger (qui sera comme neuf si vous changez seulement la toile), ce tam-tam de la Côte d'Ivoire* et ce fer à repasser de tailleur. Est-ce que ça va ?

— C'est honnête, dit mon père. Mais je voudrais aussi cette vieille cage à poules.

— Hé hé ! dit le brocanteur, je reconnais qu'elle est vieille. Mais elle peut servir aussi bien qu'une neuve. Enfin, puisque c'est vous, je vous la donne.

Mon père lui tendit un billet de cinquante francs. Il le prit gravement, avec un salut de la tête.

D'après Marcel PAGNOL - La Gloire de mon Père, Pastorelly.



LES MOTS.

Une boutique noirâtre : Elle n'avait pas été peinte depuis longtemps ; elle était sale ; elle était presque noire. - **Ses entrailles :** La laine sort du canapé troué, comme les intestins sortent d'un animal éventré. - **Le brocanteur :** Il achète, puis il vend des marchandises d'occasion. - **Il hocha la tête :** Il remua la tête de droite à gauche. - **Des bêtes empaillées :** Ces bêtes mortes ont été préparées spécialement pour les conserver avec leurs plumes ou leurs poils. - **Un pare-étincelles :** Cette plaque métallique, placée devant la cheminée et le feu de bois, protégeait des étincelles. **La Côte d'Ivoire :** Ce pays se trouve en Afrique Noire.

LES IDÉES.

1. Le magasin du brocanteur ressemble-t-il aux autres magasins ?
2. Les achats du père de Marcel sont-ils en bon état ? Montrez-le.
3. Relevez une phrase amusante prononcée par le brocanteur dans le paragraphe n° 3.
4. Comment le père s'y prend-il pour obtenir quelques objets en plus ?
5. Citez de mémoire tous les objets ramenés par le père de Marcel.

LES TRAVAUX.

1. « Le maître de ce commerce était très grand, très maigre et très sale. Il portait une barbe grise, et ses cheveux sortaient d'un grand chapeau. »
De la même façon faites deux phrases décrivant un boucher, puis un boulanger.
2. Dictée préparée : Le paragraphe n° 1.

69 - Un âne qui fait les commissions



Avez-vous déjà vu un âne avec des pantalons ? Avez-vous déjà vu un âne apprivoisé ? Avez-vous déjà vu un âne allant de magasin en magasin ? Non ? Eh bien, faites connaissance avec l'Ane Culotte. Il habitait, paraît-il, près d'une petite ville du sud de la France.

1. Dès les premiers froids de décembre, cet âne portait des pantalons.

A vrai dire, ces pantalons ne recouvraient que ses deux pattes antérieures*. C'étaient de beaux pantalons de velours brun, côtelé, luisant, attachés au poitrail* et au cou par des bretelles de cuir bien astiquées. L'échine* et l'arrière-train recevaient la protection d'une couverture de laine.

2. Suivi de quatre ou cinq vauriens qui s'égosillaient* à lui lancer des moqueries, il arriva gravement de la rue Lassissole. Il portait ses beaux pantalons. Il s'avançait à pas soigneux, faisant claquer gentiment ses petits sabots sur le caillou pointu.

— Tu perds tes pantalons, Culotte! criaient les garnements.

Et ils braillaient une chanson :

Faites du feu, il va neiger.
Le curé rentre ses carottes,
Voici l'hiver. Tante tricote,
Le facteur porte cache-nez
Et le baudet a mis culotte,
Pour aller chez le boulanger !
Faites du feu, il va neiger...

3. Culotte s'arrêta devant la boulangerie.

Il portait deux grands couffins*. Le boulanger déposa trois énormes pains bis* et un sac de son dans le couffin de droite.

Puis il offrit une poignée de blé à l'âne qui la mangea proprement dans sa main.

Après quoi Culotte traversa la Place de l'Horloge et fit une station* à la devanture de l'épicier-droguiste*. Il reçut de ce commerçant quatre boîtes de sucre et cinq à six morceaux de savon.



Là aussi on lui fit une politesse. On lui offrit quelques belles feuilles de chou craquantes.

4. S'étant remis en chemin, toujours suivi de son cortège, il contourna la mercerie. Il croisa la mule de Cocardo le pépiniériste*, sagement, sans même lui donner un regard. Il prit la ruelle des Pistachiers, il coupa la Grand-Rue, avec prudence. Il but deux ou trois gorgées au bassin de la Belle-Croix, il dépassa les dernières maisons et se retrouva dans la campagne.

Et l'Ane Culotte continue son long chemin à travers les champs, à travers le bois de pins. Il parcourt ainsi six kilomètres. Toujours seul il monte la colline. Là-haut se trouve la maison de son maître.

Henri BOSCO - L'âne Culotte, Gallimard.

LES MOTS.

Ses deux pattes antérieures : Ses deux pattes de devant. Les deux autres s'appellent : les pattes postérieures. - **L'échine :** La colonne vertébrale, le sommet du dos. - **Ils s'égosillaient :** Ils criaient à se fatiguer le gosier, la gorge. - **Un couffin :** Un grand cabas. - **Un pain bis :** Ce pain est de couleur grise car il contient du son. - **Une station :** Un arrêt : **Le droguiste :** Ce commerçant vend dans sa droguerie des produits chimiques, des articles de ménage et de nettoyage. - **Le pépiniériste :** Il cultive de jeunes arbres dans sa pépinière.

LES IDÉES.

1. L'âne Culotte porte-t-il ses pantalons toute l'année ?
2. De mémoire, essayez de retrouver les paroles de la chanson des jeunes enfants.
3. Les commerçants aiment cet âne si soigneux. Montrez-le.
4. Citez dans l'ordre le trajet suivi par l'âne : les commerçants, puis les rues.
5. Quelles sont les qualités de l'âne Culotte ? Habituellement quel défaut reproche-t-on aux ânes ?

LES TRAVAUX.

1. Complétez les phrases suivantes avec les sujets des verbes trouvés dans la lecture.

.... recouvrent les pattes de devant, ... protège l'échine et l'arrière-train.

.... suivent l'âne en chantant et en hurlant.

.... place du sucre et du savon dans le couffin.

2. A quel temps sont les verbes en italique.

Les vauriens *s'égosillaient*. Le facteur *porte* un cache-nez. Il *habitait* près d'une petite ville.

22 - Le marché, la foire

Champ de foire

Marchands forains,
Marchands de jolis riens,
Par le froid de Noël ou le soleil de Pâques,
Vous apportez dans la cité,
Avec vos légères baraques
Vos boniments
Et votre mouvement,
Vos lumières scintillantes,
Et vos guirlandes éclatantes !
Le champ de foire est plein de bruit :
On se bouscule, on crie, on rit !



Norette MERTENS
et Ella ROLLER
Bouquet
Delachaux et Niestlé

Le marché

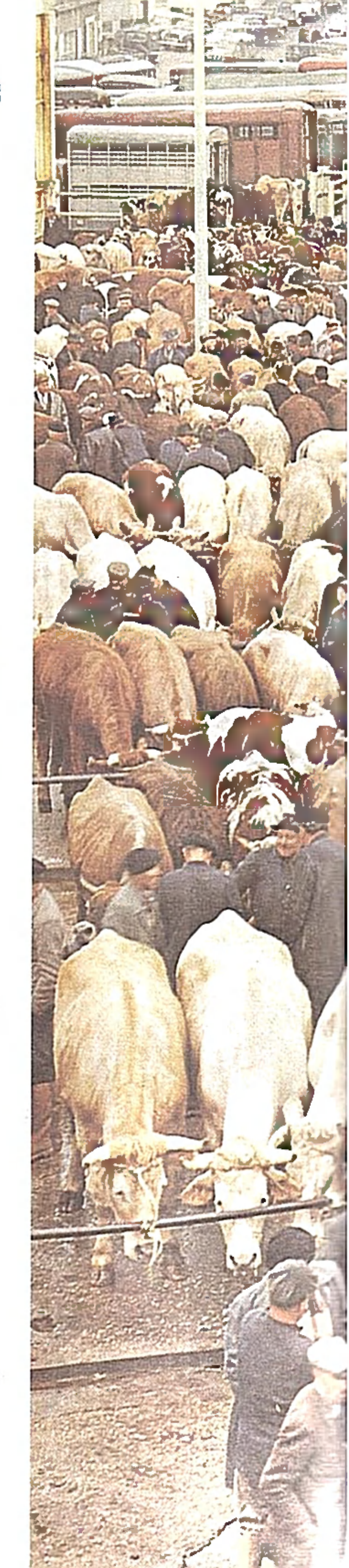
Sur la petite place, au lever de l'aurore,
Le marché rit, joyeux, bruyant, multicolore,
Pêle-mêle, étalant sur ses tréteaux boiteux
Ses fromages, ses fruits, son miel, ses paniers d'œufs.

. . . .

Mylène, sa petite Alidé par la main,
Dans la foule se fraie avec peine un chemin...
Soupèse quelque fruit, marchande les primeurs,
Ou s'éloigne au milieu d'insolentes clameurs.

L'enfant la suit, heureuse : elle adore la foule,
Les cris, les grognements, le vent frais, l'eau qui coule,
L'auberge au seuil bruyant, les petits ânes gris,
Et le pavé jonché partout de verts débris.

A. SAMAIN







70 - Camillo et Pipelo

Camillo est un garçon de dix ans. Il a élevé, tout seul, le dindon Pipélo. Maintenant Pipélo est une belle bête bien grasse, bonne à vendre...

1. Voilà enfin arrivé ce grand jour tant attendu par Camillo.

Pipélo dans ses bras, il descend au marché.

— Tu peux en demander quinze francs, avait dit son père.

— Quinze francs, pensait Camillo. J'achèterai un beau ballon pour moi, une cravate pour papa, un tablier pour maman. Et, s'il me reste de l'argent, une toupie et des bonbons.

2. En arrivant au marché, Camillo s'arrête devant un bazar.

— Hé, petit! dit le marchand, qu'est-ce que tu veux ?

— Un ballon, mais quand j'aurai vendu Pipélo.

— C'est une belle bête, je t'en donne dix francs et si tu veux ce ballon, pour toi ce sera huit francs. Un vrai ballon de football, tu peux me croire, et cousu main*! Il te restera encore assez d'argent pour acheter autre chose.

— Merci, Monsieur, je vais voir plus loin et je reviendrai.

3. Camillo continue sa visite. Un camelot* vend des tabliers, des cravates.

— Hé, petit! dit le marchand, ici on fait des affaires merveilleuses, veux-tu quelque chose ?

— Oui, une cravate et un tablier, mais tout à l'heure quand j'aurai vendu Pipélo.

— C'est ton dindon que tu appelles ainsi ? Fais-le voir : jolie bête, jeune et grasse. Je t'en donne douze francs. Prends le tablier rouge et cette cravate verte. Pour toi, ce sera...

— Merci, Monsieur, je vais voir plus loin et je reviendrai.

4. — Petit, qu'est-ce que tu veux ? dit Sidonie, la pâtissière.

— Vendre Pipélo, Madame.

— Combien veux-tu de ton dindon ?

— Un bon prix, Madame, c'est une belle bête.

— Ça pour une belle bête, c'en est une. Tiens, donne-le et ces quinze francs sont à toi.

Quinze francs! Assez pour acheter un ballon, une cravate, un tablier, une toupie et des gâteaux à se rendre malade et avoir encore de l'argent de reste.
— Alors, petit, veux-tu le vendre, ton dindon ? Oui ou non ?
— Probablement, Madame, mais plus tard, répond Camillo serrant Pipélo sur son cœur.

5. Toute la matinée Camillo erra* à travers le marché. Caressant son dindon, il revint au bazar et le gros marchand souriant à Camillo lui dit :
— Pas vrai, petit, que l'argent ne fait pas tout ? Tu l'aimes bien, ton Pipélo.
— Oh oui ! Monsieur, dit Camillo, je n'ai plus envie de votre ballon.

Camillo regarde Pipélo, puis le marchand de ballons et, serrant Pipélo contre lui, il gravit en courant le sentier de la colline.

En arrivant à la ferme, Camillo et Pipélo chantaient tous deux :

Gougueloudou, Gougueloudou,
Le marché de Figasse est pour
Les autres, et pas pour nous,
Gougueloudou!

Florence HOULET - Histoires pour toi, Delachaux-Niestlé.



LES MOTS.

Cousu main : Les coutures du ballon sont solides. Elles ne sont pas faites à la machine, mais à la main avec une aiguille. - **Un camelot :** Il vend sur les marchés ou dans les rues. - **Il erra :** Il alla, au hasard, sur le marché.

LES IDÉES.

1. Que désire acheter Camillo avec l'argent provenant de la vente du dindon ? 2. Pourquoi Camillo refuse-t-il de vendre son dindon au marchand du bazar, puis au camelot ? 3. Pourquoi refuse-t-il ensuite de vendre Pipélo à la pâtissière ? 4. Pourquoi Camillo aime-t-il tant le dindon Pipélo ? 5. Citez deux phrases qui montrent cette amitié de l'enfant pour le dindon.

LES TRAVAUX.

Complétez les phrases avec un seul adjectif qualificatif trouvé dans le paragraphe nº 5. Cousin Henri est très gourmand; il devient de plus en plus.... - Jeanne a du chagrin ; elle a le cœur.... - Chaque samedi, maman dépense sur le marché une .... somme d'argent. - Aujourd'hui la mer est .... : elle est agitée par de fortes vagues.

71 - Les courges de Maravillas

1. Le père Maravillas avait cultivé des courges*. Ces courges, les plus grosses et les plus luisantes, semblaient dire :

— Faites-moi cuire bien assaisonnées.

Et le père Maravillas passait des journées à les regarder en s'écriant avec tristesse :

— Bientôt, il faudra nous séparer !

Enfin, un soir, il se décida.

— Demain matin, je les couperai et je les porterai au marché de Cadix. Heureux qui les mangera !

2. Que l'on s'imagine donc l'étonnement du père Maravillas, sa fureur* et son désespoir le lendemain matin. Pendant la nuit, on lui avait volé ses courges. Il se mit aussitôt à réfléchir :

— Elles sont au marché de Cadix. Le fripon, a dû me les voler hier soir. Il a dû filer avec elles. Moi, je partirai pour Cadix, ce matin. Il serait étonnant que je ne rattrape pas le voleur.

3. Il était dix heures et demie du matin, lorsque le père Maravillas s'arrêta devant un étalage de légumes. Il dit à un policier qui le suivait :

— Voici mes courges ! Arrêtez cet homme !

Et il indiquait le revendeur*.

— M'arrêter, moi ! répondit celui-ci tout surpris. Ces courges m'appartiennent ; je les ai achetées...

— A qui ?

— Au père Usted, répondit l'autre.

— C'est cela ! cria le père Maravillas. Lorsque son jardin produit peu, le père Usted va voler dans celui du voisin !

— Mais, dit le policier, il faut prouver que ces courges sont bien les vôtres.

— Eh bien, vous allez voir que, sans bouger d'ici, je vous le prouve à tous, répondit le père Maravillas, au grand étonnement des spectateurs.

4. Il laissa tomber un paquet qu'il avait dans main. Il se baissa. Assis sur les talons, il commença à dénouer les bouts du mouchoir qui l'enveloppait.

Au même moment, voici un curieux qui vient voir ce qui se passait dans le groupe.





C'était justement le père Usted. Le revendeur l'ayant reconnu, s'écria :

— Cet homme dit que les courges que vous m'avez vendues, hier soir, ont été volées... Parlez donc.

Le père Usted devint plus jaune que la cire. Il chercha à s'en aller. Mais les spectateurs l'en empêchèrent. Le policier lui donna l'ordre de rester.

5. — Et maintenant vous allez voir, répéta le père Maravillas.

Il acheva de dénouer le mouchoir et il le tira à lui.

Alors se répandirent sur le sol de nombreuses queues de courges...

Puis le vieux jardinier plaça chaque queue devant une courge...

Tous les spectateurs s'accroupirent, même le policier. Ils commencèrent à aider le père Maravillas. Ils s'écriaient, d'une seule voix, avec joie :

— C'est sûr. Regardez, celle-ci va ici ! Cette autre va là !

Heureux, le père Maravillas repartit avec l'argent de ses courges. Le père Usted, lui, resta dans la prison de Cadix.

D'après P. A. de ALARCON
Cité par René Poirier dans 101 Contes, Gründ.

LES MOTS.

Des courges : Dans les régions méditerranéennes de France et d'Espagne, on consomme en guise de légumes les fruits de cette plante potagère. - **La fureur:** La grande colère. - **Le revendeur:** Il achète pour revendre ensuite avec un bénéfice.

LES IDÉES.

1. Le père Maravillas est-il heureux de vendre ses courges bientôt ? Pourquoi ?
2. Comparez avec la lecture nº 70. Expliquez.
3. Le revendeur est-il coupable ? Pourquoi ?
4. Dès l'arrivée du père Usted, une phrase montre qu'il est le véritable voleur. Trouvez-la.
5. A la fin du récit tout le monde est heureux, sauf le père Usted. Montrez-le.

LES TRAVAUX.

Copiez les phrases suivantes en corrigeant les erreurs.

A dix heures un quart, le père Maravillas arrive avec un policier devant un étalage de fruits et légumes. Il porte sous le bras un paquet enveloppé dans un mouchoir. Le père Usted arrive un peu plus tard. C'était la première fois que le père Usted volait dans un jardin.



72 - Un fameux chapeau

Le Périgord et le Limousin sont deux régions voisines. Mais seul le Périgord est couvert de vignes...

1. Un vigneron périgourdin avait besoin d'une paire de vaches. Il ne trouva pas dans son tiroir la somme nécessaire à l'achat. Il résolut donc de se procurer ces vaches par ruse*. Il cacha une gourde* du bon vin de sa vigne sous sa blouse. Il se coiffa de son grand chapeau à rebords retroussés. Et il s'en fut, ainsi équipé, dans le Limousin, à la foire de Sarrazac.

2. Ayant fixé son choix sur deux vaches, il versa le vin de sa gourde sur les ailes de son chapeau et, ainsi coiffé d'une petite mare rouge, il se présenta au fermier.

— Bonjour !
— Bonjour...
— Que voulez-vous ?
— Vous acheter une paire de vaches, ces deux là-bas.
— J'en veux trente écus*.
— J'en offre vingt-cinq !

Voilà l'habituel marchandage commencé.

3. Mais le Limousin, intrigué* par ce que le Périgourdin portait sur sa tête, lui demanda :

— Que promenez-vous sur votre chapeau ? On dirait du vin, et du bon, car je le sens de trois pas !
— Ah ! je n'y pensais plus ! excusez... J'ai là un chapeau qui, deux fois par jour, produit un grand litre de vin.
— C'est un miracle !

— Si vous voulez! C'est surtout un ennui.

4. — Un ennui?

— Oui... En Périgord, nous avons assez de vignes, sans que nos chapeaux se mêlent de nous fournir du vin! J'ai celui-là... bon!... je le garde! Mais j'aimerais mieux qu'il restât comme les autres. Tenez : goûtez-en une gorgée!

— Et moi, dit le Limousin, après en avoir bu un grand verre qui lui fit mûrir les oreilles, et moi, je voudrais bien que le mien fût comme le vôtre! Votre vin est meilleur que l'eau de mon puits!

— Buvez donc ce qui en reste! Ce soir, au coucher du soleil, il sera de nouveau rempli à ras bord.

5. Le Limousin but ce qui restait du vin et, se coiffant du chapeau, dit :

— Il me va bien. Vendez-le moi!

— Pour vous faire plaisir et m'en débarrasser, j'accepte... Trente écus!

— Prenez plutôt la paire de vaches!

— Marché conclu*... pour vous être agréable.

Ils se tapèrent dans les mains. Le Périgourdin s'en alla avec les vaches. Et le Limousin, impatient du coucher du soleil qui remplirait le chapeau, acheta de la cannelle* à Sarrazac, car il voulait offrir un vin chaud à toute sa famille!

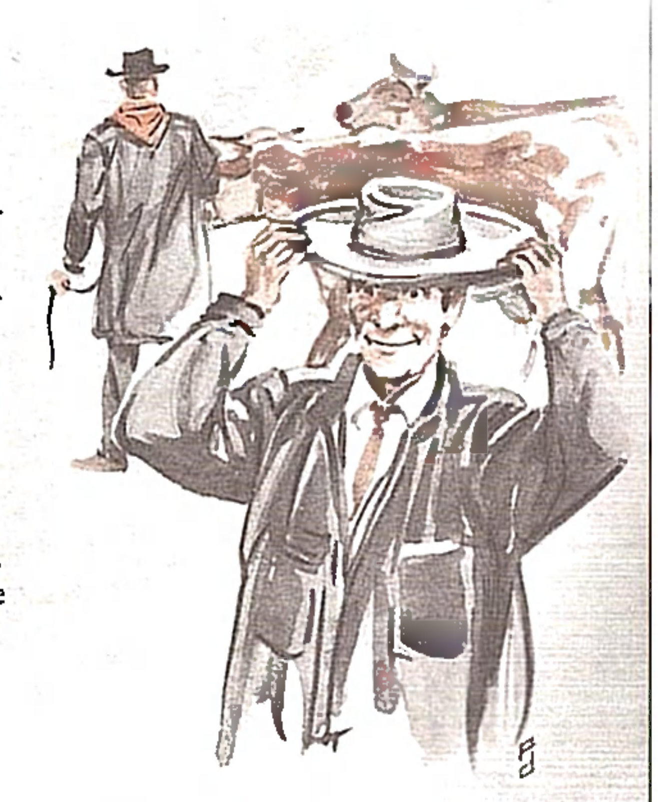
Léonce BOURLIAGUET - Ce beau temps-là, Éditions G. P.

LES MOTS.

Une ruse : Ce moyen adroit permet de tromper le Limousin. - **Une gourde :** Dans ce petit récipient métallique le Périgourdin transporte avec lui un peu de vin. - **Un écu :** C'est une ancienne monnaie. - **Intrigué :** Très étonné. - **Marché conclu :** L'échange est décidé, l'affaire est terminée. - **La cannelle :** Cette poudre est fabriquée avec l'écorce d'un laurier de l'Inde. Elle sert en effet à parfumer le vin chaud.

LES IDÉES.

1. Pour réussir, il fallait deux choses au Périgourdin. Lesquelles?
2. A votre avis, comment le vigneron a-t-il choisi les deux vaches?
3. Cherchez dans le paragraphe n° 3 la phrase qui va décider le Limousin.
4. Ce chapeau merveilleux intéresse beaucoup le Limousin pour deux raisons. Lesquelles?
5. Cherchez quelques mensonges dans les paroles du Périgourdin.



LES TRAVAUX.

1. Copiez les phrases suivantes en changeant de place les mots en italique.

Il cacha une gourde du bon vin de sa vigne *sous sa blouse.*

Il s'en fut, *ainsi équipé,* dans le Limousin, *à la foire de Sarrazac.*

Ce soir, au coucher du soleil, il sera de nouveau rempli à ras bord.

Le Limousin, *impatient du coucher du soleil qui remplirait le chapeau* acheta de la cannelle à Sarrazac.

2. Dictée préparée : le paragraphe n° 1.

23 - Les sports, les jeux

Une partie de rugby

Il pleuvait. Le terrain de jeu était un marécage.
La bataille commença... le ballon, véritable paquet de glu ovale, volait d'un camp à l'autre.
Hachées de coups de sifflet, les mêlées succédaient aux touches, les touches aux mêlées.

C'est Jo qui mène le jeu, lui, toujours.

Plus que dix mètres... Allez Sport (1)... Allez Lindre ! (1)

Les derniers cinq mètres... deux mètres, rien que deux mètres ! Jo, malgré son énergie, n'en peut plus.

Enfin, la ligne de but ! En un suprême effort, ha !
Il la franchit, juste au moment où un joueur libournais, surgi on ne sait d'où, essaie de le plaquer par les épaules. Trop tard, Jo vient de s'écrouler sur le ballon. La partie est gagnée.

René MARAN
Le cœur serré
Albin Michel

(1) Nom des équipes.





73 - Une course de chars

1. La course, maintenant, battait son plein, Ben-Hur tenait la tête, côte à côte avec Messala.

Les concurrents, à très peu de distance l'un de l'autre, arrivaient à la seconde borne. Le piédestal* qu'il fallait contourner avait la forme d'un demi-cercle. Ce mouvement était considéré comme l'épreuve la plus dangereuse de la course. Messala brandit son fouet. « Vive Mars »*, s'écria-t-il. Et il cingla d'un coup terrible les chevaux de Ben-Hur. A ce geste, un profond étonnement se peignit sur tous les visages. Au premier moment de stupeur succéda l'indignation qui se traduisit par un tonnerre de protestations et de menaces.

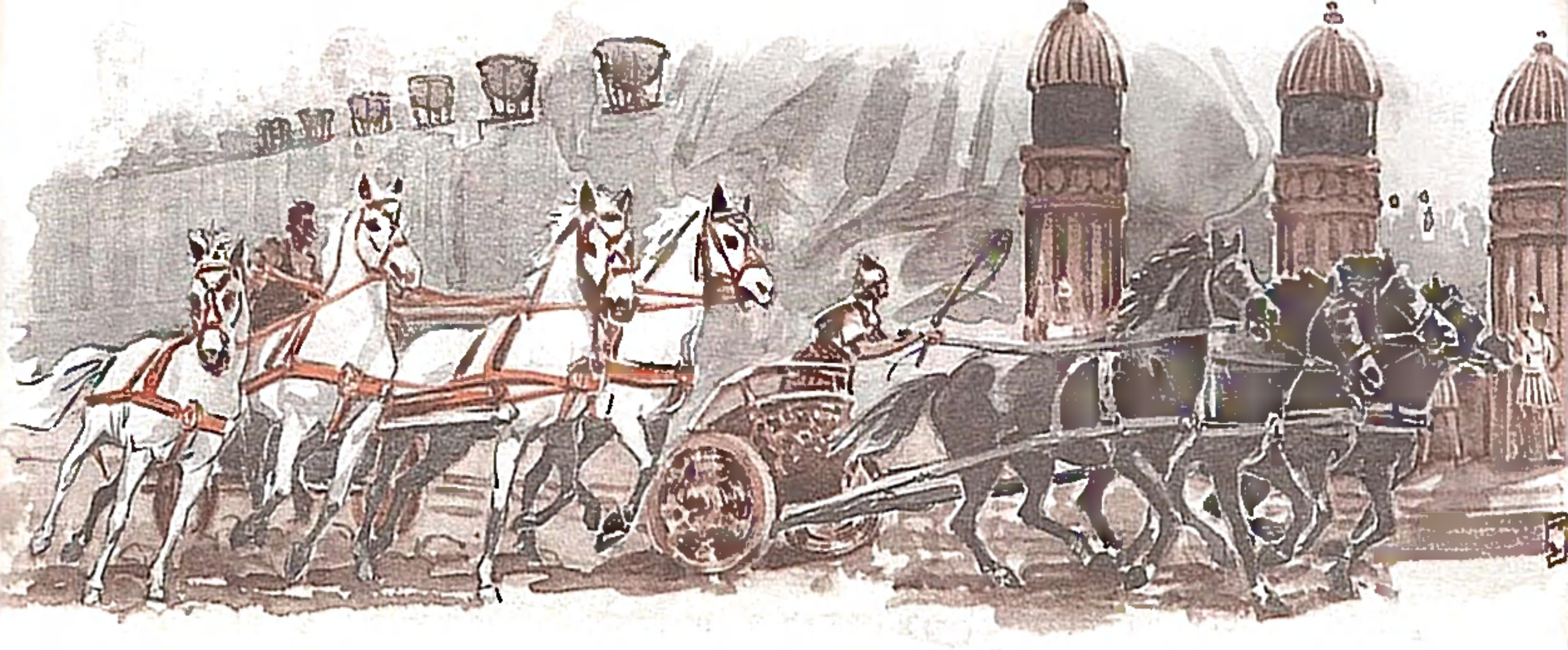
2. Les quatre chevaux affolés, avaient fait un bond en avant. Mais Ben-Hur avait un poignet de fer auquel il dut son salut dans cette circonstance. En un instant, il avait retrouvé son équilibre et calmé ses chevaux de la voix. Redevenu maître de son attelage, il se trouvait de nouveau côte à côte avec Messala à l'approche de la nouvelle borne.

3. Pendant les quatre premiers tours, Messala conserva toujours sa position, à l'intérieur de la piste, avec Ben-Hur à ses côtés. Un des trois autres concurrents se rapprocha d'eux mais ne put se maintenir.

Du plus haut des gradins les spectateurs, immobiles, se penchaient en avant et suivaient d'un regard inquiet les deux rivaux. Lentement, mais sûrement, Messala prenait de l'avance. Ses chevaux couraient tête baissée, leurs naseaux étaient saignants, leurs yeux près de sortir de leurs orbites*. Combien de temps encore pourraient-ils soutenir un pareil effort ?

4. En arrivant à la deuxième borne, Ben-Hur était encore derrière Messala. En prévision du tournant, celui-ci commença à retenir ses chevaux de gauche et ralentit leur allure. A ce moment, Ben-Hur se pencha en avant sur ses chevaux et leur rendit* les rênes. Le jeune homme brandit au-dessus d'eux la longue lanière de son fouet, sans les toucher, plutôt comme un avertissement que comme une menace. Dans ce geste, il leur transmit* une volonté irrésistible* qui les projeta, d'un seul bond, au niveau du char du Romain. Messala les aperçut près de lui, mais il





n'osait détourner son regard du but, qu'il touchait presque. Les spectateurs gardaient le plus profond silence.

5. Jamais rien de plus rapide et de plus simple ne s'était vu. Au moment choisi, comme Messala décrivait un cercle autour de la borne, Ben-Hur traversait la piste d'un bond. Puis il heurtait la roue extérieure de son adversaire dans un fracas tel que le cirque entier en retentit. Il y eut une envolée de débris blancs et jaunes. Le char, penché sur la droite, rebondit deux fois et s'écroula, fracassé. Messala, embarrassé dans les rênes, était précipité en avant, la tête la première.

Le concurrent qui venait derrière ne put retenir ses chevaux et vint s'abattre sur les débris du char du Romain.

Ben-Hur arrivait au but, la course était gagnée. Le consul* se leva, les spectateurs criaient à s'enrouer. L'ordonnateur* des jeux descendit de son siège et couronna le vainqueur.

D'après Lewis WALLACE - Ben-Hur, M.D.I. (Jeunesse-Sélection)

LES MOTS.

Un piédestal : est un support sur lequel on pose, généralement, une statue. Ici il sert simplement de borne. - **Mars** : Dieu de la guerre des Romains. - **Les orbites** : Cavités de la face dans lesquelles sont logés les yeux. Les montrer sur un squelette. - **Rendre les rênes:** Les rênes servent à guider les chevaux. En les tirant, on retient l'attelage. En les relâchant ou en les rendant, on laisse les chevaux filer. - **Il leur transmit une volonté irrésistible** : Ben-Hur fait à un tel point corps avec son équipage que tout se passe comme s'il avait communiqué sa volonté de vaincre à ses chevaux. - **Le consul** : personnage très important de la République Romaine. Ici, il préside aux jeux. - **L'ordonnateur des jeux** : L'organisateur des jeux.

LES IDÉES

1. Avant le départ de la course chacun des concurrents a fait le serment d'être loyal. Messala est-il un concurrent loyal ? Pourquoi cingle-t-il les chevaux de Ben-Hur ?
3. Les deux premiers concurrents sont-ils de force égale ? Recopiez la phrase qui le prouve.
4. A quels détails s'aperçoit-on que les chevaux de Messala sont à la limite de leurs forces ?
5. Quel moment choisit Ben-Hur pour lancer à fond ses chevaux ? Est-il bien choisi ?

LES TRAVAUX.

1. Recopiez la deuxième partie du paragraphe nº 3 : « Du plus haut des gradins... un pareil effort ? » Encadrez les verbes, soulignez leur sujet.
2. A quel temps sont les verbes de cette partie ? Cependant, trois verbes ne sont pas au même temps que les autres, lesquels ?



74 - Les courses de la fête

C'est bientôt la fête du village. Dans un pré vont avoir lieu des courses d'enfants : course à trois pattes et cent mètres. Mili et Boby Blin s'entraînent...

1. Boby Blin demanda si Mili pouvait compter les minutes. Ce serait bien si quelqu'un le chronométrait* pendant qu'il courait. Mili ne pouvait pas, car elle n'avait jamais essayé. Mais elle s'exerça avec l'horloge de la cuisine. Elle arriva à compter juste assez vite pour qu'en arrivant à soixante cela fasse presque exactement une minute.

2. Le lendemain, Boby se plaça à un bout du pré, devant la jolie maison blanche au toit de chaume* où Mili habitait, et Mili se plaça à l'autre bout. Et quand Boby cria : « Départ ! » et se mit à courir, Mili ferma les yeux très serrés pour ne penser à rien d'autre. Elle commença à compter régulièrement. Et Boby arriva en un peu plus d'une minute et demie. Ils recommencèrent plusieurs fois, mais Boby ne put pas mettre moins de temps.

3. Ensuite, ils attachèrent leurs chevilles — la gauche de Boby et la droite de Mili — avec le cache-nez de Boby. Ils s'exercèrent à courir sur trois pattes au milieu du pré. C'était trop drôle, et Mili riait aux éclats par moments, parce qu'ils ne pouvaient pas s'empêcher de tomber. Mais Boby était très sérieux et tenait beaucoup à s'entraîner correctement. Cela ne l'empêchait pas pourtant de rire un peu de temps en temps, quand ils s'embrouillaient trop.

Quand la fête arriva, Boby était capable de traverser le pré en un peu plus d'une minute et leur course à trois pattes était vraiment très au point*. Ils espéraient beaucoup gagner des prix dans les concours.

4. Ce jour-là, un homme leur attacha les chevilles, et cria : « Départ ! »

Ils partirent tous à la fois, et tout le monde riait, et les couples trébuchaient* et tombaient — sauf Mili et Boby, qui avancèrent tranquillement sans encombre, jusqu'au poteau.

Alors tout le monde applaudit de toutes ses forces. Boby se dépêcha de tirer la

ficelle qui attachait leurs chevilles et il se sauva. Mili fut obligée de prendre la boîte de chocolats qui revenait à Boby en même temps que la sienne à elle.

5. Ensuite, vint la course de cent mètres pour les garçons. Il y avait un petit garçon assez mal habillé qui regardait de loin tous les jeux. Le père de Mili lui demanda s'il ne voulait pas prendre part à la course. Il répondit qu'il n'avait pas d'argent. Alors le père de Mili paya pour lui. Le petit garçon eut l'air très heureux.

6. Un homme cria : « Départ ! » et tous les petits garçons s'élancèrent en masse* : mon Dieu, comme ils couraient ! Mili était tellement excitée qu'elle ne pouvait pas s'empêcher de sauter. Mais tout à coup Boby prit un peu d'avance sur les autres. Et il prit encore un peu plus d'avance, et le garçon mal habillé aussi, mais pas autant. Boby, en courant, vit du coin de l'œil le garçon mal habillé tout près de lui. Et, je ne sais comment cela se fit, mais ce fut le garçon mal habillé qui gagna. Et il eut comme prix une belle boîte de caramels... Et Boby sourit au garçon mal habillé qui semblait si heureux...

J. L. BRISLEY - Histoire d'une toute petite fille, Hachette.

LES MOTS.

Il chronométrait : Il mesurait le temps exact de la course avec une montre de précision qu'on appelle un chronomètre. - **Le toit de chaume :** Cette longue paille de seigle sert à couvrir parfois les maisonnettes dans la campagne. Comment appelle-t-on alors ces maisonnettes ? - **Au point :** Leur course à trois pattes était très réussie. Elle était parfaite. Ils étaient sûrs de réussir. - **Les couples trébuchaient :** Les enfants, attachés par deux, perdaient l'équilibre. - **En masse :** Tous ensemble.

LES IDÉES.

1. Comment Mili s'y prend-elle pour chronométrer les temps de Boby ?
2. Quels temps met Boby pour parcourir le pré à la course, d'abord au début de son entraînement, puis à la fin de son entraînement ? Ecrivez-les en secondes.
3. Pourquoi Boby se sauve-t-il à l'arrivée de la course à trois pattes ?
4. Comment se fait-il que le garçon mal habillé gagne la course ?
5. Quelles sont les qualités du jeune Boby ?

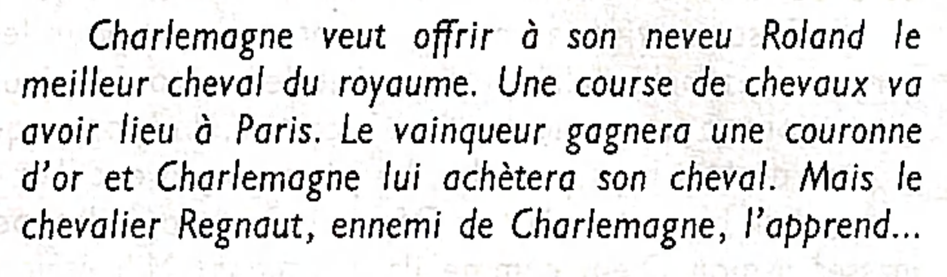
LES TRAVAUX.

1. Copiez les phrases suivantes en les mettant en bon ordre.
Boby s'entraîne. Mili se place à l'autre bout. Le garçon crie : « Départ ! ». La course d'enfants aura lieu dans un pré pendant la fête du village. Il part du bout du pré devant la maison de Mili. Aussitôt Mili compte les secondes en fermant les yeux.
2. Dictée préparée : Le paragraphe n° 4 jusqu'à : « tout le monde applaudit de toutes ses forces. »





75 - La Course à la Couronne d'or



Charlemagne veut offrir à son neveu Roland le meilleur cheval du royaume. Une course de chevaux va avoir lieu à Paris. Le vainqueur gagnera une couronne d'or et Charlemagne lui achètera son cheval. Mais le chevalier Regnaut, ennemi de Charlemagne, l'apprend...

1. Regnaut dit en riant :
— Je veux jouer à l'empereur un tour dont il se souviendra. Je lui gagnerai la couronne avec Bayard, mon beau cheval noir!

Et son cousin Maugis lui répondit :
— Vous avez tort de le faire, mais si vous vous rendez à Paris, souffrez que je vous accompagne!

2. Ils partirent tous deux sans grande escorte*, afin de ne point attirer l'attention. Comme ils atteignaient Melun, Maugis dit à Regnaut :
— Cousin, laissez-moi faire, vous y gagnerez la couronne et la sûreté!

Il prit une certaine herbe, la fit bouillir dans un chaudron, puis en frotta Bayard qui en devint de poil merveilleusement blanc. Maugis frictionna ensuite son cousin d'un élixir* dont l'effet le rajeunit si fort que le vaillant chevalier ne paraissait guère plus de quinze ans.

Le lendemain, ils passèrent la porte de Paris sans encombre*. Pourtant deux seigneurs étaient postés auprès du pont, afin de reconnaître si quelque ennemi du roi ne cherchait point à pénétrer dans la ville. Les deux chevaliers ne se mêlèrent point aux barons et logèrent humblement chez un cordonnier.

3. Le matin de la course, Maugis prit un fil de soie et lia fortement le pied de Bayard qui en devint tout boiteux. Et Regnaut, avec Maugis en croupe*, montant Bayard tout honteux de clocher*, se rendit à la prairie de Seine. Tant de brillants barons se trouvaient là, montant les plus beaux destriers* du royaume, que beaucoup ne se tinrent pas de rire en voyant l'équipage de Regnaut.

4. Dès le son de la trompette, Maugis délia le pied de Bayard, mais le temps qu'il y fut, les autres, déjà, se trouvaient bien loin. Regnaut se pencha

sur le col de Bayard et lui dit :

— Nous sommes en arrière, si vous n'êtes le premier vous resterez blanc pour toujours!

Aussitôt Bayard fronça les narines, allongea le col et partit avec tant de vigueur et de vitesse que les assistants en demeurèrent cois*.

— Qu'est ceci? dit l'empereur, voyez ce cheval blanc, il boitait à l'instant et le voici plus rapide que tous les autres au point qu'il vient de les rejoindre aisément... S'il n'était blanc, je jurerais reconnaître Bayard!

Regnaut fit si bien qu'il devança tous les chevaliers.

5. Au bout des lices*, il se saisit de la couronne et la mit à son bras. Puis, hardiment, il revint vers l'empereur.

— Ami, dit Charlemagne, arrêtez un peu! Je vous donnerai tant de votre monture que jamais pauvre ne serez de votre vie.

— Je suis Regnaut, cria le vaillant chevalier. J'emporte votre couronne! Cherchez donc un autre cheval pour Roland!

Contes et Récits du Moyen-Age - M.D.I. (Jeunesse Sélection).



LES MOTS.

Une escorte : Cette troupe de soldats accompagne les deux seigneurs pour les protéger. - **Un élixir :** Ce médicament liquide avait un pouvoir magique. - **Sans encombre :** Sans mal, sans difficulté. - **En croupe:** Monter en croupe, c'est s'installer sur le cheval, derrière le cavalier. - **Honteux de clocher :** Le cheval boitait. - **Les destriers :** Autrefois, on appelait ainsi les chevaux de bataille. - **Cois :** Les assistants sont très surpris ; ils restent silencieux et immobiles. - **Les lices :** Ces palissades de bois entouraient le champ des tournois.

LES IDÉES.

1. Maugis déconseille à Regnaut d'aller à Paris. Pour quelle raison?
2. Aussi les deux seigneurs prennent trois précautions. Trouvez-les dans le paragraphe nº 2.
3. Bayard est un cheval fier. Montrez-le en citant une phrase du paragraphe nº 3 et une phrase du paragraphe nº 4.
4. Charlemagne est surpris, les spectateurs aussi. Prouvez-le.
5. A votre avis, pourquoi Charlemagne voulait-il offrir à son neveu Roland le meilleur cheval du royaume?

LES TRAVAUX.

Dictée préparée : Le paragraphe nº 3.

24 - Chien et chat

Un ami d'enfance

... Je me souviens
D'avoir eu pour ami, dans mon enfance, un chien,
Une levrette blanche au museau de gazelle,
Au poil ondé de soie, au cou de tourterelle.
. . . .
Quand je sortais tout seul et qu'elle demeurait,
Tout le temps que j'étais dehors, elle pleurait ;
Pour me voir de plus loin aller ou reparaître,
Elle sautait d'un bond au bord de ma fenêtre,
Et, les deux pieds collés contre les froids carreaux,
Regardait tout le jour à travers les vitraux.
. . . .
Dès que sur l'escalier mon pas retentissait,
Le fidèle animal à mon bruit s'élançait,
Se jetait sur mes pieds comme sur une proie,
M'enfermait en courant dans des cercles de joie.

LAMARTINE

Berceuse au chat

Dors, mignon chat blanc, dors ;
Reste à ronronner, reste couché
Et ferme un peu tes yeux semés d'or ;
Les souris montrent leur nez aux trous du plancher.

Dors mignon chat blanc, mignon chat gris,
Avec ton ruban de soie au cou ;
Les souris vont venir, les jolies souris
Que tu griffes à petits coups.

Les souris aux yeux vifs d'émeraude
Vont danser la ronde dans le buffet ;
Dors mignon chat blanc : les souris rôdent
En minuscules pantoufles de fées.

Elles vont s'attabler autour
De la bonne assiette au gâteau ;
Dors, mignon chat blanc à patte de velours,
Et ne t'éveille pas trop tôt.

Tristan KLINGSOR







76 - Le concours de chiens de berger

Un fermier, Monsieur Perrot, et son jeune fils Jeannot présentent au concours leurs chiens Robin, Noiraud, Bellot et Fido. Robin est inscrit dans la première épreuve : la vitesse.

1. Fido rencontra une foule de chiens de berger. La plupart devaient concourir. C'étaient des bêtes magnifiques, aux longues pattes nerveuses, au regard intelligent, impatientes de montrer ce qu'elles savaient faire.

Bientôt une cloche sonna.

— Tu entends, dit Robin, la première épreuve va commencer. J'en suis : c'est une course de vitesse. Tu vas voir, Fido, si j'ai du souffle et des jambes !

2. Au coup de sifflet de Monsieur Perrot, Robin bondit vers lui. On le plaça sur la ligne de départ. Tout au haut de la colline paissaient des moutons que Robin et les autres concurrents* devaient ramener à l'entrée du champ.

Chaque chien avait sa bête.

Jeannot, très excité, sautait d'une jambe sur l'autre dans son impatience :

— J'espère bien que Robin va gagner cette épreuve ! Robin, attention !

3. Au signal du départ, chaque fermier lança un ordre à son chien. En un clin d'œil, les bêtes s'élancèrent vers le haut de la colline. Quelle souplesse et

quelle grâce* dans leurs mouvements! A peine si leurs pattes touchaient le sol!

Tous furent bientôt au sommet et chacun d'eux se mit à pousser son mouton du nez vers la ligne de départ. Alors commença la partie la plus délicate de l'épreuve : il fallait faire descendre le mouton par le plus court chemin et le plus vite possible. Mais si on se pressait trop, le mouton risquait de s'affoler et d'aller du mauvais côté.

— Vas-y, Robin, fonce! hurlait Jeannot.

— Wou! Wou! aboyaient Bellot, Noiraud et Fido.

Ils se retenaient à grand-peine de bondir vers leur ami pour mieux l'encourager.

4. Robin avait atteint son mouton avant les autres chiens. Il se mit à tourner autour de lui sans pousser un cri. Il s'efforçait* de le diriger vers le bas de la colline. Les autres chiens firent de même. Deux d'entre eux, trop impatients, effrayerent leurs moutons qui prirent la fuite vers le haut du champ.

Robin poussa le sien tout doucement au début. Puis, quand le mouton eut pris la bonne direction, il lui fit hâter* le pas et prendre sa course. Il réussit si bien qu'il amena sa bête à la ligne de départ une bonne minute avant les autres.

5. — Bravo, mon vieux Robin! hurlait Jeannot.

— Wou! Wou! Wou! Bellot, Noiraud et Fido aboyaient à pleine gorge.

Tous les spectateurs criaient et battaient des mains. Robin courut vers Monsieur Perrot en agitant la queue.

— Que de bruit vous faites, pour bien peu de chose! dit Robin en s'adressant à Noiraud et à Fido. Nous en faisons autant tous les jours!

— Wou! Wou! approuva Noiraud, tout fier de son camarade, mais tu le fais mieux que nous autres!

Enild BLYTON - Fido chien de berger, Hachette.

LES MOTS.

Les concurrents : Ce sont les chiens qui participent au concours. - **Quelle grâce** : Quelle beauté, quelle douceur dans leurs mouvements. Formez un adjectif qualificatif avec ce nom. - **Il s'efforçait** : Il faisait tous ses efforts. - **Il lui fit hâter le pas** : Il le fit marcher plus vite.

LES IDÉES.

1. Les chiens sont-ils heureux d'aller au concours? Montrez-le (paragraphe n°1).
2. Expliquez en quoi consiste exactement ce concours.
3. Quelle est l'épreuve la plus difficile du concours? Pourquoi?
4. Quelle précaution prend Robin pour réussir?
5. Robin montre une autre de ses qualités dans le paragraphe n° 5. Laquelle? Citez une phrase.

LES TRAVAUX.

1. Trouvez deux adjectifs qualificatifs de sens contraire dans la liste suivante :
magnifique, impatient, excité, délicat, paisible, gracieux, souple.
2. Dessinez un chien de berger.





77 - Histoire du chat blanc qui était tout noir

1 Il y avait une fois un chat blanc qui était tout noir.

Son père était blanc et sa mère était blanche. Ses grands-pères étaient blancs, ses grands-mères étaient blanches. Ses frères, ses sœurs, ses cousins, ses cousines, ses oncles, ses tantes, toute la famille Chat-Blanc était blanche. Et lui, il était tout noir.

Quand il vint au monde, au milieu de quatre petits frères tout nouveaux comme lui, on aurait dit un petit boulet de charbon sur un tapis de neige. Toute la famille Chat-Blanc s'assit autour du panier qui contenait les cinq chatons et chacun se gratta l'oreille. Le père et la mère Chat-Blanc regardaient eux aussi la tache noire ; ils se grattaient l'oreille et ils se disaient :

— Cet enfant blanc qui est tout noir, ce n'est pas naturel.

La mère Chat-Blanc le lécha ensuite pendant des heures et des heures. Il resta aussi noir qu'avant.

2. Le Chat-Blanc qui était tout noir grandit comme ses frères. Toute la famille l'aimait beaucoup, naturellement, mais personne ne pouvaient s'habituer à sa couleur. Lui, en grandissant, il fut bien étonné de découvrir qu'il ne ressemblait à personne. Cela compliquait tout. Si l'on jouait à cache-cache dans des draps, les autres le trouvaient aussitôt. Si l'on courait dans la cave, ils le perdaient toujours.

Un jour, il cessa de jouer, s'installa dans un coin de la cuisine et se pelotonna* sur lui-même à la façon des très vieux chats. Inquiète, la mère Chat-Blanc lui demanda :

— Tu n'es pas malade ?

— Non, maman, je réfléchis, répondit-il.

3. Le soir, le père Chat-Blanc miaula un grand discours*. Il déclara que les choses ne pouvaient pas continuer comme ça et que le Chat-Blanc qui était tout noir devenait trop triste. Il avait une idée. Il l'exposa*, et la famille Chat-Blanc l'approuva comme un seul chat. Le père Chat-Blanc dit alors :

— Allons-y !

En silence, et à la queue leu leu*, toute la famille Chat-Blanc se dirigea vers le cagibi au charbon.

Elle en ressortit en silence, et à la queue leu leu, mais pas du tout comme elle y était entrée! Noire, noire, noire, du père aux cousines, des oncles aux grands-mères, des frères aux tantes, des sœurs aux grands-pères, de la mère aux cousins! Et la famille Chat-Blanc, devenue la famille Chat-Noir, s'en alla vers la cuisine pour y trouver le Chat-Blanc qui était tout noir.

4. Elle ne le trouva pas. Elle trouva bien un chat, mais il était blanc, complètement blanc, de la pointe des moustaches jusqu'au bout de la queue! Tout le monde s'arrêta net. Ils se regardèrent. Et le chat inconnu* miaula. Et la mère Chat-Blanc-Noir s'écria :

— C'est mon fils!

Et le père Chat-Blanc-Noir s'écria :

— Il s'est roulé dans la farine!

Tout le monde se mit à rire, à sauter les uns sur les autres, à tomber dans les pattes les uns des autres.

Claude AVELINE - De quoi encore? Gallimard.

LES MOTS.

Il se pelotonna : Il se mit en boule en repliant ses pattes. - **Un discours :** Le chat parla très longtemps à sa famille. - **Il exposa son idée :** Il l'expliqua. - **A la queue leu leu :** En file, un par un. - **Le chat inconnu :** Ils ne connaissaient pas ce nouveau chat blanc.

LES IDÉES.

1. De mémoire citez toute la famille Chat-Blanc.
2. Que fait la mère Chat-Blanc pour « blanchir » le chaton noir?
3. Chat-Noir est-il heureux? Pourquoi?
4. Quelle est l'idée du père Chat-Blanc?
5. Quelle est l'idée du jeune Chat-Noir?

LES TRAVAUX.

1. Copiez les deux phrases suivantes en plaçant les mots en bon ordre.
1° — comme un vieux chat — dans un coin de la cuisine — Le Chat-Blanc — se pelotonnait tristement — qui était tout noir.
2° — en silence — toute noire de la tête à la queue — La famille Chat-Blanc — du cagibi au charbon — sortit.
2. Dictée préparée : Le paragraphe n° 1 à partir de : « Quand il vint au monde... » jusqu'à : « ... ils se grattaient l'oreille. »



78 - Les peaux de lapin de la Guélotte

Depuis quelques jours deux paysans, Lisée et sa femme la Guélotte, possèdent un jeune chien de chasse: Miraut. Mais la Guélotte n'aime pas ce chien.

1. Dès que la porte fut ouverte, la Guélotte leva les bras au ciel :

— Jésus! Marie! Joseph! si c'est permis! Mais venez voir ce chien-là! Quel ménage il m'a fait!

Lisée, qui ôtait* ses souliers, accourut vivement en chaussettes. Il se demandait de quel crime son chien avait bien pu se rendre coupable.

2. Miraut, couché sur le flanc, le museau inquiet, les yeux tout ronds de frayeur, regardait du côté de la porte, craignant fort la raclée.

Lisée arriva près de sa femme. Il vit et aussitôt il éclata de rire, d'un bon gros rire joyeux qui lui secouait le ventre.

— Ah ben! celle-là, elle est bonne! Comment diable a-t-il bien pu s'y prendre?

La couche* de Miraut était un désordre magnifique. Parmi les brins de paille, se trouvaient une queue de râteau, un vieux fond de culotte, des poires, trois ou quatre débris de peaux de lapins, un sabot, une pomme d'arrosoir, trois vieilles pantoufles, deux balais usés, des paniers percés, un sac troué, une paire de chaussettes, un cercle de tonneau et une très vieille valise.

3. — Canaille! rageait la Guélotte. Oh, mes peaux de lapins! Mes trois peaux de lapins! Il les a déchirées et mangées! Trois peaux de lapins qui valaient bien six sous!

— Où étaient-elles? questionna Lisée

— Elles étaient pendues à une solive* du plafond.

— Faut pas essayer de mentir!

— Je te dis que si! Je te jure que si! Tiens, regarde à ces clous, il en reste encore des morceaux.

Lisée dut bien le croire. Miraut avait décroché les peaux de lapins du plafond.

Ça, c'était un peu fort. Comment avait-il bien pu s'y prendre? Il est vrai qu'elles pendaient un peu.





Mais, tout de même...

Et le chien inquiet battait toujours la paille avec sa queue.

4. A la fin, Lisée se rendit compte de la façon dont il avait dû opérer*.

Miraut avait sauté sur la table. De là, prenant son élan, il avait bondi vers les peaux de lapins qu'il avait accrochées avec sa gueule et entraînées dans sa chute.

— Il aimera le poil*, dit le chasseur. Gare aux lièvres! Allons, petit, viens manger.

— Et mes peaux de lapins ? cria la Guélotte.

— Tes peaux de lapins, tes peaux de lapins!... Une autre fois, tu iras les suspendre dans la grange.

5. La femme se tut. Toutefois, lorsque Miraut passa devant elle, il endossa* pour le prix des fameuses peaux de lapins un solide coup de sabot dans les côtes...

Mais Miraut jouait déjà avec Mitis, le jeune matou à qui il prenait les puces. Le chat, renversé sous son gros museau, s'agitait des quatre pattes pour le repousser sans lui faire de mal.

Louis PERGAUD.

Le roman de Miraut, chien de chasse, Mercure de France.

LES MOTS.

Il ôtait : Il enlevait. - **La couche de Miraut :** L'endroit où le chien se couche. - **Une solive :** Cette grosse pièce de bois, posée sur les murs, soutient le plancher du grenier. - **Comment il avait dû opérer :** Comment il avait dû faire. - **Il aimera le poil :** Il aimera le poil du gibier, donc il aimera la chasse. - **Il endossa :** Miraut reçut un coup de sabot.

LES IDÉES.

1. De mémoire, citez tous les objets tombés sur la couche de Miraut.
2. La Guélotte est en colère. Montrez-le.
3. Lisée, lui, semble content. Montrez-le également (paragraphe nº 2 et paragraphe nº 4).
4. Pourquoi la Guélotte tient-elle beaucoup à ses peaux de lapins ? Citez une phrase de la lecture.
5. Comment Miraut a-t-il décroché les peaux ?

LES TRAVAUX.

Complétez à l'aide de verbes trouvés dans la lecture. En chaussettes, Lisée.... pour connaître la faute de son jeune chien. Couché sur le flanc, le museau craintif, les yeux tournés vers la porte, Miraut .... quelques coups de bâton. Il.... un bon coup de sabot.

25 - Au zoo

La girafe

La girafe et la girouette,
Vent du Sud et vent de l'Est,
Tendent leur cou vers l'alouette,
Vent du Nord et vent de l'Ouest.

Toutes deux vivent près du ciel,
Vent du Sud et vent de l'Est,
A la hauteur des hirondelles,
Vent du Nord et vent de l'Ouest.

Et l'hirondelle pirouette,
Vent du Sud et vent de l'Est,
En été sur les girouettes,
Vent du Nord et vent de l'Ouest.

L'hirondelle fait des paraphes,
Vent du Sud et vent de l'Est,
Tout l'hiver autour des girafes,
Vent du Nord et vent de l'Ouest.

Robert DESNOS
Sochantefables
(Grund)

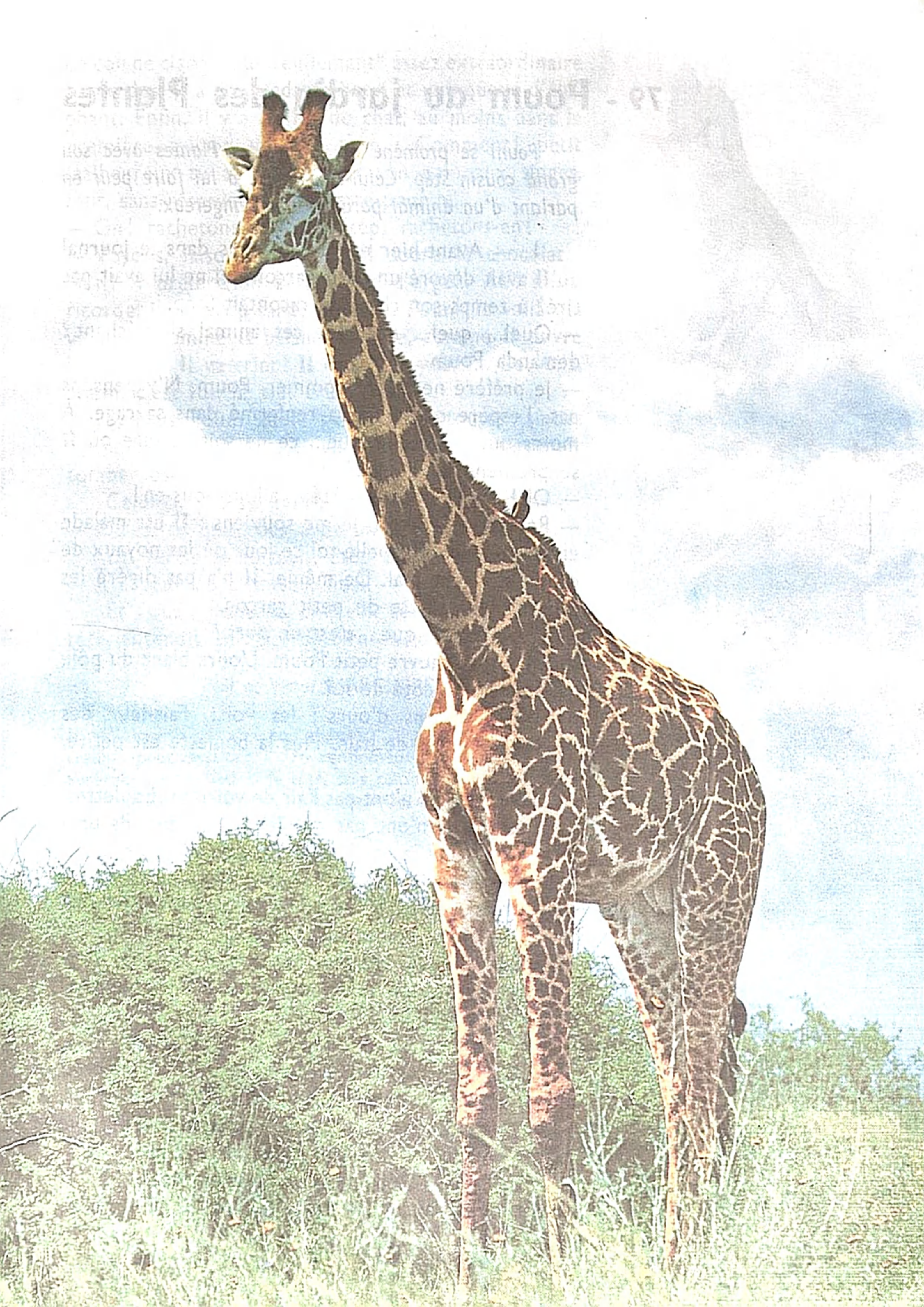
La panthère noire

Par les sentiers perdus au creux des forêts vierges
Où l'herbe épaisse fume au soleil du matin,
Le long des cours d'eau vive encaissés dans leurs berges,
Sous de verts arceaux de rotin,

La reine de Java, la noire chasseresse,
Avec l'aube, revient au gîte où ses petits
Parmi les os luisants miaulent de détresse,
Les uns sous les autres blottis.

Sous la haute fougère elle glisse en silence,
Parmi les troncs moussus s'enfonce et disparaît,
Les bruits cessent, l'air brûle, et la lumière immense
Endort le ciel et la forêt.

LECONTE DE LISLE
Poèmes barbares





79 - Poum au jardin des Plantes

Poum se promène au Jardin des Plantes avec son grand cousin Stép Celui-ci s'amuse à lui faire peur en parlant d'un animal paraît-il très dangereux.

1. — Avant-hier encore, je lisais dans le journal qu'**Il** avait dévoré un petit garçon qui ne lui avait pas tiré* à temps son chapeau, racontait Stép.

— Quel... quel... quel est cet animal si méchant? demanda Poum.

— Je préfère ne pas le nommer, Poum. N'y pensons pas. J'espère qu'on l'aura renfermé dans sa cage. A moins que... à moins que... ce ne soit l'heure où **Il** se promène en liberté!

— Oh! allons-nous-en, Stép, allons-nous-en!

— Rassure-toi, Poum. Je me souviens : **Il** est malade en ce moment. Rappelle-toi ce jour où les noyaux de cerises te firent mal. De même, **Il** n'a pas digéré les boutons de culotte du petit garçon.

2. — Est-ce que... c'est un ours?

— Oh! non, pauvre petit Poum. L'ours blanc du pôle est très bon à côté de **lui**.

Nous parlons d'ours ; les voici. Fais-leur des petites boulettes de pain. Plus la boulette est petite, plus ils l'aiment.

— Mais, Stép, ils n'ont pas l'air de voir mes boulettes.

— C'est qu'ils n'ont pas mis leurs lunettes. Ils préfèrent d'ailleurs le pain rassis. Passons aux crocodiles. Leur régal est l'eau sucrée. Lance un morceau de sucre dans le petit étang où ils se baignent.

3. — Stép, comment... s'appelle-t-**Il**?

— Ah! je n'y songeais plus. Je ne puis te dire que la dernière syllabe de son nom : Meau! Môôô! Môôô!

— Ce n'est pas un lion, Stép?

— Un lion? ... Tu m'étonnes. Un lion est un lion, une bête assez terrible, évidemment. Mais, j'aimerais mieux, Poum, me trouver seul dans la cage aux lions, à l'heure où ils grondent après leur viande crue, que de me rencontrer nez à nez avec le ... **Môôô**!

4. — Mais, Stép, à quoi ressemble-t-**Il**?

— A rien, Poum. Figure-toi qu'**Il** a une tête de cheval,

un cou de cigogne, un renflement* assez extraordinaire sur le dos. **Il** a des pieds de bœuf et une queue d'éléphant. Enfin, il y a en **lui** du chat, au moins dans la première syllabe de son nom... Comment! petit malheureux tu as donné tout ton pain aux singes, tout, sans réserver* une miette pour le...

— Oh! rachetons-en vite, Stép, rachetons-en!

— Voyons, faisons mieux!... **Il** adore le chocolat... Non! **Il** préfère un beau sucre d'orge... Ah! miséricorde, il est trop tard! Le voilà, Poum, le voilà qui vient!... Comme **Il** balance la tête, comme **Il** ouvre la bouche! **Il** va crier! **Il** roule les yeux!... Le voilà, Poum, c'est **lui**, le plus cruel des...

5. Mais Poum affolé s'enfuyait à toutes jambes en poussant des cris. Il vint, aveugle de terreur*, tomber dans les jambes d'un garde.

Celui-ci, grosse figure rouge, le secoua :

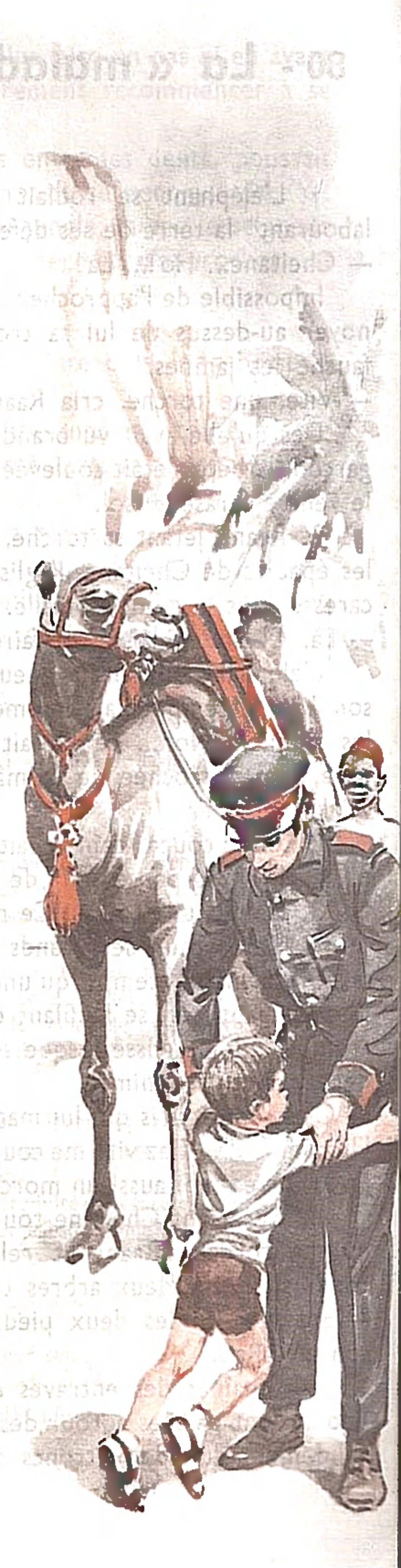
— Qu'est-ce que vous avez, mon petit ami ?

Un cercle se formait. Stép accourait :

— Il a peur du chameau, fit-il.

Et Poum, dont les cheveux se dressaient sur la tête, entendit un éclat de rire universel*.

Paul et Victor MARGUERITTE - Poum, Plon.



LES MOTS.

Il ne lui avait pas tiré son chapeau : Il n'avait pas enlevé son chapeau pour le saluer. - **Un renflement :** Une bosse. - **Sans réserver :** Sans mettre de côté, sans conserver. - **La terreur :** C'est une très grande peur. - **Un rire universel :** Poum croit que le monde entier rit de lui.

LES IDÉES.

1. Le cousin Stép fait croire à Poum que le chapeau a dévoré un enfant. Dans quelles phrases du paragraphe n° 1 ?
2. Dans le paragraphe n° 2, Stép raconte trois autres mensonges au petit Poum. Lesquels ?
3. Poum a-t-il bien appris ses leçons de grammaire ? Montrez-le après avoir relu le paragraphe n° 3.
4. Dans le paragraphe n° 4, Stép, décrit à sa manière le chameau. Cette description est-elle exacte ?

LES TRAVAUX.

1. Parmi les animaux suivants, un seul est très dangereux pour l'homme. Lequel ?
l'antilope, le chimpanzé, la mangouste, le léopard, la girafe, la gazelle.
2. Dessinez les animaux de la lecture : le chameau, l'ours blanc, le crocodile, le lion.

80 - La « maladie » de l'éléphant Cheitane



1. L'éléphant se roulait aux pieds de Raani, labourant* la terre de ses défenses.

— Cheitane... Ho !... Là !

Impossible de l'approcher. L'éléphant faisait tournoyer au-dessus de lui sa trompe, qui vous aurait fauché les jambes.

— Vite, une torche, cria Raani.

Dès qu'elle avait vu brandir* le feu au poing du garçon, la bête s'était soulevée, allongeant ses pattes, le ventre écrasé au sol.

2. Raani, jetant sa torche, sautait d'un bond sur les épaules de Cheitane. Il glissait sa main pour une caresse sous la grande oreille.

— Là, Cheitane, laisse-toi faire !

L'éléphant ouvrait la gueule où Raani plongeait son bras. Il empoignait les molaires* sans réussir à les remuer. Non... ce n'était pas une vieille dent usée, mal décrochée de la mâchoire, que Cheitane voulait cracher.

Et tout à coup, Raani venait de trouver. Comment n'y avait-il pas pensé tout de suite ?

3. C'était une souris. Ce ne pouvait être qu'une souris. La terreur des grands éléphants. Une souris saisie en même temps qu'une poignée de paille... Elle s'échappe en se faufilant dans les couloirs de la trompe. Elle se glisse jusque sous le front où elle se débat, affolant l'animal.

— C'est une souris qui lui mange la tête ! cria Raani. Un bambou... Allez vite me couper un grand bambou*. Et apportez-moi aussi un morceau de canne à sucre*.

4. Caressant Cheitane tout le long de la trompe qui se tordait, Raani fit relever l'éléphant. Il le conduisit entre deux arbres très rapprochés.

— Entrave*-lui les deux pieds ; aide-moi... dit-il à son ami Rao.

Les chaînes des entraves et celles que Raani et Rao avaient passées autour des défenses furent fixées solidement aux deux troncs d'arbres.



Cheitane ne pouvait plus faire un pas ni en avant ni en arrière. Il allait sûrement recommencer à se débattre.

Mais Raani, les doigts entre les dents, poussait le sifflement magique, le mot du serpent qui glace de peur toutes les bêtes de la jungle, même le seigneur Tigre. Le mot secret qui permet d'approcher les jeunes éléphants sauvages :

— Kountchchchchch... ché!

5. Rao avait fendu la pointe d'un long bambou flexible*.

— Donne, fit Raani. Maintenant, tu vas te placer juste derrière moi... la main à hauteur de mon épaule. Tu es prêt ?... Recule un peu... Là! Maintenant, tends-lui le morceau de canne à sucre.

Cheitane allongeait la trompe. Rapidement Raani y enfonçait le bambou, fouillait, piquait. Il le retirait presque aussitôt avec une souris grise qu'il étouffait sous son pied nu.

Cheitane était délivré.

René GUILLOT - Prince de la jungle, Hachette.

LES MOTS.

Labourant la terre : Avec ses défenses, l'éléphant déchire et creuse la terre. - **Brandir:** Le garçon agite une torche en menaçant l'éléphant. - **Les molaires :** Ce sont les grosses dents qui servent à broyer. Votre bouche contient aussi des incisives et des... - **Un bambou :** Ce grand roseau pousse dans les pays chauds. On fabrique des cannes avec sa tige. - **La canne à sucre :** La tige de cette plante contient du sucre. L'éléphant en est très gourmand. - **Entrave :** Attache les pieds de l'éléphant avec une chaîne! - **Un bambou flexible :** Il peut se plier sans se casser.

LES IDÉES.

1. Raani ne peut pas approcher de l'éléphant. Pourquoi ?
2. Comment s'y prend-il pour sauter sur les épaules de Cheitane ?
3. A quoi Raani a-t-il d'abord pensé ?
4. Comment la souris s'est-elle introduite dans la tête de l'éléphant ?
5. A quoi sert exactement le morceau de canne à sucre ?

LES TRAVAUX.

1. Copiez le paragraphe nº 5 à partir de : « Cheitane allongeait la trompe... »
Encadrez les verbes. Soulignez leur sujet.
2. « L'éléphant se roulait aux pieds de Raani. »
A quel temps est le verbe de cette phrase ?
Copiez-la en écrivant son verbe :
— Au futur simple, au présent, au passé simple.



81 - La mangouste et le cobra

Rikki-tikki, la mangouste, a été sauvée de la noyade par les parents du jeune Teddy. Le père de Teddy a tué Karait, le cobra. Pour le venger, Nag, un autre cobra, et sa femelle, Nagaina approchent de la maison. Déjà Nag est dans la salle de bains, C'est la nuit .. Mais Rikki-tikki veille...

1. Nag ondula de-ci, de-là, et Rikki-tikki l'entendit boire dans la grosse jarre* qui servait à emplir la baignoire.

— Voilà qui est bien, dit le serpent. Lorsque Karait a été tué, l'homme avait un bâton. Il peut l'avoir encore. Mais, quand il viendra au bain, le matin, il ne l'aura pas. J'attendrai ici qu'il vienne... Nagaina... m'entendez-vous ?... Je vais attendre ici, jusqu'au jour.

Aucune réponse ne vint du dehors. Nagaina était partie. Nag se replia sur lui-même, anneau par anneau, tout autour du fond bombé de la jarre.

Et Rikki-tikki se tint tranquille comme la mort.

2. Au bout d'une heure, Rikki-tikki commença d'avancer vers la jarre. Nag était endormi, et la mangouste contempla son grand dos, se demandant quelle place offrirait la meilleure prise.

— Si je ne lui casse pas les reins au premier saut, se dit Rikki, il peut encore se battre ; et... s'il combat... ô Rikki ! Il regarda l'épaisseur du cou plus bas que le capuchon* : c'était trop pour ses mâchoires. Et une morsure près de la queue ne ferait que mettre Nag en fureur.



— Il faut que ce soit la tête, dit-il enfin ; à la tête, au-dessus du capuchon. Et, quand je le tiendrai, il ne faudra plus le lâcher.

3. Alors, il sauta. La tête reposait un peu en dehors de la jarre. Au moment où ses dents mordirent, Rikki s'appuya du dos à la cruche pour clouer la tête à terre. Cela lui donna une seconde qu'il employa de son mieux.

Puis, il fut cogné de droite et de gauche, en avant et en arrière, en haut et en bas, en ronds et en grands cercles. Mais ses yeux étaient rouges, et il tenait bon.

Le corps du serpent frappait le plancher comme un fouet, renversant les ustensiles, la boîte à savon, la brosse, et il sonnait contre la paroi de métal de la baignoire.

4. Tout en mordant, Rikki-tikki resserrait ses mâchoires. Malade de vertige*, couvert de coups, les chocs, lui semblait-il, allaient le mettre en pièces. lorsque, juste derrière lui, partit comme un coup de tonnerre.

Une rafale* brûlante lui fit perdre connaissance et une flamme lui roussit le poil.

L'homme, réveillé par le bruit, avait déchargé son fusil sur Nag, juste derrière le capuchon.

Rikki-tikki, les yeux fermés, continuait à tenir bon. A présent, il était tout à fait certain d'être mort. Mais le cobra ne bougeait plus, et l'homme, ramassant Rikki, dit :

— C'est la mangouste ; et c'est notre vie que ce petit bonhomme a sauvée.

5. Alors vint la mère de Teddy, le visage tout blanc, pour contempler ce qui restait de Nag. Rikki-tikki se traîna jusqu'à la chambre de Teddy. Il y passa le reste de la nuit à se secouer doucement pour se rendre compte s'il était vraiment brisé en quarante morceaux, comme il le croyait.

Rudyard KIPLING - Le premier Livre de la Jungle, Mercure de France.

LES MOTS.

La mangouste : Elle mesure 50 cm de longueur. Elle vit surtout en Inde. Elle s'attaque aux serpents. - **Le cobra :** Ce serpent mesure 2 m de longueur. Il est venimeux. On l'appelle aussi serpent à lunettes, à cause du dessin qu'il porte en haut du cou. - **La jarre :** C'est un grand vase de grès. On lui donne un autre nom dans le paragraphe nº 3. Lequel ? - **Le capuchon :** En colère, le cobra gonfle son cou en l'écartant comme les pans d'un capuchon. - **Le vertige :** La mangouste est étourdie par les coups. La tête lui tourne. - **Une rafale :** La balle est passée à côté de la mangouste avant de tuer le cobra. Elle a soufflé et sifflé comme un violent coup de vent.

LES IDÉES.

1. Nag a décidé de s'installer dans la baignoire. Pourquoi a-t-il choisi cet endroit ? 2. La mangouste commence à avancer vers le cobra. Est-elle bien sûre de la victoire ? Citez une phrase. 3. Où Rikki va-t-elle mordre le cobra ? 4. Le cobra se défend de toutes ses forces. Pourtant Rikki ne lâche pas. Cherchez trois détails (paragraphe nº 3 et paragraphe nº 4). 5. Comment le père de Teddy appelle-t-il la mangouste ? Pourquoi ?

LES TRAVAUX.

Relisez en silence le paragraphe nº 5. Reproduisez-le de mémoire sur votre cahier.

26 - Le jardin au printemps

Un printemps encor !

Regardez les branches
Comme elles sont blanches !
Il neige des fleurs...
Riant sous la pluie,
Le soleil essuie
Les saules en pleurs,
Et le ciel reflète
Dans la violette
Ses pures couleurs...

La mouche ouvre l'aile,
Et la demoiselle
Aux prunelles d'or,
Au corset de guêpe,
Dépliant son crêpe,
A repris l'essor.
L'eau gaiement babille ;
Le goujon frétille...
Un printemps encor !

Th. GAUTHIER
Premières poésies
Charpentier

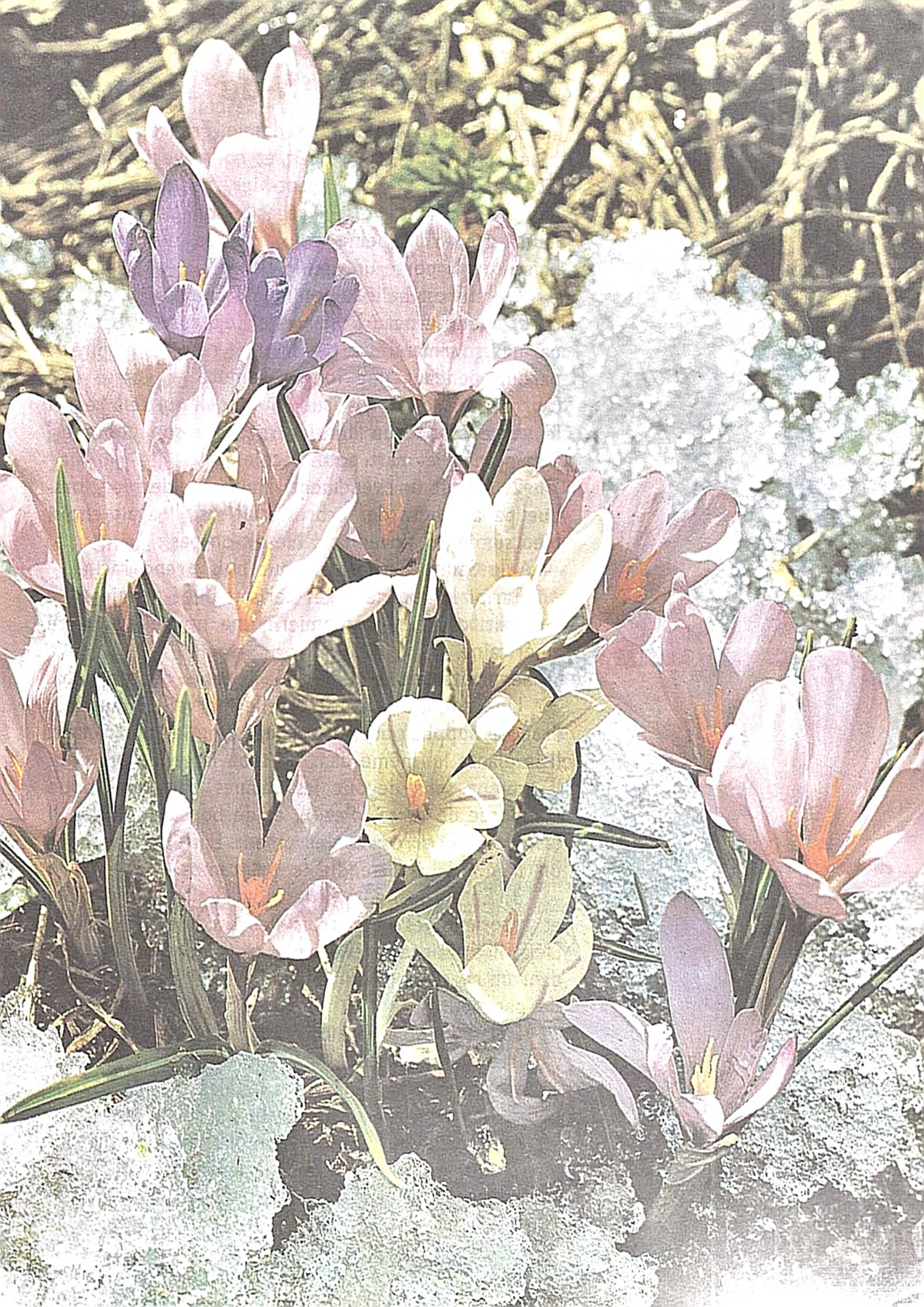
Oiseaux, insectes ...

J'ai trouvé la plus belle chose
De ce printemps :
Un nid caché sous une rose,
Quatre œufs dedans !
Quel joli nid ! Boule de mousse
Où l'oiselet
A mis le crin, la laine douce;
Quel nid douillet !
Les œufs bleutés, perles fragiles,
Sont tout au fond,
Et les pinsons pressés, agiles,
Viennent et vont.
Pour garder sous les fleurs écloses
Le nid joli,
Je ne vais pas cueillir mes roses
Ce printemps-ci !

Annaïk LE LEARD
Le joli petit bois
Aubert









82 - Le pommier de François

1. Il est huit heures et demie. François avale en hâte son bol de café au lait et court vers le jardin. Comme hier, comme avant-hier, comme tous les jours depuis dix mois, il regarde son pommier : un jeune arbre d'à peine deux mètres, aux branches naines*, qui porte une seule pomme.

Qu'elle est belle la pomme de François ! Il caresse tendrement la peau brillante et déjà rose. Il pose ses narines gourmandes sur le fruit et respire, respire le parfum pendant une longue minute. Il écrase une fourmi qui ose grimper sur le tronc. Il quitte à regret le verger, lance un dernier regard à son pommier, à sa pomme et part pour l'école.

2. Ce fut un événement, l'automne dernier, lorsque papa acheta des arbres fruitiers. Il avait choisi bien sûr le 25 novembre. Ne dit-on pas :

— A la Sainte-Catherine, tout bois prend racine.

Parmi les poiriers, les cerisiers, les pruniers, se trouvait ce jeune pommier : une nouvelle variété américaine.

— Ses fruits ont le goût de la banane, déclara papa.

Une pomme banane ! Quelle merveille ! Aussitôt François supplia pour obtenir ce pommier surprenant. Il le planta lui-même dans un trou large et profond. Il trempa sans dégoût les racines dans une boue composée de terre, d'eau... et de bouse de vache. Il tassa le sol et arrosa copieusement. Puis il alla prendre un bain... et il attendit le printemps.

3. En avril, il admira les bourgeons, puis compta et recompta les vingt-trois fleurs couleur de chair. Déjà, il voyait en rêve vingt-trois pommes rangées dans un cageot, embaumant le fruitier* de leur odeur de banane...

Hélas, un soir, François trouva sur le gazon huit pauvres fleurs arrachées de leur tige par la grêle. Il essuya une larme, ramassa les pétales roses et oublia peu à peu son premier chagrin de jardinier.

La semaine suivante, le pommier fut attaqué par une troupe de pucerons verts. Il les laissa emménager et dévorer. Il le regretta. Lorsque, sur le conseil de

papa, il se décida à les poudrer d'insecticide,* il avait perdu quatre fleurs.

4. Avec le joli mois de mai et son tiède soleil, onze petites pommes commencèrent à s'arrondir. François les admirait. Il ne se doutait pas qu'un autre les guettait depuis longtemps aussi : le bouvreuil.

Niché sous la gouttière, où il lissait ses ailes brunes, il attendait patiemment que les fruits grossissent. De sa fenêtre, François aperçut l'oiseau à ventre rose qui picorait dans son pommier. Il accourut... pour constater amèrement* la disparition de trois fruits.

5. Il crut avoir une excellente idée en installant dans le verger Moustache, la chatte. La caressant, la câlinant, il lui glissa, entre deux ronrons :
— Moustache, surveille bien ! Chasse le bouvreuil ! Mais ne le tue pas !

On ne saura jamais si Moustache fut trop obéissante. Peut-être maître Bouvreuil est-il revenu. Sans doute Moustache a-t-elle bondi dans les branches fragiles. En tout cas, le soir, il ne restait qu'un seul fruit sur le pommier-banane.

C'est cette pomme presque mûre désormais que François cajole*. Il s'est consolé.

Il pourra la goûter bientôt. Papa a dit vrai : elle sent la banane !

Guy BERGER - Inédit.



LES MOTS.

Les branches naines : Les branches ont été taillées à la plantation ; elles sont donc très courtes. - **Le fruitier :** C'est une pièce où l'on conserve les fruits pendant l'hiver. - **L'insecticide :** Cette poudre détruit les insectes. - **Amèrement :** La perte des trois fruits attriste le jeune François. - **Il cajole :** Il passe ses doigts sur la belle pomme comme s'il la caressait. Relisez la cinquième phrase du paragraphe n° 1.

LES IDÉES.

1. François aime cette belle pomme. Montrez-le.
2. D'après le paragraphe n° 2, quelles sont les précautions à prendre pour planter un arbre ?
3. D'après le paragraphe n° 3, quels sont les deux ennemis des fleurs d'arbres fruitiers ? En connaissez-vous d'autres ?
4. « Chasse le bouvreuil ! Mais ne le tue pas ! » conseille François. Pour quelles raisons ?
5. Retrouvez de mémoire le nombre de fleurs, puis le nombre de fruits perdus pendant le printemps et l'été.

83 - La fête des mamans

1. Ce matin, sur le bureau de la maîtresse, il y a un gros paquet carré bien ficelé. Au fur et à mesure que les enfants entrent en classe, leur regard est attiré par ce gros paquet.

Ils sont une quinzaine d'élèves, filles et garçons, venus des hameaux voisins. Certains, pour venir à l'école, ont marché longtemps dans des sentiers pierreux. Chacun pousse le coude de son voisin, une œillade* vers le paquet, une vers la maîtresse. On chuchote ; que va-t-il se passer ?

2. De la boîte, la maîtresse sort des piles de petites enveloppes.

— Des paquets de graines ! dit Marinette.

— Mais oui ! c'est le printemps. Je vais donner à chacun des paquets de graines. Vous demanderez chez vous un carré de terre ; vous le piocherez, le fumerez*, l'ensemencerez*.

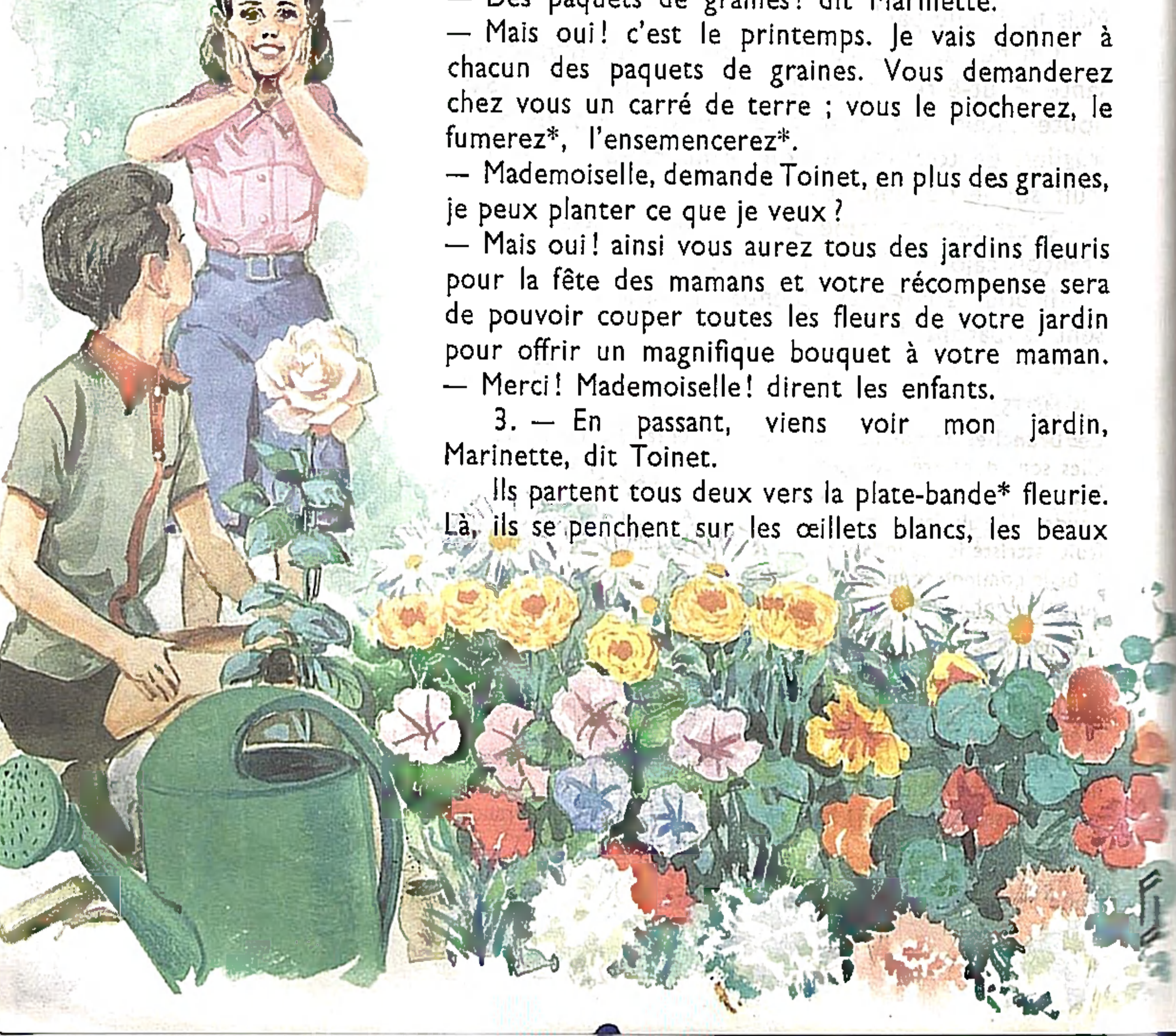
— Mademoiselle, demande Toinet, en plus des graines, je peux planter ce que je veux ?

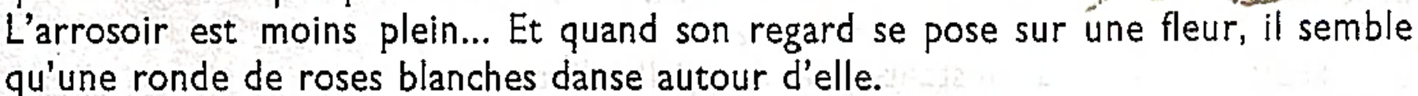
— Mais oui ! ainsi vous aurez tous des jardins fleuris pour la fête des mamans et votre récompense sera de pouvoir couper toutes les fleurs de votre jardin pour offrir un magnifique bouquet à votre maman.

— Merci ! Mademoiselle ! dirent les enfants.

3. — En passant, viens voir mon jardin, Marinette, dit Toinet.

Ils partent tous deux vers la plate-bande* fleurie. Là, ils se penchent sur les œillets blancs, les beaux





soucis éclatants, les liserons, les marguerites, les capucines aux teintes vives.

Tout à coup, émerveillée, Marinette s'arrête devant un petit rosier portant une belle fleur aux pétales nacrés*. Son parfum est exquis. Marinette n'a jamais rien vu d'aussi beau. En s'endormant, elle y pense encore, si bien que toute la nuit elle rêve que chacune de ses plantes porte une superbe rose.

4. Pour la première fois, ce matin, la visite à son jardin ne lui donne aucun plaisir. Ses fleurs, semble-t-il, n'ont pas d'éclat. Et c'est sans ardeur qu'elle arrache quelques mauvaises herbes ici et là. L'arrosoir est moins plein... Et quand son regard se pose sur une fleur, il semble qu'une ronde de roses blanches danse autour d'elle.

Son papa ne reconnaît plus sa joyeuse jardinière dans cette fillette à l'air morose* et sa maman ne reconnaît plus sa petite Marinette...

Les soucis retroussent leurs pétales ; le cœur d'or des marguerites brunit ; les fleurs se fanent ; les boutons sèchent ; les herbes poussent ; le jardin de Marinette devient une cour inculte*.

5. Seule, à pas lents, Marinette revient de l'école. Mademoiselle a dit :
— Dans trois jours, c'est la fête des mamans !

En arrivant, Marinette court vers son jardin et le voit tel qu'il est devenu : pas une fleur ! Vite, elle arrache les herbes, taille les branches sèches. L'arrosoir est si plein qu'elle arrose ses pieds autant que son jardin.

6. Au bout de trois jours d'efforts, son jardin reverdit, mais il n'y a pas de fleurs. Alors, se préparant à arracher la dernière touffe d'herbes folles, elle se penche... Et là, cachée dans l'herbe, une petite fleur bleue, puis une autre, une autre encore. Marinette est émerveillée. Avec douceur, avec soin, elle transplante dans un joli pot ce myosotis. Elle semble lui dire :
— Gentille fleurette, tu es meilleure que moi. Tu as voulu fleurir pour maman malgré les herbes qui t'étouffaient. Tu es pour moi la plus belle, la plus merveilleuse des fleurs...

Florence HOULET - Histoires pour toi, Delachaux-Niestlé.

LES MOTS.

Une œillade : Un coup d'œil rapide. - **Vous le fumerez :** Vous ajouterez du fumier à la terre pour la rendre fertile. - **Vous l'ensemencerez :** Vous sèmerez vos graines. - **La plate-bande :** Dans un jardin, c'est un petit espace de terre planté de fleurs. - **Les pétales nacrés :** La corolle des fleurs a la couleur et le brillant de la nacre. On trouve de la nacre à l'intérieur de nombreux coquillages. - **L'air morose:** L'air triste. - **Une cour inculte :** Elle n'est pas cultivée. Les herbes et les plantes y poussent seules, en désordre.

LES IDÉES : 1. Que contient le gros paquet posé sur le bureau ? 2. Pour quelle raison la maîtresse distribue-t-elle des enveloppes aux élèves ? 3. « Je peux planter ce que je veux ? » demande Toinet. A quoi pense-t-il ? 4. « La visite à son jardin ne lui donne aucun plaisir ». Pour quelle raison ? Comment s'appelle le défaut de Marinette ? 5. Marinette regrette l'abandon de son jardin. Montrez-le.

84 - L'escargot

Trott admire une rose dans son jardin. Miss, son institutrice, est assise sur un banc.

1. Tout à coup les yeux de Trott s'arrondissent et deviennent fixes. Il reste bouche bée* et devient tout rouge. Qu'est-ce que c'est que ça? En voilà une horreur! Sur la rose il y a un colimaçon qui se promène, un vilain colimaçon qui laisse derrière lui une trace baveuse. Il tourne la tête à gauche, à droite, rentre ses cornes, les ressort... Il ne se gêne pas vraiment!

Trott l'examine un instant, puis il appelle d'une voix perçante :

— Oh! Miss, venez voir!

— Qu'y a-t-il?

Trott montre du doigt avec dégoût. Il a horreur de ces bêtes-là.

— Ce mollusque* est nuisible* à la végétation, vous pouvez le détruire.

2. Trott avance sa main, la retire... Enfin il pose le doigt sur la coquille. Quelle chance! L'escargot a eu peur. Il s'est recroquevillé tout entier au fond de sa maison. Plus rien ne passe. Trott respire plus librement. Mais, c'est égal, il n'aime pas ces bêtes, non, vraiment, pas du tout. Qu'est-ce qu'il faut en faire? Ah! quelle bonne idée! il va le jeter par-dessus le mur dans le jardin de Madame Ducrieux. Trott ramène son bras en arrière...

Mais Miss le saisit au vol. Elle dit d'une voix sévère :

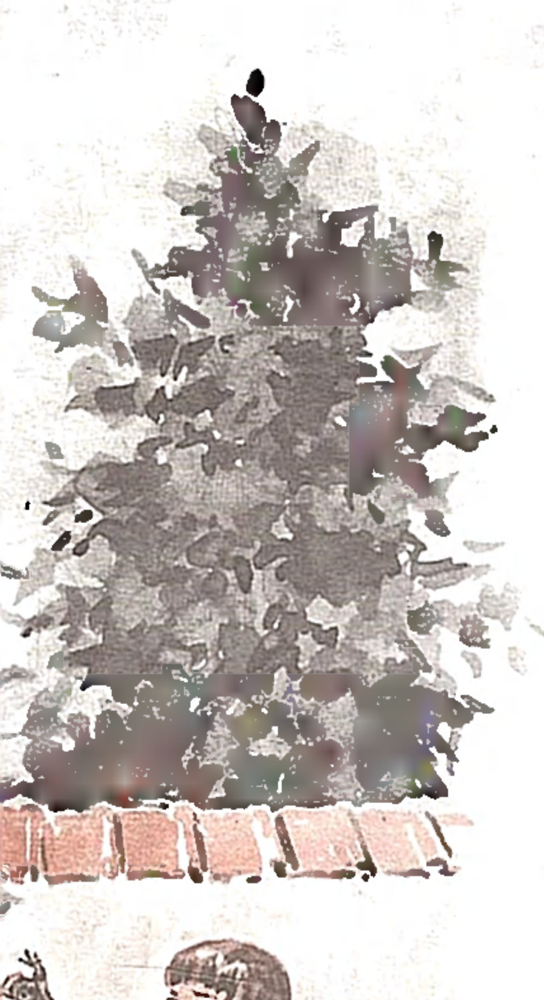
— Ce mollusque dévorerait les plantes de la voisine. Il est injuste que vous le jetiez chez elle.

— Alors, qu'est-ce qu'il faut faire?

— Ecrasez-le sous votre pied.

3. Trott contemple l'escargot. L'écraser sous son pied? Pouah! Rien que l'idée d'entendre craquer la coquille, puis de sentir sous sa semelle la chair molle de la bête lui donne mal au cœur. On pourrait le tuer autrement ; par exemple, le jeter dans le puits.





Mais, après tout, le pauvre escargot n'a rien fait de bien mal. Il se promenait tout tranquillement. Il était peut-être très gai à faire son petit tour et son dîner sur le beau rosier, au beau soleil. Oui, mais il l'abîmait. Il le mangeait. Il doit être puni. Eh ! pourquoi le punir ? Il faut bien qu'il mange, lui aussi. Il mange ce qu'il peut. Ce n'est pas pour abîmer la rose, par méchanceté, qu'il rampait dessus. C'était parce qu'il avait faim, parce qu'il en avait besoin pour se nourrir. Est-ce que vraiment on peut le tuer pour cela ?

4. Bah ! est-ce qu'on ne tue pas les bœufs, et les moutons, et les veaux, et les pauvres petits agneaux qui bêlent si tristement, et les jolis oiseaux des bois qui sifflent de si joyeuses chansons ? Ils sont plus intéressants qu'un escargot et pas plus méchants que lui. Pourtant on les tue bien. Donc !... Trott lève le bras pour précipiter* l'escargot... Mais il le ramène doucement. Sa main tient toujours la coquille.

Oui, c'est vrai, on tue toutes ces bêtes. Mais c'est pour les manger, parce qu'on en a besoin. Sans ça c'est très mal de les tuer.

5. Tout à coup Miss se lève comme si on lui avait piqué une épingle quelque part. Elle pousse un cri. Que s'est-il passé ?

D'un geste précis, rapide et inattendu, Trott s'est fourré l'escargot au fond du gosier, et, fermant les yeux, il l'a avalé !

André LICHTENBERGER - Mon petit Trott, Plon.



LES MOTS.

Bouche bée : D'étonnement, sa bouche reste grande ouverte. - **Les mollusques :** Ces animaux ont le corps mou ; il n'ont pas de colonne vertébrale. - **Il est nuisible :** Il cause des dommages à la culture. - **Pour précipiter l'escargot :** Trott veut jeter l'escargot sur le sol du haut de son bras, afin de le tuer.

LES IDÉES.

1. Trott a horreur de ce genre de bêtes. Pourquoi ?
2. Connaissez-vous d'autres animaux nuisibles aux cultures des jardins ?
Quel est le contraire d'un animal nuisible ? Citez des exemples.
3. Comment Trott veut-il d'abord se débarrasser de cet escargot ?
4. Ensuite, quelle autre idée a-t-il ? Pourquoi ne le fait-il pas ?
5. Trott avale l'escargot. Expliquez pourquoi.

27 - Au bord de la rivière

La rivière de chez nous

L'humble rivière de chez nous
Ne mène pas un grand tapage ;
Avec un bruit paisible et doux
Elle fait le tour du village...

Des saules et des peupliers
Qui sont à peu près du même âge,
Comme des voisins familiers,
Bruissent le long du rivage ;

Et le chuchotement des eaux
Accompagne la voix légère
De la fauvette des roseaux
Qui fait son nid sur la rivière.

. . . .

Ainsi coule, de son air doux,
Sans aventure et sans tapage,
En faisant le tour du village,
L'humble rivière de chez nous.

Henri CHANTAVOINE

Chanson de Jean Brochet

Au bruit clair des battoirs et des chansons
La rivière coule et file sous les saules,
Pour fuir avec sa richesse de poissons,
Les brochets d'argent et les truites folles,
Au bruit clair des battoirs et des chansons.

Petit Jean Brochet, petit polisson,
Gare au piège qu'on veut te tendre :
Les pêcheurs te pêcheront, pauvre petit poisson ;
N'écoute pas la Marion qui se fait si tendre
Au bruit clair des battoirs et des chansons.

Si tu ne veux, joli Jean, joli poisson,
Frire en la poêle de Marion dont les mains se gercent,
Prends bien garde aux filets et aux hameçons
Qui pendent de la barque qui se berce
Au bruit clair des battoirs et des chansons.

Tristan KLINGSOR
Le valet de cœur - Mercure de France







85 - La fée de la source

Line et Lou sont des jumeaux de six ans. Ils aiment jouer tout au fond du jardin...

1. Dans un coin, une source coule entre deux rochers gris. En tombant sur les cailloux blancs et sur la mousse, l'eau fait des tas de petits bruits ravissants* que Line et Lou aiment écouter. Ils ont inventé une petite chanson :

la Chanson de la Source : Tinnikling, tinnikling,
Tinn, tinn... clop... !
Tinnikling, tinnikling,
tilling, tilling, tilling...

Il paraît que c'est exactement ce que chantent les gouttes d'eau, et Line et Lou sont très fiers de leur chanson.

2. Lorsqu'il fait chaud, maman permet que l'on joue avec l'eau. Rien n'est plus amusant. On fabrique un nouveau ruisseau qui fait des zigzags dans la mousse et dans l'herbe. L'eau a l'air un peu étonnée lorsqu'elle trouve son chemin barré et qu'il lui faut se promener dans des endroits inconnus. Elle coule doucement, doucement... Et puis, toute contente de l'aventure, elle ruisselle* dans ce nouveau sillon* en entraînant quelques feuilles mortes.

— Aïe! ça déborde! Vite, Lou, refais le petit mur!

Et Line et Lou agitent leurs petites pelles, ils s'éclaboussent, ils rient...

Et la source rit avec eux : *Tilling, tilling...*

3. Quand vient le soir, la source ne rit plus. Pourtant, l'eau coule toujours de la même façon, mais la chanson a changé. Les feuilles des buissons frémissent* doucement. Leur murmure se joint à celui de l'eau pour faire une nouvelle petite chanson :

la Chanson du Soir : Chuchotis, chuchotis,
Vient le soir, vient la nuit
Friselis, friselis,
Coulis, coulis, coulis...

Parfois un petit oiseau blotti dans son nid ne peut plus résister à cette jolie musique, et chante aussi d'une voix tout endormie : *coulis, coulis,*



4. Line et Lou écoutent, ravis. Ils parlent très bas:
— Tu crois qu'elle viendra, ce soir ?
— Je ne sais pas, murmure Lou. Les fées, c'est très occupé... Peut-être qu'elle fait le tour du monde dans son char doré...
— Traîné par des cygnes blancs, complète Line. Mais, tout de même, elle habite ici, puisque c'est la fée de la Source, notre fée...
— Appelons-la! dit Lou.

D'une toute petite voix un peu tremblante, les jumeaux ont crié :
— Fée de la Source! Fée de la Source!

5. La fée ne s'est pas montrée. Sans doute est-elle encore en voyage...
— Tant pis! Laissons-lui tout de même les fleurs, dit Line. Peut-être qu'elle reviendra cette nuit.

Aidée de son frère, elle a disposé sur une pierre plate, à côté de la source, un ravissant bouquet de marguerites blanches qu'ils ont cueillies tout à l'heure dans les prés. Elles resteront fraîches, éclaboussées par mille gouttelettes.
— Jolie fée, c'est un cadeau pour vous, un cadeau de vos petits amis...

Colette MEFFRE - Les vacances de Line et Lou, Editions G.P.

LES MOTS.

Des bruits ravissants : Des bruits agréables, des bruits charmants qui plaisent beaucoup aux deux enfants : c'est la musique de la source. - **Elle ruisselle :** Elle coule comme un ruisseau. - **Le nouveau sillon :** Les enfants ont creusé une rigole où coule la petite source. - **Les feuilles frémissent :** Les feuilles sont agitées faiblement par le vent. Les enfants croient que les feuilles tremblent car la fraîcheur du soir arrive.

LES IDÉES.

1. En quoi consistent exactement les jeux des enfants ? 2. Comment les jumeaux ont-ils trouvé les paroles de la première chanson ? 3. La musique de la source change le soir. Pourquoi ? 4. Qui chante la chanson du soir avec les enfants ? 5. Les fleurs resteront fraîches très longtemps. Pour quelle raison ?

LES TRAVAUX.

1. Trouvez deux verbes de même sens, puis deux verbes de sens contraire: ruisseler, entraîner, éclabousser, déborder, chuchoter, murmurer, crier, cueillir, disposer.



86 - La pêche de Davy Crockett

Davy Crockett habite au pays des Peaux-Rouges. Il n'a que dix ans, mais il ne craint ni la grande forêt, ni les bêtes féroces. Aujourd'hui il est en canoe sur le fleuve. Il espère pêcher un beau saumon, pour faire plaisir à sa maman.

1. Il faisait une chaleur accablante. Davy enleva sa veste à franges et ses mocassins* pour les déposer avec son précieux fusil dans le fond de l'embarcation. Pour une fois, il avait laissé son fameux bonnet à la maison. Il rama doucement pour aller se mettre à l'ombre des arbres. Les érables rouges faisaient pleuvoir leurs fruits légers sur les eaux claires du fleuve. Avant de tomber, ils tourbillonnaient un instant dans l'air comme de gracieux oiseaux. Des fruits appétissants d'un beau ton orangé luisaient dans le feuillage de la berge.

Heureux, Davy se laissait porter lentement par le courant et il écoutait les cris des animaux de la forêt.

2. Sur son passage, un chat sauvage juché* sur la branche d'un arbre, se mit à cracher, furieux. Et Davy lui cria :

— Veux-tu venir te promener avec moi en canoë ?

Mais l'animal cracha de plus belle et Davy pour le taquiner lui fit un pied de nez.

Puis un vol de canards passa très haut dans le

ciel et un énorme vautour se dirigea en planant vers l'autre rive.

3. A genoux dans le canoë, Davy se mit à préparer ses engins* de pêche : de simples ficelles auxquelles il fixait des hameçons en bois d'érable qu'il avait faits lui-même. Ces hameçons, finement polis, étaient aussi résistants que ceux en métal...

Davy était parvenu jusqu'à une langue de terre qui s'avançait dans le fleuve. Il savait que là, au pied d'une petite cascade, il trouverait des saumons. Jetant dans l'eau les hameçons retenus par des ficelles, il observait attentivement le va-et-vient des poissons. Il en dédaigna plusieurs, trop chétifs* pour la surprise qu'il voulait faire à sa mère.

4. Il regardait le fond de la rivière lorsque retentit le rugissement d'une panthère.

Il jeta un coup d'œil à son fusil puis un autre à ses hameçons.

Il tressaillit* de joie! Un énorme saumon s'avançait tout droit sur eux! Davy oublia complètement la panthère, mais il ne tarda pas à pousser un soupir de déception. Dédaignant l'appât, le saumon poursuivait son chemin avec l'air de dire :

— Mon petit Davy, je suis trop vieux pour m'y laisser prendre!

5. Pourtant, peu après, le saumon revint et, cette fois, il mordit. D'un geste rapide, Davy le ferra* et, avec effort, réussit à le hisser dans la barque.

Le poisson se défendait comme un beau diable. Il faisait d'énormes bonds, frappait autour de lui avec sa queue. Davy se jeta dessus, l'empoigna solidement et parvint à l'étourdir en lui cognant la tête contre le rebord du canoë.

Tout fier, il contempla sa belle prise.

Tom HILL - Les premiers exploits de Davy Crockett, Hachette.

LES MOTS.

Le saumon : Ce gros poisson atteint 1,50 m de long. Il a une chair au goût excellent. - **Des mocassins :** Ce sont des chaussures en peau de bête que portaient les Indiens Peaux-Rouges. - **Juché :** Le chat sauvage était perché sur un arbre. - **Les engins de pêche :** Son matériel de pêche. - **Des poissons chétifs :** Des poissons trop petits. - **Il tressaillit :** Il eut une brusque secousse du corps. Pourquoi ? - **Davy le ferra :** Il donna une secousse à la ficelle. Ainsi le poisson s'accrocha à l'hameçon.

LES IDÉES

1. Davy Crockett avait laissé son bonnet à la maison. Pour quelle raison ?
2. Retrouvez de mémoire tous les animaux cités dans la lecture.
3. Avec quels engins Davy pêche-t-il ?
4. Est-il facile de sortir un saumon du fleuve ?
5. Davy est heureux de sa belle prise. Pour quelles raisons ?

LES TRAVAUX.

1. Cette histoire se passe loin de France, au pays des Peaux-Rouges, en Amérique du Nord. Trouvez dans la lecture plusieurs détails qui le montrent.
2. Dictée préparée : Le paragraphe nº 5 à partir de : « Le poisson se défendait comme un beau diable ».





87 - Grégoire et l'inondation

Après les fortes pluies de printemps, le fleuve inonde les champs et les routes. Le jeune Grégoire se trouve seul, encerclé par les eaux, sur une côte qui forme comme une petite île.

1. L'îlot mesurait peut-être une vingtaine de mètres sur le pourtour. Grégoire planta un brin d'herbe au ras de l'eau afin de pouvoir contrôler si l'eau baissait ou montait.

Pendant le premier jour le niveau demeura le même. Le soir, Grégoire mangea un pissenlit et il s'efforça de bien dormir. Le lendemain, l'eau descendit et, le surlendemain, elle remonta un peu. Le quatrième jour, nouvelle baisse. Grégoire n'avait plus de pissenlit et il suça le contenu d'une moule de rivière.

La faim le torturait*. En cette quatrième après-midi il demeura étendu, à regarder l'horizon. A mesure qu'il se sentait dépérir*, il avait un plus grand désir de parler...

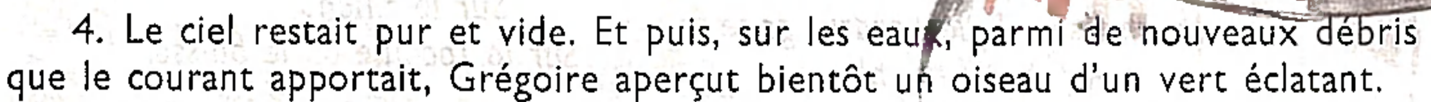
2. Pendant son sommeil, Grégoire entendit vers le matin des bruits étranges, comme un concert de casseroles qui s'entrechoquaient et aussi des rumeurs* semblables à celles d'un train de marchandises. Quand il s'éveilla, il se souleva avec la plus grande difficulté et se traîna jusqu'au bord de l'eau pour aller boire. Alors il crut avoir au fond des yeux le plus surprenant rêve.

Sur la grève s'amassaient des caisses et des

boîtes de biscuits. Il y avait aussi deux tonneaux, une échelle et un moulin à café. Pendant de longs instants il regarda l'une des boîtes sans oser la toucher, de peur qu'elle ne disparaisse. Enfin il avança doucement la main. Il sentit avec bonheur le contact du fer.

3. Il n'avait pas rêvé. L'inondation avait dû passer au travers d'une épicerie. Il ouvrit une boîte, dévora les biscuits, en dépit de leur pâteuse humidité et retrouva toute sa bonne humeur

— Voici un tonneau d'anchois, un tonneau de choucroute et des raisins secs, de quoi vivre trois mois. Mais où sont les oiseaux ? Je voudrais voir un oiseau.



4. Le ciel restait pur et vide. Et puis, sur les eaux, parmi de nouveaux débris que le courant apportait, Grégoire aperçut bientôt un oiseau d'un vert éclatant.

C'était un grand perroquet juché sur une table qui flottait en se dandinant*.

L'oiseau ne semblait pas ému de sa situation et se tenait droit et immobile comme un prince. Quand cette table vint s'échouer*, Grégoire accueillit le perroquet avec le plus grand plaisir. Il tira la table sur le sec. Maintenant, dit-il, cher oiseau, nous allons pouvoir bavarder. Ou plutôt tu répèteras mes discours.

5. Le perroquet demeurait muet, tournant parfois la tête pour examiner les lieux ainsi que le jeune garçon.

— Tu vas me faire quelques excellentes déclarations*, continua Grégoire.

Alors le perroquet étendit ses deux grandes ailes qu'il battit avec éclat. Puis il dit d'une voix forte qui retentit sur les eaux :

— Silence !

Etonné, Grégoire se tait. Il entend des bruits de rames. C'est une barque qui vient vers l'îlot. Il est sauvé.

André DHOTEL - Le Robinson de la rivière, Casterman.

LES MOTS.

La faim le torturait : Il souffrait beaucoup de la faim. - **Dépérir :** Il se sentait de plus en plus faible. - **Une rumeur :** Un mélange de bruits. - **En se dandinant :** En se balançant sur les vagues. - **La table vint s'échouer :** Elle vint se poser, s'arrêter sur le sable de la rive. - **Quelques déclarations :** Quelques paroles, quelques phrases.

LES IDÉES.

1. Grégoire contrôle le niveau de l'eau. Comment fait-il ? 2. Pendant quatre jours, quelle était la seule nourriture de l'enfant ? 3. Grégoire souffrait de la faim. Mais autre chose aussi lui manquait. Quoi ? Citez une phrase du paragraphe nº 1. 4. Grégoire est heureux d'accueillir un oiseau, surtout un perroquet. Pour quelle raison ?

LES TRAVAUX.

Copiez les phrases suivantes en les terminant à l'aide de la lecture. Sur les eaux, parmi les débris, Grégoire... Le perroquet se tenait... Grégoire tira... Le perroquet étendit... Puis il...

28 - L'été, la moisson

Le champ de blé

Le matin, dans le champ de blé,
On entend comme un air de fête :
Tirli ! tirli ! Soleil levé,
C'est le réveil de l'alouette
Au champ de blé !
Lariré !
Au champ de blé !

Tout brin de paille en la moisson,
C'est un flûteau lorsque la brise
Vient accompagner la chanson,
La chanson de la perdrix grise
Au champ de blé,
Lariré !
Au champ de blé !

Les oiseaux n'y chanteront plus
Car bientôt, les faux, les faucilles
Vont mettre le sol tout à nu
Et chasser les voix si gentilles
Du champ de blé,
Lariré !
Du champ de blé !

Henri LAPAIRE
Les chansons berriaudes
Figuière

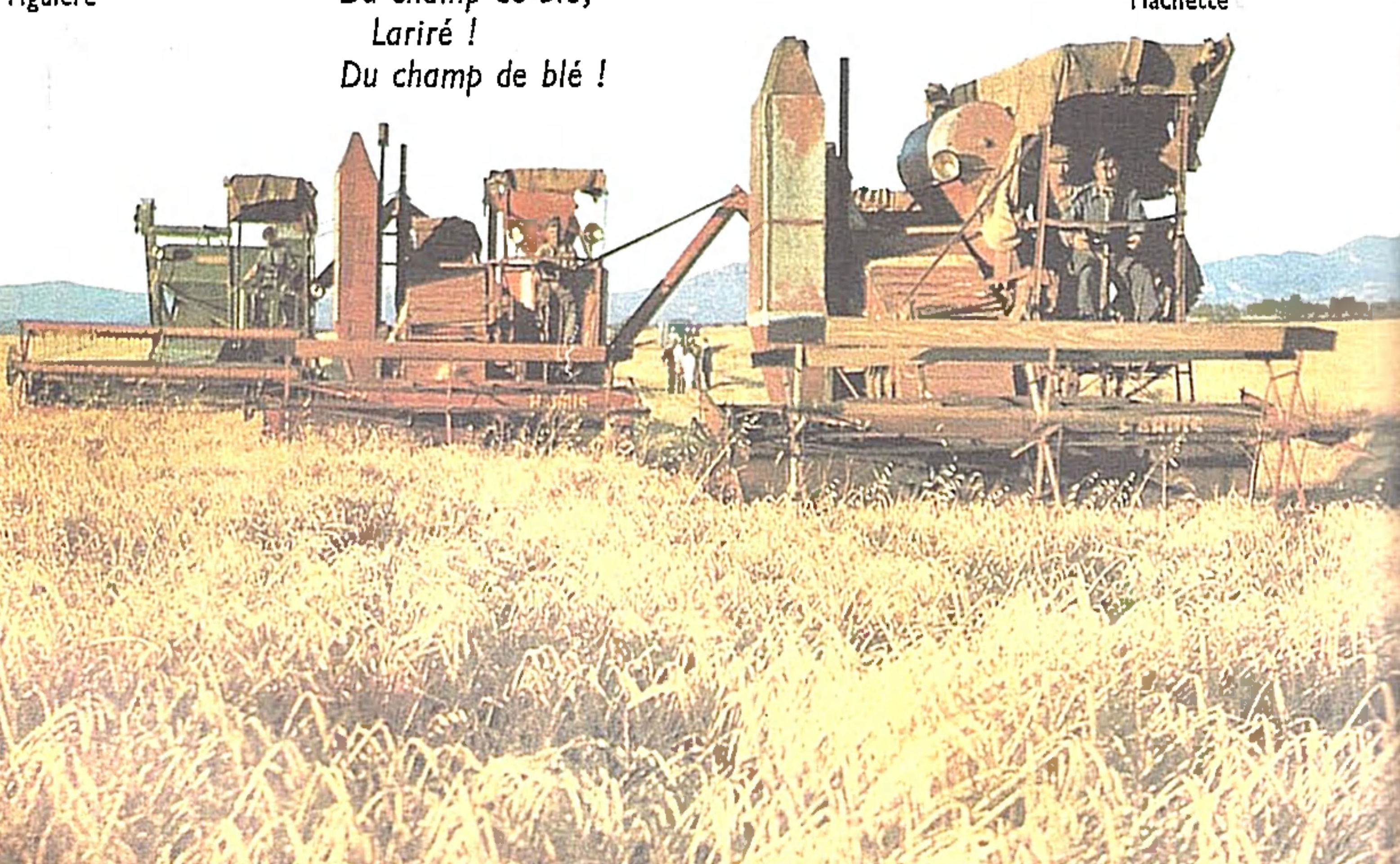
Le chant du faucheur

Chantez, cigale, mon amie !
Chante, grillon !
Comme le grain dans la trémie,
Votre chanson
Danse et frémit dans un rayon !

Chantez, ma mie, ô l'alouette !
Chante, pinson !
Et vous, tarins, et toi, fauvette,
Sur le sillon,
Sur la rocaille ou le buisson !

Chantez, ma mie, abeille, abeille,
Chante, frelon !
Le bouton d'or vous prête oreille
Et le chardon !
Chante, ma faux, dans la moisson !

Auguste ANGELLIER
Dans la lumière antique
Hachette







88 - Le conte du diable et du paysan

1. Il était une fois un diable, mais un jeune diable, si jeune qu'il ne savait ni lire ni écrire, si jeune qu'il ne s'était encore jamais servi de la foudre et de la grêle.

En automne, Lucifer, son maître, l'envoya sur terre, à l'île de Papefigues.

2. Il était, à Papefigues, un paysan, un bon paysan qui cultivait un champ. C'est dans ce champ qu'arriva notre jeune diable.

— Que fais-tu là, paysan ? demanda le diable. (Il ne connaissait que le persil et les choux).

— Je sème du blé pour me nourrir l'an prochain, monsieur le diable.

— Mais ce champ n'est pas à toi ! Il m'appartient depuis toujours... Pourtant, semer du blé n'est pas mon travail. J'accepte de te laisser cette terre, à une condition... Nous partagerons la récolte.

— Je veux bien, monsieur le diable, répond le pauvre homme.

— Nous ferons deux parts. L'une sera ce qui poussera sur le sol ; l'autre, ce qui restera couvert par la terre. Le choix m'appartient*, car je suis un diable de noble famille, et toi, tu n'es qu'un vilain*. Je choisis ce qui sera en terre. Tu auras le dessus. En quel temps se fera la cueillette ?

— A la mi-juillet, répond le paysan.

— J'y serai. Travaille, vilain, travaille !

3. La mi-juillet arrivée, le diable revient. accompagné d'un escadron* de petits diablotins.

— Alors vilain, c'est l'heure de notre partage.

Aussitôt le paysan coupe le blé à la faucille... De même, les diablotins arrachent le chaume* de la terre.

Le paysan bat son grain, le vanne*, le met en sacs, le porte au marché... Les diablotins, au marché, près du paysan, s'assoient pour vendre leur chaume.

Le paysan vend très bien son blé... Les diablotins ne vendent rien. Au contraire les paysans se moquent d'eux.

4. Après le marché, le diable dit au paysan :
— Vilain, cette fois tu m'as trompé ; mais tu ne me tromperas plus.
— Monsieur le diable, répond le paysan, comment aurais-je pu vous tromper ? Qui a choisi le premier ? Vous, vous qui espériez ne rien voir sortir de terre, vous qui espériez retrouver sous terre tout le grain que j'avais semé...
— Laissons, dit le diable. Que penses-tu cultiver l'année prochaine ?
— Des raves*, répond le paysan.
— D'accord, dit le diable. Sème beaucoup de raves. Je les protègerai de la tempête. Je ne grêlerai point dessus. Mais écoute-moi. Je retiens pour ma part ce qui sera dessus terre ; tu auras le dessous. Travaille, vilain, travaille !

5. Le diable est revenu avec son escadron de petits diablotins. Et tous, diable et diablotins, ont commencé de couper à la faucille les feuilles de raves qu'ils conservaient soigneusement. Plus tard le paysan est arrivé pour arracher les grosses raves et les mettre en sacs. Puis tous s'en sont allés au marché. Le paysan a très bien vendu ses raves. Le diable n'a rien vendu, rien gagné, sauf les moqueries du public.

On n'a jamais revu le diable à l'île de Papefigues !

Adapté de François RABELAIS - Pantagruel.

LES MOTS.

Le choix m'appartient : C'est à moi de choisir. - **Un vilain :** Autrefois, les seigneurs appelaient ainsi les paysans. - **Un escadron :** Un groupe. - **Le chaume :** Ce morceau de la tige de blé reste dans les champs après la moisson. - **Il le vanne :** Il secoue le grain dans un van, c'est-à-dire un plateau d'osier percé de trous, pour le nettoyer. - **Des raves :** On consomme la racine de cette plante potagère.

LES IDÉES.

1. Ce diable connaît-il bien la culture ? Citez une phrase de la lecture. 2. Quelle partie du blé le diable a-t-il choisie ? Pour quelle raison ? (Cherchez une phrase dans le paragraphe nº 4).
3. Quelle partie des raves le diable a-t-il choisie ? Pour quelle raison ? 4. Le diable protège la récolte du paysan. Comment ? 5. Le diable n'est jamais revenu à Papefigues. Pourquoi ?

LES TRAVAUX.

1. Trouvez deux verbes de même sens, puis deux verbes de sens contraire, dans la liste suivante :
Il cultivait, il connaissait, il acceptait, il vannait, il refusait, il conservait, il semait, il savait.
2. Dessinez une tige de blé avec son épi, une rave avec ses feuilles.



89 - Le secret de Maître Cornille

De nos jours, le blé est écrasé dans les minoteries par de puissantes machines. Autrefois, c'était le travail du meunier, dans son modeste moulin à vent. Maître Cornille fut l'un des derniers meuniers de Provence. Voici son histoire.

1. Maître Cornille était un vieux meunier, vivant depuis soixante ans dans la farine. L'installation des minoteries l'avait rendu comme fou. Pendant huit jours, on le vit courir par le village, criant de toutes ses forces qu'on voulait empoisonner la Provence avec la farine des minotiers.

— N'allez pas là-bas, disait-il ; ces brigands-là, pour faire le pain, se servent de la vapeur, qui est une invention du diable. Moi je travaille avec le mistral* et la tramontane*, qui sont la respiration du bon Dieu...

Mais personne ne l'écoutait.

2. Depuis, dans la vie de maître Cornille il y avait quelque chose qui n'était pas clair. Personne au village ne lui portait plus de blé. Pourtant les ailes de son moulin tournaient toujours... Le soir, on rencontrait par les chemins le vieux meunier poussant devant lui son âne chargé de gros sacs de farine.

— Bonsoir, maître Cornille! lui criaient les paysans. Ça va donc toujours, la meunerie?

— Toujours, mes enfants, répondait le vieux d'un air gaillard*. Dieu merci, ce n'est pas l'ouvrage qui nous manque.

Alors, si on lui demandait d'où pouvait venir tant d'ouvrage, il se mettait un doigt sur les lèvres et répondait :

— Silence! je travaille pour l'exportation*...

Jamais on n'en put tirer davantage.

3. Quant à mettre le nez dans son moulin, il n'y fallait pas songer. Sa petite-fille Vivette elle-même n'y entrait pas...

Lorsqu'on passait devant, on voyait la porte toujours fermée, les grosses ailes toujours en mouvement, le vieil âne broutant le gazon, et un grand chat maigre qui prenait le soleil sur le rebord de la





fenêtre et vous regardait d'un air méchant.

Tout cela sentait le mystère* et faisait beaucoup parler le monde. Chacun expliquait à sa façon le secret de maître Cornille. On disait surtout qu'il y avait dans ce moulin-là encore plus de sacs d'écus que de sacs de farine.

4. Un jour, Vivette et un camarade montèrent tous deux ensemble au moulin, pour parler au grand-père...

Tout juste comme ils arrivaient là-haut, maître Cornille venait de sortir. La porte était fermée à double tour. Mais le vieux bonhomme, en partant, avait laissé son échelle dehors. Tout de suite l'idée vint aux enfants d'entrer par la fenêtre, voir un peu ce qu'il y avait dans ce fameux moulin...

5. Chose étonnante!... Le moulin était vide...

Pas un sac, pas un grain de blé ; pas la moindre farine aux murs ni sur les toiles d'araignée...

On ne sentait pas même cette bonne odeur chaude de froment écrasé qui embaume* dans les moulins...

Alphonse DAUDET - Lettres de mon Moulin, Fasquelle.

LES MOTS.

Le mistral et la tramontane : Ces deux vents soufflent dans le midi de la France. - **Un air gaillard :** Un air réjoui. - **Je travaille pour l'exportation :** Je vends ma farine à l'étranger. Quels sont les deux pays étrangers les plus proches du midi de la France ? - **Le mystère :** Une chose cachée, une chose que personne n'a encore expliquée. Pensez au titre de la lecture. - **Qui embaume :** Qui parfume, qui sent bon.

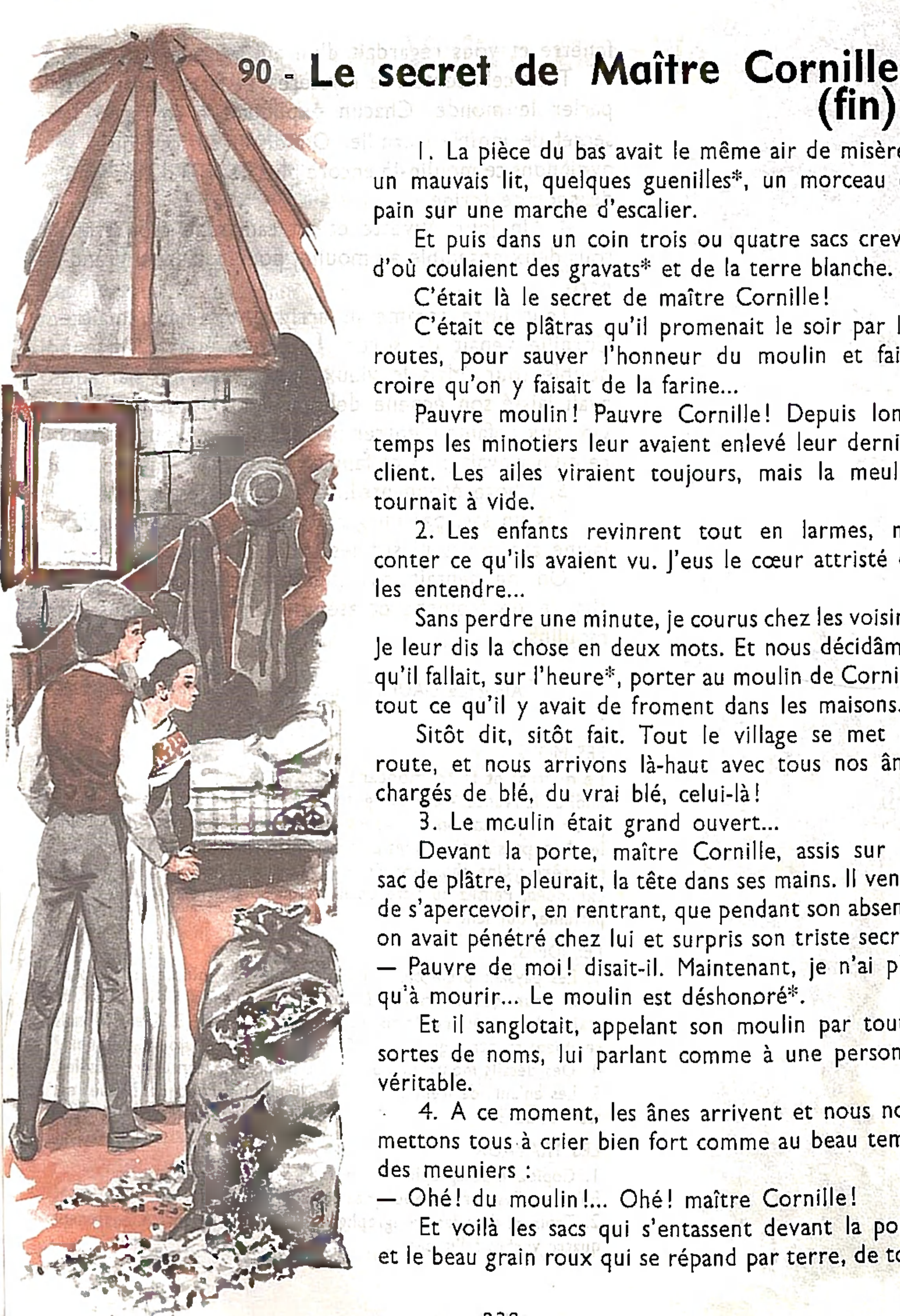
LES IDÉES.

1. Les paysans préfèrent porter leur blé à la minoterie. A votre avis, pour quelles raisons ? 2. Maître Cornille a-t-il raison de traiter les minotiers d'empoisonneurs ? Pourquoi ? 3. Deux détails semblent montrer que maître Cornille travaille toujours. Lesquels ? 4. Des détails montrent qu'il s'agit bien d'un secret. Trouvez-les. 5. Les enfants désirent entrer dans le moulin. Pourquoi ? Quel est leur défaut ?

LES TRAVAUX.

1. Copiez le paragraphe nº 4 jusqu'à : « échelle dehors ». Encadrez les verbes. Soulignez les sujets.

2. Trouvez dans les paragraphes nº 2 et 3, une phrase contenant quatre verbes à l'imparfait.



90 - Le secret de Maître Cornille (fin)

1. La pièce du bas avait le même air de misère : un mauvais lit, quelques guenilles*, un morceau de pain sur une marche d'escalier.

Et puis dans un coin trois ou quatre sacs crevés d'où coulaient des gravats* et de la terre blanche.

C'était là le secret de maître Cornille!

C'était ce plâtras qu'il promenait le soir par les routes, pour sauver l'honneur du moulin et faire croire qu'on y faisait de la farine...

Pauvre moulin! Pauvre Cornille! Depuis longtemps les minotiers leur avaient enlevé leur dernier client. Les ailes viraient toujours, mais la meule* tournait à vide.

2. Les enfants revinrent tout en larmes, me conter ce qu'ils avaient vu. J'eus le cœur attristé de les entendre...

Sans perdre une minute, je courus chez les voisins. Je leur dis la chose en deux mots. Et nous décidâmes qu'il fallait, sur l'heure*, porter au moulin de Cornille tout ce qu'il y avait de froment dans les maisons.

Sitôt dit, sitôt fait. Tout le village se met en route, et nous arrivons là-haut avec tous nos ânes chargés de blé, du vrai blé, celui-là!

3. Le moulin était grand ouvert...

Devant la porte, maître Cornille, assis sur un sac de plâtre, pleurait, la tête dans ses mains. Il venait de s'apercevoir, en rentrant, que pendant son absence on avait pénétré chez lui et surpris son triste secret.

— Pauvre de moi! disait-il. Maintenant, je n'ai plus qu'à mourir... Le moulin est déshonoré*.

Et il sanglotait, appelant son moulin par toutes sortes de noms, lui parlant comme à une personne véritable.

4. A ce moment, les ânes arrivent et nous nous mettons tous à crier bien fort comme au beau temps des meuniers :

— Ohé! du moulin!... Ohé! maître Cornille!

Et voilà les sacs qui s'entassent devant la porte et le beau grain roux qui se répand par terre, de tous

côtés...

Maître Cornille ouvrait de grands yeux. Il avait pris du blé dans le creux de sa vieille main et il disait, riant et pleurant à la fois :

— C'est du blé!... Seigneur Dieu!... Du bon blé!... Laissez-moi que je le regarde.

Puis, se tournant vers nous :

— Ah! je savais bien que vous me reviendriez... Tous ces minotiers sont des voleurs.

5. Nous voulions l'emporter en triomphe au village :

— Non, non, mes enfants. Il faut avant tout que j'aille donner à manger à mon moulin... Pensez donc! il y a si longtemps qu'il ne s'est rien mis sous la dent!

Et nous avions tous des larmes dans les yeux de voir le pauvre vieux. Il se démenait* de droite et de gauche, éventrait les sacs, surveillait la meule, tandis que le grain s'écrasait et que la fine poussière de froment s'envolait au plafond.

A partir de ce jour-là, jamais nous ne laissâmes le vieux meunier manquer d'ouvrage.

Alphonse DAUDET - Lettres de mon Moulin, Fasquelle.



LES MOTS.

Quelques guenilles : Quelques vêtements déchirés. - **Des gravats :** Des morceaux de plâtre. Trouvez un mot de même sens dans le paragraphe nº 1. - **La meule :** Cette pierre dure, ronde et plate écrasait le blé dans les moulins. - **Sur l'heure :** Tout de suite. - **Le moulin est déshonoré :** Le moulin a perdu son honneur, sa réputation. - **Il se démenait :** Il s'agitait rapidement, il allait sans arrêt à droite et à gauche.

LES IDÉES.

1. Le moulin donne l'impression de misère. Citez quelques détails.
2. Quel était exactement le secret de maître Cornille ?
3. Les deux enfants pleurent. Pour quelle raison ?
4. Maître Cornille pleure aussi. Est-ce pour la même raison ?
5. Quel est le premier soin du meunier, quand les sacs de blé arrivent ? Pourquoi ?

LES TRAVAUX.

1. Racontez en quatre phrases la fin de la lecture.
Tous les paysans entassent...
Maître Cornille avait pris...
Il avait des ...
Aussitôt, il...
2. Dictée préparée: Le paragraphe nº 4 jusqu'à: « ... grands yeux. »

29 - A la plage

Sur la plage

Vêtements retroussés, dans l'eau jusqu'aux chevilles,
Ivres de liberté, d'air pur, garçons et filles
Ont pris pour compagnon de leurs jeux l'Océan.
Ils attendent le flot qui vient, et d'un élan,
Avec des cris de joie et d'épouvante,
Se sauvent devant lui ; mais la vague vivante
S'élance en bondissant, bouillonne derrière eux,
Les atteint, et ce sont de grands rires heureux
Quand la bande, un instant par l'eau folle cernée,
La voit fuir, en laissant une blanche traînée.

J. M. GUYAU
(Vers d'un philosophe)

Le ciel est gai, c'est joli Mai

La mer brille au-dessus de la haie,
La mer brille comme une coquille.
On a envie de la pêcher.
Le ciel est gai, c'est joli Mai.

C'est doux la mer au-dessus de la haie,
C'est doux comme une main d'enfant.
On a envie de la caresser,
Le ciel est gai, c'est joli Mai.

Et c'est aux mains vives de la brise
Que vivent et brillent des aiguilles
Qui cousent la mer avec la haie.
Le ciel est gai, c'est joli Mai.

La mer présente sur la haie
Ses frivoles papillonnées.
Petits navires vont naviguer.
Le ciel est gai, c'est joli Mai.

Paul FORT
Anthologie des Ballades Françaises
Flammarion







91 - Une bonne baignade

L'oncle Luc emmène en automobile vers la mer les jumeaux Line et Lou et leurs camarades Marie-Anne et Miette. Miette a été très malade. C'est sa première sortie.

1. L'automobile approche du sommet d'une côte.
— Le vent a une odeur ! s'écrie Miette en levant le nez.
— ... Une odeur de mer ! ajoute Line.

Et juste à ce moment l'auto s'arrête en haut du col et Lou se dresse pour mieux voir.
— La voilà !

Elle est immense, d'un gris bleu, toute scintillante* des mille rayons que lui envoie le soleil. Dans cette petite baie, là-bas, l'eau se fait verte et l'on pourrait, semble-t-il, apercevoir les rochers du fond.
— Qu'elle est belle ! murmure Miette.
— Vite, oncle Luc, descendons ! supplie Lou.

Par un mauvais chemin, la voiture a longé des dunes* de sable, puis s'est arrêtée sur un talus, au-dessus de la plage.

2. Que c'est bon de déplier les jambes engourdies, de courir sur le sable doux ! Voilà tout le monde en maillot de bain. Miette ne court pas : elle marche avec de petits pas un peu raides, et Line et Lou sont pleins d'attentions* pour elle.
— Tiens, prends ma bouée en caoutchouc ; tu vas voir comme tu flotteras bien...

Miette serre très fort la main de sa sœur Marie-Anne. Il y a si longtemps qu'elle n'a pas été une petite fille comme les autres !... Devant cette mer si tentante, dont les petites vagues viennent lui caresser les pieds, elle est émue, un peu effrayée.

3. Plif ! plouf ! Line et Lou se sont jetés bravement à l'eau. Ils se redressent, ruisselants, ravis.
— Elle est tiède ! une merveille ! Vas-y, Miette...

Miette a pris un tout petit bain. Elle a senti avec délices* son corps qui flottait comme un bateau, soutenu par l'anneau de caoutchouc rouge.

Mais bientôt Marie-Anne l'a appelée, l'a séchée dans sa grande serviette, et la voici allongée au soleil, toute contente, un peu lasse.

4. Line et Lou pataugent en poussant des cris de joie.

— Je suis un requin! décide Lou.

Le menton au ras de l'eau, il s'approche de Line en faisant claquer ses dents d'un air menaçant.

Mais que se passe-t-il ? Quelque chose, sous l'eau, a saisi son pied ; quelque chose le tire...

— Au secours! crie-t-il.

D'abord surprise, Line éclate de rire. Une tête ruisselante a surgi* derrière Lou ; c'est l'oncle Luc qui secoue ses mèches trempées. Le vilain taquin! Les jumeaux se jettent sur lui en agitant l'eau de toutes leurs forces.

5. L'oncle Luc est aveuglé ; il rit de toutes ses dents blanches.

— Aïe! aïe! je me sauve...

Il plonge, disparaît. Où est-il ? La surface de l'eau est absolument plate, sans un pli. Line et Lou se tournent de tous les côtés, un peu inquiets. Va-t-il encore leur jouer un tour ? Un énorme glouglou près d'eux. L'oncle Luc se dresse, tout brillant dans le soleil.

— Alors, grands paresseux, qu'attendez-vous pour nager ?

Colette MEFFRE - Les vacances de Line et Lou, Editions G. P.

LES MOTS.

Toute scintillante : Toute brillante. - **Les dunes :** Une dune est une colline de sable amassé par le vent sur la côte. - **Plein d'attentions :** Line et Lou prennent beaucoup de précautions pour la petite Miette. - **Avec délices :** Avec un grand plaisir. - **Une tête a surgi :** Elle est apparue brusquement.

LES IDÉES.

1. L'automobile approche de la mer. Comment les enfants s'en aperçoivent-ils ?
2. Les jumeaux sont pleins d'attentions pour la petite Miette. Pour quelle raison ?
3. D'ailleurs Miette se fatigue vite. Montrez-le.
4. Qui a tiré les pieds de Lou ? Comment ?
5. Quelles précautions faut-il prendre avant de se jeter ainsi dans la mer ?





92 - La bouteille à la mer

1. Deux gamins, des fils de pêcheurs, habitaient un petit village au bord de la mer. Ils venaient souvent sur la falaise à l'heure de la marée montante. En effet, la mer poussait à la côte de vieux tonneaux, des caisses, des boîtes de conserves.

Aujourd'hui, la vague apportait au pied de la falaise un objet brillant que les deux gamins, de leur perchoir, ne pouvaient pas reconnaître.

2. Ils plongèrent en même temps et, dans les remous, battant des bras et des jambes, ils luttèrent comme deux diables. Après une lutte farouche* sous les eaux, le plus jeune remonta le premier près d'une bouteille dont il s'empara.

A la brasse*, longeant les rochers, il alla sur une petite crique* de gravier. Son camarade ne tarda pas à venir le rejoindre.

3. — Fais voir...

— Touche pas...

— Je peux regarder, non ? dit le grand, envieux.

— Regarde tant que tu veux, dit le petit sans lâcher son trésor.

— Qui sait d'où elle arrive, cette bouteille, murmura le grand.

— Et depuis quand elle navigue...

— Le bateau qui est dedans... On n'en a jamais vu comme ça, avec ses dorures... et à l'avant, oh! un



poisson qui a des bras, une figure de femme et des cheveux.

— Une sirène, dit l'autre gamin.

4. — Ecoute, je te propose quelque chose. N'aie pas peur, va, je ne veux pas te la prendre, ta bouteille. Je te la joue.

— Contre quoi ? demanda le petit, méfiant.

— Contre quelque chose dont tu as envie.

— Ton canif à trois lames ! dit le petit, le regard brillant. Tu jouerais vraiment ton canif contre ma bouteille ?

5. Les deux gamins tombèrent d'accord.

Sur la grève, du bout d'un bâton, le plus grand traça le carré et les quadrillages d'une sorte de damier. La partie se jouait avec des galets noirs ou blancs.

— En deux manches et la belle, proposa l'aîné. A toi le premier pion.

Les gamins s'accroupirent en face du damier. Le plus jeune avait posé la belle bouteille sur le sable. Il n'avait plus un regard pour elle. Tout à la partie, il mordait son pouce. Le grand, attentif, avançait un pion, le reprenait vivement et réfléchissait avant de choisir une case. Près d'eux, la mer battait la falaise.

6. Le grand gagna la première partie, le petit la seconde.

— Manche à manche... la belle ! dit-il. Ils étaient tout à leur jeu. Cette dernière partie n'en finissait plus. C'est le petit qui l'emporta.

— Donne ton couteau... Le grand obéit. A lui la belle bouteille.

Mais la belle bouteille n'était plus à l'endroit où le petit l'avait posée. Pendant qu'ils poursuivaient leurs parties, les garçons n'avaient pas pris garde au jeu de la mer. Elle était venue lécher les galets et soulever la bouteille. Elle se balança un moment à quelques brasses* de la grève. En suivant la mer, elle allait partir au large.

C'était la mer qui avait gagné.

René GUILLOT - L'étranger du port, Hachette.

LES MOTS.

Une lutte farouche : Une lutte violente. On dit autrement dans la phrase précédente. Comment ? - **A la brasse :** C'est une manière de nager. - **Une crique :** Une petite baie. - **Quelques brasses :** La brasse est aussi une mesure marine qui vaut 1,62 m.

LES IDÉES.

1. Les deux enfants viennent souvent en haut de la falaise. Pourquoi ? 2. Connaissez-vous d'autres manières de nager plus rapides que la brasse ? 3. Cette bouteille est magnifique. Pour quelle raison ? 4. Le petit a vraiment envie du canif à trois lames. Cherchez un détail qui le prouve (paragraphe n° 4). 5. La mer est montée pour enlever la bouteille. Comment appelle-t-on ce mouvement de la mer ? Quel est le contraire ? Cela se produit toutes les ... heures ?

LES TRAVAUX.

Complétez avec des noms trouvés dans la lecture: Les deux garçons plongent dans les ... Le plus jeune longe ... et aborde sur ... Il regarde son ... La bouteille contient une ... Les enfants dessinent des ... sur la ... Ils jouent la ... en deux ... et une ...



93 - La plus grosse perle du monde

Dans les mers chaudes, les huîtres, fixées au fond de l'eau sur les rochers, contiennent parfois des perles de grande valeur. Kino était pêcheur de perles. Sa femme Juana l'accompagnait dans la pirogue.

1. Kino et Juana poussèrent la pirogue à l'eau. Quand elle entra dans la mer, Juana y grimpa. Kino, pataugeant à côté, poussait l'arrière jusqu'à ce qu'il fût à flot* et dansât légèrement sur les petites vagues du bord. Alors Juana et lui plongèrent leurs doubles pagaies dans la mer et le canoë fendit l'eau.

Les pêcheurs de perles étaient sortis depuis longtemps. Kino les aperçut bientôt au-dessus du champ d'huîtres.

2. Kino possédait deux cordes, l'une qui était nouée autour d'une grosse pierre, l'autre à un panier. Il ôta sa chemise et son pantalon et posa son chapeau au fond de la pirogue. Il prit sa pierre d'une main, son panier de l'autre. Il passa les jambes par-dessus bord, et la pierre l'entraîna tout droit au fond. Les bulles s'élevèrent derrière lui jusqu'à ce que l'eau redevînt claire, et alors il put voir le fond. Au-dessus de lui, la surface de la mer était un miroir* troué de place en place par le fond des pirogues.

3. Kino se déplaça avec précaution, afin de ne pas troubler l'eau. Il engagea son pied dans la boucle fixée à sa pierre. Puis ses mains agiles arrachèrent vivement les huîtres, les unes par grappes, les autres une à une, pour les poser ensuite dans son panier.

Par endroits, elles tenaient ensemble et se décollaient en bloc.

Kino était capable de rester, sans aucune fatigue, plus de deux minutes en plongée*. Aussi travaillait-il tranquillement en choisissant les plus grosses coquilles. Se sentant dérangées, les huîtres se refermaient. A sa droite, se dressait une roche recouverte de petites huîtres, trop jeunes pour être cueillies. Kino s'en approcha, et là, au flanc du rocher, il vit une énorme coquille.

4. Le vieux coquillage bâillait*. Kino aperçut une lueur puis, soudain, la coquille se referma. Le cœur de Kino battit à grands coups. Doucement, il arracha l'huître et la serra contre sa poitrine. D'une secousse, il dégagea son pied de la boucle de la corde.

Son corps remonta à la surface et ses cheveux noirs brillèrent au soleil. Il empoigna le bord du canoë et déposa l'huître au fond. Juana maintint le bateau pour l'aider à monter. Les yeux de Kino brillaient, mais il remonta d'abord sa pierre et son panier d'huîtres.

5. Kino venait d'ouvrir son couteau à lame courte. Il s'accroupit au fond de la pirogue, saisit le coquillage et l'examina.

Et voilà qu'il hésitait à l'ouvrir. Il savait que ce qu'il avait vu pouvait n'être qu'un reflet, un morceau de coquille nacrée. Mais les yeux de Juana étaient fixés sur lui : elle ne pouvait plus attendre.

— Ouvre-la, fit-elle à voix basse.

Kino introduisit adroitement sa lame entre les valves*. Sous la poussée, il sentit le muscle résister. Jouant de sa lame il le fit céder et le coquillage s'ouvrit. Kino souleva la chair et la perle était là, la grosse perle, parfaite comme une lune. Elle était aussi grosse qu'un œuf de mouette*.

C'était la plus grosse perle du monde.

John STEINBECK - La perle, Gallimard.

LES MOTS.

A flot : Etre à flot, c'est flotter sur l'eau de mer. - **Un miroir :** Du fond, la surface de la mer ressemblait à un miroir, à une glace. - **En plongée:** Etre en plongée, c'est rester en dessous du niveau de la mer. - **Le coquillage bâillait :** Il était à demi ouvert. Que faites-vous lorsque vous bâillez. ? - **Les valves :** Les deux moitiés, les deux parties de la coquille. - **Une mouette :** Cet oiseau vit au bord de la mer ; il se nourrit de mollusques.

LES IDÉES.

1. Kino et Juana sont-ils seuls à pêcher les perles ?
2. A quoi sert exactement cette grosse pierre ?
3. Combien de temps Kino peut-il demeurer sous l'eau sans respirer ?
4. Kino hésite à ouvrir la grosse huître. Pourquoi ?
5. Que pensez-vous du métier de Kino ?

30 - Le port, la mer

Le voilier

C'est un navire magnifique
Bercé par le flot souriant,
Qui sur l'océan pacifique,
Vient du côté de l'orient !...
Le flot s'y brise en étincelles.
Ses voiles sont comme des ailes
Au souffle qui vient les gonfler ;
Il vogue, il vogue vers la plage,
Et comme le cygne qui nage,
On sent qu'il pourrait s'envoler.

Victor HUGO
Les Feuilles d'Automne

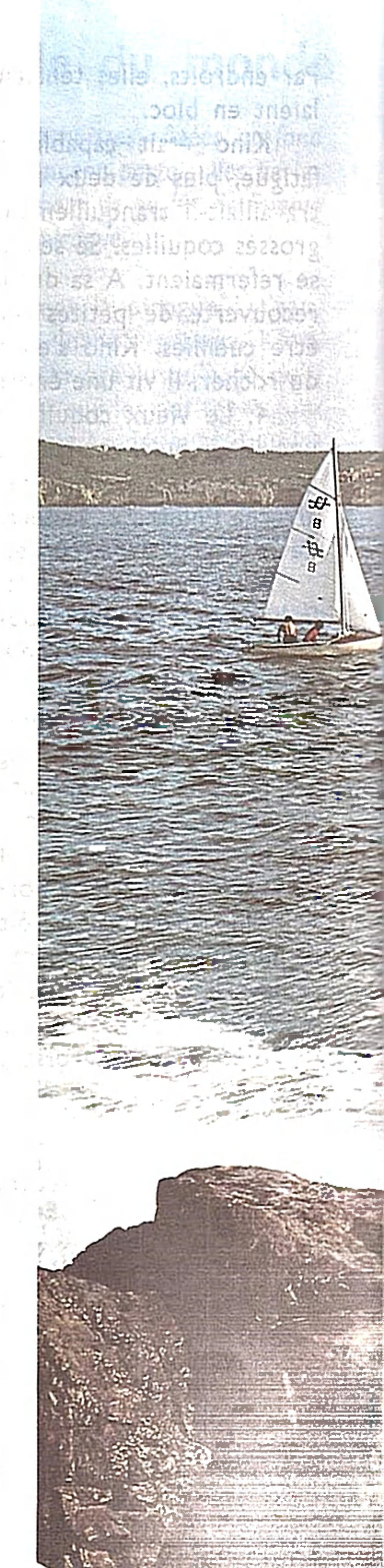
Tempête

Le flot vient, s'enfuit, s'approche,
Et bondit comme la cloche
Dans le clocher.
Puis tombe, et bondit encore ;
La vague immense et sonore
Bat le rocher.

Le ciel et la mer font rage,
C'est la saison, c'est l'orage,
C'est le climat !
L'ombre aveugle le pilote !
La voile en haillons grelotte
Au bout du mât.

La mer chante un chant barbare,
Les marins sont à la barre,
Tout ruisselants ;
L'éclair sur les promontoires
Eblouit les vagues noires
De ses yeux blancs.

Victor HUGO




17



94 - « A la mé ! A la mé ! »

Un paquebot français arrive au port de Djibouti, en Afrique. De Djibouti le chemin de fer part vers l'intérieur jusqu'en Ethiopie.

1. — *A la mé ! A la mé !*

Le paquebot n'avait pas encore laissé glisser l'ancre. Déjà une nuée* d'embarcations nous entouraient, chargées de petits noirs tout nus qui gesticulaient en braillant. On entendit monter de tous côtés cette clameur :

— *A la mé !*

Cela signifie : « A la mer ».

C'est le salut des petits nageurs de Djibouti.

2. Ils étaient des douzaines, qui piaillaient dans l'eau. Leurs têtes rasées étaient levées vers nous. D'autres canots approchaient. On voyait des bonshommes noirs en jaillir, comme les poissons d'un panier, et plonger à leur tour en hurlant.

En un instant, tous les passagers furent penchés au bastingage*, et les pièces commencèrent à tomber. Il ne s'en perdait pas une. C'était sur les vagues une bousculade, une lutte de petits bras tendus qui attrapaient l'argent au vol.

3. Quand la pièce tombait à l'eau, ils ne la quittaient pas des yeux. On les voyait se replier sur eux-mêmes. Puis ils piquaient vers le fond, allongeant leurs quatre pattes, ainsi que des grenouilles.

Soudain, on ne voyait plus flotter que des plantes de pieds à peu près blanches, puis plus rien...

Ils bataillaient sous l'eau, comme des poissons affamés. Le plus agile saisissait la pièce d'un coup de lèvre, comme une carpe happe* une mouche.

Et, remontés tous à la surface, ils reprenaient ensemble l'étonnante sarabande*.

4. Ils ne semblent même pas nager. Ils flottent, glissent, se tortillent, si légers que l'eau les porte.

Les plus grands se hissaient jusqu'au pont du navire.

Puis ils plongeaient l'un après l'autre de ce cinquième étage, en s'amusant.

— *A la mé ! A la mé !* chantaient ensemble les nageurs d'en bas, la joue gonflée d'une pièce de monnaie.

5. C'est devenu une sorte de cri national* pour la marmaille* de tout le pays.

Lorsqu'on pénètre en Ethiopie, après trente heures de chemin de fer, le train fait halte dans un village. Il est alors entouré par une bande de petits noirs.

Ils n'ont jamais vu la mer. Mais ils braillent quand même : « *A la mé !* » en gambadant sur le quai. Pour eux, cela signifie :

— Jetez-nous des sous!

Roland DORGELES - Partir..., Albin Michel.

LES MOTS.

Une nuée : Une très grande quantité. - **Le bastingage :** Cette partie de la coque du navire dépasse le pont. Les passagers s'y appuient. Regardez l'illustration. - **La carpe happe la mouche :** Elle saisit brusquement avec la bouche. - **La sarabande :** C'est une danse désordonnée et bruyante. Les petits noirs semblaient danser à la surface de l'eau. - **Un cri national :** Tous les enfants de la nation, du pays, connaissent ce cri. - **La marmaille :** C'est une troupe d'enfants.

LES IDÉES.

1. Cherchez dans le paragraphe nº 1 deux mots insistant sur le bruit fait par tous ces enfants. 2. Que signifie exactement le cri : « A la mé! » pour les petits noirs de Djibouti ? 3. Ces petits noirs sont extrêmement adroits. Citez une phrase du paragraphe nº 2 qui le montre. 4. Ce sont aussi d'admirables nageurs. Citez une autre phrase de la lecture. 5. Ce sont enfin de remarquables plongeurs. Citez encore une phrase de la lecture.

LES TRAVAUX.

Remplacez les noms en italique par des noms de même sens choisis dans la liste suivante qui en contient un de trop. Des pirogues, un combat, une multitude, les membres, des barques, du regard, les voyageurs. Une nuée *d'embarcations* entoure le paquebot. Des *canots* approchent. Les *passagers* se penchent au bastingage. Les noirs allongent leurs *quatre pattes* comme des grenouilles. Sous l'eau, c'est *une lutte* pour la pièce de monnaie. Ils ne la quittent pas *des yeux* Le plus adroit la saisit.



95 - La victoire de Gulliver

Le bateau du marin Gulliver a fait naufrage. A la nage, Gulliver est arrivé sur l'île de Lilliput. Les habitants de cette île ne dépassent pas quinze centimètres de haut. Lilliput est en guerre avec ses voisins. Gulliver va aider ses nouveaux amis de Lilliput. Il vous raconte cette amusante aventure.

1. Je fis part à l'empereur de Lilliput d'un projet que j'avais formé pour me rendre maître de toute la flotte* des ennemis. Cette flotte était dans leur port, prête à mettre à la voile* au premier vent favorable.

Je consultai les marins les plus expérimentés pour apprendre d'eux quelle était la profondeur du canal. Ils me dirent qu'au milieu, dans la plus haute marée, il était profond d'environ cent quatre vingts centimètres.

Je m'en allai secrètement vers la côte nord-est, en face du port de nos ennemis. Et, me couchant derrière une colline, je tirai ma lunette* et vis la flotte, composée de cinquante vaisseaux de guerre et d'un grand nombre de vaisseaux de transport.

Ensuite je donnai ordre de fabriquer une grande quantité de câbles...

2. Je retournai à la côte nord-est et, quittant mon justaucorps*, mes souliers et mes bas, j'entrai dans la mer.

Je marchai d'abord dans l'eau avec toute la vitesse que je pus. Ensuite, je nageai au milieu, jusqu'à ce que j'eusse trouvé pied.

J'arrivai à la flotte en moins d'une demi-heure.

Les ennemis furent tellement frappés à mon aspect qu'ils sautèrent tous hors de leurs vaisseaux comme des grenouilles, et s'enfuirent à terre. Ils paraissaient être au nombre de trente mille hommes.

Je pris alors mes câbles et, attachant un crochet au trou de la proue de chaque vaisseau, je passai mes câbles dans les crochets.

3. Pendant que je travaillais, l'ennemi fit une décharge de plusieurs milliers de flèches, dont un grand nombre m'atteignit au visage et aux mains.





Ma plus grande peur était pour mes yeux... Heureusement j'avais dans un de mes goussets* une paire de lunettes que je tirai et attachai sur mon nez aussi fortement que je pus. De cette façon, je poursuivis mon travail en dépit de la grêle continuelle de flèches qui tombait sur moi.

Ayant placé tous les crochets, je commençai à tirer. Mais ce fut inutilement, tous les vaisseaux étaient à l'ancre.

Je coupai aussitôt avec mon couteau les câbles auxquels étaient attachées les ancres. Ensuite, je tirai aisément cinquante des plus gros vaisseaux et les entraînai avec moi. Puis, conduisant ma prise, je tâchai de me rendre au port impérial de Lilliput.

4. L'empereur avec toute sa cour était sur le bord de la mer, attendant le succès de cette grande entreprise. Ils voyaient de loin avancer une flotte sous la forme d'un grand croissant. Mais, comme j'étais dans l'eau jusqu'au cou, ils ne s'apercevaient pas que c'était moi qui la conduisais vers eux.

L'empereur crut donc que j'avais péri* et que la flotte de l'ennemi s'approchait. Mais ses craintes furent bientôt dissipées. Ayant pris pied, on me vit à la tête de tous les vaisseaux et l'on m'entendit crier d'une voix forte :

— Vive le très puissant empereur de Lilliput !

Jonathan SWIFT - Voyages de Gulliver, M.D.I. (J.-S.)

LES MOTS.

La flotte: Ce grand nombre de bateaux, appartenant au pays ennemi, est rassemblé dans le port. - **Mettre à la voile:** Partir, se mettre à naviguer. - **Ma lunette :** Cet appareil permet de mieux voir de très loin. Il grossit ou rapproche les objets éloignés. - **Mon justaucorps :** Jadis, on portait ce vêtement qui serrait le corps. - **Un gousset :** Une petite poche du gilet. - **J'avais péri :** J'étais mort pendant la bataille.

LES IDÉES.

1. Gulliver demande la profondeur du canal. Pourquoi ?
2. Ensuite il va examiner la flotte ennemie avec sa lunette. Pour quelle raison ?
3. « Les ennemis furent tellement frappés à mon aspect. » Expliquez.
4. Les flèches des ennemis sont-elles dangereuses ? Pourquoi ?
5. L'empereur voit arriver cette flotte vers son port. Que pense-t-il ?

TABLE DES MATIÈRES

LA TABLE DES MATIÈRES DES POÉSIES EST INDIQUÉE EN ITALIQUE.

uverture : " La petite fille aux cerises " de Russel - photo BULLOZ, PARIS.
ge 4 : Photo RAPHO, PARIS (BELZEAUX). - Page 5 : Photo HOLMES-LEBEL, PARIS (HECHLING). - Pages 13, 29, 53, 69, 85, 93, 137, 153, 161, 216 : Photos
LMES-LEBEL, PARIS. - Page 21 : Photo HOLMES-LEBEL, PARIS (ZEHRT). - Page 37 : Photo HOLMES-LEBEL, PARIS (CANDELIER). - Page 45 : Photo HOLMES-
BEL, PARIS (J. MECHLING). - Page 61 : Photo RAPHO, PARIS (MARTIN). - Page 68 : Photo HOLMES-LEBEL, PARIS (MULLER). - Page 76 : Photo RAPHO,
RIS (FEHER). - Page 77 : Photo RAPHO, PARIS (SERRAILLIER). - Page 94 : Photo RAPHO, PARIS (VANDER-VEEN).- Page 113 : Photo RAPHO, PARIS (FELTER). -
ge 121 : Photo RAPHO, PARIS (CHARBONNIERE). - Page 129 : Photo aérienne A. PERCEVAL, PARIS. - Page 136 : Photo ZENO, PARIS (BILLE). - Page 145 :
oto ZENO, PARIS. - Page 160 : Photo RAPHO, PARIS (BELZEAUX). - Page 167 : Photo aérienne A. PERCEVAL, PARIS. - Page 177 : Photo ATLAS-PHOTO,
RIS (LENARS). - Page 184 : Photo RAPHO, PARIS (KAMMERMAN). - Page 185 : Photo REALITES, PARIS (BOUBAT). - Page 193 : Photo RAPHO, PARIS (YAN). -
ge 201 : Photo REALITES, PARIS (HORVAL). - Page 209 : Photo HOLMES-LEBEL, PARIS (GRANT-HEILMAN). - Page 217 : Photo ZENO, PARIS (OLIVIER). - Page
: Photo RAPHO, PARIS (MARTIN). - Pages 232 : Photo REALITES, PARIS (CHARBONNIER), 233 : Photo REALITES, PARIS. - Page 241 : Photo RAPHO,
RIS (FOURNIER). - Page 249 : Photo RAPHO, PARIS (DE GREEL).